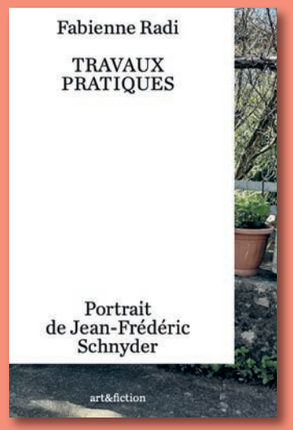
rayon
littérature suisse

genre
portrait littéraire

parution
18 août 2026

Portrait



FABIENNE RADI

Travaux pratiques. Portrait de Jean-Frédéric Schnyder

Finir sa palette comme on finit son assiette : portrait d'un artiste excentrique maîtrisant l'ordinaire.

Homme réservé et original, Jean-Frédéric Schnyder est un artiste aussi reconnu des spécialistes de l'art que peu connu du grand public. Il est considéré comme un « artiste d'artistes » en raison de son influence discrète mais centrale sur l'art contemporain en Suisse. Ce portrait, qui a pour ambition de le faire découvrir, prend la forme d'une enquête ; Fabienne Radi collecte des indices à travers les œuvres, les commentaires qu'elles ont suscités, les propos de gens ayant côtoyé « JFS » et une visite chez lui à l'heure du goûter. L'inspecteur Columbo est la figure de référence pour mener à bien à cette entreprise : une figure de la pop culture, opérante autant du côté de l'autrice (pour les questions candides) que de l'artiste (pour les réponses à côté).

« Au moment où j'écris ces lignes, je mesure combien l'ambiguïté de cette réponse, « oui mais non », fait écho à celle qui se dégage des œuvres de Jean-Frédéric Schnyder. Des couches de complexité sous une apparente simplicité. »



Portrait de Jean-Frédéric Schnyder et son épouse, entouré·es d'une traductrice et de Fabienne Radi, Zoug, 2026

Fabienne Radi écrit (fictions, essais, poèmes), fait des éditions d'artiste (livres, affiches, disque) et enseigne en école d'art. Sa formation en géologie lui a apporté l'amour des couches, sa brève incursion dans la bibliothéconomie a suscité un engouement pour les classements, ses études en art ont transformé son regard sur les objets du quotidien. Les titres, les malentendus, les coupes de cheveux et les dentistes sont des motifs récurrents dans son travail. Son livre *Émail diamant* (art&fiction) a reçu le Prix suisse de littérature en 2022.

collection Portraits
format 13,5 x 20 cm, 96 p., broché
isbn 978-2-88964-096-6
prix CHF 19,50 / € 15

mots-clés enquête à la Colombo, parcours autodidacte, peinture, refus des conventions
références connexes Fischli & Weiss (pour l'humour, le détournement et l'amour du bricolage. Robert Walser (pour la singularité et le refus des conventions), Jean-Luc Godard (pour la provocation, le sens de la blague et l'idiotie), Andy Warhol X Betty Bossi (conceptuel pop X suissitude)

Fabienne Radi | Travaux pratiques. Portrait de Jean-Frédéric Schnyder **Extraits**

mise en page non définitive

Connais pas, c'est qui ?

Lorsqu'on m'a invitée à participer à cette collection, je venais de terminer la biographie de la peintre Nina Childress. À ce moment-là je n'avais pas très envie d'enchaîner tout de suite avec le portrait d'un·e autre artiste. Différents projets mijotaient sur le feu. Tu as le temps, ça n'est pas pour demain, m'a dit le directeur de la collection, et puis tu peux choisir qui tu veux.

J'ai longuement réfléchi. Et j'en suis arrivée à la conclusion que l'artiste suisse vivant qui m'épatait à chaque fois que je voyais une pièce de lui, c'était Jean-Frédéric Schnyder. Deux ans plus tôt, avec la même Nina, nous étions allées voir sa double exposition rétrospective au Kunstmuseum et à la Kunstalle de Berne. Nous avions traversé les salles avec des yeux grands comme des soucoupes. Tout nous emballait.

De février à mai 2022, j'ai cassé les pieds à ma famille, mes ami·es, mes collègues, mes étudiant·es pour qu'ils ou elles sautent dans un train direction Berne.

Sur le site de sa galerie, la liste des expositions de Schnyder est longue comme trois bras. Elle s'étale de 1966 à aujourd'hui à un rythme stakhanoviste. Dans les nombreux articles trouvés en bibliothèque et sur internet, on cite sans arrêt sa participation à l'exposition historique *When attitudes become forms* de Harald Szeeman en 1969. Et aussi le fait qu'il ait représenté la Suisse à la Biennale de Venise en 1993.

Pourtant, malgré cette avalanche de références, en Suisse romande et en France, hormis parmi les gens travaillant dans le monde de l'art, et encore, lorsque je dis *Jean-Frédéric Schnyder*, on me répond *Connais pas, c'est qui ?* Tous les textes qui ont été écrits sur lui sont en allemand ou en anglais. Je n'en connais aucun en français. C'est aussi pour cette raison qu'il m'a semblé pertinent de proposer son portrait.

Alors que cette collection a présenté jusqu'ici des artistes plutôt jeunes, plutôt romands et plutôt en début ou en milieu de carrière, y faire entrer un artiste suisse allemand, d'un âge avancé (81 ans à ce jour), avec un pedigree artistique reconnu par les spécialistes mais une notoriété restreinte auprès du grand public, m'a semblé une expérience aussi électrisante que casse-gueule.

Casse-gueule non seulement parce qu'écrire sur des gens qu'on admire est vite paralysant, mais aussi parce que cet artiste est connu pour préserver sa sphère privée avec fermeté.

Proposer Jean-Frédéric Schnyder à mon éditeur relevait aussi, je dois l'avouer, de la stratégie. J'étais convaincue que cet artiste allait refuser ma proposition. Ça allait être une bonne excuse pour décliner, ou plutôt différer, l'invitation d'art&fiction et pouvoir ainsi me consacrer à mes projets en cours.

Oui mais non

Au printemps 2024, j'ai écrit une lettre à Schnyder en lui exposant cette idée de portrait. Sachant qu'il ne parlait pas un mot de français, j'ai fait un copié-collé de la lettre dans Google Traduction pour obtenir sa version en allemand, en espérant que le résultat ne soit pas trop navrant, ou alors assez pour être intéressant. J'avais l'impression d'être une ado quémandant une photo signée à son chanteur préféré (réflexion pas complétement incongrue quand on voit les portraits de Schnyder faits par Franz Gertsch, qui a peint les jeunes gens à cheveux longs de la scène artistique suisse allemande des années 1970).

Jean-Frédéric Schnyder a dit oui. Enfin pas tout à fait. C'était une réponse de Normand comme on dit. Un *ni oui ni non*. Ou plutôt un *oui et non*. À la réflexion, il s'agissait davantage d'un *oui mais non*, que j'ai transformé en un *non mais oui*. Aujourd'hui, avec de la distance, je dirais que c'est une réponse à la Bartleby : *je préférerais ne pas* (Herman Melville, 1853). Mais sur le moment, emportée par l'enthousiasme, j'ai décidé de prendre ça pour un *oui tout court*.

La réponse est arrivée sous forme d'une lettre écrite au crayon à papier par sa femme, Margret Rufener. Après m'avoir remerciée de mon intérêt pour le travail de son mari, Margret disait : « C'est à vous de décider d'écrire le portrait. JF ne collaborera pas, mais il vous donne toute liberté d'expression. JF n'a pas d'atelier. Il travaille dans la maison où nous habitons. […] Il n'y a rien pour une *Home Story*, mais vous êtes cordialement invitée à nous rendre visite à Zug. »

J'ai mis sous le tapis la première partie (JF ne collaborera pas) et me suis focalisée sur la deuxième (l'invitation à Zug). Au bas de la page, Margret signait pour elle et son mari.

La lettre était accompagnée d'une carte de format A5 montrant une peinture à l'huile de Schnyder. Un fond grisâtre, fait à gros coups de pinceaux, sur lequel est écrit en lettres majuscules irrégulières : BERÜHREN VERBOTEN. Au dos de la carte, Schnyder avait dessiné au stylobille un soleil qui brille, des montagnes, un sapin, des nuages, deux fleurs, et au milieu un cœur transpercé d'une flèche avec les initiales JF. Des motifs que l'on retrouve sans cesse dans ses tableaux. Là aussi, je me suis concentrée sur le cœur transpercé comme s'il m'était adressé (cf. le chanteur préféré), minimisant le message peint de l'autre côté. BERÜHREN VERBOTEN signifie *ne pas toucher*.

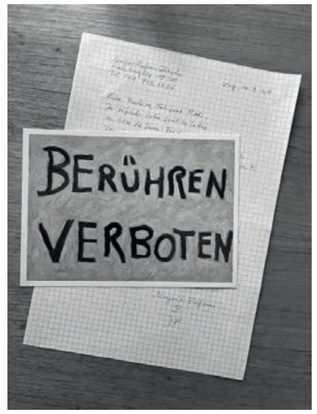
Au moment où j'écris ces lignes, la lettre manuscrite et la carte posées sur mon bureau, je mesure combien l'ambiguïté de cette réponse, *oui mais non*, fait écho à celle qui se dégage des œuvres de Jean-Frédéric Schnyder. Des couches de complexité sous une apparente simplicité.

Fabienne Radi | Travaux pratiques. Portrait de Jean-Frédéric Schnyder **Extraits**

mise en page non définitive







Fabienne Radi | Travaux pratiques. Portrait de Jean-Frédéric Schnyder **Extraits**

mise en page non définitive

Schnyderby & Schnyderbooth

La perspective de boire un thé dans la cuisine de Margret et JF (appelons-le ainsi désormais, c'est d'ailleurs avec ces deux initiales qu'il signe ses tableaux) a été comme une carotte suspendue au bout de mon nez le reste de l'année. La rencontre a eu lieu finalement au printemps 2025.

Entre temps, Margret m'avait envoyé par la poste les nouvelles publications de JF éditées par sa galerie. Il s'agissait de trois inventaires recensant ses œuvres et répartis comme suit :

- huiles sur toile 1982-2023
- objets et sculptures 1967-2023
- céramiques 1979-1984.

Dit ainsi, ça paraît assez austère. Mais en tournant les pages de chacun de ces livres, on est éberlué. Dans le premier volume JF a redessiné, aux feutres de couleurs et à l'échelle 1 : 20, ses 1481 tableaux peints de 1982 à 2023. À la fin il a écrit au crayon à papier la liste de tous les tableaux avec leurs numéro, titre, date d'exécution et format. Un travail de bénédictin. Même au format vignette, on reconnaît tous les tableaux.

Dans le deuxième volume, je suis tombée sur le croquis du canapé des *Simpson* que JF a fabriqué avec des chutes de bois en 2006. Je ne le connaissais qu'à travers une image dans un catalogue, montrant le canapé en bois installé dans le salon de l'artiste avec, au-dessus de lui, le tableau du bateau à voiles que l'on voit dans le générique de la série. Découvrir, pour chacun des objets et sculptures, les indications techniques détaillant les matériaux, les dimensions, les lignes de découpage, les instructions d'assemblage ou le diamètre des vis, telles des notices Ikea dessinées à la main, m'a épatée.

En feuilletant ces trois volumes, j'ai pensé non plus au Bartleby de Herman Melville, mais au Bartlebooth de George Perec dans *La Vie mode d'emploi* (1978). Homme riche et excentrique, Bartlebooth décide d'apprendre à peindre des aquarelles pendant 10 ans. Les 20 années suivantes, il voyage autour du monde et peint une aquarelle tous les 15 jours dans un port, soit 500 tableaux. Chaque tableau est envoyé chez un fabricant de jouets pour être découpé en puzzle. Pendant 20 ans, Bartlebooth reconstitue tous les puzzles, à raison d'un puzzle par quinzaine. Les pièces sont recollées et chaque aquarelle ainsi reconstituée est renvoyée dans le port où elle a été peinte, avant d'être plongée dans une solution qui dissout l'encre. Ne reste alors qu'une feuille de papier blanche.

Bartleby est un homme pauvre qui résiste par un refus qui ne dit pas son nom. Bartlebooth un homme riche qui consacre sa vie à une série d'actions absurdes et planifiées. L'un et l'autre ont un rapport au monde aussi singulier que déterminé. JF tient des deux à la fois. Schnyderby et Schnyderbooth.

Bartlebooth reconstitue tous les puzzles, à raison d'un puzzle par quinzaine. Les pièces sont recollées et chaque aquarelle ainsi reconstituée est renvoyée dans le port où elle a été peinte, avant d'être plongée dans une solution qui dissout l'encre. Ne reste alors qu'une feuille de papier blanche.

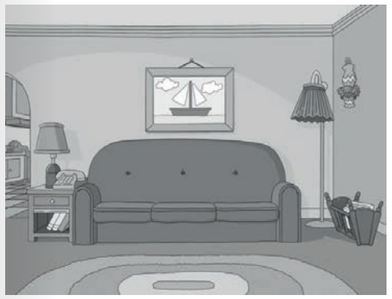
Bartleby est un homme pauvre qui résiste par un refus qui ne dit pas son nom. Bartlebooth un homme riche qui consacre sa vie à une série d'actions absurdes et planifiées. L'un et l'autre ont un rapport au monde aussi singulier que déterminé. JF tient des deux à la fois. Schnyderby et Schnyderbooth.

Fabienne Radi | Travaux pratiques. Portrait de Jean-Frédéric Schnyder **Extraits**

mise en page non définitive







Et soudain l'inspecteur Columbo

J'étais consciente que le projet n'allait pas être facile à mener, ne serait-ce qu'à cause de la langue. Quelques temps auparavant j'en avais déjà eu un aperçu. Avec un ami, nous étions allés à une rencontre de JF avec la presse organisée par le Kunstmuseum de Berne, dans le cadre de sa rétrospective. L'artiste était en retard, la curatrice avait commencé la visite sans lui. Dix minutes après, il est arrivé discrètement, s'est posé derrière un groupe de gens, avant que la curatrice ne l'aperçoive, interrompe son discours et le fasse venir devant pour le présenter officiellement. Puis elle a poursuivi en invitant les journalistes à poser des questions. JF répondait avec simplicité et bonhomie, déjouant la moindre interprétation pour s'en tenir à des considérations purement techniques.

La curatrice parlait en allemand, JF glissait régulièrement vers le suisse-allemand. Je n'ai de loin pas tout compris. Parfois j'avais l'impression qu'il faisait exprès de répondre à côté. À un moment donné, il a évoqué sa femme pour expliquer je ne sais plus quoi, l'utilisation de telle couleur ou le nombre de pétales d'une fleur dans un tableau. L'image m'est tombée dessus : soudain j'ai vu l'inspecteur Columbo, lorsqu'il fait l'idiot et parle de sa femme pour créer une diversion. Elle lui sert de prétexte pour rester plus longtemps sur les lieux du crime (*attendez, il faut que j'appelle ma femme*), flatter le ou la suspect·e (*ma femme adore ce que vous faites*), détourner la conversation (*Quand je dirai ça à ma femme…)* On ne la voit jamais mais il en parle tout le temps. Elle est un ressort comique et un outil d'enquête.

Penché devant ses tableaux, les mains derrière le dos, dans cette petite salle étonnamment basse de plafond du Kunstmuseum qui ressemble à un abri antiatomique, JF m'est apparu, pile à ce moment-là, comme une version bernoise de l'inspecteur transposée dans le monde de l'art.

Bientôt la curatrice a invité JF à se déplacer devant un long mur où était exposée la série de tableaux représentant son chien. Dritchi traversant une rivière sur un tronc d'arbre ; Dritchi sautant dans la neige ; Dritchi s'élançant au-dessus d'une cascade ; Dritchi dormant au pied du lit de son maître ; Dritchi sur les genoux de Margret au cinéma ; Dritchi dans une allée d'arbres ; et pour clore la série, un portrait de

Fabienne Radi | Travaux pratiques. Portrait de Jean-Frédéric Schnyder **Extraits**

mise en page non définitive

l'artiste en chien (ou l'inverse, un portrait de Dritchi en artiste), avec tous les attributs du peintre - palette, pinceau, blouse -, lévitant au-dessus d'une masse nuageuse rose et auréolé d'une boule de lumière en train de tourner : une version sous LSD de l'Ascension du Christ.

Dans ce dernier tableau, d'autres indices sont apparus. D'abord j'ai remarqué que la blouse pleine de taches de Dritchi ressemblait à l'imperméable fatigué de Columbo : même col à revers, même fermeture à trois boutons, même coupe au-dessous du genou. Puis je me suis souvenue que l'inspecteur avait lui aussi un chien. Si JF a peint son chien en double de lui-même, l'inspecteur trimbale le sien partout et partage avec lui les mêmes traits de caractère : calme, lenteur, obstination. Certes Dritchi est un berger du Tibet à poils longs qui n'a rien à voir avec le Basset Hound de Columbo (celui-ci n'a pas de nom : l'inspecteur l'appelle *le chien*). Il n'empêche.

Quelques temps plus tard, j'ai reçu de Bice Curiger (curatrice, critique et co-fondatrice de la revue Parkett), qui connaît bien JF et à qui j'avais fait part de mon projet, une photo le montrant en train de plier la bâche d'une Chrysler décapotable - à vue de nez un modèle des années 1950. L'image date de 1969. Là aussi je n'ai pas pu m'empêcher de faire un lien avec Columbo dans sa Peugeot 403, un modèle cabriolet, également décapotable, datant de 1959, ai-je lu sur un site de fans.

Cette comparaison entre JF et Columbo m'a obsédée un bon moment. Je relevais tout ce qu'ils me semblaient avoir en commun. L'obsession du travail, la méticulosité, la traque du moindre détail, l'air de ne pas y toucher comme ruse. J'ai même songé à en faire le fil rouge de ce projet. Avant de me raviser. Il ne fallait pas pousser le bouchon trop loin. Des bouchons, j'allais bientôt en découvrir des tas sous d'autres formes dans l'œuvre de JF.

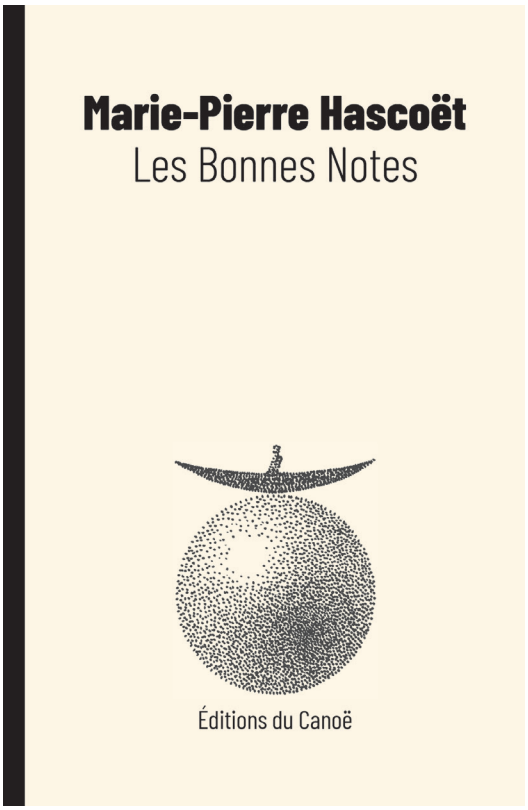
Je ne sais pas si JF connaît Columbo, s'il apprécie la série et, tout au fond de moi, je me demande même s'il ne préfère pas l'inspecteur Derrick, ce détective laconique aux yeux globuleux, menant des enquêtes dans une Allemagne pré-chute du Mur aux couleurs marronnasses, avec une lenteur qui confine à l'expérience métaphysique.

Marie-Pierre Hascoët

Éditions du Canoë
2026



18 août



Genre : roman
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 352
Prix : 21 €
ISBN : 978-2-487-558-21-2

9 782487 558212

Marie-Pierre Hascoët est historienne. Elle a partagé une grande partie de sa vie entre la banlieue ouest de Paris et les États-Unis.
Les Bonnes Notes est son premier roman publié.

Pourquoi un banquier d'affaires a-t-il choisi de se donner la mort dans un Monoprix de la banlieue ouest de Paris ?

Durant onze jours, de la découverte du corps à l'enterrement, ceux qui l'ont connu tentent de comprendre les raisons de son suicide. Se dessine alors le désarroi d'un monde gouverné par l'évaluation permanente : services notés, plateformes numériques, applications scolaires surveillant à distance élèves et parents ; une pratique qui s'est imposée dans toute la société, fragilisant autant les puissants que les plus vulnérables.

Les Bonnes Notes est un roman choral sur la peur de ne plus être à la hauteur, sur ce que l'on tait derrière les réussites apparentes, et sur ces fragilités ordinaires que personne ne remarque – jusqu'au moment où tout bascule.

L'enquête finit par aboutir mais la vérité qu'elle révèle changera-t-elle quelque chose ?

D'un ton léger, parfois ironique, le récit explore les petites comédies sociales derrière lesquelles chacun tente, tant bien que mal, de tenir sa place.

Avec une maîtrise remarquable, Marie-Pierre Hascoët décrit une société qui a perdu ses repères – la nôtre –, suspendue aux codes d'appréciation qui lui tiennent lieu de valeur.

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com Téléphone : 06 60 40 19 16
Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr Téléphone : 06 62 68 55 13
Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre 33710 Bourg-sur-Gironde
Local parisien : 23, rue Bréa 75006 Paris

Diffusion et distribution : Paon diffusion.Serendip

DEUXIÈME JOUR
Samedi 14 mai 2022

Le lendemain était jour de marché. La mort d'Édouard rebondit d'étal en étal ; son nom fut prononcé par un boucher ambulant, ami de celui du Monoprix, à la dame de la cantine de l'école Notre-Dame des Vertus qui lui achetait des brochettes.

— Y'a quand même des types qu'ont des drôles d'idées ! Le gars au Monop', vous êtes au courant ? Il se mit à chuchoter. Pendu, dans la chambre froide…

La cliente frissonna. Non, elle n'en avait pas entendu parler.

— On sait qui ?

— Un banquier, figurez-vous, qu'a dû péter les plombs, si vous voulez mon avis. Mins… ou Mons… un mec à particule… de Mons… ou un truc comme ça.

Ce nom disait quelque chose à l'employée de la cantine qui transporta la nouvelle jusqu'au marchand de légumes, où, entre un kilo de fraises et un kilo de cerises, elle reconnut Charlotte, l'une des mères de l'école. Charlotte tendit l'oreille.

— Mons ? De Mons ? Édouard de Mons ? Le père d'Archibald, le petit roux qui est dans la classe de mon fils ?

La dame n'avait rien à ajouter, elle ne connaissait ni le prénom du père ni celui du fils. Charlotte inspecta son sac à main, se souvint qu'elle avait laissé son portable sur la table de la cuisine et se dépêcha de rentrer téléphoner à Marie-Céline. Tant pis pour le poulet, elle enverrait son mari chercher une pizza chez Picard.

La rumeur continua sa balade sur le comptoir du traiteur marocain qui emplit une barquette de tajine aux abricots, puis ferma les yeux en rappelant à tous que personne, sauf Dieu, ne savait ce qu'il y avait dans le cœur d'un homme. Puis, elle ricocha chez le fleuriste, le poissonnier, le boulanger et son pain bio et finit sa promenade dans la queue de la rôtisserie parmi les effluves de volailles chaudes et de jarrets de porc.

À midi, la moitié de la ville avait été informée du suicide d'Édouard.

Trente-cinq minutes plus tard, Alceste lut sur son portable que son père s'était donné la mort au Monoprix en se pendant par la cravate.

❖

— Chié ! s'exclama Marie-Céline en apprenant la tragédie.

Sans perdre une seconde, elle téléphona à Ludivine, puis aboya dans les escaliers de sa grande maison : les couverts n'allaient pas sortir tout seuls des tiroirs, elle ne savait pas qui était de corvée ce week-end, elle s'en contrefichait même, mais si dans cinq minutes…

Un suicide ? Quelle horreur ! Comment pouvait-on en arriver là ? Et les enfants ? Qu'allaient-ils devenir ? Un suicide, ça ne se faisait pas. Pas quand on avait des gosses. Pas quand on était un homme.

Elle connaissait un peu les Mons. À l'adolescence, Édouard avait été éclaireur avec l'un de ses frères. Une idée de son père, à tous les coups. Le vieux de Mons, c'était quelque chose. Une autorité naturelle. Un patriarche comme on n'en faisait plus. Son fils, en revanche… Gentil, un peu mou. Le genre à détester les ampoules aux pieds et les campements sommaires. D'ailleurs, il n'avait pas fait long feu chez les scouts. Après son bac, il avait disparu et elle l'avait retrouvé, par hasard, lors d'une réunion de classe à Notre-Dame des vertus ; Archibald de Mons y était entré en maternelle en même temps qu'une de ses filles. Quelques assemblées, quelques kermesses de juin, rien de plus. Ils ne s'étaient guère fréquentés. Pas sur la même longueur d'onde. Et puis, sa femme… On ne la voyait quasiment jamais. Pas le style à pousser la porte de La Dînette des Filles.

Tout de même, un suicide ? Ça faisait froid dans le dos.

Un peu plus tard, les six assis autour de la table — Philomène était déjà couchée — elle attendit la fin du bénédicité. *Bénissez-nous, Seigneur, bénissez ce repas, ceux qui l'ont préparé* pour annoncer que Dieu avait rappelé à lui le père d'Archibald et ne prononça pas le mot « suicide ».

Elle se tourna vers sa fille, une gamine aux yeux noirs et inquiets.

— C'est triste pour ton camarade, Hauteclaire, il faudra le soutenir, lui apporter ton amitié. Si tu veux, je t'aiderai à trouver des idées. Tu pourrais lui écrire une lettre pour lui montrer que tu penses à lui… Tu en dis quoi ?

Hauteclaire se tordit les poignets et ne répondit pas. Elle songea au papa d'Archibald, au chagrin du petit garçon. Et si demain, le sien disparaissait à son tour ? Elle n'avait jamais imaginé qu'un de ses parents puisse mourir.

Son père était là, en face d'elle, un grand maigre au teint fade et aux doigts noueux. Il claqua la langue d'un air agacé et ordonna à l'un de ses fils d'enlever son coude de la table. Puis, il proposa de prier pour le salut de l'âme du disparu. Tous baissèrent la tête, firent le signe de la croix et entamèrent le *Notre Père*. L'aîné, une asperge boutonneuse de quinze ans, égrena les saintes paroles en pensant à la petite copine qu'il rêvait d'embrasser. Les jumeaux, eux, ricanèrent derrière leurs mains jointes. Hauteclaire, silencieuse, laissa couler ses larmes.

— Ne pleure pas. Souviens-toi que cet homme est désormais dans la lumière du Christ, lui rappela son père.

Plus tard, alors que Marie-Céline triait du linge dans la buanderie, l'image d'un corps pendu à un crochet de boucher la saisit. Elle s'appuya contre le mur, ferma les yeux une seconde. Elle songea à cette histoire qu'on répétait chez elle, de génération en génération, cette ancêtre qui s'était laissée mourir de froid sur une plage, en plein hiver. Et si le suicide était inscrit dans l'ADN de sa propre famille ? Elle se raidit, sentit monter en elle la peur de l'effondrement. Elle chassa cette pensée de son esprit. Non, elle n'était pas du genre à baisser les bras. Jamais.

Elle rouvrit les yeux, attrapa une pile de torchons et les plia rageusement, avec une précision militaire.

❖

À quinze minutes en vélo du Chevret, au troisième étage d'un immeuble moderne surplombant la Seine, Ludivine paressait sur un transat de toile rayée. Il faisait déjà chaud sur la terrasse et elle s'apprêtait à actionner le bouton de commande des stores extérieurs lorsque le coup de fil de Marie-Céline l'interrompit.

Quelques instants plus tard, elle entra dans la chambre de Nathan. Il jouait sur sa console et elle s'assit près de lui. Comment expliquer l'impensable à un enfant ? Comment lui apprendre qu'un adulte pouvait tomber ?

Des moments comme celui-ci lui rappelaient pourquoi elle avait changé de vie.

Si seulement cet homme avait trouvé une oreille attentive… Si demander de l'aide n'était pas toujours vu comme un aveu de faiblesse. Un pincement lui serra la poitrine. Il y avait tant de souffrances invisibles.

Elle se pencha vers Nathan et parla tout bas.

— Le papa d'Archibald… Archie, le copain qui est dans ta classe. Eh bien, son papa est parti au ciel. Archie va avoir beaucoup de chagrin, tu sais… Il faudra être gentil avec lui.

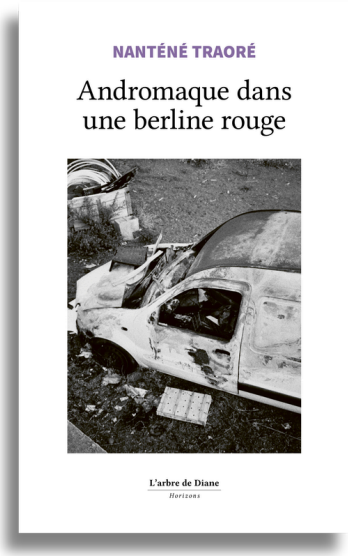
Nathan releva la tête, farfouilla sous son oreiller pour en sortir un vieux chiffon qu'il enroula autour de ses doigts. Il le colla sous son nez.

— Quand je serai grand, toi aussi, tu seras morte ?

L’arbre de Diane

L’arbre de Diane scrute la littérature sous toutes ses formes, écrites, sonores et multimédia, et explore ses connexions avec d’autres disciplines.
Celle-ci a trois collections : La tortue de Zénon, Les deux Soeurs et Soleil du Nord. Une quatrième voit le jour, la collection **Horizons**, qui se veut sans frontière et sans limite. Totalement libre, elle ouvre grand les portes de l’imagination et de la création.

Annonce de parution



Nanténé Traoré
Andromaque dans une berline rouge

Date de sortie : août 2026
ISBN : 978-2-930822-43-3
Format : 11 - 18 cm
Prix : 15€
Volume : 120 pages
Conception graphique : Meriem Steiner
Photographie de couverture : Nicky Lapierre

Dans *Andromaque dans une berline rouge*, on suit Andromaque dans un monde post-catastrophe où la chaleur a rendu la surface inhabitable et forcé l’humanité à vivre dans des néopolis souterraines. Menteuse magnifique et conteuse sensuelle, elle invente des récits de mer et de sirènes pour survivre au réel. Refusant à la fois le mensonge institutionnel et l’enterrement définitif sous terre, elle quitte sa maison condamnée et prend la route dans sa berline rouge vers la mer, traversant souvenirs d’enfance, amours et ruines intimes. Le texte explore le désir, la mémoire, la fuite et la persistance du fantasme comme ultime espace de liberté face à un monde qui s’effondre mais continue de prétendre tenir.

Biographie

Nanténé Traoré (*1993) est un artiste et auteur qui vit et travaille entre Bruxelles et Paris. L’ensemble de sa pratique construit, à travers un catalogue d’images, de gestes et de mots, une iconographie vivante de l’intime. À la recherche de l’image manquante, il s’agit, tout particulièrement dans sa pratique récente, de palier à l’immense vertige de ce qui manque au monde.

Son travail photographique a été présenté à l’occasion de plusieurs expositions individuelles et collectives, notamment à la Fondation Louis Roederer pour le Festival des Rencontres de la photographie d’Arles, à la galerie Amanda Wilkinson à Londres, à Air de Paris à Romainville, à la galerie Marcelle Alix à Paris, au Lieu Unique avec le FRAC Pays de Loire à Nantes ainsi qu’aux Magasins Généraux à Pantin. Le travail de Nanténé Traoré a été distingué par plusieurs prix tels que le Prix Reiffers Initiatives, le Prix Découverte des Rencontres d’Arles, le Prix Utopie, le Prix Mentor, le Prix Vonovia en Allemagne et le Prix Wort im Bild en Autriche. Son travail figure dans les collections publiques du CNAP et de la Fondation Reiffers.

Auteur de poésie, d’essais et de théâtre, son travail est publié aux éditions Points, Gorge Bleue et Hachette. Il est soutenu en France par le Centre National du Livre pour ses derniers travaux de fiction. Le travail de sonorité, de répétitions, et la construction de narrations visuelles sont au coeur de ses expérimentations textuelles. Qu’il s’agisse d’essais, de pièces de théâtre, de romans ou de poèmes, Nanténé Traoré construit un univers cadré, à la façon d’une succession de plans cinématographiques, facilement reconnaissable grâce à son langage simple, précis et direct.

© 2026 L’arbre de Diane éditions

Avenue Van Becelaere 184
1170 Boitsfort – Belgique
larbrededIane@gmail.com
www.larbrededIane.be

Diffusion-distribution (France-Belgique-Suisse)

Serendip Livres
21bis rue Arnold Géraux
93450 L’ÎLE-ST-DENIS
FRANCE

Contact
contact@serendip-livres.fr
+33(0)1 40 38 18 14
www.serendip-livres.fr

l’arbrededIane_editions
L’arbre de Diane

Extraits

« Et puis ils s'étaient mis à dire que la fin du monde
n'aurait pas lieu.

Elle ne savait pas vraiment si elle leur en voulait
de mentir, parce qu'elle aussi mentait parfois,
par exemple elle disait qu'elle n'avait jamais fait
la guerre, et c'était même ses doigts qui le disaient
à sa place : quand elle baisait, avant, quand c'était encore
possible de baiser, et qu'elle pouvait baiser à l'air libre
quand on avait pas encore enterré les gens. Les doigts
ne font pas la guerre, ne sont pas marqués par la guerre,
comme les yeux, ne racontent pas les choses invisibles
et peuvent encore raconter des histoires, alors elle
les faisait mentir, parce qu'ils savaient le faire,
et les filles et les garçons sous les doigts se disaient
qu'Andromaque n'avait dû avec sa pulpe ne toucher
que d'autres peaux, parce qu'elle était encore toute
tendre. Ils et elles ne pouvaient pas deviner - l'armature
- la côte de maille - les cicatrices - ne voulaient pas
deviner, peut être, se laissaient aller dans le mensonge
de la pulpe qui sait si bien tricoter des histoires — et puis
se laissaient vivre. La pulpe d'Andromaque laissait bien
vivre, les garçons, les filles, leur racontant des gestes
anciens qui parlaient d'un passé où l'on aurait chassé
toute idée de violence.

Oui, derrière sa pulpe, Andromaque aussi mentait,
parfois.

Elle se disait que pour qu'un mensonge vaille le coup
il fallait qu'il soit une excuse pour voyager ailleurs.
Elle se disait si un mensonge est un conte et que
le conteur est joli je veux bien l'écouter, son mensonge,
je veux bien partir avec lui là où il veut m'emmener
parce qu'elle aussi elle faisait ça, Andromaque,
par exemple elle s'asseyait avec ses jambes vraiment
très longues et ses ongles vraiment très longs aussi
et le bout de ses claquettes sur ses orteils et sa cigarette
entre les doigts, elle étirait ses jambes elle remettait
la tête de la fille ou du garçon sur sa cuisse elle prenait
une grande inspiration et elle disait bon, je vais
te raconter une histoire… »



Crédits photo : XXXXXXXX

Mots-clés
Dystopie, fiction, voiture, vitesse,
sexualité, images

Oeuvres connexes
Creating Defensible Space, Oscar
Newman
Suréquipée, Grégoire Courtois
Remington, Cristophe Segas
Traversée, Marie-Hélène Lafont
Magie industrielle, Patrice Blouin
Melmoth furieux, Sabrina Calvo
The Doom Generation, Gregg Araki
Holy Motors, Leos Carax
Ravage, René Barjavel

© 2026 L'arbre de Diane éditions

Avenue Van Becelaere 184
1170 Boitsfort – Belgique
larbredediane@gmail.com
www.larbredediane.be

Diffusion-distribution (France-Belgique-Suisse)

Serendip Livres
21bis rue Arnold Géraux
93450 L'ÎLE-ST-DENIS
FRANCE

Contact
contact@serendip-livres.fr
+33(0)1 40 38 18 14
www.serendip-livres.fr

l'arbredediane_editions
L'arbre de Diane



LA PEINE HAUTE

Simona Brunel-Ferrarelli

(Y)
HÉLICE HÉLAS

Dans le hameau alpin de Strega, à la frontière de la France et de la Suisse, la vie est rude et âcre, loin des regards de la plaine, loin de Dieu et des Saints. Perché au fond de la vallée, Strega est « comme une immense famille qui ne se veut pas toujours du bien ». Tous se connaissent, se craignent et s'accordent sur les secrets. Tous savaient pour les origines honteuses de Mimi, pour la vie insolite menée à la Goulée auprès de deux célibataires, pour ces enfants qu'elle a élevée et qui sont partis, qui ont terrorisés la vallée. Tous savaient qu'elle habitait encore là, recluse et laissée à l'abandon avec ses chiens et les bêtes sauvages qui s'approchaient… Mais tout cela, c'était avant le passage de la tempête du siècle. Avant qu'une équipe de sauvetage ne découvre son cadavre en décomposition, depuis longtemps abandonné.

Entre fresque familiale et roman alpin, *La Peine haute* narre la trajectoire d'une femme honnie et oubliée de tous. Le roman déploie une langue et une narration hypnotique. Mélangeant la voix d'une récitante, d'une déposition et les litanies d'argot d'une communauté qui sait masquer ses violences, Simona Brunel-Ferrarelli signe un roman d'une grande intensité. Dans les pas d'une Corinna Bille, d'un Oscar Peer ou d'un Erri de Luca, Simona Brunel-Ferrarelli livre à nouveau un récit social et psychologique.

Les + de l'ouvrage

- Un roman alpin autour des violences du quotidien
- Une fresque familiale mêlant plusieurs générations
- Une écriture et un style hypnotique, tissant les voix entre elles

Biographie de l'autrice

Née à Rome, Simona Brunel-Ferrarelli a étudié et enseigné la littérature française à Genève. En 2019, elle publie *Les Battantes* (Ed. Encre fraîche), avec lequel elle fait une entrée remarquée en littérature. Elle a reçu pour ce premier roman le Prix SPG et le Prix de la Société genevoise des écrivains, ainsi qu'a été finaliste de nombreux autres prix. En 2022, *La Chienne-mère* paraît aux éditions Slatkine. *La Peine haute* est son troisième roman.

—

Collection : Mycélium mi-raisin
Genre : Roman alpin
Sujets abordés : Famille ; Inceste ; Le sauvage ; La violence du quotidien

—

Format 14.5 x 18.5 cm, 272 pages
ISBN 978-2-88007-000-7
CHF 26 / EUR 22

Parution : 18 août 2026 (Suisse, France et Belgique)

ISBN 978-2-88007-000-7
9 782880 070007 >

Hélice Hélas Editeur
Rue des Marronniers 20
CH-1800 Vevey
Tél.: ++41 21 922 90 20
litterature@helicehelas.org
www.helicehelas.org
> litterature@helicehelas.org

DISTRIBUTION SUISSE :

Servidis
Chemin des Chalets 7
CH-1279 Chavannes-de-Bogis
Tél.: ++41 22 960 95 10
www.servidis.ch

DISTRIBUTION FRANCE - BELGIQUE :

Serendip-Livres
21bis, rue Arnold Géraux
FR - 93450 L'Île-St-Denis
Tél.: ++33 14 038 18 14
www.serendip-livres.fr

DISTRIBUTION QUÉBEC :

Dimédia
539 Bd Lebeau, Saint-Laurent, QC H4N 1S2
Tél.: +1 514-336-3941
www.dimedia.com

LES EAUX HAUTES

C'est le vent qui avait amené ça.

Pendant trois jours il avait rossé la terre et ses gens tel un heurt décidé par Dieu, retournant un sol désormais enclavé par les eaux, frappant les grands cèdres bleus de l'Atlas qui s'enchaînent en contrefort du sommet, et puis aussi les épicéas, plus bas, jusqu'aux sapins qui longent l'arête des massifs blancs.

Trois jours sans répit.

Trois jours où on n'avait plus su quoi penser ni à quel saint se vouer, où on avait même fini par songer que des saints il n'y en avait plus tellement que ça n'était pas possible d'être emportés comme ça, sans pouvoir rien faire, rien.

Et même qu'on avait cru, à un moment donné, que cette malédiction ne venait pas d'en haut mais d'en bas, des chairs mêmes de la terre qui s'indemnisait.

Partout l'affolement atteignit les cœurs, défiant le courage et la crânerie de chacun, et au bout de ces satanés trois jours, on dut s'avouer qu'on avait été pris de court. Que malgré l'habitude qu'on avait ici, de ces tempêtes qui s'abattent régulièrement sur la vallée, on n'avait pas anticipé le désastre.

Et alors forcément.

Lorsque les grandes eaux avaient formé la coulée rapide dans un craquement sourd de terre percutée par un géant, et que des laves de boue avaient grossi le torrent jusqu'à ce qu'il n'ait plus de place pour lui tout seul et qu'il soit délogé, on avait compris et commencé à se faire petit.

Parce que cette fois encore, ce n'était plus possible de gueuler. Gueuler pourquoi. Contre qui. Dieu n'entendrait pas dans la cohue des vents qui s'emballaient. Même les prières il ne les entendrait pas.

Il l'avait bien montré dans le désert, lorsque Pharaon avait refusé de libérer les Hébreux et que sur lui s'étaient écrasées des cohues de taons et de moustiques, des grêles, les ténèbres et les malédictions. Il avait été bien sourd aux suppliques des parturientes, Dieu, lorsque, dans un redoublement de haine et pour bien montrer son exécration aux vivants, il avait permis qu'on exécute tous les nouveau-nés pour que les messies expirent.

De ce Dieu-là il faut se méfier,

se dit Grand-Pierre en se préparant à grimper.

Puis il avait pensé à Mimi.

Quand il avait su que ça naufrageait encore là-haut, il n'avait pas remis à plus tard sa montée au hameau, malgré la route coupée et son âge, qui ne lui permettait plus guère les folies. *La Goulée* pouvait avoir subi, elle aussi, de gros dégâts. Tout pouvait être emmené d'un moment à l'autre dans une coulée d'eaux jaillies de dessous terre, on ne savait pas, avec tous ces travaux qu'on avait faits en son temps et qui étaient restés en plan, laissant la maison à la merci des vents.

Il fallait faire vite, il le savait bien, et c'était l'occasion de se forcer un peu. Parce que dans un moment pareil, on doit tout

Nekrozon

Boyer, Elsa

Éditions MF



Domaine : Littérature générale

Genre : Roman

Mots clés : Romans, SF

Format : 12 x 21 cm

Pages : 112

Détails de la fabrication : Impression offset, reliure cousu et collé, papier bouffant (munken print)

Prix : 15,00 €

ISBN : 9782378041175

Livres connexes : Orbital (MF, 2021), Grip (MF, 2023)

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Vous avez signé un contrat de logement ou de travail avec Nekroprem ? Alors votre fin de vie ira à la Nekrozon. Elle y sera stockée indéfiniment pour en extraire des ressources énergétiques.

PRÉSENTATION

Nekroprem, une entreprise tentaculaire aux multiples filiales et sous-traitants, étend son contrôle sur tous les aspects du quotidien : le logement, le travail, le divertissement et la mort. Toute personne qui a signé un contrat de travail ou de logement avec Nekroprem voit sa fin de vie automatiquement gérée par l'entreprise qui stocke les morts dans la Nekrozon. Là, conservées sous des formes de résidus, ces morts sont exploitées pour en extraire des ressources énergétiques, et pour alimenter les productions automatisées de contenus culturels. Dans l'univers de Nekrozon, la logique extractiviste s'est étendue jusqu'à la mort qui devient une propriété privée de l'entreprise et une source de valeur. Seules les personnes dotées d'un capital suffisant pour ne pas passer de contrat de travail, de logement ou d'hébergement de fin de vie peuvent encore mourir. Les autres sont vouées à des fins de vie gérées par l'entreprise.

Face à cette mainmise totale sur la vie et la mort, des révoltes ont eu lieu qui ont réussi à mettre en place des zones autonomes en périphérie des centres urbains, les communs. Elles restent en revanche tributaires du réseau énergétique géré par Nekroprem et menacées par les incessants rachats de terrain que mène la firme. Alors que ces zones autonomes tentent de subsister et d'organiser une résistance, c'est le monde lui-même qui se désagrège lentement sous l'impact des vibrations produites par les infrastructures de Nekroprem. Trois personnages, Capt'hain, Hyène, Batmale, ont déjà essayé à plusieurs reprises de renverser Nekroprem. Au début du récit, elles tentent une nouvelle fois d'abattre la Nekrozon, malgré les dissensions qui menacent leur groupe d'implosion.

Nekrozon emprunte plusieurs éléments propres au cyberpunk, comme les organismes modifiés, la collecte massive de données numériques, une organisation sociale dominée par une entreprise tentaculaire, l'intelligence artificielle, le jeu vidéo, ou encore le déplacement instantané. Mais au moment où le récit commence, cette organisation cyberpunk est en voie d'effondrement. Car le livre part du principe que le coût technique, social et écologique de la maintenance de ces infrastructures est trop lourd pour que cette organisation puisse perdurer sans frictions. Il s'agit aussi de déployer le récit à travers les failles d'une dystopie qui n'est plus assez hermétique pour en rester une. De cette dystopie en train de s'écrouler s'échappent des voies possibles vers une utopie déprimée. La tentative d'abattre la Nekrozon a donc lieu dans un cyberpunk délité. Ce délitement affecte aussi les décors : des littoraux aux consonances bretonnes, entre dunes et grèves, qui deviennent de plus en plus instables. Cet affaissement de la narration touche également le groupe de trois… personnages qui, dès le début du livre, sont rattrapés par leurs tentatives ratées pour éradiquer Nekroprem et les désaccords qui en découlent.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Nouveau roman d'une des autrices les plus originales de sa génération.
Son deuxième de science-fiction après Orbital l'emmène du côté du cyberpunk : c'est un roman où l'on trouve des organismes modifiés, de la collecte massive de données numériques, une organisation sociale dominée par une entreprise tentaculaire, l'intelligence artificielle et le jeu vidéo.
Une écriture dense, puissante et immersive.
Nekrozon met en récit trois personnages de femmes rebelles qui partent en guerre contre une entreprise tentaculaire : Capt'hain, Hyène, Batmale.
Un travail d'entrelacement virtuose du virtuel et du réel.

AUTEUR(S)

Elsa Boyer est écrivaine, traductrice et théoricienne. Elle a fait paraître huit récits aux éditions P.O.L et MF qui interrogent, chacun à leur manière, notre environnement médiatique et numérique contemporain, la façon dont il façonne nos perceptions et

Des lumières couleur coquille agonisent à intervalles réguliers le long du couloir. Traçant à coup de beige nébuleux la trajectoire d'une évacuation. Coincées. Devant elles, un sas. Une procédure sécurisée. Elles souffrent de quelques plaies, rien qui n'entame leur vigueur. Dans ce couloir, elles visent l'accès principal vers la Nekrozon, celui où passent les convois de fin de vie qui y seront stockées et exploitées par les ondes de Nekroprem. Elles ne sont pas arrivées là par une porte, elles n'ont pas franchi les différents seuils du bâtiment, elles n'ont pas longé des routes et des digues. Elles se sont déplacées autrement. Car la Nekrozon appartient à d'autres dimensions. Elles sont arrivées dans ce couloir, devant ce sas, en dépiautant les coins du réel, en modifiant l'agencement de leurs molécules et leurs interactions avec ce qui les entoure. Une compétence qu'elles ont développée à force de parcourir les résidus du monde pour cartographier les infrastructures de la Nekrozon, ses câbles, ses conduits, ses tuyaux d'écoulement, ses centres d'évacuation. Et partout, et tout le temps, les vibrations, dans les os, les molaires, les vibrations attaquant la matière, étripant les organes, polluant les fluides. Et Capt'hain la plus touchée, Capt'hain recouverte de blondeur à force de vibrations. Elles sont venues jusqu'ici sans combinaison, elles ne comptent pas se promener dans ce qu'elle trouveront derrière le sas. Ne sachant même pas si marcher y est possible. Et ménager une ouverture qu'elles laisseront béante suffira à tout défoncer. C'est ce que maugrée Capt'hain. Ses derniers mots avant que les vibrations de la Nekrozon leur plaquent la langue contre le palais.

À présent le blond tonitruant de Capt'hain charge les forces de sécurité de Nekroprem. Blondeur sur sa peau, ses ongles, ses nerfs, blondeur des coups qu'elle assène.

Laissant leurs balles perforer des points non vitaux, elle s'approche suffisamment pour annuler leur vie. Ses muscles comprimés la rendent encore capable de plaies et démembrements. Le blond saccage les chairs et gagne du temps. Celui qu'il faut à Hyène et Batmale pour opérer devant le sas.

Batmale, les bras ballants dans sa combinaison noire. Ses poings, des moignons bosselés d'avoir démoli une bande de mur à gauche du sas, libérant l'accès pour Hyène qui plonge la gueule dans les câbles échappés des gravats. Elles entendent les secousses feutrées de portes qu'on condamne une à une. Batmale lèche ses poings, regarde Hyène grignoter les câbles jusqu'à ce que l'électricité disparaisse. Peu de chance que ce soit suffisant pour desceller la Nekrozon. Capt'hain s'approche, avec Hyène elle s'acharne sur les trois pans du sas. Leurs efforts conjoints les ébranlent sans que rien ne s'ouvre. Capt'hain vitupère télépathiquement des obscénités concernant ce putain de désastre de merde, se retournant les ongles à force de tirer sur la légère béance qui ne s'élargira jamais au point de ménager un quelconque passage. Batmale à la fois soupire, s'affaisse et diffuse un amas mental glaireux, non verbal, autour de leur incapacité à saboter un quelconque bord de cette réalité. Hyène s'entaille le museau en tentant de faire levier, passe la langue sur sa babine fendue qui pend sur la gencive apparente. Batmale, poings inutiles, les alerte. Impression floue d'un espace en train de rétrécir. Le blond hagard de Capt'hain tressaute contre le sas, projette des agacements sous forme interrogative, quoi bordel, mais quoi, le rétrécissement de quoi. Batmale s'applique pour transmettre nettement que les murs se mettent à comprimer l'espace. Toutes écoutent le raclement régulier des parois annulant le couloir.

Hyène colle son flanc contre la cuisse de Capt'hain, laisse sa poussée mentale les envelopper jusqu'à couvrir les lamentations hargneuses de Capt'hain concernant leur propension à échouer.

Dégager, on dégage.

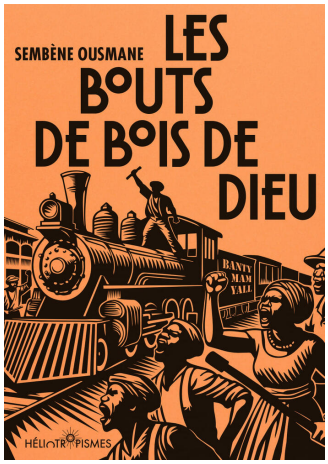
Collée au ronflement des parois, Batmale tente de quitter les lieux comme elles sont arrivées, en se dispersant à travers les agencements moléculaires. Elle dissocie le son de l'espace qui bientôt manquera totalement. Jusqu'à entendre bourdonner la ventilation dans une pièce aux murs verts. Une teinte qui a pali sous une trop grande lumière et la poussière accumulée pour être agréable. Des murs sans aucun mouvement. Ni couloir, ni sas. Un centre administratif des communs.

Hyène sent sur son pelage la surface lisse du sas contre lequel elle s'appuie jusqu'à ce que ses poils se prennent dans des irrégularités et tirent. Des accrocs, cratères et pics de corrosion sur une cuve adossée à une baraque en bois et en tôle. En plein dehors, dans un centre commun.

Sous les pieds de Capt'hain, les vibrations lui remontent jusqu'aux reins. Elle avance dans le couloir, ses pieds tâtent un sol rêche dont elle distingue les marbrures lilas sur fond marron clair. Mauve et brun coagulent sous ses semelles, boursouflures aplaties se pressant contre la plante de ses pieds. Une moquette, des portes aux poignées avachies. Les teintes d'un centre administratif de Nekroprem.

Les bouts de bois de Dieu

Sembène Ousmane



Un roman sur la grève des cheminots du Dakar-Niger en 1947, qui donne voix aux opprimés et transforme une lutte sociale en épopée humaine.

PRÉSENTATION

En 1947, les travailleurs du chemin de fer de la ligne Dakar-Niger se mettent en grève pour exiger des conditions de travail dignes et un salaire meilleur. De la capitale sénégalaise à Bamako, en passant par Thiès, les femmes des cheminots prennent les devants. Dans ce grand roman choral, Sembène Ousmane raconte la révolte des grévistes face à l'oppression du système colonial. Hommage à la solidarité et à la lutte collective, Les Bouts de bois de Dieu est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature africaine, un puissant manifeste sur le combat pour les Indépendances et la justice sociale.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- Réédition révisée d'un grand roman de la littérature africaine
- Edition augmentée d'inédits (poèmes) et de nombreuses archives
- Préface de Mohamed Mbougar Sarr
- Première version brochée

AUTEUR(S)

Né en Casamance en 1923, Sembène Ousmane est l'une des figures majeures de la littérature et du cinéma en Afrique. En 1946, il débarque clandestinement à Marseille où il devient docker. Son séjour de quatorze ans est une étape décisive d'intense activité militante et intellectuelle. Il y écrit ses trois premiers romans: Le Docker noir (1956), Oh Pays mon beau peuple (1957) et Les Bouts de bois de Dieu (1960), considéré comme son chef-d'oeuvre. Son retour en Afrique marque le début d'une riche carrière cinématographique. Sembène Ousmane est décédé en 2007 laissant derrière lui une œuvre insoumise, au service d'une Afrique libre.

Domaine : Littérature générale

Genre : Roman

Mots clés : Discriminations et diversités, Histoire sociale

Format : 14.8 x 21 cm

Pages : 420

Détails de la fabrication : Livre broché

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 24,00 €

ISBN : 9791097210175

Livres connexes : Le Docker noir, Romance in Marseille, Banjo

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Extrait 3 : *Les bouts de bois de dieu* (1959)

Lentement, le soleil se couchait. Sur les locomotives et les wagons immobiles, sur les ateliers et les hangars silencieux, sur les villas blanches et les maisons de torchis, sur les cabanes et les taudis, une ombre bleutée venait se poser, discrète. Du côté des baraquements des gardes-cercle on entendit une sonnerie de clairon.

Ainsi la grève s'installa à Thiès. Une grève illimitée qui, pour beaucoup, tout au long de la ligne, fut une occasion de souffrir, mais, pour beaucoup aussi, une occasion de réfléchir. Lorsque la fumée s'arrêta de flouer sur la savane, ils comprirent qu'un temps était révolu, le temps dont leur parlaient les anciens, le temps où l'Afrique était un potager. C'était la machine qui maintenant régnait sur leur pays. En arrêtant sa marche sur plus de quinze cents kilomètres, ils prirent conscience de leur force, mais aussi conscience de leur dépendance. En vérité, la machine était en train de faire d'eux des hommes nouveaux. Elle ne leur appartenait pas, c'était eux qui lui appartenaient. En s'arrêtant, elle leur donna cette leçon.

Des jours passèrent et des nuits passèrent. Il n'y avait pas de nouvelles, sinon celles qu'apportait chaque heure dans chaque foyer et c'étaient toujours les mêmes : les provisions étaient épuisées, les économies mangées, il n'y avait plus d'argent sous le toit On allait demander crédit, mais que disait le commerçant? II disait: « Vous me devez déjà tant et moi je n'aurai même pas de quoi faire ma prochaine échéance. Pourquoi ne suivez-vous pas les conseils qu'on vous donne? Pourquoi ne reprenez-vous pas? »

Alors on utilisa encore un peu la machine: on apporta chez le prêteur les vélomoteurs et les vélos, les montres ; puis ce fut le tour des boubous de valeur, ceux qu'on ne mettait qu'aux grandes occasions, et des bijoux. La faim s'installa ; hommes, femmes, enfants, commencèrent à maigrir. Mais on tenait bon. On multipliait les meetings, les dirigeants redoublaient d'activité et chacun jurait de ne pas céder.

Des jours et des nuits passèrent. Et voici qu'à la surprise générale, on vit circuler des trains. Les locomotives étaient conduites par des mécaniciens venus d'Europe, des soldats et des marins se transformaient en chefs de gare et en hommes d'équipe. Devant les gares, les esplanades devinrent des places fortes entourées de barbelés derrière lesquels des sentinelles montaient la garde nuit et jour. Ce fut alors le tour de la peur de s'installer chez les grévistes, une peur informulée, étonnement craintif devant cette force qu'ils avaient mise en branle et dont ils ne savaient encore s'il fallait la nourrir d'espoir ou de résignation.

Les jours étaient tristes et les nuits étaient tristes.

Le miaulement du chat vous faisait peur.

Un matin, une femme se leva, elle serra fortement son pagne autour de sa taille et dit :

-Aujourd'hui je vous apporterai à manger.

Et les hommes comprirent que ce temps, s'il enfantait d'autres hommes, enfantait aussi d'autres femmes.

Shōganai

Gen Ueda

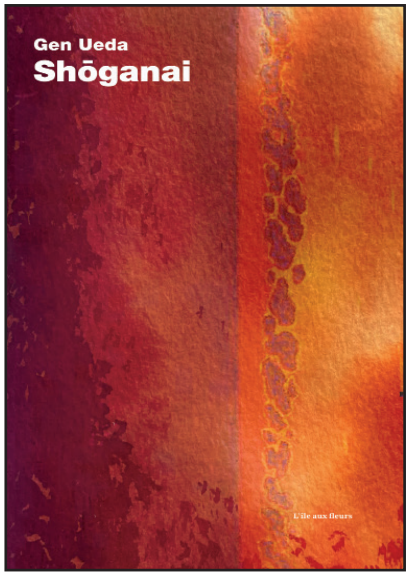
Entre les liens impossibles et les héritages éclatés, comment se construire quand on est déraciné d'un pays qui nous échappe toujours ?

Shōganai est un récit qui se cristallise autour de la date du 4 juin 2002. Avant cela, naître Japonais en Belgique m'avait condamné, et je grandissais sans modèles d'identification. Mais à l'approche de la Coupe du monde 2002, j'avais fini par trouver refuge dans le foot, avec l'espoir de faire de l'équipe nationale japonaise une voie d'émancipation. C'est ainsi que pendant le tournoi, mon mal du pays se dissipait en une touche de balle : ce 4 juin-là, Takayuki Suzuki égalisait contre la Belgique. Ce but me disait que je n'avais plus à être dominé par le pays de ma naissance.

Et puis, des petits calculs ont poussé un sponsor japonais à recruter Suzuki dans le championnat belge. Les joies du hasard ont œuvré à ce que ma nouvelle idole se rapproche de moi. Mais la suite ne sera qu'un lent déclin. L'attaquant signera même un triste record, enchaînant quarante-six matchs sans marquer. Suzuki ne parviendra jamais à convaincre, remettant à moi-même les clés d'un questionnement personnel qui m'avait trop tôt poussé hors de l'enfance.

Shōganai est un hybride, entre document journalistique et récit intime.

Le début de carrière de Takayuki Suzuki est déployé sur les cinq premiers chapitres. Entre ses doutes, les échecs et quelques fulgurances. Mon début de vie agrémente ces passages. Le décor se pose, laisse se déplier les éléments qui feront les enjeux plus tard. Au septième chapitre, mon histoire prend plus de place. Le contenu se fait plus intime. La deuxième partie s'ouvre sur le séisme du 11 mars 2011 au Japon. La suite, sur neuf chapitres, contient le cœur des enjeux du passé, que les dernières années ont assimilés – le chapitre 22 est une invitation à sortir du foot. À la fin, la notion de joie, perdue à l'enfance, renaît doucement, avec les troubles qui la rendent forte et précieuse.



FORMAT
130*210
184 pages
Broché.
dos carré collé

Couverture :
Carte couchée 240 gr,
quadrichromie.

Intérieur :
Munken white 80 gr, n&b.

Impression offset

Prix : 18 € TTC
Tirage : 1 000 ex.
ISBN : 978-2-9596273-5-4

MOTS CLEFS

Identité
Littérature
récit
racisme
Conflit
Japon
Football
Bruxelles
Société
Emancipation

Gen Ueda

Gen Ueda est né à Bruxelles en 1992, Japonais d'origine et de nationalité. À l'adolescence, il suit avec ses caméras — numérique et VHS — l'évolution de certains rappeurs du cru, avant de dévier vers le portrait documentaire. Il poursuit l'exploration du médium vidéo à l'École de recherche graphique, où il développe des pièces plus expérimentales et personnelles. Il obtient une maîtrise en 2018, avec un mémoire qui examine les insuffisances du sous-titrage et du doublage. Après une année de salariat dans une entreprise privée, il rejoint la rédaction belge de VICE comme éditeur. Deux ans plus tard, il est nommé rédacteur en chef. Pendant ses cinq années au sein du média, il intègrera à la ligne éditoriale des enjeux actuels, loin de l'esprit nihiliste qu'elle véhiculait autrefois. Les articles, qu'ils concernent la société, l'intime ou la culture, portaient un propos, un ton et un esprit qui ont permis au public de s'y voir, d'y puiser des ressources, d'y trouver refuge aussi. À la faillite de l'entreprise en 2024, il s'est consacré à l'écriture de son premier livre, *Shōganai*, principalement dédié à ses deux enfants. Il maintient une activité dans les médias, comme éditeur pour la revue marxiste Lava.

L'attrait pour les livres lui est venu tard, vers vingt-cinq ans, avec les premiers livres de Virginie Despentes, François Bégaudeau ou Karim Madani. Lassé de ses premières passions — le foot et le cinéma —, les livres restent ce qui lui reste de plus stimulant comme ressource culturelle ; là où, plus qu'ailleurs, le politique se diffuse et les imaginaires se dessinent.

« Au-delà de mon regard sur le foot et sur le but spécifique de Takayuki Suzuki, j'ai écrit pour pallier le manque de matière concernant les identités asiatiques, angles morts de l'antiracisme. Revenir sur cet aspect de moi-même est une façon d'au moins essayer de réparer l'insuffisance – laisser un écrit qui témoigne, mais qui vise également à questionner, restaurer, voire consolider. Car je parle depuis les lieux intimes, pour m'ouvrir au-delà : j'ai écrit pour estomper les barrières qui me séparaient des autres. »



Takayuki Suzuki me précède de seize ans et quatre mois. C'est le long temps qu'il faut pour laisser luire la puberté. Quand j'apparais à l'automne 1992, l'adolescent Suzuki rêve de percer les filets dans un pays où le championnat professionnel n'existe pas. Au Japon, c'est la batte qui frappe fort, pas le pied. Malgré les années qui nous séparent, Suzuki et moi sommes donc unis autour d'un point commun : on a vu le jour avant l'avènement du foot japonais.

extrait de Shōganai

Kamagasaki est mon territoire allié car il s'oppose au fantasme dominant, celui du Japon dont le cliché l'a coincé « entre tradition et modernité ». La nation est un signifiant creux, et on y bourre ce qu'on veut.

extrait de Shōganai

PROLOGUE

De tous les êtres, Oussama ben Laden incarnait *la* figure du Mal. Des six milliards d'êtres humains, on disait de lui qu'il était le plus mauvais. La saison 2001/2002 venait de toucher à sa fin, et malgré son entame marquée par le 11 septembre américain, demain n'avait pas tardé à se relancer. À commencer par les États-Unis qui envahissaient l'Afghanistan et l'Euro qui succédait au Franc. Les DVD ne s'étaient jamais aussi bien vendus et le premier iPod enchantait les riches mélomanes en mouvement. La PlayStation 2 supplantait la première du nom, comme la Game Boy Advance périmait la Color. La colline verdoyante de Windows XP devenait le paysage le plus commun de l'univers mais internet était encore sérieux. Les premières émissions de télé-réalité commençaient par contre à animer les écrans à tube cathodique. *Whenever, Wherever* résonnait dans tous les supermarchés et les lavomatiques d'en face. Sur MTV, la fin du clip montrait Shakira au sommet d'une montagne trop petite pour elle, tandis que le bandeau textuel annonçait le suivant : *Without me*, avec Eminem au fond d'une grotte, déguisé en Oussama Ben Laden.

Et puis en juin, une joie que je pensais intouchable : la Belgique venait d'ouvrir le score et j'étais prêt à déjà renoncer quand Takayuki Suzuki jaillissait furtif, pour égaliser. En une touche de balle, ma passion naissante s'était gonflée de puissance et je prenais ma revanche sur le mal du pays. Avec ce but, le Japon lançait sa Coupe du monde et faisait jeu égal avec leur Belgique. Avant, je n'étais qu'une âme errante en terre hostile, un corps étranger en perdition. Mais du bout du pied, Suzuki me disait que mon identité valait quelque chose, même loin de chez moi. C'était une lumière dans la nuit ; une réponse à la quête de sens d'une vie longue de neuf années.

Ensuite la chute. Le Mondial fini, la force de Suzuki s'est aussitôt évaporée. Son but en avait appelé d'autres, mais il n'y a jamais eu de suite. Un club belge lui avait pourtant donné sa chance juste après le tournoi. La distance géographique entre lui et moi s'était d'un coup réduite en une poignée de kilomètres, et mon obsession s'était amplifiée. Il me rejoignait, venait m'épauler. Mais son passage au Racing Genk sera d'une tristesse désastreuse. Zéro but, et ma figure tutélaire n'était plus. En l'espace d'un an, son aura s'était dissoute dans l'attente d'un but jamais arrivé. En tuant le modèle qu'il était, ce déclin remettait à moi-même les clés d'un questionnement personnel impossible, qui m'avait trop tôt poussé hors de l'enfance.

Je revois pourtant ce 4 juin 2002 avec tendresse, Suzuki au centre du terrain de Saitama, bloqué dans un instant suspendu pour encore quelques secondes. Les hymnes nationaux viennent de jouer – un générique en deux volets qui annonce la charge patriotique du spectacle. Quatre avions de chasse survolent en losange les 55 000 têtes amassées dans le stade, leurs épaisses traînées blanches scindant le ciel en deux, comme pour insister plus encore sur la nature de l'affrontement. Sous mes yeux se déploient des enjeux lourds que je fais miens. L'arbitre vérifie les derniers détails. Le bouillonnement des tribunes chauffe les oreilles de Suzuki. Lui se tient à côté du ballon, le dos légèrement voûté, les bras le long du corps. Grand yeux, sourcils pointus, regard noir perçant. Sa bouche entrouverte dévoile un état de concentration appuyé. Numéro 11 dans le dos, son maillot blanc et gris est vissé dans le short bleu, lequel surmonte ses longues chaussettes blanches. Des Nike Mercurial Vapor argentées brillent à ses pieds. Un collier élastique noir ras-de-cou vient parachever sa composition vestimentaire. Il est coiffé d'une coupe blonde mi-longue, genre nuque mi-longue. Une dégaine, une claque visuelle qui va bien avec le temps. Sa nervosité avait prolongé la nuit dernière jusqu'à l'insomnie. Suzuki n'est reconnu que depuis peu. Longtemps ballotté de prêt en prêt, il a souffert d'un début de carrière cabossé et traverse en ce moment une phase compliquée. Dans sa tête, les doutes et la pression ne se dissipent jamais vraiment. Mais à mesure que le coup d'envoi approche, il sent le malaise s'estomper. À la veille de ses vingt-six ans, il a du temps à rattraper. L'arbitre gonfle ses poumons. Le soleil dispense ses derniers rayons, le strident du sifflet ouvre les quarante-cinq premières minutes de jeu. Dans un peu plus d'une heure, Suzuki va jaillir, et renverser mon rapport à moi-même.

PARTIE I

1

Takayuki Suzuki me précède de seize ans et quatre mois. C'est le long temps qu'il faut pour laisser luire la puberté. Quand j'apparais à l'automne 1992, l'adolescent Suzuki rêve de percer les filets dans un pays où le championnat professionnel n'existe pas. Au Japon, c'est la batte qui frappe fort, pas le pied. Malgré les années qui nous séparent, Suzuki et moi sommes donc unis autour d'un point commun : on a vu le jour avant l'avènement du foot japonais.

Alors que j'apprends à téter, Suzuki fait ses gammes sur les terrains d'Ibaraki. La perspective de faire du foot un métier semble utopique, mais peu importe. La balle est son élément depuis qu'il porte le maillot bleu vibrant de son équipe de quartier. Au pire, il sera footballeur amateur comme son père, et comme les études ne l'intéressent pas plus que cela, il ira gagner sa croûte à l'usine ou au bureau.

À trois-cents kilomètres de là au même moment, un autre jeune éphèbe entretient lui aussi le même rêve impossible. Dans quelques années, Hidetoshi Nakata deviendra le premier footballeur japonais à devenir star ailleurs. En attendant, il puise ce qu'il peut du foot, avec le manga *Captain Tsubasa* comme seul modèle.

Les références de Suzuki sont quant à elles yougoslaves. Dans sa chambre, au plafond, un poster de l'Étoile rouge de Belgrade l'évade, dissimule les limites auxquelles il est contraint. Eux trônent sur le toit du monde professionnel – et flottent sur un pays ravagé. De ses yeux noirs déjà perçants, sous des sourcils froncés de naissance, Suzuki les a vus venir remporter la Coupe intercontinentale à deux heures de route de chez lui. C'est à Tokyo que se joue le titre depuis 1980, depuis que Toyota en est le sponsor – le PDG remet le trophée aux lauréats.

Les autres fabricants de voitures ne sont pas en reste, car le foot japonais est surtout une histoire d'entreprises. La première division de la Japan Soccer League (JSL), l'échelon le plus élevé du foot national, est composée d'équipes amateures liées à des compagnies comme Nissan, Mitsubishi ou Honda. Autant dire que cela n'a jamais été suffisant pour fournir à l'équipe nationale des joueurs outillés pour disputer une Coupe du monde. La dernière décennie a même vu le niveau de la ligue décliner et l'intérêt populaire s'essouffler – l'affluence moyenne peinait parfois à dépasser les deux mille personnes. La JSL a beau tenter de s'ouvrir aux contrats pros en attirant quelques légendes à temps plein comme le vieillissant Zico, le foot japonais reste à la traîne.

Mais au printemps 1993, j'ai fini de téter et un bouleversement ébranle le Japon du ballon rond. Cela fait déjà quelques années que se préparait en coulisses le premier championnat pro, alors que le miracle économique japonais était à son apogée. On amorce désormais son déclin, mais peu importe, la J-League est inaugurée en mai, laissant derrière elle la JSL du passé. Le Japon vient de gagner sa première Coupe d'Asie et ce premier succès sera profitable au championnat. Une nouvelle dynamique est lancée en grande pompe : des stades ont été construits, les sponsors dénichés à la pelle, tous les logos et les mascottes conçus par une filiale de Sony. Les couleurs des maillots sont vives, leurs motifs vibrants. Les mensuels spécialisés deviennent hebdomadaires et la marque J-League inonde le monde de la consommation. C'est tout un nouvel univers sportif, visuel et commercial qui sort de nulle part.

Quasiment. Car si le lancement de la compétition présente une dimension artificielle poussée, les équipes qui la composent restent bâties sur les bases de celles qui faisaient la JSL. C'est une question d'identités nouvelles, en somme. L'appellation des clubs fait désormais référence à la ville qui les héberge et non aux géants qui les financent. Parmi ces nouveaux club-marques, Kashima Antlers, anciennement Sumitomo Metals. C'est celui qui a dû le plus croiser le fer pour se voir offrir une place en J-League. Des dix clubs retenus pour la première édition, Kashima Antlers est le seul à provenir de la deuxième division amateure de JSL. Il leur a fallu prouver

leur implication, structurer les idées, les présenter, les appliquer. Celle d'un nouveau stade de 15 000 places avait de quoi convaincre – le premier du pays à se parer de sièges individuels avec dossier.

Les investissements portent rapidement leurs fruits. Pour la première journée de l'histoire du championnat, Kashima bat Nagoya 5-0, avec un triplé de Zico, numéro 10 floqué sur le maillot rouge, brassard de capitaine au bras. Avec le Brésilien comme maître à jouer, le club de la petite ville industrielle va très vite figurer parmi les favoris. La réussite se mesure aussi à l'affluence : en 1994, les stades de la J-League vont attirer près de 20 000 personnes en moyenne.

C'est dans ce contexte que Takayuki Suzuki signe pro à Kashima en 1995. C'est le club le plus important de sa région, bientôt le plus titré du pays. La proximité n'était pourtant pas un argument pour lui, qui aime se penser hors des clous. Il aurait bien voulu balayer la logique géographique pour tenter l'ailleurs ; des propositions de contrat, il en a eu d'autres. Mais un souvenir précis l'a convaincu de rejoindre l'écurie. En décembre 1993, depuis les tribunes de Kashima, Suzuki avait observé les trois Brésiliens de l'attaque se jouer des adversaires, avant que Zico, lévitant dans les airs, ne mystifie le gardien par un but du talon.

Suzuki vient à peine de quitter les études. C'est en tout cas ce que disent de lui ses longs cheveux bruns tenus en arrière et son front forcément couvert d'acné. Plusieurs de ses coéquipiers ont déjà bien encaissé une décennie ou deux de plus dans les rides et dans les cuisses. Certains sont d'actuels ou anciens internationaux japonais et brésiliens. Zico est tout juste retraité, mais d'autres gros noms bouchent les places en attaque. Quand il intègre l'effectif, Suzuki sait d'avance que la tâche va être ardue. Il tient certes en visu une compétition qui s'ébauche, ce n'est pas pour autant qu'il lui sera aisé de s'y faire une place.

En fait, il est déjà largué. C'est le stage d'avant-saison au Brésil qui l'a révélé : la différence de niveau entre lui et les autres est colossale, surtout au niveau technique. Il a beau insister sur cet aspect, tentant de suivre la cadence, le gap lui semble énorme. Le simple fait de se tenir parmi les autres l'étourdit ; il se sent de trop. Il travaille, progresse, mais voit du coin de l'œil le gouffre qui le sépare des autres. À peine lancé, Suzuki est derrière. Bientôt la vingtaine, il n'est personne.

Suzuki est plus inexistant encore à l'échelle nationale. Au top niveau, la sélection joue sous pression. L'échec des éliminatoires pour le Mondial 94 reste un traumatisme – une qualification manquée après avoir concédé un but à l'ultime seconde de la dernière rencontre. L'équipe nationale doit se refaire et compte sur la J-League pour lui fournir ses futurs piliers, qui devront s'aguerrir en affrontant des joueurs plus rodés tous les trois-quatre jours.

L'omniprésence de Brésiliens dans le championnat est un indice de qualité encourageant, ils sont les meilleurs *sparring-partners* du moment. Le Brésil, vivier inépuisable de talents, vient de remporter la Coupe du monde aux États-Unis. Alors qui d'autre que ses ressortissants pour accompagner au mieux la progression programmée du foot japonais, lequel pourra bientôt refaire son retard sur niveau mondial, espère-t-on. Alors, loin d'être la jeune pousse la plus cotée, Suzuki est sommé de patienter ; pour l'instant, ce sont les Brésiliens de son équipe qui font le jeu. À la fin septembre, les huit derniers buts de Kashima ont été inscrits par eux, dont sept par le meneur de jeu, un champion du monde en titre. Parmi les quinze meilleurs buteurs de la ligue, six sont Brésiliens. Et si c'est un Japonais qui trône au sommet du classement, il a lui aussi quelque chose d'*auriverde* : Kazuyoshi Miura, dit King Kazu, est revenu au pays il y a peu, après une dizaine d'années à se former de l'autre côté de l'océan. Il était devenu le premier Japonais à devenir pro au Brésil, à São Paulo, foyer de la plus grande diaspora japonaise au monde, point de chute des premières vagues d'immigration nippones.

Un siècle avant Kazu, le Brésil abolissait l'esclavage et les classes dirigeantes avaient dû chercher à remplacer cette main-d'œuvre perdue. Quant au Japon, il s'était lancé dans une importante politique de modernisation du pays et laissait le système féodal de côté pour faire place à une industrialisation à l'occidentale, avec tout ce que cela comporte de bouleversements politiques, sociaux et culturels. Beaucoup de travailleurs ruraux s'étaient retrouvés sur le carreau. Si le gouvernement brésilien a d'abord refusé d'accueillir des Asiatiques – race inférieure, insoluble comme le soufre – sa politique de blanchiment du peuple n'a toutefois

pas tenu et, dès 1908, Japonais et Japonaises allaient bientôt débarquer par dizaines de milliers au port de Santos, dans l'État de São Paulo. Au bout du voyage, un travail dans les plantations de café ou sur d'autres terres (soi-disant) cultivables.

Parmi l'arrivage, les parents de Sérgio Echigo. Issu de la première génération déracinée, Echigo a épousé le ballon très tôt, l'a manié avec adresse, au point d'inventer le geste de la virgule, rare et technique, avant de voir sa progression entravée. Devenu vendeur pour une entreprise de charpente métallique, il s'était ensuite vu offrir au début des années 1970 un contrat avec une équipe d'une JSL naissante. Comme d'autres Brésiliens-japonais, Echigo a donc pu remonter le chemin pris par ses parents quelques années plus tôt et vivre sa passion dans un pays qu'il allait apprendre à connaître.

Avec l'avènement de la J-League, le foot japonais continue donc de se faire brésilien, diaspora ou pas. C'est dans cette voie que le lien opère, et c'est une affaire qui roule, sportivement et diplomatiquement. Plus, en tout cas, que les relations tendues que le Japon entretient avec l'occupant américain. Alors que Suzuki est retenu pour la première fois comme remplaçant en octobre 1995, Okinawa tremble de colère. La plus grande manifestation de l'époque récente s'apprête à se tenir : trois militaires américains basés sur l'île ont violé une fille de douze ans – l'agression ne sera pas la dernière du genre. Cet après-midi-là, depuis le banc, Suzuki assiste impuissant au festival de Nagoya, mené par Dragan Stojković, l'un des meilleurs Yougoslaves de l'histoire, légende sacrée de l'Étoile rouge de Belgrade.

Quant à moi, il y a si peu, je n'étais qu'une cellule unique, un zygote profitant d'une fécondation heureuse. Un élément de la vie réduit à sa plus petite forme. J'ai ensuite passé les deux années suivantes dans les jeans bleu clair de ma mère, ou à explorer les recoins de la maison sur mes quatre pattes. Pour me protéger du froid du carrelage, le sol avait recouvert de lino – des espèces de dalles adhésives grises. Une bonne partie de ce qui compose notre intérieur a été déniché à moindres frais. Il arrive que mon père, qui travaille dans une entreprise de déménagement, récupère des pièces dont les gens ne veulent plus : buffet en bois massif, canapé en cuir noir, enceintes Philips. Le tout est bien agencé, cohérent, mais parfois d'un autre âge. Certains soirs, les enceintes sont tournées vers le cœur de la salle à manger et les chaises poussées contre les murs. Des guirlandes multicolores pendent au plafond. Ces soirs-là, les chemises sont bigarrées, les mouvements amples, les visages riants. C'est ce qu'il restera sur les photos.

Sur mes deux jambes, j'ai aussi découvert mon quartier, les longues chaussées qui la traversent et les champs qui l'entourent. Au coin de ma rue, une épicerie familiale comme seul îlot d'activité parmi les résidences. Le court chemin pour y aller est recouvert de gravier rouge, une chaleur permanente que mes petits pieds font crisser. À quelques encablures de là, le tabac-presse, niché entre deux maisons de familles nombreuses. Un peu plus loin encore, l'arrêt du tram 39. Pendant que d'autres étaient à la crèche et mon père au travail, c'était notre point de départ avec ma mère pour arpenter Bruxelles, vers son métro, l'Atomium et Mini-Europe.

Ma troisième année de vie s'est entamée dans une école francophone. Un petit établissement paroissial qui surplombe une autoroute – un mur en béton sépare la cour des valses automobiles. J'intègre les notions de français à mon langage. Je progresse, je pousse, je cours et j'apprends à ne pas pleurer quand je tombe. Je dis « aïe » et j'oublie un peu ma langue maternelle.

À 10 000 kilomètres de mon basculement linguistique, Suzuki voit à nouveau le banc comme seule limite en novembre. Sa première saison s'en tient à cela – elle s'est jouée de mars à l'automne. L'attaquant reste dans l'ombre des figures déjà légendes. Et s'il lui tarde de fouler la pelouse, il ne sait pas qu'il lui faudra encore patienter cinq ans pour prétendre à une place. Et autant dire que même après, son parcours ne sera jamais touché par la grâce. Ni récits glorieux ni destin d'exception ; c'est plutôt l'histoire d'une carrière marquée par la douleur, avec de rares éclats, dont le plus mémorable se produira contre la Belgique le 4 juin 2002.

éditions les Prouesses

Ces enfants de ma vie

MÉMOIRES D'UNE ENSEIGNANTE DU MANITOBA

Ces enfants de ma vie, publié au Canada en 1977, sont les mémoires d'une enseignante qui fait le portrait d'enfants qu'elle a connus au cours de sa carrière : on y rencontre les bouleversants Demetrioff, Vincenzo, Nil...

À travers ces portraits, elle met en lumière la diversité et la complexité du monde de l'enfance dans une province rurale des années 60. Chaque enfant, marqué par une situation souvent difficile — pauvreté, isolement, immigration ou manque d'affection — révèle une personnalité singulière que l'enseignante tente de comprendre et d'accompagner.

Peu à peu, ces rencontres font émerger une réflexion sur le statut de l'enfant dans la société, souvent peu écouté et incompris. Dès lors, une question centrale se pose : quel est le véritable rôle de l'enseignante ? Est-elle seulement là pour transmettre des savoirs, ou doit-elle se mettre à l'écoute de ses élèves? À travers la relation forte et réciproque entre l'institutrice et ses élèves, l'œuvre souligne l'importance du lien et d'un regard juste et attentif sur l'enfance.

EXTRAIT

« Je voyais poindre ces minuscules silhouettes dans l'ampleur de la plaine vide et je ressentais profondément la vulnérabilité, la fragilité de l'enfance en ce monde, et que c'est pourtant sur ces frêles épaules que nous faisons porter le poids de nos espoirs déçus et de nos éternels recommencements.
Je pense que j'étais bouleversée aussi par le fait que de tous les coins ils fussent en route vers moi, somme toute une étrangère pour eux. Encore aujourd'hui m'émeut ce sentiment que l'on confie à quelqu'un que l'on ne connaît même pas, à une petite institutrice sans expérience, fraîchement sortie de l'École normale comme c'était mon cas, ce qu'il y a sur la terre de plus neuf, de plus délicat, de plus facile aussi à briser. »



prix : 18 €
parution : octobre 2026
140x205 mm, 218 p.

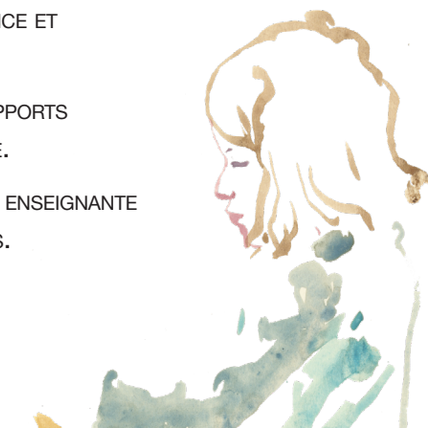
Gabrielle Roy

Reconnue comme l'une des figures les plus importantes de la littérature québécoise et canadienne du XX[e] siècle, Gabrielle Roy (1909-1983) est née dans une famille désargentée du Manitoba au Québec et a vécu une enfance difficile qu'elle raconte dans ses textes autobiographiques.
Elle a été enseignante avant de se tourner vers l'écriture.
Son premier roman, *Bonheur d'occasion* (1945), a obtenu le prix Femina en France et lui valut une reconnaissance immédiate dans son pays.
Au cours de sa carrière, Gabrielle Roy a écrit de nombreux romans, essais, et récits de voyage.
Son œuvre s'intéresse tout particulièrement à la condition ouvrière, au monde rural, aux populations vulnérables et défavorisées.



© Société Historique de Saint-Boniface

- UN TEXTE INÉDIT D'UNE ÉCRIVAINE QUÉBÉCOISE QUI FAIT PARTIE DES «CLASSIQUES» ET POURTANT MÉCONNUE EN FRANCE
- UN REGARD SENSIBLE, CONCERNÉ ET PIONNIER SUR L'ENFANCE ET L'ÉDUCATION
- UN TEXTE QUI RÉSONNE AVEC LES SUJETS TELS QUE LES RAPPORTS ADULTES-ENFANTS ET LE RÔLE DES ENFANTS DANS LA SOCIÉTÉ.
- LE LIVRE LIVRE LE TÉMOIGNAGE HUMBLE ET PROFOND D'UNE ENSEIGNANTE ET DE SON ÉDUCATION À REBOURS, AU CONTACT DES ENFANTS.



I

Dans toute ma vie d'institutrice ai-je jamais eu aussi peur que de cet enfant-là, bien avant de l'avoir vu au reste, à peine en effet étais-je arrivée, toute désarmée, prendre mon poste dans ce village isolé de la plaine.

Si, dès les premiers jours, alors que tout paraissait bien s'amorcer entre les élèves et moi, je m'arrêtais, toute contente, pour en parler joyeusement en attendant mon courrier dans le coin-poste du magasin général, sans faute il se trouvait quelqu'un pour rabattre mon ardeur neuve de débutante.

— Ah, ça marche donc si bien ! Tant mieux ! Tant mieux ! Profitez-en. Car ce sera une autre histoire quand vous arrivera Médéric.

On me raconta qu'il avait tenu en échec, à la pointe de son canif, la « maîtresse d'avant » qui entendait le punir à coups de règle. On prétendait… On prétendait… Il n'y eut personne pour ne pas me prédire que ce serait entre nous la guerre… une guerre à finir. Et en effet ce devait être entre nous la guerre, mais bien plus complexe qu'ils ne me l'avaient prédite, une guerre mystérieuse où nous nous sommes affrontés pour ainsi dire sans armes, également démunis tous deux.

La première quinzaine de septembre était passée. Les lourds travaux agricoles s'achevaient dans presque toutes les fermes. On livrait le blé moissonné et le déchargeait dans les

énormes silos du village dont en passant je récoltais l'âcre odeur, chargée pourtant comme aucune des lents, des doux mûrissements de l'été. Mes grands élèves qui avaient aidé aux moissons rentraient un à un. Tous sauf Médéric ! Je l'attendais, davantage effrayée à mesure que passait le temps et que mon imagination avait le loisir de me le représenter sous des aspects de jour en jour plus détestables. Et puis un matin où je l'avais tout de même oublié, absorbée par ma tâche, voici qu'il surgit à l'improviste, me prenant par surprise comme c'était bien dans ses cordes.

J'étais au tableau noir. J'y écrivais les données d'un problème. Derrière moi tout à coup un silence total ! Je me retournai d'une pièce, immédiatement alarmée. La classe ne faisait plus cas de moi. Petits ou grands, ils avaient tous les yeux rivés, au loin de la plaine, à un point blanc qui approchait rapidement. Je fis comme eux. Le point blanc devint cheval à crinière noire. Et bientôt je distinguai, presque couché sur le dos de sa monture, un jeune cavalier qui, à gestes emportés, stimulait l'allure déjà forcée de la fougueuse créature. Il portait à l'arrière de la tête un immense chapeau de cow-boy qui, lorsque je le vis de plus près, me parut cabossé et malmené à dessein. Autant que les enfants j'étais accaparée par la spectaculaire arrivée, ayant tout de suite compris qu'il s'agissait de Médéric.

Il était déjà à l'entrée de la cour. Plutôt que d'y pénétrer par le chemin, il éperonna son cheval, lui fit franchir au saut le barbelé et continua sur sa lancée jusqu'au grand mât en haut duquel flottait l'*Union Jack*. D'un bond il fut à terre, occupé à attacher le cheval qui en secouant furieusement la tête ébranla le poteau et fit trembler le drapeau comme sous une rafale.

Après cette furie de vitesse, lui-même s'en vint sans aucunement se presser, traînant plutôt le pas et se dandinant comme pour mieux exaspérer l'attente dans laquelle il nous avait plongés.

Enfin, le garçon, son large chapeau à présent ramené sur le

front, parvint au seuil. Il s'y campa, jambes écartées, les mains au fond des poches de son pantalon à franges, une ceinture cloutée sur les hanches, en bottes à talons et dessins mexicains. Là il nous toisa d'un regard où il y avait du dédain, de la commisération pour les prisonniers que nous étions et peut-être, tout au fond derrière la fanfaronnade, la connaissance d'une déjà longue solitude. Puis, à souples foulées, en sifflotant sans plus de gêne que s'il eût été dans la rue, il s'avança dans l'allée du centre.

Ma classe comme la plupart des écoles de campagne en ce temps-là était meublée de bancs à deux places, fixés à un long pupitre qui comprenait un encrier à chaque bout de la tablette, une rainure pour les crayons et, à l'intérieur, deux cases séparées.

Médéric atteignit le milieu de la salle. Il y avait là un pupitre occupé à un seul bout par un de mes plus petits élèves. Médéric se laissa choir à côté de lui et, d'un mouvement de hanche, l'envoya voler dans l'allée de gauche, lui-même se carrant pour prendre toute la place. En même temps, il me décocha un regard où il y avait moins d'insolence, il me semble, que de désir de s'amuser au moins un peu ici puisqu'il n'y avait mieux à faire.

J'aidai à se relever le petit qui pleurait de se retrouver sur le derrière avec toutes ses affaires étalées sur le plancher. Je dis : « Viens. Aussi bien t'installer ailleurs que rester auprès de ce grand flandrin qui n'a pas encore appris à vivre. »

La langue me démangeait pour continuer sur ce ton, mais je pus me contenir et me remettre à ma leçon comme si de rien n'était. Pourtant, je n'étais occupée que de Médéric, je l'étudiais du coin de l'œil, cherchant le défaut de la cuirasse, et lui peut-être de même chez moi, car, à plusieurs reprises, je vis son regard me chercher avec agacement et peut-être du dépit qu'il n'eût pas encore réussi à me faire sortir de mes gonds. Un instant plus tard, toutefois, quand je me figurai avoir peut-être

capté son attention, son regard venant à moi avec une sorte de surprise, et que je déployais plus de moyens encore pour le garder, il me bâilla ostensiblement au nez, mâchoires grandes ouvertes, tout en étalant dans l'allée ses longues jambes fines. Ainsi fut-il préparé, en leur tendant des crocs-en-jambe, à faire tomber sur le nez presque tous ceux qui passèrent par là. C'est à peine s'il daigna reculer un peu les jambes quand je pris moi-même cette allée.

Et je laissai faire, car que faire ! J'avais dix-huit ans, et lui s'en allait sur quatorze. Il me dépassait aisément d'une tête et sans doute davantage dans bien des choses de la vie.

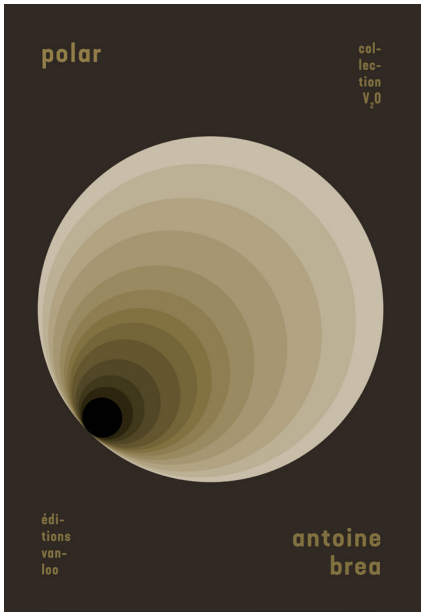
Ainsi, sans que je le veuille, ce qui me servit le mieux contre Médéric, dès le début, ce fut précisément ma gaucherie. Ne sachant comment m'y prendre avec un garçon de cet âge, n'osant rien, ne disant rien, mais par contenance gardant un air lointain et inaccessible, je finis par l'énerver prodigieusement. D'ennui, ne trouvant comment me faire perdre patience, il se prit à déchirer des pages de son cahier dont il faisait des boulettes qu'il enduisait de colle pour ensuite, en se servant de sa règle à mesurer comme d'un lance-projectiles, les envoyer, d'un habile coup de pouce, se fixer au plafond. Ayant commencé ce jeu qui ne l'amusa apparemment pas longtemps puisque je n'y prêtais pas attention, il se vit en quelque sorte contraint à continuer, quoique s'embêtant de plus en plus. Ainsi passa la journée. À quatre heures, la classe se disposant à sortir, je le rappelai, prononçant son nom pour la première fois :

— Médéric Eymard !

Il se retourna d'une pièce, l'œil déjà allumé, serrant les poings, en état de défense.

— C'était tout simplement pour te parler. Mais si tu as peur !

Du regard il chercha la complicité de la classe pour l'amener à rire de ce que je sois assez simple pour le croire capable d'avoir peur de moi. Avait-il déjà perdu de son ascendant ? Il



graphisme : Maxime Sudol
260 pages 140 mm x 20,5 mm 22€
broché - collé - rabats
ISBN : 979-10-978437-0-0
parution le 23 octobre 2026

Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip

Né en 1975, Antoine Brea vit et travaille en Seine-Saint-Denis.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE :
1/ Romans ou novellas
L'instruction, Le Quartanier, série « QR », 2021
Récit d'un avocat, Le Quartanier, série « QR », 2016. (réédition 2017, Seuil, collection « Cadre Noir »)
Fauv, Le Quartanier, collection « OVNI », 2010
Papillon, Le Quartanier, collection « OVNI », 2010
(réédition 2010, 2014). Méduses. Le Quartanier, série « QR », 2007
2/ Poésie
L'enfer de Dante, mis en vulgaire parlure, Le Quartanier, série « QR », 2021
Roman dormant, Le Quartanier, série « QR », 2014
Petites vies d'écrivains du XXe siècle, Louise Bottu, 2013
Simon le Mage & autres poèmes, Le Grand Os, 2009

polar
Antoine brea

éditions vanloo

Polar n'est pas un polar
il est la somme des faits divers qui font de nos vies des Polars

Polar, c'est dix années d'écriture, des nouvelles, des poèmes et même un roman réunis ici, non comme une compilation, mais comme un film.
Ce sont des faits divers, sous toutes leurs formes, des récits d'assassins, les confessions d'un pyromane, tirés de sites internet, de reportages télé : les choses qu'on lit en travers, chez le dentiste ou chez mémé, et qui finissent par habiter notre quotidien.
Ainsi, dans Paysage français, en plein milieu du livre, des faits divers, sordides ou drôles, ou les deux à la fois, défilent sous nos yeux comme si nous étions calés dans un bar, le regard rivé sur BFM TV. On voit passer des phrases entrecoupées, parfois pas terminées, comme si on n'avait pas eu le temps de tout lire. Nous sommes dans un PMU. Parfois on éclate de rire, on pourrait même commander une autre bière.
L'écriture de Brea touche à l'intimité, les personnages exhument des sentiments indicibles, des désirs incontrôlables, des instincts, des parts d'eux qu'ils ne connaissent pas, y compris quand ils en parlent. L'écriture s'appuie sur une langue juridique qui, avec sa volonté de nommer crument chaque détail , mais en un jargon bien particulier, couvre les actes d'un voile à la fois obscène et pudique. Elle agit comme un révélateur. Et devient une langue éminemment poétique.
Polar se termine par Lina, écrit d'après Aline, un des premiers textes de Ramuz. Un fait divers en 1907, que Brea transpose de nos jours. Une fille est séduite par un Don Juan de province, ils sont jeunes, encore adolescents, elle tombe enceinte, elle l'aime. À partir de là, le séducteur se défile, et comme des dominos tombent les événements tragiques, les uns après les autres, dans une logique sordide déclenchée par la lâcheté humaine.

Il y a du Meursault, le personnage central de *L'Étranger*, d'Albert Camus, chez le narrateur sans nom de Récit d'un avocat, d'Antoine Brea. Même impuissance à décider de son destin. Même recours au monologue intérieur dépourvu d'affection. Même sentiment d'être « étranger » au monde qui l'entoure. **Le Monde – Frédéric Potet – 17/11/2016**

à propos de Récit d'un avocat
Le romancier prend le contre-pied de tout ce qui se fait rayon suspense. Le livre est bref, les chapitres ultracourts (une ou deux pages le plus souvent), le style épuré, voire volontairement désuet (on pense à Yves Ravey). Le «héros» n'en est pas un : avocat de bas étage chargé de défendre un Turc (militant kurde) emprisonné pour viol et assassinat. Antoine Brea installe un climat saisissant, au diapason d'un personnage mélancolique et décalé. Aussi tranchant qu'un poignard surgissant dans la nuit. Noire évidemment. **La Dépêche - 03/03/2017**

Outre la justesse avec laquelle Brea choisit et enchaîne les situations, c'est la dimension existentielle portée par la narration détachée – dans la lignée de *L'étranger* (1942), d'Albert Camus – qui fait toute la force et la profondeur de *L'instruction*.
L'enquête suit une série d'indices : un suicide sous un train de banlieue, un cancer, un cauchemar, un patronyme rappelant l'Occupation… Elle obéit au sens d'une malédiction ironique qui révèle dans toute chose le grand jeu de la mort : « Dehors, le ciel couchant employait de belles teintes roses et sombres provoquées par la pollution en train de nous tuer tous. » **Lettres québécoises La revue de l'actualité littéraire – été 2021 - Paul Kawczak**

Extraits Polar

Extrait 1 :
Retour sur une enfance dans le marais louisianais
À treize ans, Samuel
« Je me souviens
Dans leur terrain, les voisins avaient entassé des cagettes le long d'un mur
J'avais volé des allumettes et compté jusqu'à cent
J'ai passé mes chaussures, je suis allé mettre le feu »
Dans le feu il y a l'initiation, il y a l'excitation, la transgression
Ce paradoxe que par, l'acte irresponsable, j'intègre la notion de responsabilité
Plus tard j'ai su analyser
Nous ne sommes pas que la somme de nos émotions
Notre attitude face au feu
Dieu te voit mieux à la lumière
Et le monde doit payer ses dettes
Frissons et frayeur

Le feu n'est pas une intention du bois p 40

Extrait 2 :
Des touristes coréens ont disparu vendredi de la cathédrale d'Amiens
Voilà un incident pas banal
En villégiature dans la Somme, un groupe de Coréens composé de quatre ou cinq
Personnes venues visiter la cathédrale d'Amiens
Notre-Dame d'Amiens
Amiens
Posé tel un vaisseau descendu de l'espace il y a huit siècles sur la ville, le monument recèle un « labyrinthe d'église » formant le pavement de la nef
Un des éléments les plus remarquables du bâtiment divin atterri à Amiens, en France
Selon les derniers témoins à les avoir vus
C'est en suivant le tracé du dédale au sol que les Coréens
Enfoncés en riant à l'intérieur du labyrinthe
Hématies courant le long du réseau sanguin sans jamais reparaître au coeur
Le parquet d'Amiens tient la disparition pour inquiétante
À noter que la Bible n'évoque aucun labyrinthe
Trait pourtant commun à bon nombre d'églises ou de lieux saints
Les sinuosités, symbole des tribulations d'une vie de croyant
Le dédale (le « méandre », la « lieue », le « chemin de Jérusalem ») toujours conçu à l'occident de la nef, d'où viennent les démons (direction du soleil, direction de la mort)
Contraints de se mouvoir en ligne droite, piégés sans pouvoir apparaître au choeur
« Le labyrinthe, le goût pour le labyrinthe s'empara de moi : chaque couloir surgissant, chaque escalier ou ascenseur étaient une tentation à quoi je cédai, fiévreux, marchant à
l'aveuglette sous la lumière inconsistante des galeries », a témoigné quelque part le poète magnétiseur Pierre Pain
Le coeur du dédale, lui : le « paradis », la « Jérusalem Céleste »
L'enquête a été confiée au SRPJ d'Amiens

MOTS-CLÉS : #INSOLITE #FAIT-DIVERS #SOMME #DISPARITION #DOGME #DÉDALE

Un mariage d'amour était-il possible ?
La justice en doute
Mardi, une jeune femme a été condamnée
Une peine de prison avec du sursis

Le 2 août 2015, la jeune femme originaire du Congo avait épousé un homme, un employé de boucherie, cinquantenaire
À Dole, dans le Jura
Après le passage devant le maire, neuf convives gagnent la salle de restaurant prévue pour le repas de noce
Le restaurateur est intrigué
« Le mari, à table, sans expression », rapporte La Voix du Jura
Le mari ne touche à rien
Ne danse pas, ne chante pas, il boit de l'eau
Son silence interroge
Il demande si on ne pourrait pas brancher la télévision, de préférence BFM TV
On décide alors d'alerter le procureur de la République
Une enquête est ouverte, et le médecin légiste chargé d'examiner l'intéressé conclut à l'incapacité d'aimer quasi totale
« On s'est rencontrés, c'est vrai il n'était pas causant, il m'a demandé de l'aider et je suis restée avec lui. Je savais pour son coeur , son indifférence au bonheur et sa crainte d'exprimer les émotions, mais j'ai appris à l'apprécier », a déclaré la prévenue, présentée comme aide-soignante
Pour le ministère public, elle ne pouvait ignorer l'insensibilité et les troubles psychoaffectifs caractéristiques d'un Français de son âge, de sa condition, le mariage est frauduleux, n'aurait pas dû être contracté
Pour le ministère public, elle a pu contraindre le pauvre homme, lui faire des promesses, quelque chose
Une histoire probablement de papiers, de nationalité, d'avantages quelconques
La jeune Congolaise veut interjeter appel
À l'annonce du verdict, l'époux a conservé une apparence de marbre, souligne France Bleu Besançon
MOTS-CLÉS : #MARIAGE #JUSTICE #FAIT-DIVERS #JURA #ABSTÈME

Paysage français p 70-71-72-73

Extrait 3 :
Dans la salle d'eau je me lave énergiquement, je taille mes ongles, passe un slip blanc, des chaussettes propres, tout à l'heure je complèterai par une chemise impeccable, un pantalon et un pull-over repassés parce que tu dois venir et qu'on ne se connaît pas, je voudrais que tu me découvres à mon avantage, la peur m'enfonce ses ongles à force que j'y pense, là-dessus je décide de me faire la barbe et ça ne rate pas : j'enlève la lame de sa châsse de plastique et d'un coup net me tranche l'artère de la gorge. En revenant à moi il y a du sang, il faut faire le ménage, impossible de te recevoir dans un endroit dans cet état, je me dépêche, chaque minute compte, je m'en voudrais d'être en retard un jour pareil, ce jour marqué d'une pierre où je suis couru te chercher.

Boîte noire p121

Extrait 4 :
Je suis assise dans le rêve sur le sofa entre mon amour et son père
On regarde la télévision, un vieux film, La Créature du lac, quelque chose dans ce goût
Vieux film de terreur en 3D que mon amour voyait avec son père quand il était petit
Et qu'il craignait son père
Le vieux me reluque, ne dit rien, à un moment donné il ouvre son pantalon
Mon amour presse ma main, il supplie
Alors je me baisse
Tous deux continuent de voir le film, impassibles
Je me lève pour aller me repoudrer
Je me rassoie et remets les lunettes de carton blanc, un filtre rouge, un filtre bleu
Personne ne dit rien, le film est beau mais ne fait pas peur
Le vieux dit à mon amour tu as de la chance avec ta femme, elle est douce, très correcte, gentille
Le film touche à sa fin
Le vieux ouvre son pantalon, impassible, naturellement il cherche ma main
Cette fois je dis non, mon amour me supplie, je dis non
Le vieux est embêté avec sa chose en l'air, il dit : comment je remballe la marchandise dans cet état
Mais je dis non
Au réveil je regarde dormir mon amour, c'est dimanche matin, il est tard

J'ai la nausée à cause du rêve, un peu les larmes aussi
Quand au repas de midi je raconte, mon amour dit qu'il me reconnaît bien là, toujours à te laisser faire, voilà à quoi mènent ta foutue sensiblerie et tes idées de gauche
Mon amour est un libéral, il dit qu'il faut se défendre, ça lui est venu avec la vie, avec le travail, les enfants, la voiture, le crédit sur la maison, tout ce qu'on a
C'est un dimanche où on s'ennuie, comme pas mal de nos dimanches, les enfants sont en colonie mais on ne décide rien, pas de sortie, la télé, le café, la sieste, Internet
Quand dans l'après-midi il voudrait que je me baisse, je dis non
Comme il fait la gueule et insiste, je finis par céder
Quand je le sens qui se crispe, qui tremble, je me relève pour lui cracher son truc au visage
Je lui dis tiens, de la part de ton père, et de la gauche
Évidemment ça dégénère

La créature du lac p131

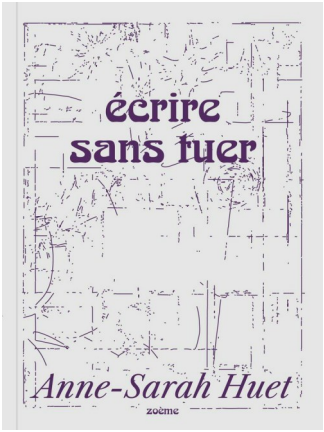
Extrait 5 :
Soudain elle est là, elle pleure, c'est bruyant, avant de l'inquiéter ça agace Dimitri qui pense aux voisins. Il la prend sous son bras et la conduit sans attendre à la grille des jardins, ils entrent à la lumière du téléphone, ils sentent sous leurs pas les mottes d'herbe et la terre, il essaye de savoir à voix basse ce qu'elle a, ayant peur à présent de quelque chose de grave. Elle se met sur la pointe des pieds, l'embrasse sur la bouche. Elle pleure toujours, alors il la serre contre lui. Il la serre si fort qu'ils ont du mal tous deux à respirer, et Lina l'embrasse avec plus de violence.
— Viens, on va au cabanon, fait-elle.
— Oui, on va pas rester là…
— Attends, je vois pas !
Et elle rit maintenant dans le noir à travers ses pleurs.
— Tiens-toi à moi.
Il lève la lampe du téléphone. Lina s'appuie de tout son poids contre lui. Il ressent ce poids, il sent la pression du sang dans ses vaisseaux, il a la bouche sèche, il a de la salive sous la langue, son coeur s'emballe et c'est agréable.
Ils vont comme ça au cabanon où ils entrent en s'embrassant. Il allume la lampe de poche pendue à la poutrelle, puis ils s'assoient sur le matelas de mousse qu'il a fait tomber de la paroi, soulevant un nuage de saleté. Elle tire sous ses fesses la couverture rêche.
— On serait bien là pour dormir toute la nuit, murmure-t-elle.
— Pourquoi pas.
— Toute la vie, même.
— Quand même pas !
— Tu sais, j'avais trop hâte aujourd'hui…
Et elle lui raconte comment elle a passé la journée, comment la journée ne passait pas, comment elle a eu peur la nuit d'avant qu'il ignore son message, qu'il l'ait déjà oubliée pour une autre.
— Pourquoi tu pleurais tout à l'heure ?
— Je sais pas, c'est quand je t'ai vu, ça m'a fait un truc… En venant j'ai été contrôlée par la police. C'était la BAC. J'ai eu tellement peur ! Ils voulaient plus me laisser, ils ont failli m'embarquer…
— La police ils sont là pour te protéger. Si t'as rien à te reprocher, y a pas à avoir peur.
— Je te jure, ils étaient trop bizarres… Y avait un truc malsain chez eux, je sais pas. En plus c'est vrai, j'avais pas mes papiers…
— Embrasse-moi.
Elle l'embrasse. Elle y met maintenant plus de retenue, sentant qu'il doit se passer quelque chose. Elle cherche quoi dire.
— On est vraiment bien ici… C'est un peu comme chez nous.
Ensuite elle se laisse faire. Ils sont allongés côte à côte, tellement près que leurs cheveux, leurs figures se touchent. Elle sent toutes les aspérités du plancher à travers la mousse du matelas. La couverture sous sa joue pue la moisissure.
Le vent léger apporte les nuages. L'air se met à mouiller, d'abord ce n'est qu'une impression, comme une transpiration qui sort de terre, des murs, des plantes, puis de grosses gouttes tombent, lourdes, espacées, comme si le ciel se retenait, mais les gouttes sont brusquement fines, drues, et la chaleur accumulée de la journée semble s'évacuer du béton, et toute la végétation sent bon. On entend un corbeau réveillé par l'averse pousser un cri.
Elle a rabattu sa capuche, elle soupire. Dimitri lui dit:

— Bon, il est super tard, faut que j'aille me coucher.
205
Elle aurait bien voulu qu'il l'accompagne un bout, elle n'ose pas demander. Elle se pend à son cou pour l'embrasser encore.
— Allez… Il pleut, là.
— T'as raison, je vais être trempée !
Il lui donne un autre baiser en frôlant le bas de son dos. Puis remonte chez lui.p81

Lina p 204

Ecrire sans tuer

Huet, Anne-Sarah



Écrire sans tuer est un recueil de textes, allant du poème à la fiction de genre, dont l'ambition est de ramener à la vie poétique des personnages qui ont été éliminés pour préserver l'ordre racial.

PRÉSENTATION

Écrire sans tuer est un recueil de douze textes mêlant plusieurs registres, du poème à la fiction de genre, dont l'ambition est de ramener à la vie poétique des personnages qui ont été éliminés pour préserver l'ordre racial.
Le livre se construit notamment autour de la figure de Jeem Bon (Jim Bond), personnage biracial martyrisé dans Absalon, Absalon! de Faulkner. L'hypothèse qu'Anne-Sarah Huet met au travail est la suivante : parce que les personnages biraciaux appartiennent à des groupes sociaux antagonistes et représentent une ambiguïté qui trouble les représentations, leurs auteurs les font souffrir ou les tuent. Écrire sans tuer serait ainsi un titre programmatique, puisqu'il s'agit ici de formuler des représentations métisses qui échapperaient à la cruauté. Ce livre s'inscrit dans la lignée des réécritures contemporaines du canon, tout en déplaçant les imaginaires de la littérature gothique du sud des États-Unis vers un contexte socio-historique et littéraire franco-algérien.
Bien que située à la croisée d'héritages algériens militants et coloniaux français, l'autrice ne construit pas son texte autour de son vécu. Elle préfère plutôt mettre en relation des histoires sociales et littéraires issues de différents contextes marqués par des formes de stratification raciale. En s'appuyant à la fois sur l'œuvre romanesque de Kateb Yacine, sur des écrits issus de la communauté des free people of color – de Jean Toomer à Alice Dunbar Nelson –, tout en dialoguant avec des ouvrages récents comme Toutes les époques sont dégueulasses de Laure Murat, Écrire sans tuer parvient à transformer un large corpus théorique en matière fictionnelle. Le livre montre ainsi que la littérature peut produire de la pensée sans renoncer à la complexité. Plus encore, l'invention littéraire, en faisant varier les formes, les points de vue, les personnages et les énonciations, permet d'approcher au plus près ce qui fait la spécificité des histoires biraciales.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Originalité du sujet (peu traité).
Qualité de la réflexion et de l'approche théorique.
Tentative de penser des impensées (histoire des représentations des minorités).
Prouesses formelles (fictionnaliser de la théorie, réussir dans des textes brefs ou des poèmes à traiter de sujets très complexes).
Usage de l'humour et de l'ironie assez extraordinaires.

AUTEUR(S)

Anne-Sarah Huet est écrivaine et chercheuse indépendante. Elle réside à Marseille, où elle enseigne les mathématiques pour gagner sa vie. Après un doctorat en économie quantitative, elle développe une pratique littéraire et critique. Son travail explore les représentations de la biracialité et de l'ambivalence raciale. Son premier livre, Le Meilleur Système, est paru en 2024 aux éditions ESAAA / Les Presses du réel. En 2025, elle publie un court essai intitulé Pick Me!!!! chez Shed Publishing.

Domaine : Littérature générale

Genres : Essai littéraire, Romans et nouvelles de genre, Pamphlets, maximes, pensées, portraits

Mots clés : Essai et critique littéraire, Poésie contemporaine, Discriminations et diversités

Format : 15 x 20 cm

Pages : 120

Détails de la fabrication : Impression Offset, Couverture dessinée par Diane Malatesta

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 15,00 €

ISBN : 9782493242235

Livres connexes : James, de Percival Everett, Le meilleur système, de Anne-Sarah Huet

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Je vais les choquer

C'est l'histoire de plusieurs voix et de l'impossibilité de les transformer en une seule
à moins d'y consacrer un plein-temps par voix.

Ainsi nous sommes là, à travailler sans relâche ni salaire pour trouver une solution.

Et bien que nous travaillions avec toutes nos voix,
bien que chacune d'elles partage solidairement toute information dont elle dispose,
bien qu'aux dernières nouvelles, aucun de mes larynx ne sait encore mordre, et que
toutes les sorties de la vie sont égales par ailleurs,
bien que je ne l'ai pas lu,
bien que tu sentes la saison mais aussi les problèmes avant d'ouvrir l'œil,
bien que dieu est grand,
bien que la précipitation est source d'accidents,
bien que ta paume contre ma colère ne calme absolument pas l'édifice,
bien que dans l'isoloir aucune histoire ne s'épanche,
bien que rouge,
bien que permanent,
bien que je ne l'ai toujours pas lu et ne le lirai jamais,
bien que mon djinn préféré soit physicien,
bien qu'hier un enfant a fondu en larmes,
bien que l'enfant a initié une chaîne des pleurs dans la classe,
bien que le professeur a pleuré aussi,
bien que ne cache surtout pas la cuillère avec laquelle tu ramasses la méchanceté,
bien qu'aucun ciel n'écrive de thèse de doctorat,
bien que la joie se figure avec un couteau,
bien qu'un unique carnet parfois suffise,
bien que je me trompe de métro quand je pense trop à ce martyr,
bien que la vie, la vraie, se mendie aux livres,
bien que change de trottoir avant que ma révolution explose,
bien qu'une ombre à paupière n'a jamais ranimé un collégien assassiné par un colon en
1957,
bien que la photo me montre que ton courage se payait en cortisol,
bien que les jours où je dois regarder plus loin que moi-même je mets un imperméable
pour te ressembler,
bien que le lycée fut transformé en centre de tri,
bien qu'on leur a fait ranger les bureaux après un été de torture,
bien que la rentrée a eu lieu comme prévu,
bien qu'on t'a condamné à mort après t'avoir tué,

bien que ton meilleur ami était artificier,
bien que sa photo me donne l'impression de le connaître,
bien que ma sœur remarque que je me suis acheté les mêmes lunettes que lui,
bien que les élèves adorent mes lunettes car sans doute leurs morts les reconnaissent,
bien que les tropes sont des véhicules pour te parler,
bien que les français au vingtième siècle décapitaient des enfants,
bien qu'il est difficile d'enseigner aujourd'hui dans ces conditions,
bien qu'on lui a retiré ses lunettes,
bien que les derniers mots qu'il a dit à l'imam l'ont convaincu,
bien que les échos aujourd'hui sont indéniables,
bien que nous devions découvrir notre mission,
bien qu'il existe des solutions de vote,
bien que l'opacité soit relative,
bien que les cauchemars aient des baies vitrées,
bien que cette chercheuse me recommande la lecture d'un article universitaire sur le vote des minorités,
la solution peine à se dire en une seule voix.
C'est là la difficulté principale.

art&fiction

rayon
littérature suisse

genre
dystopie féministe

parution
17 novembre 2026

Portrait



LUCIE KOHLER

Bouc émissaire

Bouc émissaire est autant un hymne d'amour qu'un cri de ralliement ! Dans ce stage de presque-survie, vous êtes invité·e à sauter par-dessus la clôture et à dompter vos démons.

Bienvenue dans le tour-opérateur de l'agneau sacrifié, votre guide mégalo! Vous allez traverser des catastrophes et des fins du monde, participer à un rituel pittoresque sur une aire d'autoroute et observer une marmotte caillassant des randonneurs depuis le sommet des montagnes. Dans ce stage de presque-survie, vous êtes invité·e à sauter par-dessus la clôture et à dompter vos démons. Avec un peu de chance, pour finir en beauté, l'agneau arrêtera de saigner et les trompettes se tairont. Dans *Bouc émissaire*, les textes répondent au langage pictural et coloré de Lucie Kohler, et les motifs se télescopent, rivalisant de fantaisie et de séduction. De quoi enluminer vos péchés, réveiller vos âmes et faire un grand bûcher de vos regrets.

« Je vous préviens je vais saigner à l'infini, puis à un moment donné, je me mettrai à jouer de la trompette. »



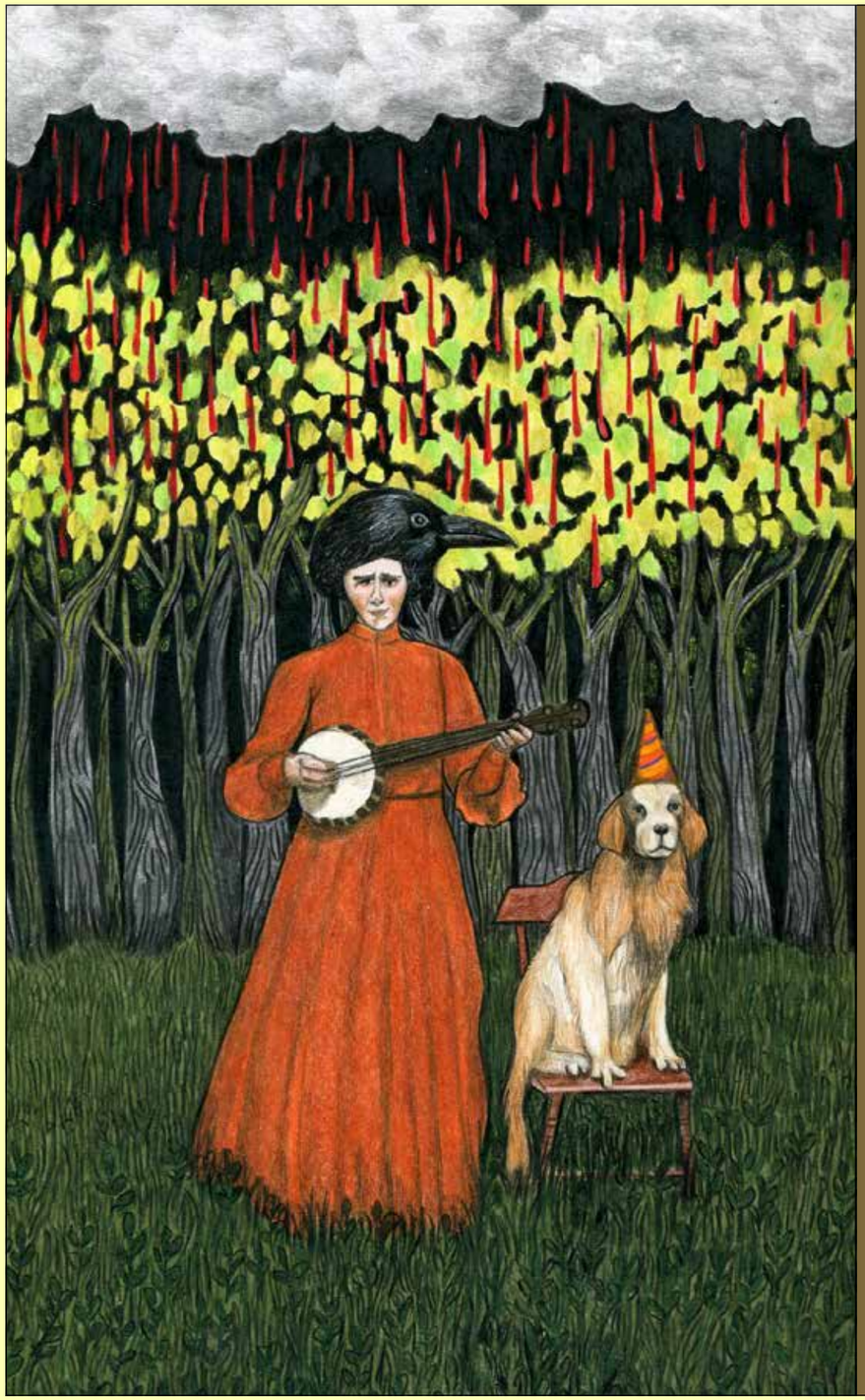
© Dorothée Thébert

Lucie Kohler vit à Lutry, entourée de son chien et de ses moutons. En 2025, elle était à l'honneur dans l'exposition *Come-back!* au Musée d'art de Pully. Ses œuvres ont notamment pour thème les rapports de domination et les liens entre les êtres vivants. Qu'il s'agisse de dessin ou de céramique, son travail s'inspire de différentes références visuelles, de l'histoire de l'art, mais aussi du folklore et de la pop culture. Expressives autant que narratives, ses images produisent une inquiétante étrangeté, accentuée par la technique du crayonné, révélant un caractère obsessionnel.
Avec *Bouc émissaire*, elle a, pour la première fois, écrit des textes pour accompagner ses dessins.

collection Pacific//Talisman
format 18 x 11 cm, env. 120p., broché
isbn 978-2-88964-111-6
prix CHF 27 / € 21

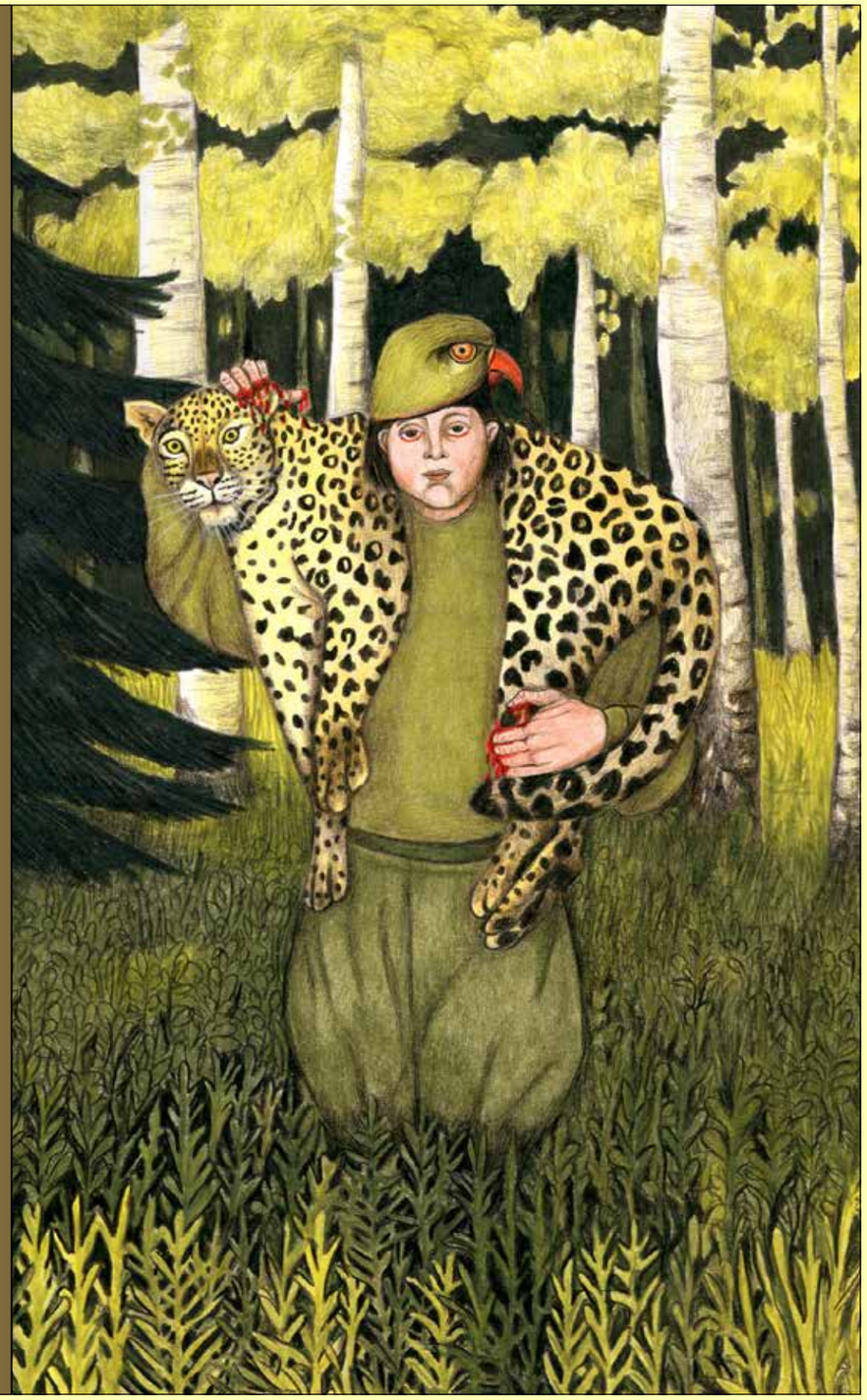
mots-clés apocalypse, circuit *all inclusive*, mouton, troupeau, crayons de couleur
références connexes *Carnet de bergères* de M. Poinssot et V. Steinmann (éd. Le Pas d'Oiseau, 2019) ; *Le Génie des alpages* de F'Muur (Dargaud, depuis 2019) ; *Le livre des miracles*, reproduction intégrale du manuscrit allemand éponyme du 16e siècle (Taschen)

Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**

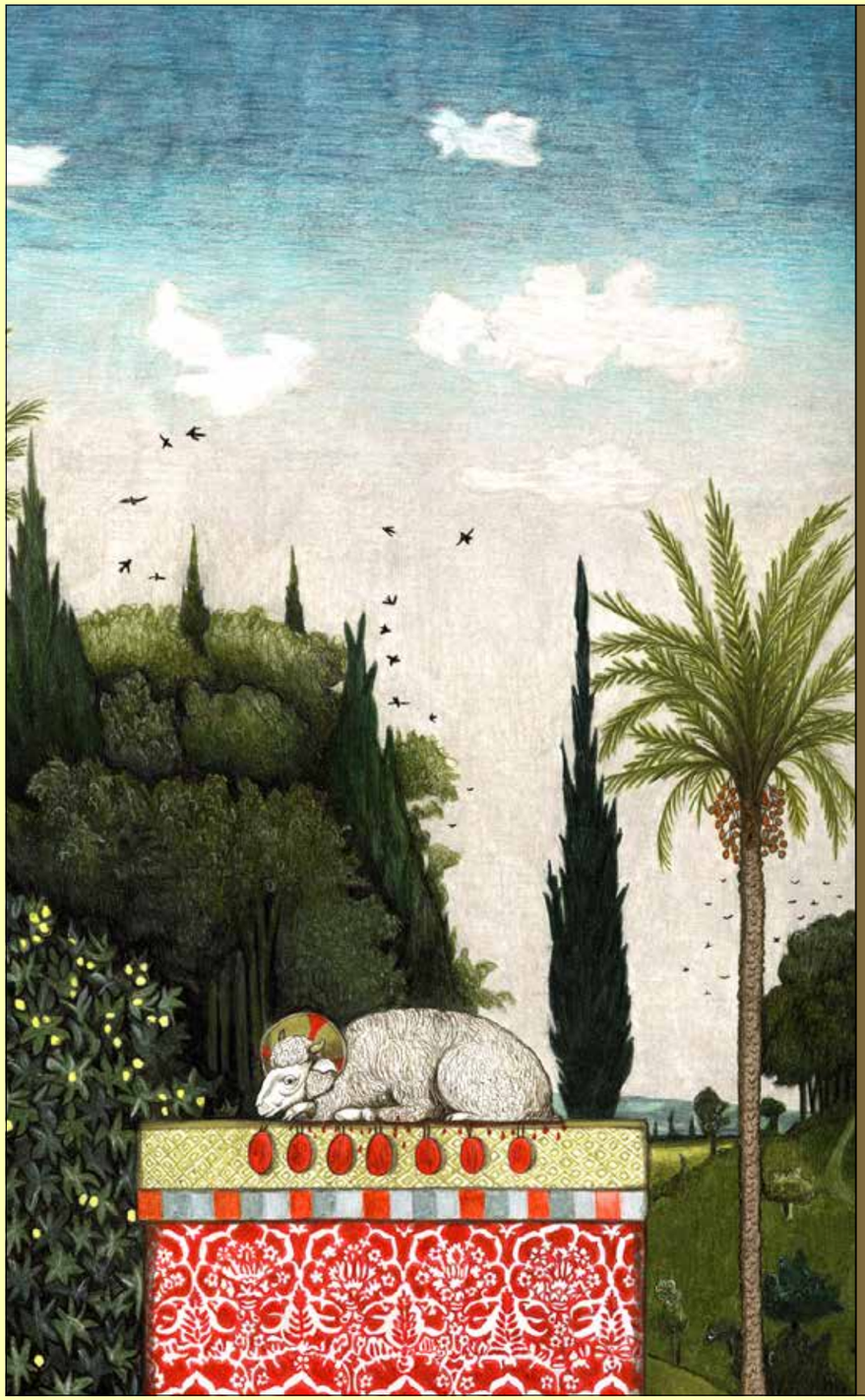


Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**





Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**





Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**



Bienvenue dans l'autocar d'apocalypse
travel
Je vous offre une expérience inoubliable
Prenez place mes agnelets
Ici vous pouvez fumer
Cracher vos poumons
Pas besoin d'attacher vos ceintures de
sécurité
Ni les chiens de berger

Je suis l'agneau sanguinolent,
Je suis votre guide suprême, votre gourou,
votre grande prêtresse
Je vais vous chanter une longue plainte
dans le micro
Saigner à l'infini
Vous faire visiter des lieux pittoresques
Et vous faire perdre votre libre arbitre

Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**

Je suis Denise, Romuald ou Penelope
Votre animatrice, votre bourreau, votre
bergère
Celle qui ouvre les portes et les sceaux
Le mot de passe hyper sécurisé
avec au moins une majuscule, un chiffre et
un caractère spécial

Le voyage va être long et hasardeux
Regardez bien la route dans les épingles à
cheveux
Priez vos divinités et adorez-moi

Je suis l'agneau sanguinolent
Celui qui suit, pose les clôtures et les
électrifie
La paille propre et le toit de la bergerie
Dans votre assiette et sur votre grill
Je suis votre phare dans la nuit
Votre agence de voyage
Votre gps

Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**

16

Je vais vous apprendre à reconnaitre la folle
avoine des circes laineux
A apprécier le pain sec
A ne plus vous évanouir à la vue du sang
Je vais vous faire visiter les pires endroits
de l'univers et de vos croyances
A la fin je vous jouerai un morceau de
trompette

17

Après les kilomètres, le sang et la fanfare
Il vous faudra rentrer le code
Pour ouvrir les sept sceaux
Courir vite et réfléchir peu

Je suis Eugénie, Bernadette ou Ortie
Ma laine est douce et mon histoire
tragicomique
Je suis l'agneau sanguinolent
Je suis votre tour operator

Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**

Sur votre droite un charnier encore fumant
Sur votre gauche une famine bien
orchestrée
Nous allons visiter demain et après-hier
Nos collections de catastrophes
Les terreurs réelles et fictives
Toucher et sentir pour vérifier que ça fait
vraiment mal,
Que ça brûle, ça explose le coeur en mille
morceaux
et que jamais plus on ne se relèvera.
Il faut que ça saigne abondamment et
indéfiniment.

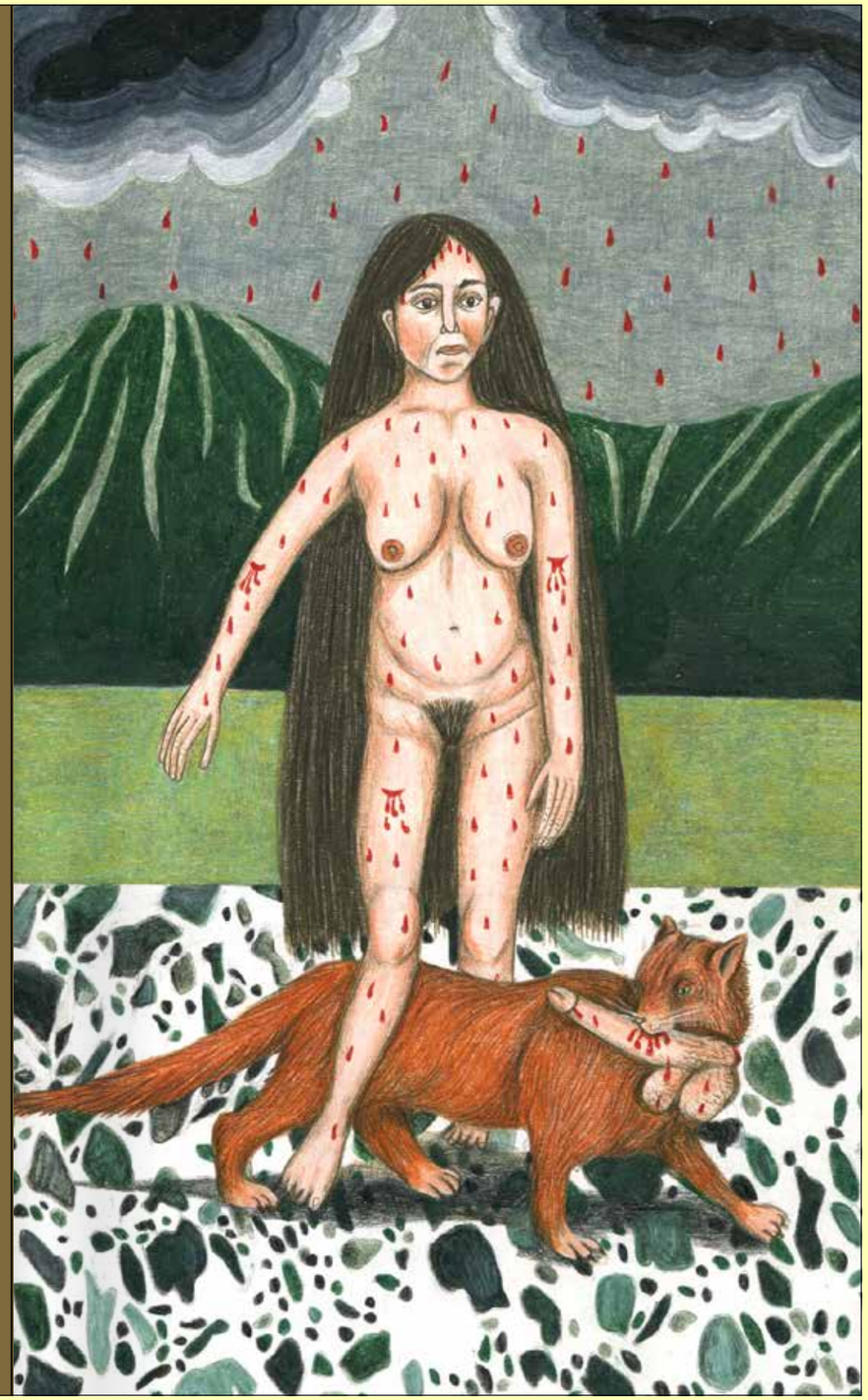


Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**

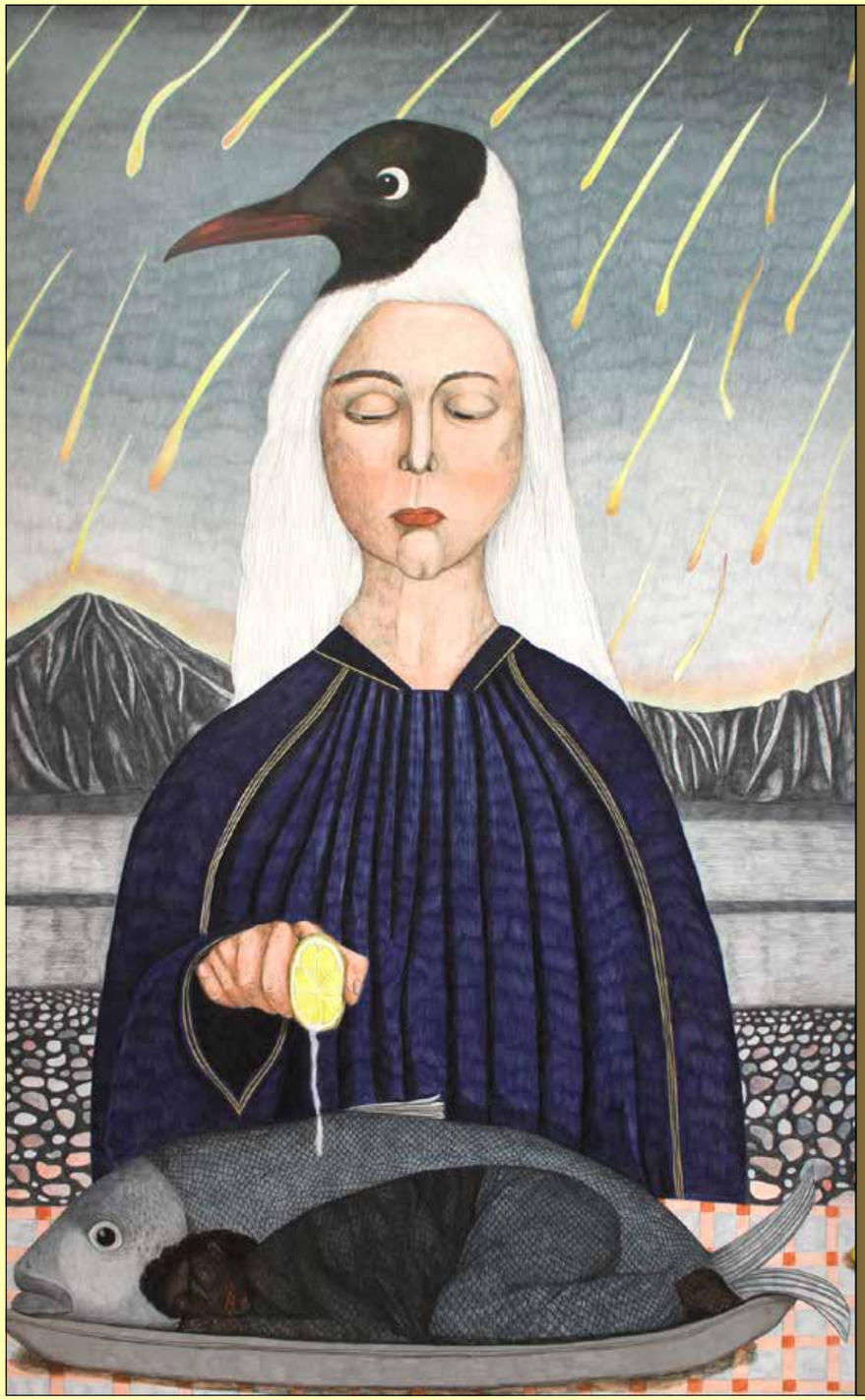


Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**





Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**



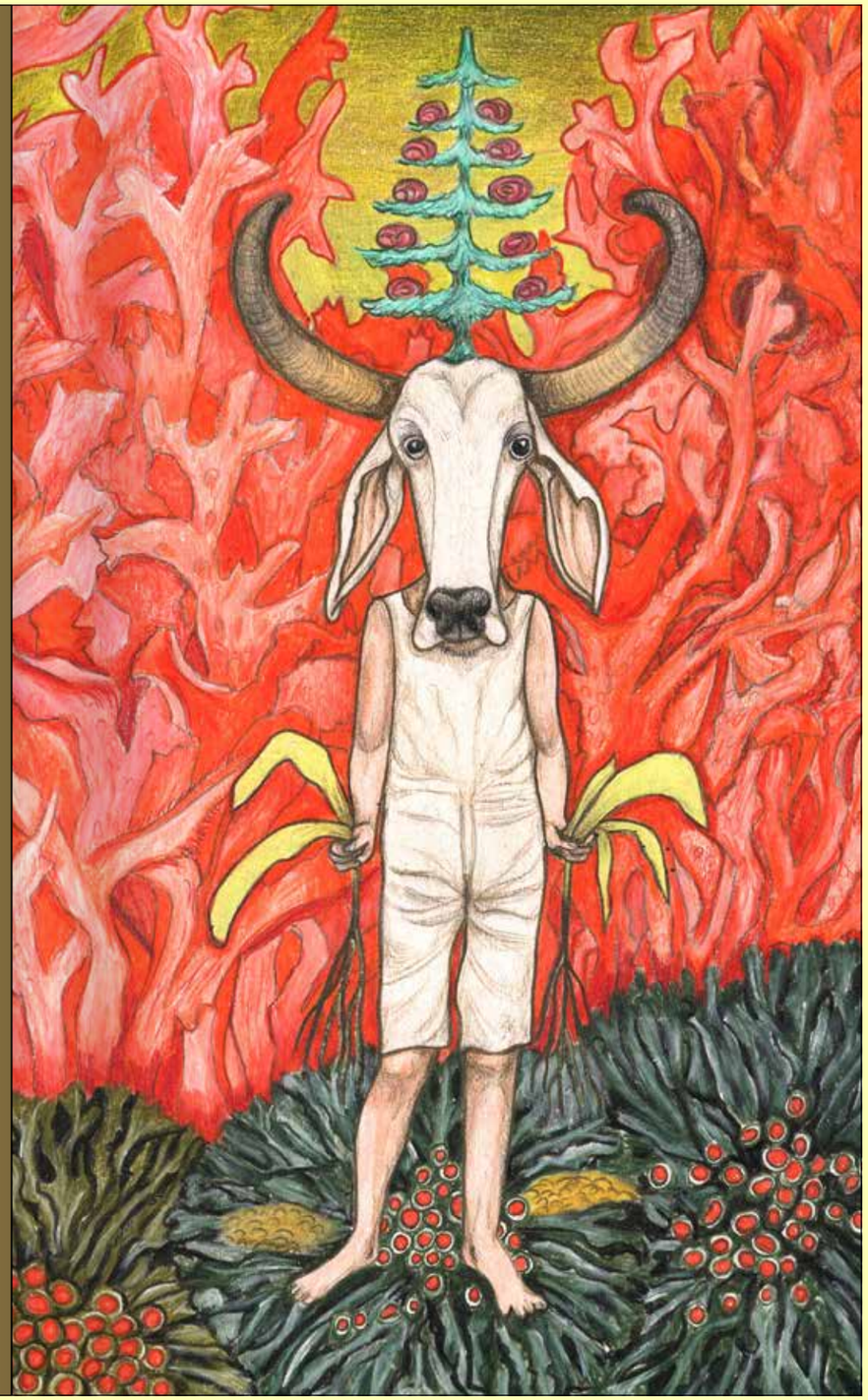


Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**



Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**

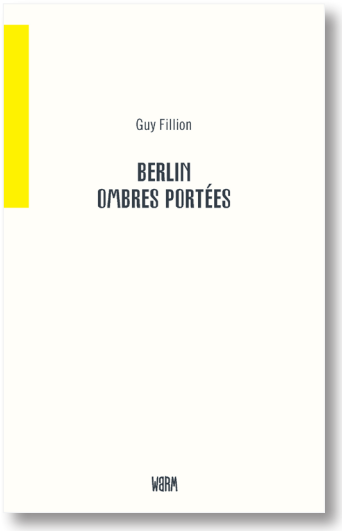




Lucie Kohler | Bouc émissaire **Extraits**

Un deux un deux test test
Now my bloody lamb song
Spécialement pour vous mes brebis dociles
Close your eyes and relax

J'ai tant pleuré tant crié
Le paysage est devenu buée
Je me suis vidé de mon sang
J'ai guidé docilement
Des boucs et des brebis galeuses
Au travers des montagnes neigeuses
Barré de mon propre corps
Des réalités trop gore
Tout ça pour ça pour ça pour ça



BERLIN, OMBRES PORTÉES

Guy Fillion

Depuis un premier passage en 1958, Guy Fillion revient régulièrement à Berlin où il résida au début des années 1960, alors que la ville était divisée et occupée et qu'il se passionnait pour la littérature de la République de Weimar.

Dans ce texte dont l'écriture démarrée en 2018 procède par strates, il joue à cache-cache avec l'histoire et avec ses souvenirs, se remémore les parcours et les perceptions d'alors, relate les difficultés éprouvées depuis à reconnaître des lieux plusieurs fois transformés, et partage le plaisir de trouvailles minuscules et de reconstitutions hasardeuses. Avec une curiosité insatiable, il raconte ses promenades et sa lecture d'une ville en mouvement permanent.

12x19 cm à la française
112 pages
isbn 978-2-493524-18-8
parution : 17 août 2026
prix de vente public 14€TTC

Points-clés

- un texte sur Berlin et ses évolutions, nourri de promenades, de lectures, de films…
- le regard d'un germaniste, fréquentant Berlin depuis 1958
- une réflexion sur les traces du passé dans le paysage urbain
- un retour rétrospectif sur des événements géopolitiques et des choix de vie

L'auteur - Guy Fillion

Guy Fillion a été professeur d'allemand et de cinéma. Co-fondateur et membre de l'équipe éducative du lycée expérimental de Saint-Nazaire de 1982 à 1999, il fut également engagé dans la création de la classe Ciné-sup au lycée Guist'hau de Nantes où il enseigna le scénario et l'analyse filmique de 1988 à 2001.

Germaniste, il a traduit Franz Kafka (*Aphorismes*, aux éditions Joseph K.), Arthur Schopenhauer (*A soi-même*, aux éditions L'Anabase), Friedrich Nietzsche (*Le Cas Homère*, aux éditions de l'EHESS).

Il s'implique activement dans des projets culturels tels que Gindou Cinéma, la résidence d'artistes des Arques, dans le Lot où il vit.

Éditions WARM
19 rue Emile Zola
85400 Luçon
infos@warm-ed.fr
warm-ed.fr

Nos engagements
Maison d'édition indépendante,
membre du Coll.Libris et de la Fedei.
Impression en Pays de la Loire
(label Imprim'Vert, ISO14001).

Diffusion-distribution Serendip Livres
21 bis rue Arnold Géreaux 93450 L'île Saint-Denis
Tél. : 01 40 38 18 14
contact@serendip-livres.fr
gencod dilicom : 3019000119404

Extraits

Je passerai mes derniers mois à Berlin, je le sais maintenant. Cela ne m'est pas venu tout à coup, cela s'est imposé peu à peu, sans forcer, pas comme une obsession, mais comme quelque chose de normal, dans l'ordre des choses. Après une vie où l'histoire, les mutations administratives ou les contraintes financières ont choisi mes lieux de vie, peut-être simplement comme une envie d'avoir enfin le droit de choisir sa dernière demeure, expression stupide, lugubre, à l'opposé de ce que je vis. Une sorte d'aboutissement, une dernière phrase jetée sur le papier.

Écrire, c'est là que se situe maintenant l'enjeu. Écrire à la terrasse d'un café berlinois dans un quartier nouvellement découvert, l'été en face du parc Monbijou, avec à l'arrière plan la tour de l'Alex, plusieurs siècles, plusieurs mondes en un clin d'œil. Écrire l'hiver, quand le froid n'est pas trop mordant, dehors, sur les tables de bois près de la Spree, à côté du Berliner Ensemble. Écrire la rencontre avec la revêche veuve qui m'autorisa quand même à suivre les répétitions des *Jours de la Commune*, de son défunt mari.

Écrire pour confronter des images, pour le plaisir.

C'est ainsi que j'ai commencé, il y a quelques années, la réponse à la sollicitation d'un ami qui me proposait d'écrire « Mon Berlin ». Je ne retire rien de ces quelques phrases, tout y est, ou presque : la prise de conscience de ce plaisir absolu qui m'est devenu vital, traquer les images, la vie, par l'écriture, dans cette ville. Mais pourquoi ai-je d'emblée évoqué, à l'occasion du rappel gourmand de mes stations d'écriture près du Berliner Ensemble, le souvenir de mes rencontres avec Helena Weigel ? Pour me rassurer peut-être, légitimer ma démarche ? Comme si elle en avait besoin ! Mais le plus troublant était à venir…

(…)

Extraits

Et si tout cela ne relevait que du fantasme ? L'ivresse de l'écriture génère des pauses de lucidité. Dans la bulle du confinement le souvenir tient vite lieu de réalité. Six décennies de pèlerinage régulier ne proposent-elles pas un montage privilégié, reflet lointain qui reconstruit un monde qui s'accorde plus à celui qui a été rêvé qu'à celui qui a été vécu ? Ces visites plus ou moins longues à Berlin avec chacune un objectif particulier ne laissaient-elles pas hors champ l'essentiel, créant l'illusion que tout était là, toujours, et qu'il suffirait d'un peu plus de temps, de disponibilité, pour le retrouver ? Le rêveur sait confusément où flottent les frontières de son rêve mais le regardeur, même extralucide, sait pertinemment qu'il devra un jour se confronter à ses visions.

(…)

C'est un peu là que j'ai commencé à réaliser combien était incongrue ma quête des traces de ce passé. Non qu'elles aient été effacées, bien au contraire, elles sont magnifiées, mises en scène : des plaques circulaires en bronze d'une dizaine de centimètres de diamètre avec un nom, une date, parsèment le trottoir. Il y a même une stèle en forme de pierre tombale… Et le mur cesse d'être là l'alignement de deux briques au sol pour devenir une forêt dense de barres de fer de trois mètres de hauteur, dense mais pas au point que l'on ne puisse se faufiler entre elles…

Extraits

C'est à Berlin que j'ai appris à lire les villes, en marchant, cela va de soi, et sur la plus belle page de l'époque, au début des années 1960, le Kurfürstendamm, l'avenue de prestige de « la vitrine de l'Ouest ». C'était alors le centre de la vie berlinoise avec ses magasins, ses cafés, ses cinémas. Mais cette avenue est longue, très longue et il ne fallait pas s'éloigner beaucoup de son centre névralgique, autour de la Gedächtniskirche, pour s'apercevoir que la vitrine était encore en cours d'installation…

Ne parlons même pas des terrains vagues, dont certains existaient encore plus de trente ans après, cachés par des palissades qui elles-mêmes furent remplacées par des plus modernes, plus pimpantes – même les cache-misères s'enrichissent. Les façades des immeubles donnant sur cette avenue de prestige étaient à elles seules des documents qu'il fallait prendre le temps de décrypter. Un rez-de-chaussée flambant neuf avec un magasin luxueux et une façade aux pierres patinées par le temps, s'élevant jusqu'au quatrième étage, avec des volets fermés, fermés tout le temps. Sur mon chemin vers la Maison de France où je travaillais je prenais ainsi souvent un café dans une brasserie fort cossue, profonde, au mobilier moderne imité de l'ancien, mais je savais, pour en avoir fait le tour par une venelle adjacente, que l'immeuble n'était pas plus haut que ce rez-de-chaussée aménagé. Dans les années 1960 nombre des magasins du Ku-damm étaient constitués ainsi et leurs toits étaient souvent faits de méchantes couvertures de tôle ondulée. Les façades étaient des décors.

(…)

Mais de ce temps j'ai appris qu'une ville se lit au dessus du rez-de–chaussée, au dessus de son maquillage, de ses enseignes scintillantes, là où les modernités changeantes et autres mondialisations ne prennent pas le temps d'imprégner leur marque.

Extraits

Même si, durant tous ces séjours berlinois, j'ai été profondément ébranlé par l'émergence soudaine de bribes de ces passés en lambeaux, je doute de pouvoir tout retrouver, du moins avec précision et certitude. En revanche restent les rencontres avec des gens d'un certain âge ayant vécu totalement ce temps dont je ne fus que le témoin épisodique et dont les témoignages sont tous des découvertes qu'aucun texte jusqu'ici ne m'avait permis d'approcher. Comme dirait Wolfgang, il est temps que je regarde autrement que par les trous de la palissade, si c'est encore possible.

(…)

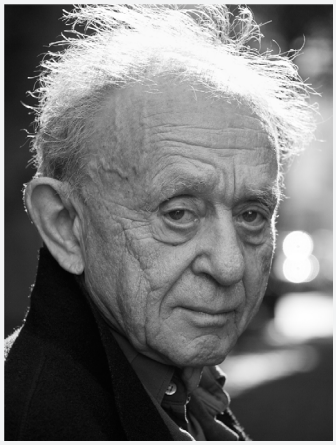
Je doute de ne jamais pouvoir répondre au défi de Wolfgang et de nettoyer mon regard des œillères qui limitaient mon champ de vision. C'est bien sûr très certainement trop tard et je le regrette car j'aimerais avoir, rétrospectivement, une appréhension plus complète de la situation de ce jeune homme que j'étais, dans toutes ses dimensions, donc aussi de ses limites.

Cela n'a rien à voir avec des regrets ou des remords ou un quelconque revirement politique mais seulement que la conscience que d'avoir été inscrit au sein d'une histoire pose des bornes. L'histoire de ce monde en suspens ou le hasard – mais était-ce vraiment le hasard ? – m'a amené à participer à des groupes qui vivaient intensément l'insularité de Berlin-Ouest, terre des refus, celui de la soviétisation outrancière à l'Est, de la militarisation et de la consommation à l'Ouest pour les Allemands, de la guerre d'Algérie pour les Français. Cela suffit à diriger le regard, en toute bonne foi. Tous les pèlerinages entrepris depuis plusieurs années ont fait émerger, nourri, enrichi ces visions. Il est temps de les dépasser.

WARM

FREDERICK WISEMAN
l'œuvre infinie





Le cinéma de Frederick Wiseman en bref

Cinéaste américain né en 1930 à Boston et mort en 2026 à Cambridge, **FREDERICK WISEMAN** est diplômé en droit en 1954 à la Yale Law School. Wiseman affirme dès son premier film documentaire, *Titicut Follies* en 1967, ses principes de base : l'absence d'interviews, de commentaire *off* et de musiques additionnelles. Le montage, qu'il effectue lui-même, est une étape importante du processus de création de ses films et dure en général 12 mois.
Il a réalisé **46 films documentaires qui composent un portrait mosaïque de la société contemporaine, des États-Unis, de la France et de leurs institutions**. Une véritable conscience du politique traverse cette œuvre essentielle que l'on peut sans aucun doute considérer comme « un seul et très long film qui durerait plus de 100 heures ».
Frederick Wiseman a également dirigé deux films de fiction *La Dernière Lettre* en 2002 et *Un couple* en 2022 ; il a aussi travaillé pour le théâtre.
Dès 1971 afin de se garantir une indépendance de création, il crée sa propre société de production et de distribution Zipporah Films. (source : Météore Films)

Distinctions
Frederick Wiseman a obtenu de nombreuses récompenses, parmi lesquelles figurent quatre Emmy, un Lion d'or pour l'ensemble de sa carrière au festival de Venise en 2014, ainsi qu'en 2016, un Oscar d'honneur de la part du Conseil des gouverneurs de l'académie des arts et des sciences du cinéma américain. En 2021, il reçoit de la SRF le Carrosse d'or pour l'ensemble de sa carrière lors du festival de Cannes.

Accès à la filmographie de Frederick Wiseman
En DVD : Intégrale Wiseman en 3 coffrets DVD chez Blaq Out (2016).
En VoD : sur Universciné notamment
En salles : Météores Films propose 39 films dans son exceptionnel catalogue Wiseman.

Rétrospectives récentes
BPI Centre Georges-Pompidou à Paris, Le Cinématographe à Nantes, Festival de La Rochelle.

***High School* de Frederick Wiseman**, au programme de Ma classe au cinéma (Lycéens et apprentis au cinéma) et de l'enseignement de spécialité de la classe de terminale.

« Adepte du temps long, le documentariste américain aura ausculté toutes les strates de la société américaine à travers une plongée sans pareil dans ses institutions. Francophone et francophile, formé à la Sorbonne, il aura noué avec notre culture un lien profond et durable, qu'il aura également porté à l'écran. Il en résulte **une œuvre majeure, source d'inspiration pour les générations à venir**. »
CNC, février 2026

Déjà parus dans la collection CINÉMA



Cinéma d'animation, histoire(s) d'une exception française,
Pascal Vimenet, 2026. ISBN 978-2-493524-16-4



Alain Guiraudie, pour un réalisme utopique,
Clément Schneider, 2025. ISBN 978-2-493524-15-7



Répliques du nouveau cinéma argentin,
Nicolas Azalbert, 2025. ISBN 978-2-493524-13-3



Le cinéma de Jean-Louis Comolli,
Isabelle Le Corff et Antony Fiant (dir.), 2024. ISBN 978-2-493524-09-6



Ciné-Ukraine, histoire(s) d'indépendance,
Anthelme Vidaud, 2023. ISBN 978-2-493524-08-9



Enfances de cinéma,
Carole Desbarats, 2022. ISBN 978-2-493524-03-4



Les cinémas associatifs, un autre paysage des salles françaises, Lola Devant et Mathilde Rolland, 2022. ISBN 978-2-493524-01-0



Denis Gheerbrant et la vie,
Antony Fiant et Isabelle Le Corff (dir.), 2022. ISBN 978-2-9568325-8-4



Le cinéma de Bruno Dumont en fragments alphabétiques, Benjamin Thomas (dir.), 2021. ISBN 978-2-9568325-5-3



Lisandro Alonso, habiter la nature, rêver le cinéma,
Adrien-Gabriel Bouché, 2020. ISBN 978-2-9568325-1-5



Cinéastes ~~autochtones~~, la souveraineté culturelle en action, Sophie Gergaud, 2019. ISBN 978-2-9556739-8-0



Wang Bing, un geste documentaire de notre temps,
Antony Fiant, 2019. ISBN 978-2-9556739-7-3



D'autres continents, mouvances du cinéma présent,
Jérôme Baron (dir.), 2018. ISBN 978-2-9556739-6-6



Le Cinéma Utopia à Avignon de 1976 à 1994, une histoire de militantisme culturel et politique, Michaël Bourgatte, 2018.
ISBN 978-2-9556739-5-9

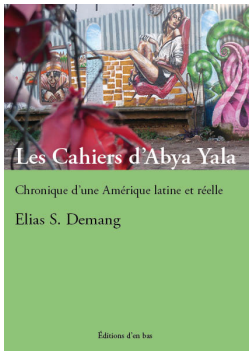


Le Trianon, un cinéma associatif en Mayenne,
Armelle Pain, 2016. ISBN 978-2-9556739-1-1

ÉDITIONS D'EN BAS

LES CAHIERS D'ABYA YALA

Elias S. Demang



PRÉSENTATION

Argentine, Colombie, Cuba, Brésil, nous voilà lancés au cœur des péripéties d'un quotidien généreux et coloré, qui heurte l'âme et les sens. Quatre années d'une vie rugueuse, de personnages cabossés, de traditions ancestrales et de trottoirs acérés nous content la Grande Histoire du continent à travers les petites. Un vibrant témoignage de l'Amérique d'aujourd'hui, tendre hommage aux anonymes qui croisent l'itinéraire d'un rêveur.

Récit de séjour plutôt que de voyage, voici le panorama historique et social d'une Amérique urbaine et maltraitée, au crépuscule d'une époque. Il prend la forme d'une odyssée initiatique qui plonge le narrateur à la poursuite de lui-même, à la confluence de contradictions qui se révèlent en épilogue : déraciné/engagé, ermite/émeutier, maudit/béni par le feu.

En librairie 09.2026

Format : 14,8 x 21 cm

Pages : 600 p.

Reliure : broché, collé

rayon : littérature, récit de voyage

Prix : 29 € / 32 CHF

ISBN : 978-2-8290-0727-9

9 782829 006678

AUTEUR

Rebelle curieux, déraciné par la guerre du Liban et transfuge quelques années en Amérique du Sud, Elias S. Demang conte des histoires, bénignes ou tragiques, collectées au gré de ses pérégrinations.

Lassé par la vie de cadre d'entreprise dans le développement durable, il décide désormais de réveiller les mots qui dorment dans mes carnets pour faire vivre le réalisme rude d'une Amérique poétique et attachante.

Les cahiers d'Abya Yala est son premier récit publié.

DIFFUSION ET DISTRIBUTION SUISSE

Éditions d'en bas

Rue des Côtes-de-Montbenon 30

1003 Lausanne

021 323 39 18

contact@enbas.ch / www.enbas.net

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE

Paon diffusion/SERENDIP livres

SERENDIP livres

PAON DIFFUSION

Paon diffusion – 44 rue Auguste Poullain – 93200 SAINT-DENIS

SERENDIP livres – 21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis

+33 140.38.18.14

contact@serendip-livres.fr

CHAPITRE DOUZE

EN ATTENDANT BODÔ

ESPERANDO A BODÔ

(…)

Nous sommes allés chercher Lucas en pleine nuit à la gare routière de Palmeira dos Índios. Trois heures du matin. Un bus s'immobilise sur le parking. Un adolescent maigre descend du cachalot de métal, suivi d'une petite femme discrète. Elle frissonne dans la fraîcheur de cette veillée venteuse éclairée par les lampadaires anémiques du parc de stationnement. Veronica et moi nous montrons chaleureux pour leur donner un peu de réconfort dans cette nuit de dérobade. Padre Renato, le père-fondateur, nous envoie Lucas de Fortaleza. L'adolescent renfermé débarque avec un passif accablant dans ses bagages clairsemés. Derrière lui, il laisse un capitaine de police dans une chaise roulante, à l'issue d'une fusillade dont il parvient à s'échapper. La police locale a signé son arrêt de mort. Sa mère, dépassée, séropositive, affaiblie n'est plus en mesure de lui faire entendre raison. Il passera sa première nuit chez nous mais nous le transfèrerons aussitôt après à la Fazenda. Nous ne pouvons pas nous permettre de garder un loup dans la bergerie. A seize ans, il serait le doyen de la maison et un exemple malvenu pour nos enfants qui n'ont pas glissé aussi loin dans la spirale infernale de l'inhumanité. Lucas a ses morts sur le dos, qui lui chuchotent peut-être sa culpabilité à l'oreille, qui le maudissent sourdement ou qui reviennent peupler ses songes. A entendre ces mots fantômes le soir venu, plus accusateurs que s'ils avaient été prononcés, il se retourne sans doute implacablement dans une obscurité sans repos.

Les cercueils ponctuent une déchéance sans inspiration ni panache. Drogue. Violence. Armes. Dans l'enfer idyllique de l'une des destinations les plus touristiques du Brésil. Les inégalités peuvent toujours hurler leur injustice à la face de l'océan impassible, qui s'étire le long d'interminables plages de sable, à la face des *gringos*[3] repus et satisfaits, appareil photo à plusieurs milliers de dollars qui rebondit sur la panse ; montre, téléphone et vêtements de marque inaccessibles. Rien n'y fait, rien ne change pour le gamin aux pieds sales. Quand chacun de ces touristes passe d'un pas lourd et

[3] Gringo : au Brésil, à la différence des pays voisins, le terme gringo s'applique à l'ensemble des étrangers, sans distinction de provenance. Il est couramment utilisé pour faire référence aux touristes, de manière générale et péjorative.

désinvolte, c'est plusieurs années de salaire qui défilent devant lui. Lucas a glissé dans le piège, d'autant que l'argent brûle vivement entre ses doigts, tel le caillou de crack dans le trou percé dans la cannette vide qui lui sert à inhaler son vice. Il se spécialise dans le braquage de touristes et rapidement, la prostitution, autre attraction inavouable de Fortaleza, la « mariée du soleil ». Portugais, Italiens, Français affluent vers la capitale balnéaire, alors que la ville devient l'une des plus violentes du Brésil.

La prostitution est moins dangereuse et plus lucrative. Sauf lorsque les choses tournent mal. Dans un appartement climatisé du bord de mer, deux cadavres d'étrangers dégorgent leur sang sur le dallage. Une passe avec un vacancier européen, c'est en sus l'occasion de lui voler un peu d'argent, une montre, un téléphone, sans qu'il ne s'en rende compte. Inconsciemment, le vol représente peut-être une vengeance envers le prédateur sexuel, qui pose les mains sur des mineurs qu'il n'aurait pas osé convoiter dans son pays, qui négocie le prix à la baisse, comme si l'enfance volée avait un prix, et qui s'en va satisfait, se félicitant de vacances réussies. Ou bien plus prosaïquement, il s'agit une occasion trop belle pour la laisser filer, qui fait partie du jeu infect. Quoi qu'il en soit, la situation a dégénéré ce jour-là. Cet assassinat pourrait avoir de possibles répercussions internationales, il doit être élucidé. Lucas émerge des bas-fonds aveugles et sort de l'anonymat des statistiques du tourisme sexuel, pour devenir une cible visible. La police le pourchasse et fait tout pour l'arrêter.

Fusillade.

Lucas navigue par-delà le bien et le mal. Plus rien ne lui importe. Peut-être pour cette raison précise, son adaptation à la Fazenda se fait sans trop de difficultés. Dans le fond, il ne change pas et ne montre aucun remords. Il pourrait en sortir demain et reprendre sa vie précédente. Je crois percevoir que certains des pensionnaires adultes de la Fazenda, pourtant tous des durs à cuire, ont peur de lui. Selon Marcus, qui se plaît parfois à exagérer le côté sordide des choses, Lucas lui aurait confié qu'il éprouvait un certain plaisir à la violence :

— Quand je braquais, toujours, je leur mettais une balle. Pour rien, un « cadeau », tu vois ? Surtout si le mec était balèze, ah ouais, alors là putain je le ratais pas !

Avec moi, Lucas se montre sympathique, sans aller jusqu'à être amical. Il me respecte parce qu'il doit sentir que je ne le juge pas en tant que personne, même si bien sûr je condamne ses actes. Le Père Renato pense que Lucas peut s'en sortir, le prêtre enthousiaste ne perd jamais espoir. Quand le jeune garçon est venu demander de l'aide à la Casa do Menor de Fortaleza, le Père lui a proposé un marché très simple :

— Je t'aide à sortir de là, avec ta mère, pour vous mettre à l'abri de la police. Loin d'ici. Mais tu promets de laisser derrière toi cette vie et de te réhabiliter.

— Ouais, ça roule Padre. On va tenter ça.

Je ne sais pas si je peux être optimiste. Tout juste seize ans, et un cas si lourd et si tragique. Il ne faut pas baisser les bras, mais j'ai peur que malgré notre bienveillance il ne soit déjà trop loin.

Quelques années plus tard, j'apprendrai sa mort, trois jours après Noël. Il succombera à un échange de tirs lors d'un braquage qui tournera mal, dans une ville voisine au nom trompeur d'Aguas Belas, « belles eaux ». Inexplicablement, c'est lui-même qui peu de temps auparavant nous alertait encore au sujet de l'un des garçons de notre maison, dont les mauvaises fréquentations l'inquiétaient. Pourquoi avait-il couru à la rencontre de son malheur ? A ce moment-là, Lucas venait de se marier et travaillait dans un restaurant. Nous avions tous cru qu'il s'était rangé.

(…)

Littérature étrangère

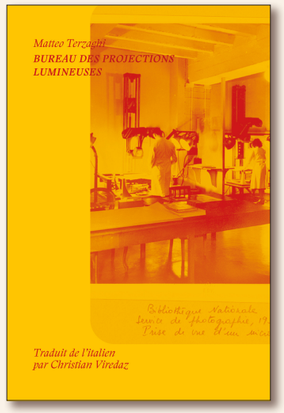
art&fiction

rayon
littérature suisse

genre
photo-roman

parution
18 août 2026

Portrait



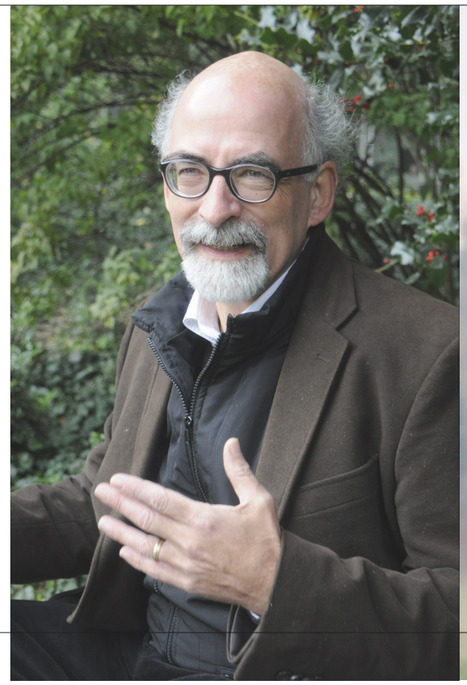
MATTEO TERZAGHI,
CHRISTIAN VIREDAZ (TRAD.)

Bureau des projections lumineuses

Dans une suite de textes brefs et lumineux, l'auteur explore, en 37 photographies, la part d'étrange et d'intime qui peuple nos bibliothèques mentales.

Chaque jour, une multitude d'images vient à notre rencontre puis disparaît derrière nous. Mais certaines demeurent, accrochées à la mémoire : un nuage de vapeur, un bolide lancé à toute vitesse, une chaussure solitaire, des parapluies-corneilles, deux roues sans bicyclette, le fantôme d'un tigre gentil… Gravées dans l'esprit de l'auteur, ces images deviennent le point de départ de courtes proses où divagations et réflexions plus sérieuses se mêlent pour former une singulière traversée intérieure. Dans ce mystérieux *Bureau des projections lumineuses*, photographies, figures errantes et fragments de vie se répondent comme autant de blocs erratiques dans le paysage de la pensée.

Prix suisse de littérature en 2014, « Ufficio proiezioni luminose » est enfin traduit en français !



© Yvonne Böhler

Né à Oron-le-Châtel (VD) en 1955, **Christian Viredaz** est un traducteur, poète et écrivain. Il œuvre également comme mentor pour de jeunes traducteurs et traductrices littéraires. Christian Viredaz est lauréat du **Prix spécial de traduction 2026** décerné par l'Office Fédéral de la Culture.



© Tonatiuh Ambrosetti

Essayiste et écrivain, **Matteo Terzaghi** est né en 1970 à Bellinzone. Diplômé de l'Université de Genève en littérature et en philosophie, il travaille à temps partiel en tant que conseiller et rédacteur aux éditions Casagrande. Parmi ses ouvrages comptent notamment l'essai *Il merito del linguaggio* (Casagrande, 2006) et le recueil de trente-six courtes proses *Ufficio proiezioni luminose* (Quodlibet, 2013), qui lui a valu le **Prix littéraire suisse en 2014**. *La terre et son satellite* (La Baconnière, 2022) est son premier livre traduit en français.

traduction Christian Viredaz

collection Ekphrasis
format 12 x 18 cm, 130 pages, broché
isbn 978-2-88964-121-5
prix CHF 24 / € 19

mots-clés photographie, souvenirs, récit intime, se raconter par l'image, autobiographie
références connexes court métrage *La jetée* de Chris Marker (1962), Roland Barthes, *La chambre claire. Note sur la photographie* (éd. originale Gallimard, 1980), Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur* (Folio, 2015), Robert Walser (son œuvre)

Matteo Terzaghi, Christian Viredaz (trad.) | Bureau des projections lumineuses **Extraits**

Deux poussins 11
Voir la Madone 15
Rencontre en première page 17
Chaussures, lunettes correctives, parapluies 21
Une sorte de point mort 24
Au sommet 26
Autoportraits (et démographie) 28
Aller voir l'invisible 31
À Sarajevo, quand il y avait la guerre 33
Deux photographes 34
Hiddensee 42
Dans les coulisses du Cabaret Voltaire 45
La bibliothèque sans toit 49
Générations 53
La Casa del Fascio 56
La chaussure de Muntazar Al Zaidi 61
Post-scriptum 65
L'artiste dans son atelier 66
Les yeux fermés 68
Tout œil a un point aveugle 69
L'aventure d'un photographe 71
Chiens 76

Petite annonce 78
By air mail 80
Un tigre, mais gentil 84
Bureau des projections lumineuses 85
Images de l'adieu 87
Un ami nommé Glauser 90
Petite annonce (en ligne) 95
Une caisse en bois 98
Le plâtre de Beethoven 100
Vaudeville Ventriloquism 104
Points lumineux au plafond 106
Le bloc erratique 113
Nous n'y sommes pas 116
Le pornoflipper 117
Dernier déclic 120
Notes 123

Matteo Terzaghi, Christian Viredaz (trad.) | Bureau des projections lumineuses **Extraits**

Quiconque fréquente les marchés et les boutiques de livres d'occasion sait bien que, depuis un bout de temps, parmi les ouvrages qui n'intéressent plus personne, il y a les illustrés populaires publiés durant la seconde moitié du siècle dernier : livres sur les animaux et les merveilles de la nature, monographies sur les peuples primitifs, les Égyptiens et les Esquimaux, manuels de cuisine qui commencent par un chapitre intitulé « Les sandwiches » et se terminent par un autre intitulé « Le repas de Noël », l'histoire de la mode, naissance et évolution de l'automobile, la conquête de la Lune, l'encyclopédie des travaux manuels, le monde des marionnettes, le vie dans le désert et les remèdes du Docteur Nature.

Vous auriez dû voir la tête de mon revendeur de confiance (je devrais plutôt dire « de défiance ») quand je l'ai allégé d'une dizaine de ces volumes sans même en discuter le prix. Lui en chantait les louanges, mais sa récitation

Matteo Terzaghi, Christian Viredaz (trad.) | Bureau des projections lumineuses **Extraits**

chancelait, son grimace lui coulait sur le visage : c'étaient des livres qui ne valaient rien, un pur encombrement. Comment se faisait-il qu'ils m'intéressent soudain ?

Tandis qu'il grimpait sur une échelle pour récupérer un album de mythologie grecque, je lui expliquais que je voulais les regarder tranquillement, rien d'autre. Ils me rappelaient les après-midis de pluie passés à la maison dans mon enfance.

La qualité des illustrations est typique de cette période à laquelle la quadrichromie était de règle, avec ses imprécisions de registre, mais les scanners et le traitement numérique de l'image tenaient encore du mirage. Il y avait une manière de détourer les personnages qui vous fait entendre le bruit des ciseaux. Les fonds sont intenses, uniformes ou estompés : vert foncé, orange, bleu ciel, rouge rubis...

Et puis il y a, dans les titres de chapitre et les légendes, ce ton qui en dit long sur ces années durant lesquelles l'Europe de l'Ouest, dans sa vertigineuse croissance économique et technologique, pouvait encore croire, malgré la Guerre froide, les menaces nucléaires et tout le reste, en un avenir radieux bien protégé par un réseau serré de certitudes positives.

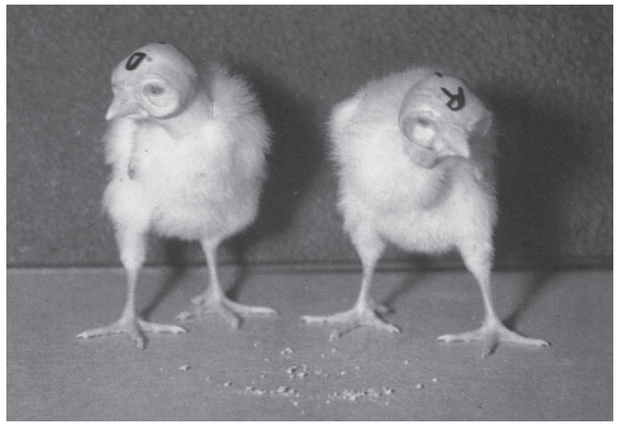
C'était l'époque des marchands ambulants, du pied glissé dans la porte de ménagères qui avaient davantage de bigoudis en tête que de curiosité pour *Les secrets de la géologie*, qu'elles finissaient quand même par acheter, à tempérament, voire en fascicules à relier en similicuir une fois la collection complète.

Et puis arrivaient les rayonnages. La classe moyenne, en rapide expansion, sort de la cuisine et de la salle à manger et veut s'installer au salon, pendant que les enfants, accroupis sur la moquette, se préparent à récolter succès scolaires et professionnels en feuilletant l'encyclopédie pour enfants *Les mille et un pourquoi*.

Aujourd'hui, ces publications de vulgarisation nous obligent à faire les comptes avec quelques-unes des prétentions les plus embarrassantes de l'histoire récente, dis-je au bouquiniste, en l'invitant à observer l'image de deux poussins. Regardez, lisez la note : « Ces poussins avec capuchon et lunettes font l'objet d'une expérience psychobiologique. Les lentilles des lunettes modifient leur vision et ces changements influent sur leurs actes d'une manière que les savants peuvent mesurer et interpréter. »

Mon interlocuteur ébauche un sourire, serre son cigare entre ses doigts et, tel un Zeus déchu, fait sortir de sa bouche un nuage de fumée qui va se déposer parmi les livres entassés dans son antre : particules qui ressurgiront

en répandant une odeur de tabac mêlé à des choses stagnantes chaque fois que quelqu'un, même dans dix ans, même dans une autre ville ou un autre continent, dans un autre Olympe, aura la bonne idée de les rouvrir.



Matteo Terzaghi, Christian Viredaz (trad.) | Bureau des projections lumineuses **Extraits**

Quand il a vu pour la première fois sa compagne donnant le sein à leur enfant, un ami à moi a eu l'impression que toutes les Vierges à l'enfant qui demeuraient dans les églises et les chapelles de la région qu'il habitait étaient sorties de leurs temples de pierre pour venir à sa rencontre dans une profusion de grâce. La scène était comique : lui qui délirait devant l'accouchée, en proie à des visions mystiques ; elle qui n'arrivait pas à le suivre et implorait seulement un peu de tranquillité.

Cette anecdote illustre bien un phénomène qui, sous une forme moins voyante, plus paisible, s'observe tous les jours dans la vie de chacun de nous : une image affleure dans la conscience et projette à l'extérieur sa propre signification. Et puis, une fois sur mille, il en surgit une révélation, une idée lumineuse, ou du moins un tressaillement du système nerveux.

Dire que quelqu'un « voit la Madone », c'est un peu comme dire qu'il a la berlue et qu'il

Matteo Terzaghi, Christian Viredaz (trad.) | Bureau des projections lumineuses **Extraits**



Parmi les souvenirs de famille, j'ai trouvé une photo de la fin des années soixante qui pourrait s'intituler « Aller voir l'invisible ».

Thomas d'Aquin – à moins que je ne brode à ce sujet – disait que les anges connaissent de manière directe et infaillible ce que les hommes ne peuvent connaître qu'au terme d'un parcours d'approche accidenté. Si une fleur éclôt sur une île déserte, les anges la voient, et la voient dans son essence, cette essence qui échappe même au plus rigoureux des traités de botanique. Les hommes, en revanche, doivent y aller voir, tourner autour des choses, les ouvrir, les disséquer, les réduire en miettes, souvent sans parvenir à rien.

Que vont voir, alors, les hommes et les femmes qui se montrent de dos sur notre instantané ? Les vapeurs d'une solfatare. Un nuage brûlant. Le souffle de la Terre assoupie entre un accès de colère et le suivant.

Ont-ils peur ? Peut-être pas vraiment peur, mais il est probable qu'ils font un effort pour

Matteo Terzaghi, Christian Viredaz (trad.) | Bureau des projections lumineuses **Extraits**

marcher d'un pas léger... Ici, il y a de cela trois siècles ou quatre, s'étendait un lac de boue aujourd'hui desséché, dont la surface est blanchie par le kaolin, roche argileuse dont on se sert pour faire la porcelaine. Ah, la porcelaine... Le service à thé : il y avait huit tasses et il n'en reste plus que cinq, quel dommage... Et cette odeur, qu'est-ce ? Du soufre ? Voilà où le diable est chez lui...

Et c'est ainsi, bien qu'à la différence des anges de saint Thomas ils doivent *aller voir*, que parfois les humains vont voir des choses qui se situent un peu au-delà de ce qu'ils verront effectivement, et cela confère à leur démarche, qui est une approche de l'invisible, et toujours aussi une divagation, quelque chose d'angélique.

Une amie bosniaque m'a raconté qu'à Sarajevo, quand il y avait la guerre, les chaussures marchaient toutes seules, poussées par le souffle des explosions et les rafales des mitraillettes.

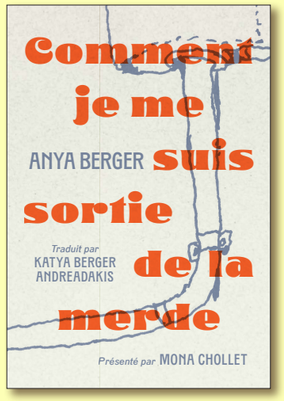
art&fiction

rayon **littérature**

genre **manifeste féministe**

parution **15 septembre 2026**

Portrait



ANYA BERGER

Comment je me suis sortie de la merde

En 1974, une femme observe son quotidien pour écrire de courts textes qui prennent l'ampleur de manifestes. La clé (anglaise) pour un féminisme appliqué.

IN THE SHIT NO MORE

« Notre libération est un boulot lent, difficile et ingrat, et il y aura un nettoyage colossal à faire une fois qu'il sera terminé. »



Ce texte inédit de 1974 raconte comment une femme seule, avec deux enfants malades, armée d'une clé anglaise, parvient à réparer le siège de ses toilettes et donc, littéralement, à se sortir de la merde, en refusant de se laisser décourager par une situation qu'une femme penserait ne pas pouvoir surmonter seule. C'est ainsi qu'Anya Berger a composé avec la domination masculine tout au long de sa vie de femme, de mère et de collaboratrice scientifique : en trouvant le temps, par-ci par-là, d'écrire de courts textes personnels, des observations et des réflexions tirées de son quotidien, dont l'acuité autant que la franchise en font de véritables manifestes.

avant-propos de Mona Chollet

PLAN D'ACTION FÉMINISTE POUR UNE RECONQUÊTE DE LA BOÎTE À OUTILS.

Née dans l'entre-deux-guerres, d'un père russe et d'une mère autrichienne, en Mandchourie, **Anya Berger** est une brillante intellectuelle et traductrice littéraire. Elle travaille pour les Nations Unies d'abord à New York, puis à Genève. Dans les années 1950, elle rencontre l'écrivain et critique d'art John Berger, avec qui elle aura deux enfants. Connu pour sa célèbre série de la BBC qui interroge notre manière de voir l'art et d'appréhender les images (*Ways of seeing*), John Berger est soutenu activement dans son travail par sa femme. Au début des années 1970, le couple s'établit à Meyrin, et Anya Berger s'engage dans les luttes féministes, notamment le Mouvement de Libération des Femmes (MLF). Elle se sépare de John quelques années plus tard et décède en 2018.

avant-propos Mona Chollet
traduction Katya Berger Andreadakis
dessins Alexandre Loye

collection Bomb
format 12 x 16 cm, 32 pages, agrafé
isbn 978-2-88964-112-3
prix CHF 9,50 / € 9

mots-clés féminisme, patriarcat, Mouvement de Libération des Femmes (MLF)
références connexes *Résister à la culpabilisation* de Mona Chollet (éd. Zones, 2024) ; *La paix des ruches*, préfacé par Mona Chollet (éd. Zoé, 2025) ; *Wages for Housework - La campagne du salaire au travail ménager. Une anthologie* de Louise Toupin (éd. du Remue-ménage, 2025)

Avec les contributions de :

Katya Berger Andreadakis est critique de cinéma et de théâtre, elle a longtemps collaboré au Journal de Genève avant de diriger la rédaction du magazine Profil et de poursuivre en tant que critique de théâtre pour la Tribune de Genève. Aujourd'hui, elle se consacre à l'héritage littéraire de ses deux parents, celui de sa mère notamment dont elle s'apprête à publier les textes, à la fois dans leur anglais d'origine et dans une traduction française qu›elle a réalisée.

Mona Chollet est une journaliste et essayiste franco-suisse. Son œuvre engagée explore le féminisme, la culture et les représentations du corps. Autrice d'ouvrages de référence comme *Sorcières* (Zones, 2018) et *Résister à la culpabilisation* (Zones, 2024), elle critique normes sociales et violences symboliques. Son travail, accessible et documenté, combine une approche personnelle et une analyse sociologique, la plaçant comme une référence du féminisme contemporain. Elle s'intéresse depuis plusieurs années au travail d'Anya Berger, dont elle a déjà publié deux textes sur son blog La méridienne.

Le travail plastique d'**Alexandre Loye** est essentiellement consacré à la peinture, avec ses à-côtés nécessaires : le dessin, l'écriture, la sculpture. Son travail cherche à intégrer perception visuelle, sensations physiques et bribes de pensées dans une image qui se veut cohérente. En parallèle, il participe à différents collectifs d'artistes, principalement art&fiction où il s'active à la fois comme auteur et comme éditeur.



© Dorothée Thébert



© Charlotte Krebs







Anya Berger | Comment je me suis sortie de la merde **Extraits**

quelques mois plus tard : « Le docteur Freud suggère de supprimer provisoirement une langue. »

En 1936, Anya regagna Vienne avec sa mère. Mais, après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, en 1938, la famille Zissermann, qui était d'origine juive, dut fuir. Anya émigra en Angleterre et y obtint une bourse pour étudier les lettres modernes à Oxford. Elle y rencontra son premier mari et père de ses deux premiers enfants, Stephen Bostock, un officier du renseignement britannique qu'elle accompagna en Inde durant quelques années. Après la guerre, le couple éclata et elle partit à New York travailler pour les Nations unies récemment fondées. Son ex-mari, resté au Royaume-Uni, fit kidnapper leurs enfants, déclenchant une longue bataille judiciaire pour leur garde.

De retour à Londres, Anya travailla pour la presse et l'édition, fréquentant un cercle d'intellectuels tels qu'Eric Hobsbawm ou Doris Lessing. Elle rencontra John Berger au cours des années 1950 et joua notamment un grand rôle dans l'élaboration de la série télévisée consacrée à l'art (également devenue par la suite un livre) qui allait le rendre célèbre, diffusée sur la BBC en 1972 : *Voir le voir (Ways of Seeing)*.

« Il n'est pas exagéré d'affirmer que cette série télévisée, à l'origine humblement programmée comme une émission polémique de fin de soirée, aura agi comme un détonateur sur le développement fulgurant des études culturelles à l'université et dans la politisation, aujourd'hui

considérée comme acquise, de la culture visuelle », écrit Joshua Sperling[3]. On y trouve en particulier ces mots qui ont, depuis, été cités dans d'innombrables ouvrages féministes : « Les hommes regardent les femmes alors que les femmes s'observent en train d'être regardées. Cela détermine non seulement les relations entre les hommes et les femmes, mais également la relation de la femme à l'égard d'elle-même[4]. »

Après que John Berger l'a quittée, en 1973, Anya Berger a vécu à Genève, où elle a travaillé à l'ONU. Elle y a élevé seule leurs deux enfants et elle y est morte en 2018. Le texte qui suit date de 1974, époque où elle était membre du Mouvement de libération des femmes (MLF). Écrit en anglais, il a été traduit par sa fille, Katya Berger Andreadakis (qui, le jour où sa mère s'est « sortie de la merde », avait donc la grippe)[5].

3. Joshua Sperling, « John Berger, la vie du monde », *Ballast*, 18 avril 2019.
4. John Berger, *Voir le voir* [1972], traduit de l'anglais par Monique Triomphe, Éditions B42, Paris, 2014.
5. Ce texte a été publié en 2023 sur le blog de Mona Chollet La méridienne. → la-meridienne.info

Anya Berger | Comment je me suis sortie de la merde **Extraits**

COMMENT JE ME SUIS SORTIE DE LA MERDE

par ANYA BERGER

Titre original : *In the shit no more, a true story by Anya Bostock*, paru dans la revue *Spare Rib*, nº 43, février 1976.
→ archive.org/details/Spare_Rib_Magazine_Issue_43

9

LA PREMIÈRE CHOSE qui me vient à l'esprit alors que je me mets à raconter cette histoire est : elles vont me trouver stupide, gâtée, prétentieuse et moralisatrice.

Voici quatre ans que je fais partie du Mouvement de libération des femmes, et le « elles » ci-dessus se rapporte aux autres femmes. Cela en dit long sur le Mouvement, ou sur les femmes, ou peut-être simplement sur moi-même – je n'en suis pas sûre.

Pensez ce que vous voudrez, je vais raconter mon histoire quand même. Elle s'est passée le week-end dernier. Mais d'abord, il vous faut quelques informations à mon sujet.

Anya Berger | Comment je me suis sortie de la merde **Extraits**

J'ai cinquante et un ans, je ne dépends financièrement de personne – ce depuis toujours –, j'ai élevé des enfants et vécu avec des hommes. Le dernier d'entre eux est parti il y a un an. Il était celui auquel j'ai été attachée le plus longtemps et, quand il est parti, ça a fait mal. Je commence peu à peu à m'en remettre.

Quand je dis que je ne dépends de personne, je veux dire que j'ai toujours gagné raisonnablement bien ma vie, assise à un bureau. Je sais à peu près cuisiner et tenir une maison (la bonne santé de mes enfants le prouve), mais pas spécialement bien non plus. Je ne couds pas de robes et mes gâteaux sortent du four humides à l'intérieur. Quand je mets la table, quelqu'un doit se lever au moins trois fois pour aller chercher ce qui manque – et c'est généralement moi.

Tant qu'il y avait un homme (et, jusqu'à l'année passée, il y en a toujours

eu un), j'étais consciente de ces défauts et m'en faisais le reproche. Tu n'es pas une femme accomplie, m'étais-je répété à plusieurs reprises.

Depuis que l'homme est parti, je me dis que coudre des robes et réussir ses gâteaux n'est pas si important que cela. De toute façon, je n'en aurais plus le temps aujourd'hui. C'est fou ce que ça occupe d'être l'unique adulte salarié dans une famille de trois.

Ce qui m'inquiète actuellement serait plutôt que je n'ai pas la moindre idée de comment effectuer un boulot typiquement masculin. (À part gagner son pain, je veux dire.) Les problèmes d'électricité, les petites réparations, l'installation d'une étagère. Je me rends compte soudain que je ne me suis jamais frottée à ces choses-là. Plein de femmes les font très bien, je le sais, mais j'ai toujours appartenu à la catégorie des Marie plus que des Marthe, et en ai même tiré une certaine fierté.

Anya Berger | Comment je me suis sortie de la merde **Extraits**

12

CE QUI NOUS AMÈNE au week-end dernier.

La lunette des WC, chez moi, consiste en un siège en plastique noir avec un couvercle par-dessus. Alors que nous emménagions voici dix-huit mois, l'homme était monté dessus pour visser une ampoule au plafond, et le couvercle s'était cassé. Il était censé le remplacer, seulement il est parti.

Ce samedi, je ne pouvais pas sortir comme je le fais habituellement (on habite près de la campagne et j'aime bien marcher) parce que mes enfants étaient malades. L'un se remettait d'un accident, l'autre avait la grippe. Alors je me suis dit, OK, tu vas faire le repassage (qui attend depuis un mois), et tu vas aussi changer la lunette des WC. Je suis allée en acheter une au supermarché.

D'abord, je n'ai pas réussi à comprendre comment elle tenait à la cuvette. J'ai un peu tiré dessus, mais rien n'a bougé et je n'étais pas plus avancée.

13

Je suis allée poser la question à Marcelline qui habite l'étage du dessus. À l'arrière de la cuvette, il y a une partie plate, m'a-t-elle dit, passe la main en dessous et tu sentiras deux vis. Je me suis exécutée. Les vis étaient assez grosses avec des écrous papillons, mais, papillons ou pas, ils ne tournaient pas. En plus, mes doigts s'étaient couverts d'une matière brune en les touchant. De la rouille, ai-je pensé, mais non : c'était de la merde.

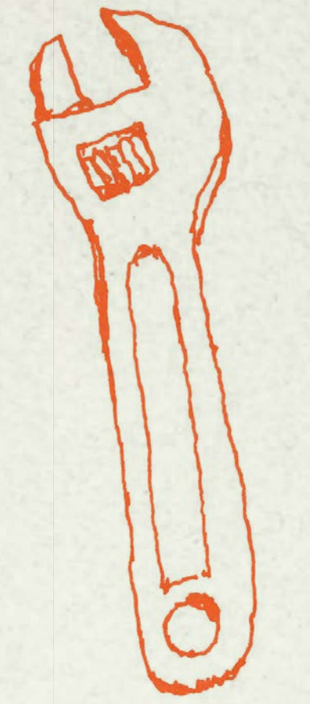
Du moment que j'avais compris cela, je ne pouvais plus céder à la tentation grandissante de laisser tomber l'affaire. De la merde ainsi exposée aux yeux de tous est inacceptable, elle relève de votre échec en tant que femme, vous ne pouvez ni juste la laisser là, comme ça, ni demander à quelqu'un d'autre de s'en occuper, hormis peut-être à votre homme s'il se trouve que vous êtes en très bons termes avec lui. Je n'aurais sans doute pas honte de parler de la

Anya Berger | Comment je me suis sortie de la merde **Extraits**

vieille merde présente dans mes toilettes aux autres femmes du groupe, mais je ne leur demanderais certainement pas de m'aider à l'enlever – elles ont bien assez de leurs propres soucis. Je ne devais compter que sur moi-même. Il n'y avait pas d'autre solution.

MES TOILETTES SONT assez étroites, et je suis une femme charpentée. À genoux, j'ai essayé de faire pression sur l'écrou en tenant un chiffon. En vain. Je me suis essuyé les mains au chiffon et suis allée ouvrir la boîte à outils. Elle était en désordre et aucun outil ne me semblait le bon.

Dans mon travail, je manie les mots. J'en connais beaucoup, plein de noms, et en principe je sais les utiliser, mais je reste souvent dans le vague quant aux objets que ces noms désignent. Contemplant le chaos de ma boîte à outils, j'ai réalisé qu'en dehors du marteau, du tournevis, de la scie et de



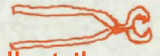
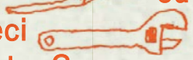
clé à molette pour femme.

Anya Berger | Comment je me suis sortie de la merde **Extraits**



Clé à molette pour homme.

quelques autres, je ne pouvais associer aucun nom d'outil que je connaissais aux outils dans la caisse, et encore moins à celui qui manquait, mais dont je pensais avoir besoin.

Des tenailles ressemblent-elles à ceci  ou à cela  ?
Et ceci  s'appelle-t-il une clé anglaise ?
Si oui, je devais avoir besoin d'une clé anglaise. L'avantage de retourner au magasin, c'est que ça m'évitait l'embarras d'avoir à poser la question. Je suis ressortie au supermarché (par chance il se trouve à deux pas de notre immeuble), j'ai porté mon choix sur une  qui semblait assez costaude, et acheté également un petit flacon d'huile. La  avait un trou à l'extrémité de son manche. Je pourrais y insérer le tournevis pour la faire pivoter.

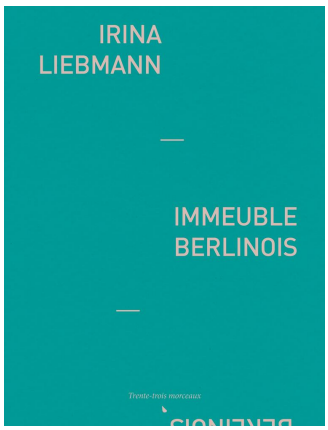
DE RETOUR À L'APPARTEMENT, j'ai rempli une bassine d'eau, trouvé



Immeuble berlinois

Irina LIEBMANN, Sabine MACHER (trad.)

Traduit par Macher, Sabine



La vie d'un immeuble du quartier de Prenzlauer Berg, à Berlin-Est, au début des années 1980 : où l'intime et l'historique se réfléchissent d'étage en étage.

PRÉSENTATION

Au début des années 1980, Irina Liebmann entre dans un immeuble de Prenzlauer Berg, quartier alors populaire à Berlin-Est, et entreprend de recueillir les histoires des habitants, pour constituer le portrait d'un microcosme. Ce sont des histoires d'enfance et de luttes, des drames familiaux, des anecdotes locales ou professionnelles, des chemins de vie qui mènent à cet endroit-là sans qu'on sache toujours pourquoi, le livre témoignant en fin de compte d'un monde qui va bientôt s'effondrer (il ne le sait pas), de ses objets, de ses aspirations et de sa façon de se raconter dans l'Histoire.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- importante autrice allemande contemporaine
- son livre le plus radical, inédit en français
- document sur Berlin et sur la vie en Allemagne de l'Est
- Humour et tragique mêlés, vitalité des dialogues et des portraits
- Des histoires dans l'Histoire

AUTEUR(S)

Irina Liebmann est une autrice allemande, également dramaturge, née à Moscou en 1943. Elle vit à Berlin. Immeuble berlinois, publié en 1982, est son premier livre. Son œuvre réunit aujourd'hui plus de vingt livres, où l'enquête documentaire sur Berlin tient toujours une place fondatrice.

Domaine : Littérature générale

Genres : Documentaire, Récit

Mots clés : Documentaire, Histoires, Classique, Architecture et urbanisme, Classes sociales

Format : 16 x 21 cm

Pages : 180

Détails de la fabrication : Couverture sérigraphiée, impression offset

Prix : 18,00 €

ISBN : 9791093457192

Livres connexes : Muriel Pic, En regardant le sang des bêtes, Joseph Mitchell, Street Life

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Troisième étage

MILIEU
Erna M.

Ah, celle-ci me plairait, avait dit Madame M. à son fils en voyant l'appartement pour la première fois. Elle voulait la pièce la plus petite, lui la grande, elle n'avait pas eu à s'occuper du déménagement, le fils avait tout fait, trois allers-retours en camionnette parce qu'il ne voulait pas un grand camion de déménagement, ça c'était une erreur.

Dans la grande pièce, fauteuils, armoires et table des années soixante – pas pointu, pas rond, pas trop haut et pas trop bas, ces années-là n'étaient pas mauvaises, mais ici elles sont maintenant oubliées sous des coussins de canapé pas secouées depuis longtemps, des fleurs séchées dans leur vase et la couverture sur le divan qu'à l'époque, on pliait et rangeait encore le jour.

Madame M. montre du doigt le téléviseur, il est cassé, une connaissance a promis de le faire réparer, n'est plus revenu. Depuis six semaines tout ce qu'il lui reste c'est d'être assise sur le balcon le soir et d'attendre la nuit. Klaus-Peter, le fils, est mort, depuis un an décédé à la suite d'un cancer. Il avait 42 ans.

Madame M. a deux filles aussi, elles sont mariées à Berlin-Ouest, d'elles, elle ne parle pas, elles ont plus de cinquante ans et sont grands-mères à leur tour, seul l'unique fils la tourmente, l'enfant le plus chéri.

Alors ma petite Maman, j'ai quelque chose pour toi, elle dit qu'il disait toujours. Il n'arrivait jamais la main vide. Du chocolat ou des fleurs, parfois deux bouquets même.

Erna M. vient de la campagne de la région de Danzig – pouvez-vous imaginer ce que c'est qu'un domaine ? Le domaine où elle est née s'appelait Altfietz. Le père était une personne tellement obstinée, bon ouvrier, mais quand quelque chose ne lui plaisait pas, il partait avec les cochers à travers le pays pour trouver un nouveau maître. Alors peu de temps après, les voitures du maître arrivaient, de grandes charrettes, ils y mettaient leur peu de meubles, puis le reste emballé dans des tissus, les enfants assis dessus, c'est comme ça qu'ils déménageaient. Quatorze enfants, neuf restés en vie, tous étaient obligés de travailler mais la famille allait bien, dit Madame M. On avait toujours de quoi manger et pas de soucis. Les logements dans les maisons des ouvriers agricoles avaient une salle, une chambre et une cuisine. Dans la chambre il y avait deux lits, dans la salle une longue chose, tous ceux qui n'avaient pas de place dans la chambre dormaient là-dessus.

Quand le père se disputait avec le contremaître, les charrettes arrivaient peu après et Madame M. n'arrive pas se souvenir de tous les endroits où elle a habité quand elle était enfant. Elle sait seulement le dernier, le village où la famille avait fini par rester : Sobowitz. D'ici, 100 chevaux me tirent pas, cite Madame M. la Erna de vingt ans.

Mais alors il y a eu un homme, du nom de Paul.

Fallait-il ce jour-là aller à Danzig ? Il faut croire que oui ! Mais si je n'y étais pas allée, serais-je toujours à Sobowitz ? Toute sa vie, dit Madame M., elle y a pensé, le soir, couchée dans son lit.

Quand le fils est mort, il y a eu d'autres choses en plus. Pourquoi il n'a pas eu de chance dans la vie ? C'est justice qu'une mère ait à enterrer son enfant ?

Madame M. serre ses mains l'une sur l'autre, les fourre dans la poche de son tablier, les ressort et les pose sur la table, sur la toile cirée à petites fleurs bleues.

Heureux celui qui n'a aucun enfant !

Sur l'armoire, une photo avec un cadre deuil. Dans une pose raide, un garçon en costume noir, la vingtaine, yeux foncés, long nez, rit, pas en direction du photographe, mais vers la droite à quelqu'un dont on voit encore l'épaule gauche. C'est la photo de son mariage, dit la mère, je l'ai coupée.

Le mariage de Erna à Sobowitz était à Pâques. Un petit mariage, 75 invités et pas d'orchestre, seuls le bandonéon et le violon ont joué. Et pour quoi faire, un grand mariage !

À l'automne, Erna était allée avec sa sœur Elsbeth, appelée Loscha, à Danzig pour faire des courses, alors elles sont allées boire le café chez une tante chez qui un homme était en visite.

Deux semaines plus tard une lettre est arrivée à Sobowitz, c'est le frère qui l'a lu à haute voix à Erna parce qu'elle avait les mains mouillées – le visiteur de la tante de Danzig faisait une demande en mariage à Erna. La lettre avait été tamponnée à Berlin, l'homme était outilleur à Tempelhof, un ouvrier, et veuf en plus, avec deux enfants. À Noël, l'homme était arrivé avec sa mère à Sobowitz pour fêter les fiançailles, il avait apporté les alliances, c'étaient les alliances de son premier mariage, il avait fait effacer l'inscription. Erna a dit : de toute façon, je ne sors pas de Sobowitz. Mais la bague, elle l'a prise. Les fiançailles, c'est quand même pas encore le mariage. N'empêche que la date avait été fixée : Pâques.

Je m'étais promise à un autre dit Madame M., c'était l'Albert, tellement sympathique, on s'aimait vraiment bien, mais pendant un an il passe à côté de la maison en allant au travail et tous les jours il passe devant et se tait. À la fille du voisin il lui parlait, mais pas à moi. Quand j'avais déjà la bague je lui ai demandé, qu'est-ce qui se passe, on était à moitié des paysans, on abattait souvent, y avait plein à manger, toujours on mangeait dehors à la grande table, la porte ouverte parce qu'il faisait chaud, t'aurais dû venir – mais il se taisait.

L'outilleur Paul M. n'en savait rien. Comme promis, il arrive à Pâques pour le mariage et il emporte Erna. En calèche ils sont allés de Sobowitz à Danzig et en train de Danzig à Berlin.

À Berlin, dans la Gneiststraße, dans un logement complètement aménagé, deux enfants étrangers attendaient la nouvelle mère. C'était en 1920. Erna avait 23 ans.

De son mari, Erna M. dit qu'il était une bonne personne, calme et fiable. Tant qu'elle vivait avec lui, il rentrait toujours à l'heure à la minute près, il n'y avait jamais de disputes et le samedi il fallait qu'elle lui apporte un repas chaud à la Stralauer Brücke, c'est là qu'il allait à la pêche. On le disait bon ouvrier, pas politisé, il avait toujours fait que travailler le métal, en 1952 il s'est écroulé au pied de son établi, le temps que les collègues le ramènent à la maison, il était déjà mort.

1952, le garçon avait 16 ans dit Madame M., c'était trop tôt pour le gamin, c'était ça la raison ?

Quand son garçon est mort, il avait aussi un fils de 16 ans, né de la femme que Erna M. a coupé de la photo de mariage. Ce fils a grandi sans père, n'est jamais allé voir son père à l'hôpital, n'est pas venu à l'enterrement.

Madame M. dodeline de la tête et gémit, pourquoi est-ce que son garçon n'a pas eu de chance avec les femmes ? Son propre fils, il ne l'a presque pas vu, la femme l'a déposé chez ses parents pour aller danser, c'était quoi ce mariage ? Après le divorce, son garçon est revenu chez elle, a quitté son logement, parce qu'il n'arrivait pas à être seul. Les dernières années, il aimait une mauvaise femme, elle avait dix ans de plus que lui, une de la manufacture des lampes à incandescence, elle ne pensait qu'à boire et lui il buvait avec. C'est sa faute à elle, la maladie ?

Madame M. ne s'adresse plus à moi mais répète à elle-même de plus en plus doucement certains propos du fils. Quelque part dans la pièce quelque chose gratte.

La vieille femme se lève, marche jusqu'à l'armoire en trainant des pieds et sort une tortue par en-dessous. Elle aussi, c'est le gamin qui lui en a fait cadeau – prends-là, Muttiken, elle est tellement drôle.

Et là, tout est encore en vie, pourquoi lui ne vit pas ? Pourquoi il fallait qu'il tombe du fauteuil ici et qu'il pleure parce qu'il n'arrivait plus à se lever ?

Pourquoi il fallait qu'il meure à l'hôpital où personne ne s'occupait de lui ? Il restait six tasses de café pleines sur sa table de nuit !

Madame M. tient la tortue loin d'elle et dit : ça ne me rentre pas dans le crâne que je suis encore en vie.

Je demande si elle a rencontré des gens qui avaient vraiment trouvé le bonheur ?

Elle dit : ah oui, il y a des gens comme ça. – À la maison, on était heureux. Moi aussi.

Puis, épouvantée, elle se rend compte qu'elle ne m'a encore rien proposé à boire ou à manger. Elle prépare le café et l'apporte

dans un petit pot avec une tasse sur un plateau en argent, accompagné d'un rouleau de biscuits et de la crème pour le café, puis d'un plat creux avec un reste de fraises au sucre – je dois les manger et en boire le jus. Les fraises sont fermentées, je les mange avec hésitation. Madame M. m'observe attentivement et dit : Et l'Albert, qu'est-ce qu'il a pu se passer dans sa tête quand je suis sortie du village ? Quand je suis montée dans la calèche il était là en face, de l'autre côté de la rue, à regarder. Comment il a dû se sentir, le gars ? Dans des lettres de Sobowitz, ils m'ont parlé de lui, il ne s'est jamais marié.

Après avoir fini de rédiger le texte sur Madame M., j'ai trouvé encore un bout de papier avec des notes de l'entretien :

Si tu veux faire du pain, prends une bassine de pommes de terre râpées, crues ou cuites, verse les dans le pétrin, ça marche aussi avec du riz cuit, ajouter de la farine jusqu'à ce que ce soit onctueux, ensuite ajouter de la levure et laisser reposer toute la nuit. Le matin ajouter une poignée de sel, puis pétrir avec de la farine et de l'eau. Un pain cuit pendant deux heures.

À Raschau, au bord du fleuve, il y avait un petit poêle, on le chauffait, le poêle doit être blanc à l'intérieur. Jusqu'à ce que ce soit fini, on lavait dans le fleuve. Avant les fêtes tout le village faisait cuire du pain et des gâteaux, alors parfois à deux heures du matin, on était déjà debout autour du poêle.

Ah, s'ils pouvaient se lever dans les tombes les anciens ! Qu'est-ce qu'ils se réjouiraient. Qu'est-ce qu'ils étaient heureux le soir, assis devant la porte sur le long banc, avec un qui racontait. Peu importe, on va tous aller là où tout le monde est.

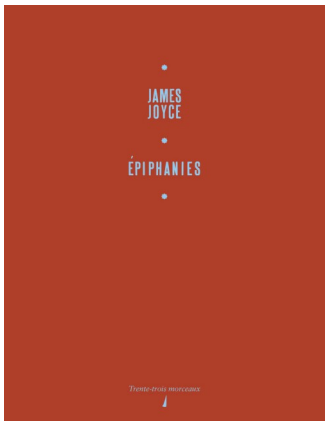
La forêt de Sobowitz était grande, des fleuves partout.

Épiphanies

Joyce, James

Traduit par Aubert, Jacques





Les Épiphanies sont le point de départ de l'aventure littéraire joycienne.

PRÉSENTATION

Entre 1901 et 1904, James Joyce annonce à plusieurs reprises son désir de composer un recueil d'épiphanies. Plus tard, une définition de son projet apparaît dans Stephen le Héros : « Par épiphanie, il entendait une soudaine manifestation spirituelle se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ou bien par quelque phase mémorable de l'esprit même. Il pensait qu'il incombait à l'homme de lettres d'enregistrer ces épiphanies avec un soin extrême car elles représentaient les moments les plus délicats et les plus fugitifs. » Si ce projet est finalement laissé inachevé, il n'en demeure pas moins, dans son inachèvement même, un jalon déterminant de son parcours d'écrivain et de la littérature moderne, dont les échos se font entendre tout au long du siècle aussi bien dans la littérature que dans les arts visuels. Ce qui est en jeu à travers ces récits de rêves, ces fragments de dialogues, ces brèves descriptions, c'est le désir d'ancrer l'écriture dans l'événement, si menu et insignifiant soit-il. Plus d'un siècle après leur prélèvement, les Épiphanies apparaissent, davantage encore que les poèmes de jeunesse, comme les premiers cailloux posés sur le
sentier qui mène à Ulysse et Finnegans Wake. Elles indiquent la naissance d'un regard et d'une méthode, les premiers éclats de la constellation à venir. Elles communiquent souterrainement avec les découvertes de la psychanalyse (le lapsus, l'acte manqué) et l'art du hasard cher aux surréalistes et à Duchamp (le ready made). Pour la première fois en France, les Épiphanies de Joyce sont publiées de façon autonome par les éditions Trente-trois morceaux. Document essentiel pour comprendre la gestation de l'oeuvre à venir, elles apparaissent surtout comme une excellente porte d'entrée dans celle-ci.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- humour et vitalité des textes
- plus grand auteur du xxème siècle !
- art du prélèvement et du montage
- livre facile pour entrer dans "Joyce"

AUTEUR(S)

Né dans la banlieue de Dublin en 1882, James Joyce s'avance dans l'écriture au tournant du siècle avec une série d'articles sur le drame et un projet de livre : les Épiphanies. Puis ce seront les versions successives de Stephen le Héros et Portrait de l'artiste en jeune homme.
En 1920, il s'installe à Paris. Il publie Ulysse en 1924. Finnegans Wake en 1939. Il se réfugie à Zurich en 1940, où il meurt le 13 janvier 1941.

Domaine : Littérature générale

Genre : Étrangère

Mots clés : Classique

Format : 16 x 21 cm

Pages : 48

Détails de la fabrication : couverture sérigraphiée / Fedrigoni Sirio / intérieur arena 120g

Note sur l'édition : Réimpression

Prix : 15,00 €

ISBN : 9791093457031

Livres connexes : Poèmes quotidiens, Antonio Reis, Zé, Gus Sauzay, Faire la carte, Vincent Weber

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

I

[Bray : dans le salon de la maison de Martello Terrace]

MR VANCE *entre avec une canne* : … Ah, vous savez, il faudra qu'il fasse des excuses, Mrs Joyce.

MRS JOYCE : Oh oui… Tu entends, Jim ?

MR VANCE : Ou bien – s'il ne le fait pas – les aigles viendront et lui crèveront les yeux.

MRS JOYCE : Oh, mais je suis sûre qu'il va demander pardon.

JOYCE, *sous la table, à part lui* :

Ses yeux ils crèveront
Demander pardon
Demander pardon
Ses yeux ils crèveront

Demander pardon
Ses yeux ils crèveront
Ses yeux ils crèveront
Demander pardon.

01_Epiphanies_INT_epr3.indd 5 25/04/2016 10:21

II

Il n'y a pas école demain : c'est un samedi soir d'hiver : je suis assis près du feu. Bientôt ils reviendront avec des provisions, de la viande et des légumes, du thé, du pain et du beurre, et du pudding blanc qui fait du bruit dans la casserole.... Assis, je lis une histoire alsacienne, tournant les pages jaunes, regardant les hommes et les femmes revêtus de leurs étranges habits. Il me plaît de lire l'évocation de leurs mœurs ; il me semble, à travers elles, toucher la vie d'un pays, au-delà d'elles entrer en communion avec le peuple allemand. Illusion chère entre toutes, amie de ma jeunesse !..... En cet enfant j'ai projeté mon image. Nos vies sont encore sacrées en leurs intimes sympathies. Je suis avec lui le soir lorsqu'il lit les livres des philosophes ou quelque conte des anciens temps. Je suis avec lui lorsqu'il erre seul ou en compagnie d'un être qu'il n'a jamais vu, cette jeune fille qui l'entoure de ses bras sans penser à mal, offrant son amour simple, généreux, elle qui entend son âme et lui répond, il ne sait comment.

01_Epiphanies_INT_epr3.indd 6 25/04/2016 10:21

III

Les enfants qui sont restés les derniers mettent leurs affaires pour rentrer à la maison, car la fête est finie. C'est le dernier tram. Les maigres chevaux bruns le savent et secouent leurs grelots à l'adresse de la nuit claire, en guise d'admonition. Le receveur cause avec le cocher ; l'un et l'autre hochent la tête fréquemment dans la lumière verte de la lanterne. Il n'y a personne à proximité. Nous avons l'air d'écouter, moi en haut du marchepied, elle en bas. Bien des fois elle monte sur ma marche et puis redescend, entre nos phrases, et une ou deux fois elle reste près de moi, oubliant de redescendre, puis redescend..... Laissons faire ; laissons faire.... Et maintenant elle ne fait pas parade de ses frivolités – sa belle robe, sa ceinture et ses longs bas noirs – car maintenant (sagesse des enfants) il nous semble savoir que cette fin nous donnera plus de plaisir que n'importe quelle fin vers laquelle nous avons peiné.

01_Epiphanies_INT_epr3.indd 7 25/04/2016 10:21

IV

[Dublin : à Mountjoy Square]

JOYCE, *concluant* : … Ça fera quarante mille livres.

TANTE LILLIE, *avec un petit rire étouffé* : Oh Seigneur !…. J'étais comme ça aussi…… quand j'étais une petite fille j'étais absolument sûre que j'épouserais un lord… ou quelque chose comme ça…

JOYCE, *songeur* : Est-il possible qu'elle se compare à moi ?

01_Epiphanies_INT_epr3.indd 8 25/04/2016 10:21

IX

[Mullingar : un dimanche de juillet : midi]

TOBIN, *marchant bruyamment, chaussé de gros souliers et frappant la route de sa canne* : …. Oh, rien ne vaut le mariage pour vous ranger un gars. Avant de venir ici à l'*Examineur* j'avais l'habitude de traîner avec des gars et de lever le coude…. Maintenant j'ai une bonne maison et….. je rentre à la maison le soir et si je veux boire un coup…… eh bien, je peux…. Si j'ai un conseil à donner à tous les jeunes gars qui en ont les moyens, c'est : mariez-vous jeunes.

01_Epiphanies_INT_epr3.indd 13 25/04/2016 10:21

X

[Dublin : au Stag's Head, Dame Lane]

O'MAHONY : N'avez-vous pas là-bas ce petit prêtre qui écrit de la poésie – le P. Russell ?

JOYCE : Ah oui… on me dit qu'il a écrit des vers.

O'MAHONY, *avec un sourire malin* : … Des vers… c'est le nom qui leur convient….

01_Epiphanies_INT_epr3.indd 14 25/04/2016 10:21

XI

[Dublin : chez les Sheehy, Belvedere Place]

JOYCE : Je savais qu'il s'agissait de lui. Mais vous vous trompez sur son âge.

MAGGIE SHEEHY, *se penchant pour parler sérieusement* : Quel âge a-t-il donc ?

JOYCE : Soixante et douze ans.

MAGGIE SHEEHY : Vraiment ?

01_Epiphanies_INT_epr3.indd 15 25/04/2016 10:21

Les femmes meurent

Traduction de l'italien (circa 1940)

En 2617, à Valloria, cité lacustre proche des ruines de Venise, une étrange épidémie frappe la population masculine : les jeunes hommes se souviennent soudain de vies antérieures, devenant ainsi immortels.

Cette découverte creuse un gouffre infranchissable entre les sexes...
Car si Les femmes ne sont pas touchées par cette mémoire infinie, elles seules conservent la *pietas*, c'est-à-dire la compassion, la capacité d'aimer.

Exclues de la vie des hommes, les femmes choisissent l'isolement pour se consacrer à la libre expression de leur instinct créatif. Dans leurs communautés qui rappellent les béguinages, elles transmettent un savoir spirituel et émotionnel fait d'arts, de poésie, de peinture et de musique..
Jusqu'au jour où Agnese Grasti, jeune musicienne, découvre qu'elle aussi possède la mémoire de ses vies antérieures...





Anna Banti (1895-1985)

Anna Banti (née Lucia Lopresti) est une historienne et critique d'art, une romancière et une traductrice italienne.

Elle traduisit de l'anglais de nombreux ouvrage et en particulier *Les mémoires de Barry Lyndon* de William Makepeace Thackeray.

Son roman le plus célèbre est *Artemisia* (1947), publié en France chez POL, qui expose la vie d'Artemisia Gentileschi, célèbre femme peintre de la Renaissance..

Ses nouvelles explorent les thèmes mêlant critique sociale, réflexion sur la place de l'art et récits dystopiques.



© Getty Image

- UNE GRANDE ÉCRIVAINE ITALIENNE, DONT L'ŒUVRE RESTE MÉCONNUE EN FRANCE.
- UNE DYSTOPIE FÉMINISTE VISIONNAIRE DANS UN STYLE COMPARÉ À CELUI DE VIRGINIA WOOLF.
- UN QUESTIONNEMENT RADICAL SUR LA PLACE DES FEMMES ET DE L'ART DANS LA SOCIÉTÉ.
- CE RECUEIL A OBTENU LE PRIX VIAREGGIO EN 1952, L'UNE DES DISTINCTIONS LITTÉRAIRES ITALIENNES LES PLUS PRESTIGIEUSES.

prix : 12 €
parution : novembre 2026
140x190 mm, 50 p.
978-2-493324-20-7

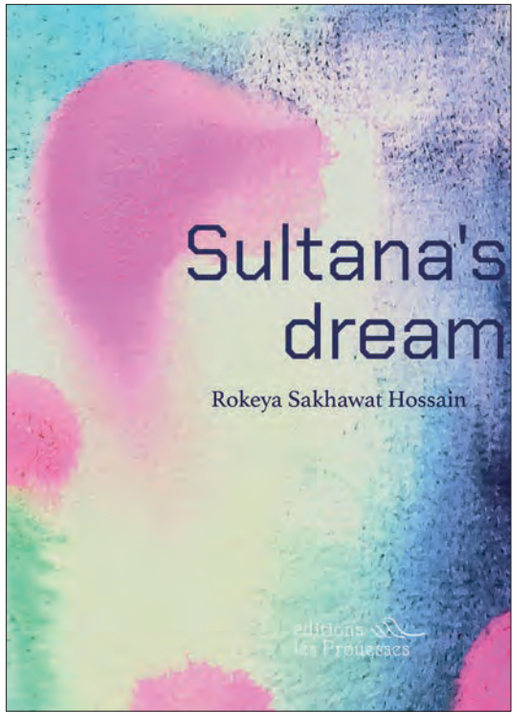
Sultana's dream

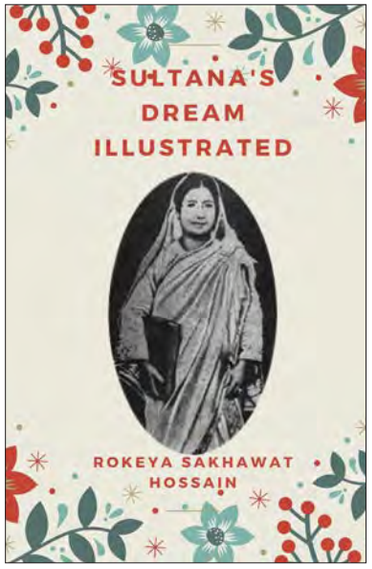
Traduction de l'anglais (texte de 1905)

Sultana s'endort et se réveille dans un monde extraordinaire : le Ladyland, un pays dirigé exclusivement par des femmes. Ici, les hommes restent en réclusion domestique tandis que les femmes gouvernent, innovent et transforment la société grâce à la science et à l'éducation.

Guidée par son amie Sœur Sara, la narratrice découvre une civilisation pacifique où l'énergie solaire a remplacé le charbon, où les crimes ont disparu, et où le savoir féminin a vaincu l'oppression. Dans ce Ladyland lumineux, les jardins flottants côtoient les laboratoires, et la sagesse a triomphé de la violence.

Publiée en 1905, cette novella satirique et poétique consacre le talent et l'audace de Rokeya Sakhawat Hossain, écrivaine bengali. Plus d'un siècle après sa publication, *Sultana's Dream* demeure une œuvre fondatrice, célébrant la puissance de l'imagination pour repenser le monde.





Rokeya Sakhawat Hossain (1880-1932)

Rokeya Sakhawat Hossain (1880-1932) est née dans une famille aristocratique du Bengale, où elle reçoit une éducation clandestine grâce à son frère aîné. Écrivaine, éducatrice et militante infatigable, elle consacre sa vie à l'émancipation des femmes par l'éducation. En 1909, elle fonde la Sakhawat Memorial Girls' School à Calcutta, qui accueille des centaines d'élèves musulmanes. Son œuvre littéraire, rédigée en bengali et en anglais, combine fiction visionnaire et essais percutants dénonçant l'oppression patriarcale. Elle crée également l'Anjuman-e-Khawatin-e-Islam, une organisation pour les droits des femmes musulmanes. Ses écrits abordent le purdah, l'éducation féminine et la justice sociale avec un humour mordant. Figure majeure de la Renaissance bengalie, elle demeure une icône du féminisme sud-asiatique. Son héritage inspire aujourd'hui encore les luttes pour l'égalité et l'éducation des femmes.



© Alamy

- PREMIÈRE UTOPIE FÉMINISTE ÉCRITE PAR UNE FEMME MUSULMANE, OFFRANT UNE PERSPECTIVE UNIQUE ISSUE DU MONDE COLONISÉ.
- UNE ŒUVRE D'ANTICIPATION PIONNIÈRE QUI INVENTE UN ÉCOFÉMINISME AVANT L'HEURE EN IMAGINANT UNE SOCIÉTÉ PACIFIQUE FONDÉE SUR L'ÉNERGIE SOLAIRE ET LES INNOVATIONS TECHNOLOGIQUES FÉMININES.
- UN TEXTE QUI PRÉFIGURE LES DYSTOPIES DU XXE SIÈCLE ET A DONNÉ LIEU À UNE ADAPTATION EN LONG MÉTRAGE ANIMÉ (SULTANA'S DREAM, DE ISABEL HERGUERA).

prix : 12 €
parution : novembre 2026
140x190 mm, 50 p.
978-2-493324-21-4

Littérature de l’imaginaire

Quiero éditions

L'Archibras

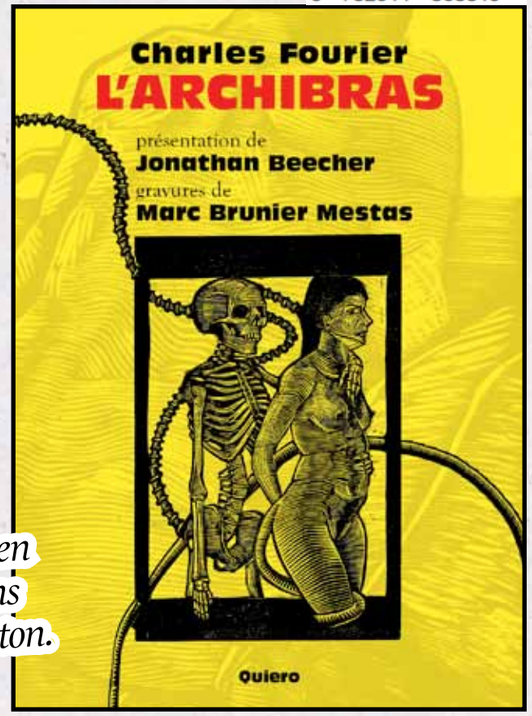
Un livre de 76 pages au format 16x22 cm.
Impression typographique et gravures bois en deux tons sur papier publicitaire fluo livré sous une jaquette carton criarde.

« *Dans sa* Monographie de la Presse Parisienne, *Balzac a jugé la queue fouriériste digne d'être mise au nombre des ridicules qui rapportent dix francs par jour au "Blagueur, deuxième variété de Petit Journaliste". Il est donc peu surprenant que "la queue" ait été souvent rejetée par les admirateurs de Fourier*

On remplirait cent pages s'il fallait décrire en plein les précieux usages de ce membre sans lequel le corps humain est vraiment un avorton.

comme une "invention malveillante" de la presse réactionnaire. » écrit Jonathan Beecher, le biographe américain de « l'illitéré » Charles Fourier.

Or *L'Archibras* qui présente les usages fabuleux de ce cinquième membre a bien été rédigé par Charles Fourier entre 1816 et 1820 avant d'être écarté des publications par ses disciples.



Parution août : 2026
EAN : 9782914363310
Prix public : 25 €

Ce texte, inédit en livre, est ici accompagné d'une dizaine de gravures sur bois originales de Marc Brunier Mestas et de la présentation de Jonathan Beecher publiée, en 1964, dans la revue surréaliste *La Brèche*.

Marginales – Les Billardes
04300 Forcalquier

Les auteurs



Charles Fourier, né en 1772 à Besançon (Doubs) et mort en 1837 à Paris, est un penseur français critique de la philosophie et fondateur de l'École sociétaire. Considéré par Marx et Engels comme une figure du « socialisme utopique », son œuvre est publiée et diffusée par ses disciples (sauf pour les textes écartés par eux notamment ceux ayant trait à la sexualité *Le Nouveau monde amoureux* publié en 1967 par Simone Debout ou suscitant les moqueries de ses adversaires comme *L'Archibras*) jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. Publications : La plupart de ses œuvres sont publiées par Les Presses du réel depuis les années 2000.



Marc Brunier Mestas, né en 1968 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) est dessinateur, graveur, sculpteur et réalisateur. Publications : *Dehors Jésus* (texte de Charles Pennequin), Le Dernier cri, 2020 ; *MBM au pays des confinés*, La Belle époque, 2020. Film : *Cambouis*, Biscuit production, 2021.



Jonathan Beecher, né en 1937 à Boston (USA) est un universitaire américain, biographe de Charles Fourier et Victor Considerant. Publication : *Fourier - Le Visionnaire et son monde*, Fayard, 1993 ; *Victor Considerant - Grandeur et décadence du socialisme romantique*, Les Presses du réel, 2012.

Ce bras d'harmonie est une véritable queue d'une immense longueur à 144 vertèbres partant du coccyx. Elle se relève et s'appuie sur l'épaule d'où elle doit porter à la double hauteur du corps, ainsi selon notre hauteur elle aurait environ 16 pieds de longueur dont 3 de perdus pour l'appui sur l'épaule et au moins 12 de développement.*

* Soit environ 5 m de long (1 pied = 30 cm).

Détail d'une des dix gravures sur bois réalisées par Marc Brunier Mestas pour *L'Archibras*…









Enfin il est armé de résistance contre tous les animaux et met l'homme sans arme à niveau avec eux. On conçoit quelle est sa supériorité quand il est armé d'une épée. L'archibras est terminé par une main très petite, allongée, aussi forte que les serres de l'aigle ou du cancre. Les doigts sont de dimension inverse : les 1 et 4 plus grands que les 2 et 3, le pouce très allongé. Cette main a comme la patte du lion des griffes mobiles et rentrantes.



L'archibras à la nage fait avancer un homme aussi vite qu'un poisson. Il fouille au fond des eaux, y porte et assure les filets. Avec son appui un homme atteint une branche de 12 pieds de hauteur, saute sur l'arbre et descend de même, va pincer des fruits à l'extrémité de l'arbre et les rassemble dans le panier noué à l'archimain.







Il sert de fouet et de guide à celui qui tient la charrue ou qui, placé dans une voiture, peut de l'intérieur ramasser un fétu et enrayer sans descendre. Il sert à dompter un cheval mutin : le cavalier avec son archibras lui noue les deux jambes. Il sert de même à diriger par la corne tous les bestiaux et l'éléphant par les défenses.



LE PAYS DES SACHETS DE SUCRE - Gérimont 5

Stéphane Bovon

(Y)
HÉLICE HÉLAS

Le Cycle de Gérimont est une saga poétique, homérique et postdiluvienne.

Après la montée des eaux à plus de mille mètres, il ne reste que de petits royaumes alpins. Autant d'îles pour réinventer des sociétés, reforger des mythes ou rebâtir un Empire. *Le Pays des sachets de sucre* est le tome 4 de ce cycle épique. Nous y retrouvons Gesim. Après sa fuite de Lachaude, il trouve refuge chez les Fiches, l'une des peuples du Pays des sachets de sucre. Accompagné de Naïma, il entreprend une visite des douze nations. Chacune semble préoccupée par une utopie singulière, dictée par des thèmes astraux.

À la manière du *Voyage de Gulliver* de Jonathan Swift, ou des *Jardins statuaires* de Jacques Abeille, Stéphane Bovon tisse patiemment un récit complet et total. Manœuvrant entre les genres littéraires, les idées philosophiques, *Le Pays des sachets de sucre* aborde les thématiques du déterminisme social et culturel, de l'absurdité de la xénophobie, et de l'importance du jeu, du récit et de la dérision dans la cohésion entre les nations.

Les + de l'ouvrage

- Un grand récit postdiluvien sur la Suisse
- Une exploration d'utopies à ce jour inexplorées
- Le cinquième tome d'un cycle littéraire ambitieux
- Un roman qui peut se lire de manière autonome

Biographie de l'autrice

Stéphane Bovon est tour à tour chiffreur, serveur, garde de sécurité, enseignant. Il fait de l'édition (co-fondateur des Éditions Castagniééé, Hélice Hélas Éditeur et Nouvelles Éditions Humus), et des dessins. Il écrit aussi des scénarios, *le Cycle de Gérimont*, et des pulps. Il aime les reptiles, les épinards et les bons films.

—

Collection : Cavorite et calabi-yau
Genre : Odysée astrologique
Sujets abordés : Utopie ; Ethnologie imaginaire ; Astrologie

Format 13.5 x 19 cm, 208 pages
ISBN 978-2-88007-003-8
CHF 24 / EUR 20

Parution : 29 septembre 2026 (Suisse) et le 13 octobre 2026 (France et Belgique)

ISBN 978-2-88007-003-8
9 782880 070038 >

Hélice Hélas Editeur
Rue des Marronniers 20
CH-1800 Vevey
Tél.: ++41 21 922 90 20
litterature@helicehelas.org
www.helicehelas.org
> litterature@helicehelas.org

DISTRIBUTION SUISSE :

Servidis
Chemin des Chalets 7
CH-1279 Chavannes-de-Bogis
Tél.: ++41 22 960 95 10
www.servidis.ch

DISTRIBUTION FRANCE - BELGIQUE :

Serendip-Livres
21bis, rue Arnold Géraux
FR - 93450 L'Île-St-Denis
Tél.: ++33 14 038 18 14
www.serendip-livres.fr

DISTRIBUTION QUÉBEC :

Dimédia
539 Bd Lebeau, Saint-Laurent, QC H4N 1S2
Tél.: +1 514-336-3941
www.dimedia.com


WAAGE
24. September – 23. Oktober
Liebenswerte, friedliebende
und ausgeglichene Menschen.
Sehr taktvoll und
kompromissfreudig.
Schweizer Zucker AG

CHAPITRE 4 — JUIN — PAYS DES VAGUES

Ils lui avaient aussi vendu
De la boutique le mobilier
En maint endroit tout écaillé
Et de vin frelaté deux fûts
Une douzaine de bouteilles blanches
Sans valeur et autant de verres
Quelques tables et plusieurs planches
En sapin peintes d'une couche de vert

Le Livre des Comptes

Ce qui intéressait Gesim, c'étaient les utopies. Il en prenait conscience désormais.

Gérimont qui l'avait vu naître et l'avait élevé se posait comme l'utopie ultime. Son système dit décimal, voulu par le Roi et sanctifié dans *Le Livre des Comptes*¸ réglait la vie

des Gérimontais comme du papier à musique. *Comme du papier à musique jazz,* pensait Gesim, avec cette part d'improvisation incarnée par un centième des citoyens dont la Fonction, Fou ou Folle du village permettait un équilibre véritable ; le Fou du village était le fripon divin et l'ensemble de la communauté s'unissait contre lui ou elle. Ça, en théorie ; Gesim, d'autres avant lui, avaient rompu avec le dogme et choisi l'exil.

Or donc, le Pays des sachets de sucre avait également opté pour les utopies ; c'était sûrement une conséquence de la Montée des eaux qui avait causé autant d'impératifs rêvés qu'il y avait de vallées, pour survivre et refouler l'horreur du déluge.

L'utopie du Pays des Vagues était comptable ; du reste, la devise des Vagues était : « Les bons comptes font les bons comptables » ; il ne faut pas la comprendre comme une utopie capitaliste mais, plus simplement, marchande. La Comptabilité, avec un C majuscule comme celle du père qui est aux Cieux, était perçue de manière alchimique ; elle était un mystère qui exigeait, en chaque occurrence, à chaque opération, l'équilibre parfait. Le monde était divisé en deux Colonnes et la valeur des choses, ou l'argent, circulaient d'une Colonne à l'autre dans une symétrie parfaite. Aux temps primitifs, l'économie était du troc ; il suffisait d'établir l'équivalence entre tel fruit et tel fromage et de procéder à l'échange ; le fruit passait d'une colonne à l'autre et le fromage de l'autre colonne à l'une. Avec l'apparition de l'argent, les choses se complexifièrent ; c'est

certainement à ce moment-là qu'apparurent les prêtres de la société vague qu'on baptisa « Comptables ». Les Comptables établirent des tabelles et produisirent un Grand Livre où l'ensemble des données commerciales se fixaient. Une fois par année, une Cérémonie sacrée appelée « Bilan » avait lieu, qui consacrait la précision des chiffres ; il s'agissait d'atteindre une balance parfaite entre les deux colonnes qu'on additionnait, fébrilement, jusqu'à ce que les deux totaux coïncidassent. Si ça n'était pas le cas, les Comptables alchimistes procédaient à une relecture minutieuse des chiffres et traquaient les plus infimes erreurs pour atteindre un Bilan parfait ; ça pouvait prendre plusieurs jours, il n'était pas facile de générer un Bilan parfait ; c'était une question de foi et de probité et beaucoup de Vagues n'étaient pas doués en chiffres ; ceux-là, afin de ne pas les accabler, on veillait à ne pas leur faire faire beaucoup d'achats ; il valait mieux qu'ils demeurassent pauvres et le Bilan parfait de leur vie pécuniaire était par conséquent facile à obtenir. D'autres, paresseux ou margoulins, trafiquaient artificiellement les chiffres de leurs activités commerciales ; ils modifiaient secrètement tel ou tel montant, le plus souvent une charge qu'ils augmentaient ou diminuaient ; un élément de l'alchimie qui s'appelait « amortissement » était propice à ce type de manœuvre. C'est égal, les Comptables, tôt ou tard, les pinçaient ; alors, ces paresseux ou margoulins étaient punis et devaient, en prison, sur les murs de leur cellule, additionner et soustraire à la main pendant plusieurs

mois ; c'est pour ça que les murs des prisons du Pays des Vagues sont gribouillés de chiffres ésotériques que le profane et le touriste n'élucident pas — s'ils ont l'occasion de visiter une prison.

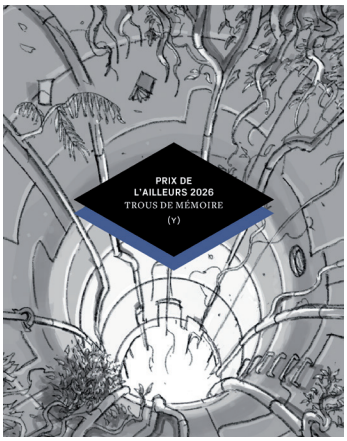
Gståd était la ville la plus importante du Pays des Vagues et une des plus importantes dans tout le Pays des sachets de sucre. Elle s'étendait sur des kilomètres et respirait une manière de prospérité que Gesim n'avait jamais vue jusqu'ici. À l'épicentre de la ville nichait un gigantesque palace où les hauts responsables politiques et économiques prenaient les décisions. Les Vagues avaient une bonne réputation : on disait d'eux qu'ils étaient accueillants, qu'ils avaient un grand sens de la justice, qu'ils aimaient la paix et n'aimaient pas la guerre ; ils aimaient aussi qu'on les aimât. C'était un peuple diplomate et commerçant. Ce qui sautait aux yeux quand on pénétrait Gståd, c'était la dimension commerciale qui lui donnait une touche cosmopolite unique ; en effet, nulle part ailleurs se mélangeaient aussi bien les douze tribus sachets de sucre car finalement c'est le commerce plus que la culture et sûrement la religion qui unit les peuples ou, en tout cas, c'est tautologique, leur permet d'échanger.

Ça, Gesim s'en rendit compte, très justement !, quand, le premier jour de son séjour, il marchait dans les rues de Gståd avec Naima. Partout il y avait des échoppes, des magasins, des entrepôts, des boutiques, des marchés, des étals, au bonheur des dames et des messieurs. Gesim en eut le tournis. Ici on déroulait un tissu, là on chargeait

une voiture de topinambours, là encore on négociait sur le prix d'un âne, ici enfin on laissait de multiples outils contre une corbeille remplie de tütchelis. Ces tütchelis, il n'en avait jamais vu autant ; les Vagues les manipulaient avec soin ; il était clair qu'ils leur donnaient une valeur nettement supérieure à leur valeur réelle. C'était fou, tout de même, pour un Gérimontais qui, au pays, ne touchait pas à l'argent, de voir que du papier avec du sucre à l'intérieur était plus important que de la nourriture ou des objets nécessaires. Ainsi, maître des lieux et des énergies, les Vagues vendaient et achetaient, ils fixaient les prix, cotaient, faisaient des remises, les autres marchandaient puis, à la fin, se soumettaient à la Loi du Marché.

C'était enivrant. Gesim avait soudain envie de posséder plein de choses comme, par exemple, des bâtons de marche en aluminium ou d'autres bâtons au bout desquels était fixé un miroir de manière à se regarder de loin. Un stand en particulier attira son attention. Une femme rousse s'activait sur un grimoire ancien et usé. Gesim s'approcha. Elle tendait une peau de cuir sur la couverture du grimoire pour lui redonner du lustre. Il y avait, derrière elle, du matériel incassable, une presse, une cisaille, un massicot et aussi plein de papiers, de quoi plier, coller ou coudre. Gesim s'approcha et se pencha. La relieuse réparait une édition en cuir des *Géorgiques* de Virgile. Gesim récita :

– Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture : son sein reconnaissant te paie avec usure.



TROUS DE MÉMOIRE

Prix de l'Ailleurs 2026

(Y)
HÉLICE HÉLAS

Les trous de mémoires remplacent les trous noirs pour ce nouveau thème du Prix de l'Ailleurs. Place à l'exploration de ce lieu de la fragilité humaine, où nos identités deviennent aussi incertaines que le déroulement linéaire des événements. Dépourvu de la capacité de reconstruire des enchaînements logiques et de se rattacher aux balises de notre esprit, nous voilà face à un monde soudain menaçant, mais paradoxalement plus ouvert. Ces trous de mémoires sont subis ou alors dérivent d'un choix de société ; ils font écho à la déformation séculaire des récits oraux, au révisionnisme d'un État totalitaire, à la surabondance d'informations ou encore à l'altération de nos cervelets ou d'une base de données. Le trou de mémoire peut aussi être une chance, l'occasion de revivre une deuxième fois les mêmes événements, avec les mêmes candeur et intensité ; ou de prendre un nouveau départ sans le poids du passé. Pour cette édition 2026 du Prix de l'Ailleurs, dix textes retenus par l'exigeant jury font émerger de nouveaux mondes, de nouveaux dilemmes, mais aussi de nouveaux rapports à l'identité et à la langue.

Les + de l'ouvrage

- Un recueil de nouvelles réunissant des auteur·ices de toute la Francophonie
- Un prix ouvert autant à des auteur·rices confirmé·es qu'émergeant·es
- Une exploration d'un thème peu traité en SF et dans la recherche littéraire

Biographie de l'autrice

Créé en 2017 à l'initiative de la Maison d'Ailleurs et de l'Université de Lausanne, le Prix de l'Ailleurs récompense chaque année des productions qui s'inscrivent dans ce registre de la science-fiction. Chaque édition comporte un thème en lien avec l'actualité, et vise à favoriser la reconnaissance de ce genre et l'émergence de nouveaux talents.

—

Collection : Cavorite et Calabi-Yau
Genre : SF et sous-genres apparentés
Sujets abordés : Faiblesse humaine ; Mémoire ; Amnésie

—

Format 14.5 x 18.5 cm, 240 pages
ISBN 978-2-88007008-3
CHF 22 / EUR 18

Parution : 6 octobre 2026 (Suisse) et le 13 octobre 2026 (France et Belgique)

ISBN 978-2-88007-008-3
9 782880 070083 >

Hélice Hélas Editeur
Rue des Marronniers 20
CH-1800 Vevey
Tél.: ++41 21 922 90 20
litterature@helicehelas.org
www.helicehelas.org
> litterature@helicehelas.org

DISTRIBUTION SUISSE :

Servidis
Chemin des Chalets 7
CH-1279 Chavannes-de-Bogis
Tél.: ++41 22 960 95 10
www.servidis.ch

DISTRIBUTION FRANCE - BELGIQUE :

Serendip-Livres
21bis, rue Arnold Géraux
FR - 93450 L'Île-St-Denis
Tél.: ++33 14 038 18 14
www.serendip-livres.fr

DISTRIBUTION QUÉBEC :

Dimédia
539 Bd Lebeau, Saint-Laurent, QC H4N 1S2
Tél.: +1 514-336-3941
www.dimedia.com



éditions JOU

revue TINA 2

I.A. Singularité, vie artificielle et sauve-qui-peut

collectif

192 pages – format 13 x 20 cm
18 euros
ISBN : 978-2-492628-12-2
Diffusion-Distribution SERENDIP-LIVRES
à paraître le 13 octobre 2026

La revue TINA est une revue d'idées, d'imaginaires et de critiques consacrée aux auteur.e.s et artistes qui prospectent, explorent, s'aventurent loin de la facilité commerciale et des répétitions. La revue TINA tente une expérience politique, artistique, bricologique, évolutive, libre, en format numérique gratuit (TINA online) et une fois par an en format papier payant (TINA papier).

N°2 : Pour cesser un temps de commenter la sidération, pour bousculer notre présent assurément dystopique, pour tester et planifier des ruptures, des bifurcations, technologiques, fictionnelles, artistiques et sociétales, TINA se joue, le temps d'un numéro, des promesses et menaces de l'intelligence artificielle. Beaucoup de choses intelligentes ont été écrites sur l'IA, essentiellement sur le mode de la rationalité discursive, celui précisément que les grands modèles de langages savent si bien émuler. Mais il y d'autres formes d'intelligence, non discursives et non hypothético-déductives, qui résistent encore à l'apprentissage profond. Ce sont celles que mobilisent les sportifs et les artistes. TINA prospecte de ce côté là et espère ouvrir quelques pistes qui explorent d'autres rapports aux savoirs et aux mondes. Des I.A. citoyennes, écolos, complices, militantes, thérapeutes, pirates, locales, artistes, bandits sociaux, formatrices, coachs ? Des IA qui ne capteraient pas nos attentions mais contribueraient à régénérer nos savoirs, nos relations et nos milieux. TINA aime positiver, parfois, et imaginer se réapproprier collectivement la puissance de ces technologies de l'esprit pour servir le bien commun.

Sommaire :

Artistes

Benoît Andro, intervention page 1 & 192

Grégory Chatonsky, Octobre 2016 : 31 images

Franck Bodin, Promptobiographie, geste d'écriture sans écriture

Fabien Zocco, IT

Elsa Werth

Alix Desaubliaux

DeYi Studio & Philippe Blanc

Claude Closky

Gwenola Wagon, …

Antoine Schmitt

Fictions

Élisabeth Sierra, Bonjour assistant personnel

Ian Soliane, Ecce homo

Pierre Ménard, Le trombone

Éric Arlix, La grande bascule

Perrine le Querrec, …

Frédéric Moulin, …

Catherine Dufour

Atom de Seth (Frédéric Neyrat)

Essais, réflexions, critiques

Éric Jentile, Éducation et IA : entre SF et réalité

Charles Bernstein & Davide Balula, La poésie n'a pas d'avenir

Olivier Auber, Apophanies collectives et émergence politique

Clara Costa Joly, IA sans promesse : formes opérantes et architectures minimales

Claudette Raynor, Ce que m'a appris Gertrude Stein sur l'I.A.

Xavier de la Porte, …

Frédéric Moulin & Clémentine Hougue, ……, discussion

Ingrid Hoelzl, …

Christine Lapostolle, …

+ bande son Christian Vialard

Textes_extraits_TINA 2

Ian Soliane, *ECCE HOMO*
Éric Jentile, *Education et IA : entre SF et réalité*
Pierre Ménard*, Le trombone*
Clara Joly, *IA sans promesse : formes opérantes et architectures minimales*
Éric Arlix, *La grande bascule*

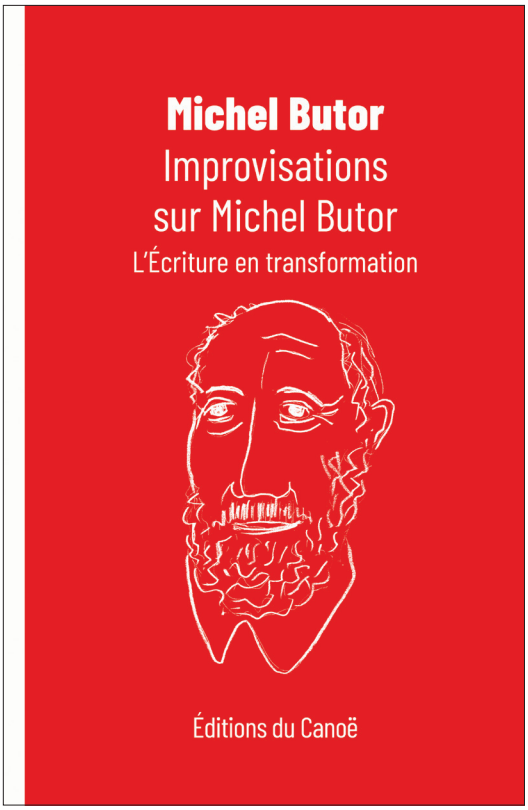
Essai littéraire

Michel Butor

Éditions du Canoë
2026



13 octobre



Genre : autobiographie littéraire
Préface de Nathalie Piégay
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 320
Prix : 22 €
ISBN : 978-2-487-558-25-0

Né en 1926, mort en 2016, Michel Butor est, sans conteste, un des écrivains français majeurs du XX^e^ siècle. Poète, romancier, essayiste, collagiste dans son abondante correspondance avec peintres, écrivains, musiciens et tant d'autres, il laisse une œuvre monumentale que les Éditions de la Différence ont rassemblée en 12 volumes de près de 1000 pages chacun. Il a enseigné la littérature française aux États-Unis, en France, puis à Genève, a expérimenté diverses formes d'écriture et a été un immense critique et un homme d'une culture et d'une puissance de vision fascinantes.

Les *Improvisations sur Michel Butor* sont le dernier volume de la série « Improvisations », nom que Michel Butor a donné à ses cours dispensés à l'université de Genève. Après celles sur Flaubert, Balzac, Rimbaud, Michaux, un collègue lui a demandé de consacrer le dernier volume, avant son départ à la retraite, à son propre parcours en traitant les problèmes rencontrés par les écrivains français depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. C'est ainsi qu'ont vu le jour les *Improvisations sur Michel Butor*. Ce qui est fascinant, dans ce volume, c'est que Butor s'y exprime avec une grande simplicité sur sa trajectoire. Destiné à ses étudiants, il n'y a pas meilleure introduction à son œuvre. Il y révèle ce qui a sous-tendu chacun de ses livres et quels en furent les soubassements. Publié aux Éditions de la Différence en 1993, repris dans le volume XI des *Œuvres complètes*, en 2010, puis dans collection de poche « Minos » chez le même éditeur, en 2014, cette nouvelle édition, avec une préface de Nathalie Piégay, à l'occasion du centenaire de sa naissance, redonne vie au personnage fascinant qu'il était que la préfacière décrit si bien sans l'avoir connu : « Il faut l'imaginer entrer dans un auditoire de l'université de Genève, dans le parc des Bastions, pour un cours sur Rimbaud, Flaubert, Michaux, dans sa salopette cousue par son épouse Marie-Jo qui l'a conduit en voiture depuis leur maison de l'autre côté de la frontière. Dans la poche un stylo Bic et parfois un mètre pliant en bois. Il a le trac, il l'a eu toute sa vie avant de commencer un cours. »

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com Téléphone : 06 60 40 19 16
Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr Téléphone : 06 62 68 55 13
Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre 33710 Bourg-sur-Gironde
Local parisien : 23, rue Bréa 75006 Paris

Diffusion et distribution : Paon diffusion.Serendip

Poésie francophone

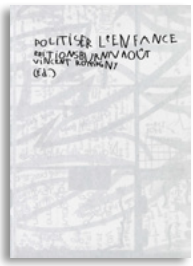
ET FAIRE FONDRE LE SYSTÈME

Aurel (illustrations Nathanæl Thevenot)

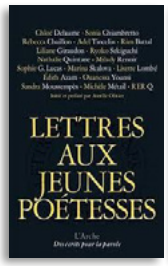
Dans une langue libre, inclusive et profondément incarnée, Aurel explore les traces des violences qu'ielle a vécu·e étant enfant, son héritage invisible et les chemins de la réparation.

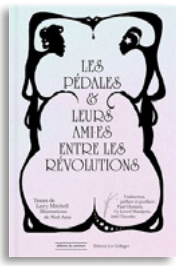
- **Format** ..... 120 × 180 mm
- **Nombre de pages** 120
- **Prix** ..... 9,80 euros
- **ISBN** 978-2-49353-434-7
- **Relecteurice (s)** ..... Coralie Guillaubez
- **Parution** ..... Août 2026

et faire fondre le système **est un recueil de poèmes intimes et incandescents, dans lequel la poésie devient pour Aurel un outil de survie et de transformation. Dans une langue libre, inclusive et incarnée, l'auteurice explore les traces de la violence qu'ielle a vécu·e étant enfant, son héritage invisible et le chemin de la reconstruction. Entre colère, tendresse et puissance politique, ce recueil ouvre un espace rare et nécessaire, celui où dire et écrire permet de faire fondre le système et fait exister d'autres manières de dire, de sentir et d'habiter le monde.**









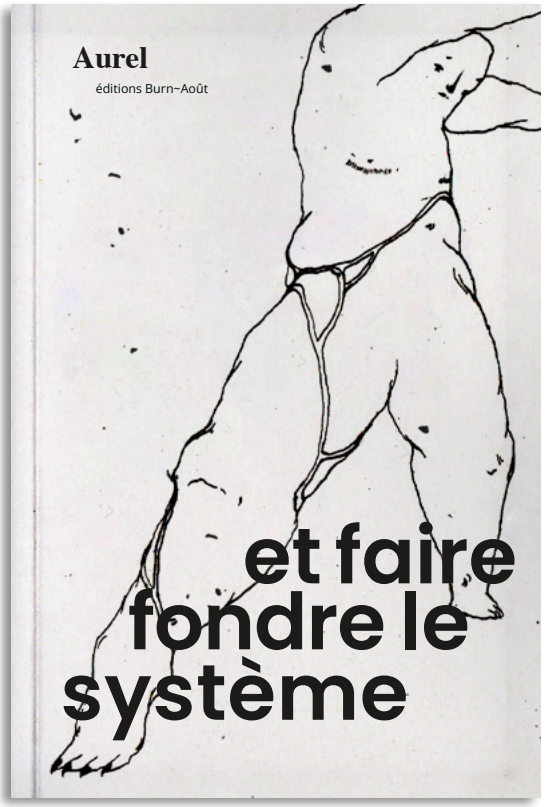
Argument commercial Aurel a aussi publié *On n'a que deux vies ; journal d'un transboy* aux éditions Cambourakis en 2023. Ielle est aussi læ coauteurice du texte « Tout ce dont on parle est bizarre » avec Charlie Tincelin-Perrier dans le recueil *Politiser l'enfance* (éditions Burn~Août, 2023). Ielle a également contribué au recueil *Lettres aux jeunes poétesses*, L'Arche, 2021 et cotraduit *Les pédales et leurs ami·es entre les révolutions*, éd. du communs, 2023



Dans la même collection :
La même en pire
Eugénie Zély, 2026

Roman d'amour enchâssé dans un roman noir, *La même en pire* est un huis clos dans lequel les confessions de chacune deviennent le procès des autres.

ISBN : 9-782-493534-27-9
12 €



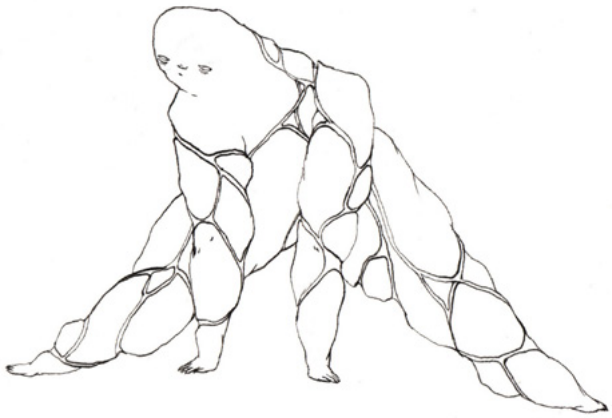
Thèmes abordés : Enfance, luttes queers, poésie, antipatriarcat, héritages transgénérationnels, soins, reconstructions intérieures, tendresse, luttes transformatives

Ouvrages similaires :
→ *Outrages*, Tal Piterbraut-Merx, Blast, 2021
→ *Falling Back in Love with Being Human, Letters to lost souls*, Kai Cheng Thom, The Dial Press, 2023
→ *tant qu'il reste quelque chose à détruire*, Mag Lévêque, Blast, 2022

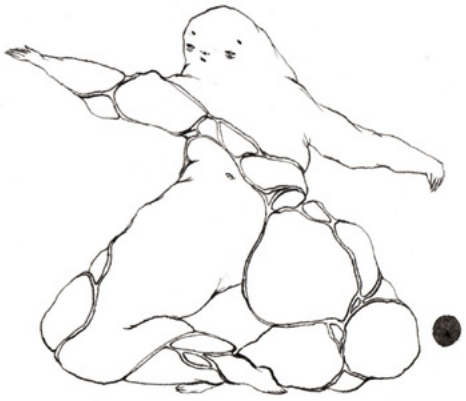
Biographie d'Aurel :
« Parfois on change de nom pour se protéger ; parfois on change de nom pour brouiller les pistes ; parfois on change de nom pour se détacher ; parfois on change de nom pour se mettre à jour ; parfois on change de nom pour essayer ; parfois on change de nom pour rigoler (parce qu'on n'est pas non plus dupe hein) ; en ce moment je m'appelle Aurel et pour ce livre je n'ai pas besoin de nom de famille ; je suis une personne blanche issue de milieux bourgeois ; un être trans non-binaire spirituel ; survivant·e de viol et de domination adulte ; plutôt valide dans le corps et parfois aussi dans la tête ; j'écris, je traduis, je parente ; je suis accro au mouvement et au changement ; j'aime me mettre au service ; j'ai la croyance que visibiliser les oppressions systémiques en moi et autour de moi ; c'est faire un pas vers le démantèlement de la suprématie blanche ; que c'est un travail corporel et spirituel ; politique et poétique. »

et faire fondre le système est illustré
des dessins à l'encre de Nathanæl Thévenot
qui viennent rythmer ce chemin
de remembrance et de fonte.

Ils décrivent un retour au mouvement,
au vivant et à la danse soutenu par la force
et la délicatesse du vivant.













EXTRAIT (NON CORRIGÉ), « J'observe les limites en briques solides et tranquillement infranchissables de mon corps »

j'écoute l'imprédictibilité de ses fatigues
sans appel ni adversité
il me signale et me prévient

je prends des pauses
je m'endors souvent
j'explore les récits stockés dans mes fascias
dans mes intestins
dans mon amygdale

il y a la terreur du géant qui pèse sur mon crâne
et m'aplatit le cerveau
il y a l'angoisse d'être enfermé·e dans une pièce sans issue
qui fait barre de plomb dans mon estomac
et se répand aussi un peu sur mon visage – à gauche

(ce sont mes tissus qui parlent
lorsque je leur en laisse le temps l'espace le silence
mes cellules se sont passé les contes fantastiques de mon enfance
de génération en génération
et elles me les partagent enfin
en faisant vibrer mes parois
en resserrant mes organes
en distordant ma vue

j'écoute)

je cherche à (re)brancher ma prise de Terre
stopper mes courts-circuits
détourner mon courant
remettre en circulation l'énergie qui bloque s'accumule
craque comme un orage

et qui va avec
angoisse
déréalisation
déconnexion

j'écris pour accompagner le flot
qu'il reprenne son cours tranquille
de barrage en barrage

déversement en source vers la Terre
pour station d'épuration naturelle

et aussi quand j'y pense
j'inspire et j'expire
j'écris
dans mon camion

lueur de frontale
banlieue de capitale
(il fait nuit tôt ici)

une bougie brûle
sur une carte postale à fond bleu
un caniche rose à lunettes de soleil
signe le V de victoire
et annonce

PAIX
AMOUR
TOUJOURS

le froid descend doucement
comme les gouttes à effet hypnotique sur la vitre
les noisettes finissent de tomber
comme l'énergie doucement

au printemps comme à l'automne
j'aime la sensation du passage
le changement de tonalité
l'éveil et la mue
la poussée et le relâchement

me glisser dans l'automne
laisser mes feuilles se décrocher
mes pluies s'écouler
sentir mon humus se recharger

lâcher prise

revenir doucement à moi
ranger et trier
commencer à organiser mon hivernation

les poils d'ours grandissent délicatement sur mon dos et mon torse
et viennent adéquatement remplacer
mon crop top Furby

alors mes larmes coulent

je garde de l'été la joie de sentir près de moi mes ami·es nouvelleaux
la sensation de la mer sur mon corps
les vibrations du camion
la mort de Mémé et la beauté des derniers moments

j'ai la tristesse
dans mon ventre
de l'enfant qui n'est pas resté·e

tous ces deuils dedans à faire
de toutes les tailles
vagues rapprochées

qui se déplient derrière le rideau de mon stress

la musique coule
me dégèle
et me pleure

je dis au revoir
encore et encore
aux boums dans la salle multi
aux copaines resté.es là-bas
aux idéaux ébranlés

mes ami·es fées sorcier.ères me manquent

revenir dans le système
jouer le jeu sans le jouer
CAF éducation nationale assurance maladie carte navigo
vomi

je pleure mon dégoût
je pleure pour nettoyer
j'essore encore et encore
ces trois dernières années-millénaires

chaque peau
chaque épaisseur

et je dépose la mue au sol
semi-transparente à mémoire de forme

(vous restez toustes bien au chaud dans mon cœur)

et je me dis que peut-être
gratification de la métamorphose
je sentirai la renaissance après
et pas le chaos
et pas la chute
et pas la fin
et pas la brume
et pas le vide

EXTRAIT (NON CORRIGÉ), « Ici et là, lever clarifié à 5h »

1h de mouvement
1h d'écriture
calé·e dans la salle de bain pour ne pas vous réveiller
carrelage blanc
chauffeuse et couverture tricotée quelque part dans une maison de Meuse
je pense aux récits romantiques
d'auteurices de l'aube
qui écrivent avant le début de leurs journées
forcément rudes longues astreignantes
avec l'assurance de créer des chefs-d'œuvre
– aubes épiphaniques et laborieuses

j'ai doublé la dose de magnésium
je dors mieux et moins,
mais on est loin du compte

alors je me glisse dans les fragments de temps à disposition
comme autant de brèches volées au monde
îlot après îlot
poème après poème
je funambule sur le fil précieux de ce qui veut s'écrire
et qui m'échappe si souvent
j'ai peur de te voir disparaître
de douter de t'avoir jamais senti sous mes pieds
je te cherche partout
comme un·e parent·e paniqué·e
son enfant perdu·e

petit fil dedans
là-dedans moi
depuis longtemps toujours

quand je me tais enfin
quand j'arrête de t'appeler et me pose au calme
là je te vois
tranquille
ton flot inchangé
présence imperturbable

là-dedans moi
le chemin des mots fragiles

et je me demande
c'est quoi écrire
quand dans ma bouche d'enfant
un adulte a posé son sexe
au lieu d'écouter mes mots

c'est quoi apprendre à réouvrir ma bouche
à me débarrasser de la culpabilité
de ce qui s'y trouve et de ce qui en sort

c'est quoi passer des années à confondre écriture et sexualité
et la culpabilité qui va avec

c'est quoi décider de me taire
puis d'extirper chaque mot de moi
et de les partager au compte-gouttes avec le monde

c'est quoi c'est comment en finir avec le silence et la culpabilité ?

et je me dis
c'est quand la bouche n'est plus qu'une bouche
les mots plus que des mots
les bites plus que des bites

c'est quand chacun·e reprend sa place

(et par bite j'entends aussi bien toustes celleux qui n'ont pas vu entendu perçu qu'il y avait une bite depuis toutes ces années et que c'était criminel et que s'interposer aurait juste été la base

car combien d'entre nous à avoir des bites dans la bouche
à ne pas pouvoir parler
à vomir à la place
ou bien à étouffer
ou à dissocier les yeux vides et grand ouverts
à avoir la sensation de trainer un cadavre purulent derrière elleux

et je me demande comment sont vos cadavres
s'ils sont aussi encombrants que le mien
s'ils sont plus légers
plus décomposés
incinérés peut-être

ce serait bien ça
incinéré
léger pratique transportable dans un sac même
j'aimerais bien incinéré

alors oui j'aimerais savoir ça
combien de bites dans combien de bouches
combien de cadavres de quelle taille et dans quel état
– Dexter où es-tu

avant que la discussion ne reprenne son cours
comme si de bite n'était

EXTRAIT (NON CORRIGÉ),
« Je te prête ma frontale »

tu la mets sur rouge
il est tard c'est la pleine lune
on n'arrive pas à dormir
tu écris en haut
j'écris en bas
on se guérit de nos histoires
on se pommade de nos mots
je t'envoie des pensées
de mon carnet à ton carnet

EXTRAIT (NON CORRIGÉ), « Gratitudes »

Lors d'un stage de Communication NonViolente radicale, Roxy Manning a proposé de nommer toustes celleux qui, par leur présence, leur travail, leurs ressources, soutenaient notre présence et notre disponibilité.

Ce travail de gratitude m'a marqué. Il fait particulièrement sens ici, car, sans le filet de sécurité qui s'est tissé peu à peu autour de moi ces dix dernières années, je ne sais pas si j'aurais pu si facilement sortir de l'amnésie et poursuivre le travail d'intégration de mes souvenirs traumatiques. Je ne sais pas si ce livre aurait pu s'écrire ou s'il aurait pu s'écrire ainsi.

Alors gratitude à vous toustes, les copaines de Bure, et à vous, les maisons communes, BZL, l'Affranchie, l'Augustine, la Gare, qui m'ont accueilli·e inconditionnellement toutes ces années. Grâce à vous, j'ai pu éprouver la sécurité matérielle et le soutien inconditionnelles, le partage des valeurs et leur mise en œuvre dans la matière. Vos présences collectivement indéfectibles et vos santés mentales aléatoires m'ont permis d'oser être là, comme il m'était possible, avec ma présence faillible et ma santé mentale aléatoire.

Gratitude à vous, Sarah, Vera, Hélène, qui m'avez offert à mon retour un nid temporaire, douillet et rassurant pour ma convalescence, nid dans lequel les premiers mots de ce livre ont pu commencer à s'écrire.

Gratitude à vous Joëlle et Christian qui m'avez donné la clef de mamaison.

Gratitude à toi, Aurélie, qui, durant ces années chaotiques, années de peu de mots et de doutes, a résolument continué à m'inviter à écrire, à me proposer des espaces d'expression, à répéter ainsi que mes mots avaient une valeur et une nécessité propres. Qu'ils étaient « attendus ».

J'ai la croyance que mes mots sont nos mots et que sans vos mots rien n'aurait pu se dire dans ces pages. Alors gratitude à vos mots déjà. Pour autant, il y a des livres un peu plus impossibles à écrire que d'autres. Ce qui touche à l'invisibilité, à l'oublié, au dénié a forcément des difficultés à se faire entendre et accueillir. La voix de ce qui ne doit pas être entendu porte mal ; sa vulnérabilité frise l'effritement et le cri sans son. Ça peine à se dire et à se lire ; il faut beaucoup répéter. Alors gratitude à toustes celle·eux qui s'efforcent de réduire le territoire du silence et notamment à Cécile Cée d'avoir, dans *Ce que Cécile* sait, articulé et dessiné implacablement les liens entre l'inceste et les violences systémiques.

Gratitude à toi, Nathanael, pour notre collaboration surprise. La présence de tes dessins est venue ouvrir mes mots à ton imaginaire [...].

L’arbre de Diane

L’arbre de Diane scrute la littérature sous toutes ses formes, écrites, sonores et multimédia, et explore ses connexions avec d’autres disciplines.
Celle-ci a trois collections : La tortue de Zénon, Les deux Soeurs et Soleil du Nord.
Une quatrième voit le jour, la collection **Horizons**, qui se veut sans frontière et sans limite. Totalement libre, elle ouvre grand les portes de l’imagination et de la création.

Annonce de parution



Mackenzy Bergile
Autothérapie
traité hallunciné de la mémoire et du geste

Date de sortie : septembre 2026
ISBN : 978-2-930822-45-7
Format : 11 - 18 cm
Prix : 15€
Volume : 120 pages
Conception graphique : Meriem Steiner
Illustration de couverture :

Autothérapie se déploie à travers des poèmes sensibles, où se greffent des histoires intimes à la grande Histoire. Le livre avance par fragments, répétitions et déplacements, tissant un espace où mémoire individuelle et mémoire collective se répondent.

Dans un « je » instable, jamais totalement donné, ce livre construit une écriture de l’aventure, traversé par l’absence et la discontinuité. Les mots y deviennent des tentatives de maintien, cherchant à survivre à une mémoire qui s’efface, se transforme ou se recompose.

À la croisée de la poésie et de texte analytique, *Autothérapie* propose une forme ouverte, où l’écriture ne fixe pas, mais accompagne les mouvements d’une identité en devenir.

Mots-clés

Autoportrait déplacé, intime/collectif, regard, fragmentation, mémoire, spiralisme, corps, paysage, relation

Oeuvres connexes

Oiseau schizophone de Frankétienne ; *Cahier d’un retour au pays natal de* Aimé Césaire ; *The Self-Portrait: A Cultural History* de James Hall

Biographie

Mackenzy Bergile est un artiste interdisciplinaire franco-haïtien — chorégraphe, pianiste, dramaturge et poète — dont la pratique interroge les enjeux de mémoire et de transmission à travers le corps et le geste. Formé à la fois à la danse traditionnelle haïtienne, aux danses afro-américaines et contemporaines, à la musique classique et aux arts visuels, il développe une œuvre à la croisée de la performance, de la recherche théorique et des arts visuels.

Son travail s’articule notamment autour d’une approche de l’autoportrait, conçu comme une forme déplacée et lacunaire, où l’intime se construit à partir de fragments, d’images et de récits partiels. À travers des dispositifs visuels et textuels, il explore les manières dont les histoires individuelles et collectives circulent, se transforment et se rejouent dans le temps.

© 2026 L’arbre de Diane éditions
Avenue Van Becelaere 184
1170 Boitsfort – Belgique
larbrededIane@gmail.com
www.larbrededIane.be

Diffusion-distribution (France-Belgique-Suisse)

Serendip Livres
21bis rue Arnold Géraux
93450 L’ÎLE-ST-DENIS
FRANCE

Contact
contact@serendip-livres.fr
+33(0)1 40 38 18 14
www.serendip-livres.fr

l’arbrededIane_editions

L’arbre de Diane

Lorsque mon geste caresse l'eau de la mer
je ne touche ni fraîcheur ni repos
je ne caresse rien qu'un hurlement
un hurlement liquide
un hurlement sans fond
un hurlement ancestral qui me perce jusqu'à l'os
jusqu'à l'os sans os
jusqu'à la racine sans sol
jusqu'à la mémoire étranglée de sel.

Je touche une faille
une clameur
un gouffre en boucle
une morsure mouillée d'histoire muette
une houle de torsions
de contorsions
de corps en transes jetés en offrandes aux soutes sans ciel.

Lorsque mon geste caresse l'eau de la mer
je convoque des silhouettes sans noms
je convoque des rituels éventrés
je convoque des gestes morts dans le fond des cales
des paroles emmêlées à des chaînes
des veines qui pleurent en silence
des rires en cage dans un zoo d'opéra
des chants amputés de pulsations tambouresques
Je ne nage pas
je ne flotte pas
je m'enfonce debout dans l'eau comme on entre dans un gouffre
je m'engloutis volontaire
je suis le plongeur d'absences
le marcheur noyé de mémoires étouffées.

Fondu en noir

Je me cherche dans les ports.
Pas dans les ports d'arrivée —
dans les entrepôts de silence fané,
là où les casiers suintent encore
des membres pliés,
des regards encagés,
des langues arrachées à leur propre alphabet.

L’arbre de Diane

L’**arbre de Diane** scrute la littérature sous toutes ses formes, écrites, sonores et multimédia, et explore ses connexions avec d’autres disciplines.
La collection ***Les deux Sœurs*** entend révéler des voix issues des communautés de genre minorisées : celles qui s’identifient en tant que femmes, et celleux qui ne s’y retrouvent plus mais restent solidaires. Cette collection se veut complice dans le partage et dans les liens tissés avec des artistes et magicien·ne·s habitant poétiquement le monde d’hier, d’aujourd’hui et de demain.

Annonce de parution



Victoire de Changy
ma tristesse prend feu

Date de sortie : septembre 2026
ISBN : 978-2-930822-44-0
Format : 11 - 18 cm
Prix : 15€
Volume : 120 pages
Conception graphique : Meriem Steiner
Illustration de couverture : Annabelle Guetatra

Après le succès de *La paume plus grande que toi*, qui racontait sous forme de scansions la découverte de la maternité in et out, Victoire de Changy revient à la forme poétique avec *Ma tristesse prend feu.* Si ses enfants sont à nouveau partie prenante d’une partie du texte, prolongeant les sensations du premier recueil, la thématique s’est élargie à un rapport, tout universel à nouveau dans sa singularité, au monde et à ce qui le compose. On y découvre des réflexions sur l’écriture, sur le droit à la tristesse, sur la nuit, sur une vigilance persistante qui tout à la fois pèse et fonde la création.

Biographie

Victoire de Changy est née en 1988 à Bruxelles où elle réside toujours.
Elle publie, depuis 2017 :
• des romans (*Une dose de douleur nécessaire*, Autrement, finaliste du prix Rossel, *L’île longue*, Autrement, finaliste du prix littéraire de l’U.E., *Immensità*, finaliste du prix des lycéens),
• de la poésie (*La paume plus grande que toi*, L’arbre de Diane),
• un essai (*Subvenir aux miracles*, Cambourakis)
• et des albums jeunesse (*L’ours Kintsugi*, Cambourakis, finaliste du prix Sorcière, *Le bison non-non*, Cambourakis, *Collections*, La Partie, lauréat du prix Suisse de littérature de jeunesse).
Elle écrit également dans des ouvrages collectifs, des histoires podcastées et occasionnellement dans la presse. Elle porte aussi parfois ses textes à la scène.
Elle a multiplié les métiers autour de l’écriture, a travaillé plusieurs années aux côtés de Mélanie Godin aux Midis Poésie, et tient, depuis 2022 et avec son mari Romain Detroy, la librairie Les Yeux Gourmands, à Saint-Gilles.

Mots-clés
écriture, maternité, création, poésie, quotidien, santé mentale

Oeuvres connexes
Poésie et création, Roberto Juarroz
Cahier jaune, Alejandra Pizarnik
Caisse claire, Antoine Emaz

© 2026 L’arbre de Diane éditions

Avenue Van Becelaere 184
1170 Boitsfort – Belgique
larbredediane@gmail.com
www.larbredediane.be

Diffusion-distribution (France-Belgique-Suisse)

Serendip Livres
21bis rue Arnold Géraux
93450 L’ÎLE-ST-DENIS
FRANCE

Contact
contact@serendip-livres.fr
+33(0)1 40 38 18 14
www.serendip-livres.fr

l’arbredediane_editions
L’arbre de Diane



Extraits

Elle est venue comme ça, dans un mi-sommeil dont je me suis brièvement extirpée pour la noter, cette phrase, ma tristesse prend feu, omise immédiatement en replongeant puis redécouverte sans l'avoir cherchée quelques jours plus tard. Je me suis souvenue à quelle tristesse je faisais référence alors, et à quel feu, je sentais confusément que ce chagrin-là se transformait, très discrètement, par son côté, en une forme de colère et de frustration. Je me suis demandé qui de la tristesse ou de la colère serait la plus féconde, de qui, je personnifiais ces émotions, j'allais pouvoir user.

-

Car je veille, car je guète : j'écris.

(car j'écris je veille je guète)

-

Triste ou lucide ? (du latin lucidus, clair, brillant, lucere (briller, luire)
Et d'ailleurs : éclat, dans le sens lumière vive ou brisure ? Je n'y avais jamais pensé. C'est toujours la première définition qui m'apparaît.

Crédits photo : Cécile Hanquet

© 2026 L'arbre de Diane éditions

Avenue Van Becelaere 184
1170 Boitsfort – Belgique
larbredediane@gmail.com
www.larbredediane.be

Diffusion-distribution (France-Belgique-Suisse)

Serendip Livres
21bis rue Arnold Géraux
93450 L'ÎLE-ST-DENIS
FRANCE

Contact
contact@serendip-livres.fr
+33(0)1 40 38 18 14
www.serendip-livres.fr

l'arbredediane_editions
L'arbre de Diane

1.

J’ai besoin que les choses soient coiffées, je ne suis jamais la dernière à partir, je cadre instinctivement, je quitte les lieux sans attendre un signal une personne une autorisation, je ne laisse pas les rendez-vous s’étirer seuls, je suis résolue quel qu’en soit le sujet, j’alterne trois parfums (un sensuel un propre un rond), je ne suis pas une intellectuelle, je maintiens l’illusion d’avoir le choix | d’être choisie à défaut, les dissonances m’anéantissent, je ne sais pas *jouer* même si, bien sûr, j’adore **jouer**, je vois même quand je ne regarde, les paroles vides m’entaillent, je dis que la langue est digne, je compte et tiens compte de toutes les épaisseurs des autres, je n’ai pas le sourire automatique, je rêverais d’être dupe, j’oscille entre une absolue certitude et un doute assidu, jamais je n’hésite (à faire, dire, choisir, quitter, acheter, embrasser), la symétrie m’angoisse mais j’ai besoin que toute chose soit droite, non, *oblique* me semble exact, rectiligne mais ascendant, comme ça :

2.

Elle est venue comme ça, dans un mi-sommeil dont je me suis brièvement extirpée pour la noter, cette phrase : *ma tristesse prend feu,* omise immédiatement en replongeant puis redécouverte sans l'avoir cherchée quelques jours plus tard. Je me suis souvenue à quelle tristesse je faisais référence alors, et à quel feu, je sentais intuitivement que ce chagrin-là se transformait, très discrètement, par son côté, en une forme de colère et de frustration. Je me suis demandé qui de la tristesse ou de la colère serait la plus féconde, de *qui,* je personnifiais ces émotions, j'allais pouvoir **user**.

3.

La nuit a toujours été une question qui piétina (piétine, piétinera) mes journées : mes pensées, mon travail, ma vue, ma robustesse, mon adéquation aux mondes (j'emploie le pluriel à dessein), aux choses et aux autres.
J'ai un souvenir très ancien des heures à les compter et de la menace des actions du lendemain à mener, par-delà une fatigue que personne, me semblait-il, ne pouvait comprendre ni partager. Je me revois monter dans le lit de ma mère, je me souviens que le lit était haut, qu'il fallait m'y hisser, atteindre son sommeil à elle, effectif et lourd, toujours. Attendre qu'elle me perçoive à ses côtés, recevoir, pour me bercer, sa main dans mon dos, vaine, bien que ce geste me reste encore, aujourd'hui que ma mère ne m'embrasse ni ne me touche plus.

Rdv Lundi

MODESTA



Anthologie de poèmes (zines, micro-éditions, inédits) de la collective bruxelloise Modesta.

PRÉSENTATION

Pour ce recueil, Modesta a sélectionné un ensemble de textes parmi tous ceux qu'elles ont écrits depuis leur première publication en 2021 (elles se sont réunies chaque lundi pendant plusieurs années avec une rigueur qui restera gravée dans leur mémoire collective). Leur histoire est singulière, il y en a qui sont extraits de formes plus longues, certains sont issus d'ateliers d'écritures. Leurs textes existent grâce à un travail collaboratif d'édition: relectures, soutien, conseils et cadre de travail permis par la structure de la collective. C'est pour toutes ces raisons que les textes ne sont pas signés individuellement, même s'ils ne sont pas issus d'une écriture collective à proprement parlé.
En tant qu'autrices, elles revendiquent la nécessité de faire ensemble dans leurs pratiques d'écriture. Besoin de collaborer pour lutter contre l'individualisme du monde artistique patriarcal et capitaliste dans lequel on évolue. Écrire au nom d'une collective leur permet
d'avancer avec une identité plurielle, faite de leurs ressemblances et de leurs singularités, et de créer dans un espace de lutte, d'amitié et de joie.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- coédition Sabot/Modesta permettant le lancement de la maison d'édition Modesta, qui mettra en avant de poésie féministe et collective
- première parution (en contrat éditeur) des cinq jeunes autrices bruxelloises composant la collective Modesta
- recueil assemblant des textes issus de fanzines, de livres micro-édité (diy) et d'inédits
- poésie contemporaine narrative, engagée, comique et dramatique, sur le quotidien de jeunes femmes à Bruxelles travaillant en collaboration étroite
- traitement souvent amusant de sujets sérieux touchant

AUTEUR(S)

Modesta est une collective d'écriture bruxelloise. Elle est née en 2021. Depuis, il s'est passé pas mal de trucs. Aujourd'hui on est cinq, toujours dans notre ville et on n'a pas encore gagné le prix Goncourt mais on s'amuse bien. On avait envie ici de raconter, concrètement, ce que c'était que de fonder une collective d'écriture avec ses copines. Modesta, c'est le nom du personnage principal du roman "L'Art de la Joie" de Goliarda Sapienza.

Domaine : Poésie

Genres : Poésie contemporaine, Francophone, LGBTQIA+

Mots clés : Vie quotidienne et société, Francophone, Étranger, Poésie contemporaine, Féminisme

Format : 120 x 185 cm

Pages : 96

Détails de la fabrication : off-set

Prix : 12,00 €

ISBN : 9782492352201

Livre connexe : 183 lundis

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Écureuillette

c'était un soir où j'allais
aux bars

derrière la place de l'église
en face des étangs
il y a un carré d'herbe qui sent la bière, la pisse
un ou deux arbres au milieu
et là sous une branche

j'ai vu la forme d'un écureuil

selon mes observations les écureuils qui sautent d'arbre
en arbre sont encore mieux que
aller seule au cinéma, s'endormir tout de suite dès
qu'on ferme les yeux
pleurer quand on ne s'y attend pas

cet écureuil ne gambadait pas

le petit corps orange était pendu
le cou serré par une corde
le poil humide plaqué sur la chair grise

je n'avais plus soif
j'ai enfoncé ma casquette sur ma tête
je me suis accroupie j'ai cherché une lettre d'adieu

ma sœur est venue
elle a toujours un opinel elle pense qu'elle vit dans la
forêt

en vrai elle vit dans une maison avec une cheminée
on a trouvé sur le parvis une canette de 50 centilitres
l'opinel de ma sœur
l'a découpé en deux
ça a fait un caveau bateau métal
taille écureuil exactement

au petit pendu on lui a mis une cape de princesse un
chapeau de marin
dans son cercueil berceau
il se taisait comme un noyau dans sa coquille comme
une porte la nuit

on l'a poussé sur l'étang
il a pris le large on a repris la route pour les bars
on a bu sans lui il a
trinqué pour nous

Sous un lila

j'ai une maison abolie
elle se situe sous un lila
elle est bleue terre
et quand on passe ses doigts dessus, il nous en reste un peu sur la peau
elle est morte mais elle continue de pousser
comme une plante urticante

dans ma maison indocile il y a des canapés et des tapis,
du verre brisé
pas grand chose ne reste aux murs
il y a des tables de bois de pin dont les pieds ont été sciés et plantés ailleurs

dans ma maison brutale
j'ai laissé de vieux chiffons, des capes somptueuses et des boutures que j'avais eu en cadeau
je me rappelle que sur un appui de fenêtre j'ai laissé une photo beaucoup regardée
à laquelle je tenais

autour de ma maison inachevée
il y avait des champs et le bruit du vent
il y avait aussi un chemin d'eau sur lequel on n'allait jamais
on observait pourtant des grenouilles

de ma maison abolie il me reste
des échardes et les fenêtres que j'ai pris avec moi
il me reste des éclats de voix et des odeurs de cafés
froids
une impression de sommeil
des cernes
une toute petite cicatrice sur le dos de la main

dans ma maison enterrée
il n'y a jamais eu l'été

art&fiction

rayon
littérature suisse

genre
spoken word

parution
13 octobre 2026

Portrait



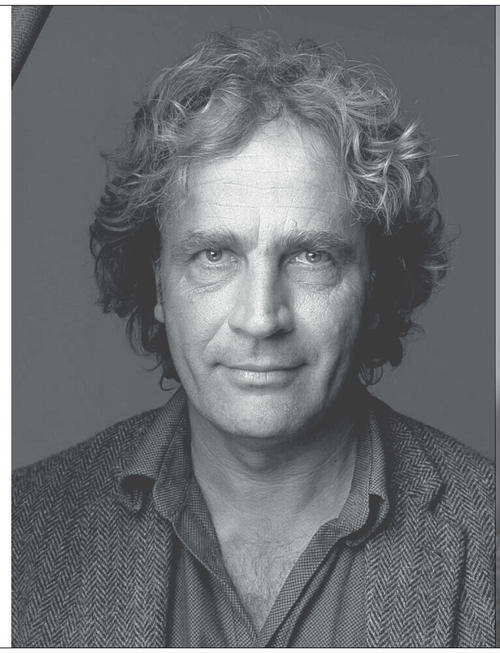
ANTOINE JACCOUD

ALEX CAPUS (TRAD.)

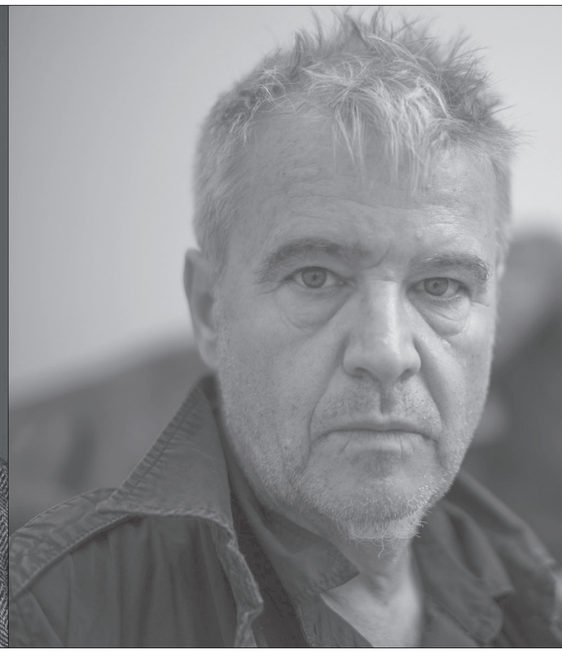
Bon mot

Bon mot (en allemand : Bonmot) :
le nouveau livre d'Antoine Jaccoud
a le goût de l'Ovomaltine
– de la dynamite !

Version bilingue fr/ch



© Marco Grob



© J.-C. Péclet

Écrits pour le micro et la scène, ces textes décrivent, par l'absurde et l'ironie, des réalités palpables de notre pays sans pour autant tomber dans la caricature. Un homme au chômage annonce à son office de placement son désir de devenir influenceur ; un représentant d'Exit est renvoyé à la maison sous prétexte qu'il est en retard et mal habillé… L'ouvrage est bilingue : il entend rendre hommage au collectif Bern ist überall, ce groupe de spoken word helvétique au sein duquel, à la suite de Laurence Boissier, Antoine Jaccoud a représenté ce que les collègues d'outre-Sarine appellent la Romandie ou, plus familièrement, les Welsches. Avec ce groupe d'auteur·ices et de musicien·nes couronné de nombreux prix littéraires, il écume depuis vingt ans les scènes de Suisse et déploie sa littérature sur le seul mode qui lui paraît vraiment désirable : celui de l'engagement généreux, critique et de l'humour.

« Antoine Jaccoud nous touche droit au cœur, car dans ses petits drames, il pose les grandes questions – celles qui nous concernent tous. »
(Alex Capus)

Antoine Jaccoud est un écrivain, dramaturge et scénariste vaudois. Il a reçu un Prix du cinéma suisse pour le film Home co-signé avec Ursula Meyer en 2008. Il est par ailleurs récipiendaire du Prix de Littérature de la ville de Berne en 2011 et a publié les ouvrages suivants chez art&fiction: *Après l'Averse* (2023), *Au K2* (2024), *Laurence Backstage* (2025).

Alex Capus est un journaliste et romancier franco-suisse qui écrit principalement en allemand. En 1997, il publie son premier roman Munzinger Pascha qui sera suivi par de nombreux contes et romans. Sa dernière publication *Au Sevilla Bar* (traduit de *Das Leben ist gut* en 2019, publié chez Actes Sud), est une variation autour de son expérience de cafetier au Galicia Bar à Olten où il présente également de nombreuses performances. Son dernier ouvrage *Susanna* paraît en 2022 aux éditions Carl Hanser Verlag, Münich.

édition bilingue fr/ch
coédition Der gesunde Menschenversand, Lucerne
bandeau Flynn Maria Bergmann

collection Spoken word
format 13 x 18 cm, env.200 p., broché
isbn 978-2-88964-120-8
prix CHF 23 / € 17

mots-clés Bern ist überall, Suisse, humour noir, performance

références connexes Laurence Boissier, *Safari* (art&fiction, 2019) ; Antoine Jaccoud, *Country* (éd. d'autre part, 2016) ; Rebecca Balestra, *Minuit Soleil (*art&fiction, 2024)

Antoine Jaccoud | Bon mot **Extraits**

mise en page non définitive

Asile

Les premiers réfugiés états-uniens, on les a mis dans des hôtels, et dans les campings qui disposaient de caravanes inoccupées.
Mais bientôt une deuxième vague, puis une troisième ont embarqué sur des navires de fortune, puis se sont présentées aux postes-frontières de Vallorbe ou de la vallée de Joux.
Désormais gouvernée par le Rassemblement national, la France n'avait pas voulu d'eux.
Ces réfugiés-là ont été moins bien accueillis toutefois, parce qu'ils n'étaient pas tous de race blanche, contrairement à la première vague. Certains, tels que les Haïtiens en provenance de New York ou de Chicago, avaient beau parler le français, cela n'était pas considéré comme suffisant pour leur intégration. *« Yankees go home ! »*, criaient les militants de l'UDC venus les repousser dans les forêts du Risoux.
Après quelques mois d'une ouverture relative aux réfugiés américains, les autorités fédérales décidèrent de verrouiller les frontières afin d'éviter tout…
appel d'air, selon la formule consacrée.

Si j'avais su

Ah si j'avais su

pour les croquettes
pour les coups
pour la muselière et le collier étrangleur
pour le surpoids
pour les régimes
et le chenil

Ah si j'avais su

pour la culotte sur le cul quand je saignais du cul sur le parquet
pour l'ennui seul à la maison
pour la monotonie des journées
pour la monotonie des promenades dans le quartier
pour les heures passées à attendre – au pire à guetter un sucre – sous la table du bistrot
pour les retours au foyer, le maître enivré au bout de la laisse
pour les caresses données sans consentement par les badauds
pour les heures de voyage dans le Renault Espace
les vomissements sur le siège
et les petits manteaux honteux sur l'échine

Ah si j'avais su

pour le vétérinaire
la fourrière
et les vaccins

si j'avais su pour la castration
si j'avais su pour la stérilisation
si j'avais su pour les croisements dégoûtants avec ma mère, avec ma tante, avec la sœur de ma mère, de ma tante et d'autres membres de la famille encore

Ah si j'avais su

pour l'euthanasie

pour leur petitesse
pour leur violence
pour leur cupidité
pour leur orgueil
pour leurs obsessions de propreté

leurs obsessions de pureté
leur haine des mélanges
leur haine du présent
leur goût pour tout cochonner
pour tout foutre en l'air
et jusqu'à leur niche
leur haine de la vie
au fond

Si j'avais su

pour leurs passions tristes
si j'avais su pour tout cela

Mais personne ne me l'a dit
personne n'a rien dit

le cocker des Sanchez n'a rien dit
l'épagneul des Bertholet n'a rien dit
le rottweiler des Stürm n'a rien dit
et le teckel de la concierge non plus
et le saint-bernard du chanoine du Saint-Bernard non plus

Rien dit
pas un mot
pas un wouah
pas un wouah wouah
pas un signe de l'oreille
ou de la queue
ou des trois en même temps

Et pourtant Dieu sait s'ils ont tous et toutes la gueule ouverte quand il s'agit de gueuler

sur les moutons
sur les enfants
sur les vélos
sur les rôdeurs et les Roms
devant la Migros
devant le domaine agricole
ou même sous la lune et les étoiles

rien dit
rien dit du tout

Parce que si j'avais su

moi qui n'aimais pas les moutons

Antoine Jaccoud | Bon mot **Extraits**

mise en page non définitive

moi qui n'aimais pas les avalanches
moi qui n'aimais pas les malvoyants
moi qui n'aimais pas les agents de sécurité
moi qui n'aimais pas donner la patte
moi qui n'aimais pas les léchouilles sur leur peau parfumée

moi qui n'aimais rien d'eux, somme toute

moi qui n'avais, au fond, que des plaisirs simples

me rouler dans la merde
bouffer des trucs qui puent
renifler les arbres et le derrière des collègues
courir après les bovins, les chats ou les écureuils
m'accoupler avec des bâtards
faire caca où et quand bon me semble
et jouer au loup, pour rire, de temps en temps

si j'avais su tout cela.

...

Encore dix années de laisse

et je m'en vais.

Antoine Jaccoud | Bon mot **Extraits**



America

D'abord
on a mâché du chewing-gum
plutôt que du tabac
comme les Américains.

Et puis on a écouté du jazz
plutôt que du jodel ou des cantiques
comme les Américains.

Et on a fumé des Lucky Strike
et des Marlboro
et des Camel
plutôt que nos pipes
comme les Américains.

Et ensuite on a porté
des blue-jeans
plutôt que nos tristes pantalons de flanelle
comme les Américains.

Et on a porté des t-shirts
et des sweat-shirts
avec marquées dessus
des choses comme
Ohio University
ou alors Florida Beach
ou encore Pacific Academy.
On ne savait pas très bien
ce que ça voulait dire
mais au moins on faisait
comme les Américains.

Et puis on a écouté
Bob Dylan, et Joan Baez
et Jefferson Airplane
plutôt que Mireille Mathieu
ou Johnny Hallyday
comme les Américains.

Et pour avoir l'air cool
on a porté les cheveux longs
et fumé du haschich
et jeté nos soutiens-gorge par la fenêtre
comme les Américains
et les Américaines.

Et dans la foulée
on a pratiqué l'amour libre
et professé la paix
sur la terre entière
« Peace and love
Peace and love »
qu'on disait
comme les Américains.

Et tant qu'on y était
on a porté des casquettes
(enfin, pas moi)
comme les Américains
et on s'est mis au *four-wheel drive*
pour aller pique-niquer
comme les Américains.

Mais voilà que peu à peu
on a commencé à manger
de la merde
comme les Américains.

Et on est devenus gros
comme les Américains
et diabétiques
comme les Américains.

Et tant qu'on y était
on est devenus bigots
comme les Américains
on est devenus racistes
comme les Américains
et même un peu fascistes
comme les Américains

et même un peu fous
capables de vider une mitraillette
sur nos copains d'école
ou d'affirmer
que la Terre est plate
comme les Américains.

Alors on s'est demandé

si on ne s'était pas un peu trompés
sur les Américains
et on a voulu essayer autre chose.

On aurait bien essayé la guerre
pour faire comme les Russes
mais on manquait un peu de vigueur pour ça.

On aurait bien essayé la surveillance aussi
pour faire comme les Chinois
mais on aimait bien se cacher un peu
pour faire l'amour ou faire caca.

Alors on s'est mis à l'Europe
c'est pas facile tous les jours
y a des hauts et des bas
de la *rakia* comme de la mozzarella
de la baguette comme du smorgasbrod
c'est un peu le bordel
mais un jour peut-être on y arrivera
à faire comme les Européens.

Antoine Jaccoud | Bon mot **Extraits**

mise en page non définitive

Altersheim

Une fleur violette dans le dos de Madame Regamey.

Une immense tête de mort sur la fesse gauche de Mademoiselle Imholz.

Un petit diable sur l'omoplate de Monsieur Ferrari.

Une boucle en or dans le nez de Monsieur Boillat.

Un scorpion rouge et bleu sur le cou de Madame Dos Santos.

Une perle de chez Swarovski ssssssur la langue de Madame Amstutz.

Et un piercing dans le clitoris de Madame Oberli.

On est dans une maison de retraite helvétique,

en 2063,

après Jésus-Christ.

Antoine Jaccoud | Bon mot **Extraits**



Ikea

L'autre jour, j'avais besoin de meubles, alors je suis allé chez Ikea.

C'est bien Ikea,

ce n'est pas cher.

Et puis on trouve tout

à Ikea.

J'ai par exemple acheté :

une lampe Kassett
une armoire Näsum
une bibliothèque Lycka

ainsi que

une armoire à deux portes Dokument
une armoire à trois portes Sameapuur
et un meuble télé Skubb.

J'aurais pu m'arrêter là, mais le caddy était grand et on a toujours besoin de quelque chose à la maison.

Alors je me suis encore laissé tenter par

un meuble de salle de bains Anordna Lyx
un tapis Anordna Mest
une chaise Baren
une chaise Bagis
et une autre petite chaise Barnslig pour le corridor.

J'étais très content de mes achats, du coup, j'ai encore pris

un tabouret Fabler
que je trouvais plus joli que le tabouret Fabler Anka

et puis

une lampe de bureau Ektorp
ainsi qu'un support à ordinateur Karlstad.

Une fois que j'ai eu toute cette marchandise, je n'ai pas pu m'empêcher de faire un dernier tour dans les rayons.

C'est ainsi que j'ai encore fait l'acquisition

d'une lampe de chevet Bumerang
d'une table basse Bjärnum
ainsi que d'un tapis pour les WC Blecka.

J'allais passer à la caisse lorsque j'ai vu qu'ils faisaient des rabais énormes sur des pièces isolées.

Alors j'ai encore pris

un paillasson Brallis
une poubelle Förhöja
un porte-verre à dents Rationell
ainsi qu'un porte-parapluies Grundtal.

J'ai laissé en revanche

une étagère Asker
et un tabouret de salle de bains Alvine

qui ne me plaisaient pas tellement.

Devant la caisse se trouvait un petit rayon de nourriture.

J'en ai profité pour prendre deux tubes de pâte de poisson

Kvartal

ainsi que des biscottes

Vitaminer

et puis je suis passé à la caisse.

J'étais un peu fatigué.

Heureusement, il y avait une cafeteria, alors j'ai poussé mon chariot jusque-là et j'ai demandé un :

Espresso met melk unt suger… !

Antoine Jaccoud | Bon mot **Extraits**

Zone de confort

L'autre jour j'ai mis ma veste de Gore-Tex, mon casque, mes lunettes, mes chaussures de montagne, je me suis recouvert le visage d'une crème protection 5, et je suis sorti de ma zone de confort.

J'avais pas envie au départ.
Mais tout le monde m'y a encouragé.

« Il faut absolument que vous sortiez de votre zone de confort », me disait depuis des mois ma monitrice de fitness.
« Essaye de sortir un peu de ta zone de confort », suggérait mon coach de vie.
« Quittez votre zone de confort », me répétait ma psy.

Alors j'y suis allé.

Bon, on en fait tout un plat, de cette zone d'inconfort. Moi j'ai trouvé ça un peu surfait, franchement.
Je me suis dépassé un moment, bien sûr, j'ai pris des risques.
Je me suis confronté à moi-même.
Je suis allé chercher *tout au fond*, comme on dit, mais alors vraiment tout au fond.
Il ne restait plus grand-chose à la fin.
Un peu comme les fondues, quand y a pas assez et qu'on est beaucoup autour de la table.

Et puis j'ai rencontré Mike Horn bien entendu.
Et puis Sylvain Tesson.
C'est des rois, là-bas, ces deux. Il faut les voir.
Et puis celle qui marchait avec son chien, aussi, j'ai oublié son nom. Celui du chien aussi, d'ailleurs.
Ah oui, Sarah Marquis.
Elle est sympa.
Le chien, je ne sais pas, je ne m'en suis pas beaucoup occupé.

Et puis ensuite, j'ai commencé à m'ennuyer.

Tous ces vertiges, ces essoufflements, ces coups de chaud, ces coups de froid, ces frayeurs.
Ces barres énergétiques, aussi, une ça va, mais vingt par jour…
Et puis ces discussions sur la grandeur de l'homme, les sommets, et le sponsoring.
Et puis cette odeur de transpiration qui vous imbibe tout.
J'ai commencé à m'ennuyer sec.

Alors j'ai pris mes cliques et mes claques.
J'ai dit au revoir à mes camarades d'inconfort.



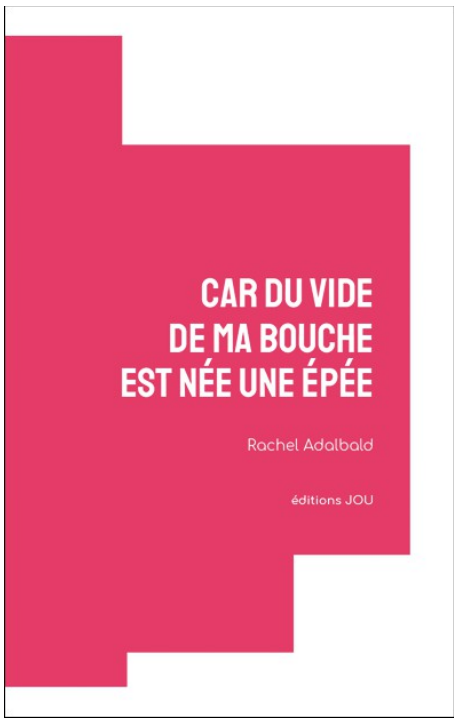
Salut Mike ! Ciao Sylvain ! Bisous Sarah ! Bisous le chien.
Bonne chance pour la suite ! Faites gaffe quand même… !

Et je suis retourné dans ma zone de confort.

Tout était là, à sa place. Rien n'avait bougé.
On est quand même bien dans sa zone de confort, je me suis dit.
Il y avait un débat à la télé, une discussion sur la prévoyance professionnelle.
C'était passionnant.
J'ai regardé presque en entier.

Et puis ensuite j'ai fini ma série danoise sur Netflix.
The Smorgasbrod, ça s'appelle.
On en est à la 8e saison.
L'histoire d'une inspectrice sourde et muette qui enquête sur une affaire de nouveau-nés retrouvés gelés dans une rivière, près d'Aarhus.
Je me suis endormi dessus.
Je me suis réveillé au milieu de la nuit, j'avais la télécommande à la main.

Des fois trop de confort, ça vous ramollit quand même un peu.



éditions JOU

Car du vide de ma bouche est née une épée

Rachel Adalbald

96 pages
11 euros
ISBN : 978-2-492628-16-0
Diffusion-Distribution SERENDIP-LIVRES
à paraître le 13 octobre 2026

Ce texte s'ordonne autour de quelques motifs centraux comme le devenir chien.ne (au sens de Deleuze et Guattari, un travail sur soi qui nous emmènerait par-delà le sujet que nous sommes, une façon d'instaurer d'autres rapports au monde), parfois, on croit qu'on aime des gens, et parfois, on croit qu'on n'aime personne, comme la réinvention de ce qu'on essaie d'être à travers les fictions qui nous inondent. On dit «je» et parfois on chante, mais on chante des chants émanant d'une personne qui serait restée trop longtemps les yeux rivés sur son smartphone, les chants d'une personne qui se soulage dans son bain, les chants d'une personne qui lève sa canette de soda lorsque le ciel devient mauve. En outre, je crois que ce texte se présente aussi comme une ironie poétique. Poète.sse, mais pas trop. Poème, mais en rigolant. Une façon de déclarer à la poésie : «oui, je t'aime, mais détends-toi un peu». Il faudrait voir les différents poèmes comme les diffractions d'un même tout, les pièces d'un même puzzle. Pour autant, tout poème ne répond pas à tout poème.

Rachel Adalbald porte des sacs à dos et agite souvent la main sans que l'on comprenne ce qu'elle veut signifier. Elle est née avant l'an 2000. Elle lit des mangas et lit Bolaño et récite Artaud dans la rue – et la liste est assez longue, mais on va la poursuivre encore un peu –, elle boit du café et voit des films et glande dans les théâtres : parce que cela rend la vie plus cool.

Extrait :

ceci est un livre

je suis un·e chien·ne qui n'aime pas les livres, un·e chien·ne qui les mord et les déchiquette et les réduit en morceaux, ouais,

un iench qui prend les devants, qui n'obéit pas, qui étrangle les arbres avec sa laisse

(déso les arbres)

et qui court, loin loin, jusqu'à disparaître dans la forêt, jusqu'à croire que je disparais totalement dans la forêt, jusqu'à ce que ma disparition devienne réelle, une véritable disparition de chien·ne, un tour de magie, abrararacadabra passe-passe

et lorsque vous ne regardez plus

lorsque vous ne voyez plus que la forêt vide (ou la forêt pleine de ma disparition)

je reviens et je

(pète vos verres de mojitos)

*

la plupart du temps,

je suis pas 100% sûr·e de ce que vous dites

chien·ne sous le soleil, chien·ne qui ne tient pas en place, chien·ne qui miaule et qui se rappelle que ce n'est pas là son cri, chien·ne qui revient trois mille pattes au galop vers qui l'aime (un peu)

et qui attend qu'on l'adoube d'un : bien ouej, mon loup

*

on apprend à dire : c'est pas grave

même quand on pleure même quand on veut se planter des branches d'arbre dans les yeux les oreilles : c'est pas grave

et c'est aussi dire : vous ne voyez pas tout le sang qui me baigne

il n'y a pas d'ombre sur la mer

pas d'ombre sur la mer

c'est pas grave

*

ce qui me traverse la tête, des fois, c'est trop grave

300 tonnes de bullshit

mon tempérament d'armoire électrique, c'est du pain béni pour les asticots, un flingue plaqué sur chacune de mes tempes, ou ce qui y ressemble, mes cinq doigts dans la peinture je plonge je bois vos couleurs, et comme les larmes me montent encore aux yeux, que j'ai désormais les yeux comme deux précipices et que la lave danse au-dessus du volcan, je danse avec la lave, je danse avec vos vocaux à fond sur mon téléphone et c'est cuisant

de se retrouver dans cet état

parfois je crois que je vais mourir d'une crise cardiaque, mais je ne meurs pas d'une crise cardiaque

mon corps est en fonte, en chocolat dur, et il résiste à n'importe quel assaut

on dirait, en tout cas

je veux me changer

je veux être plus vivant·e et plus heureux·se

plus vivant·e et moins accablé·e

être un char d'assaut, un tank, un véhicule blindé que les kalachnikovs ne blessent pas,

fumée blanche, blanche,

sa mère

j'aurais pu être calme, mais je ne suis pas calme

j'aurais pu être apaisé·e, j'aurais pu connaître des états beaux, des états de néant, parcourir de longues plages relaxantes

mais tout en moi est à charges et à pics ouverts sur des cieux en décrépitude

même le soleil brûle mal

même ça

bordel

toutes les fantaisies, et aucune ne se soumet, aucune ne plie

toutes nous désordonnent

il paraît que c'est une façon légitime

de se faire défoncer

alors je reste bien avec moi-même, aligné·e et cool

cool, je vous dis, cool

(des prisonnie·res squattent mon jardin)

çavaçava

j'ai pas mal au cœur (pas trop)

éditions JOU

60 rue Édouard Vaillant, 94140 Alfortville – France

mail : contact@editionsjou.net

http://www.editionsjou.net

L'Organe hospitalier

Boutonnier, Julien

Éditions MF



Un livre pensé et écrit comme un organisme : fait d'éléments hétérogènes formant un tout cohérent ; susceptible d'accueillir énoncés, figures, personnages, lieux ; qui traverse la maladie et la mort.

PRÉSENTATION

L'organe en question dans le titre est la thyroïde de l'auteur atteint d'une maladie auto-immune. À partir de l'étymologie du terme thyroïde, laquelle engage l'idée de porte, l'ouvrage embrasse la notion de seuil ou, plus exactement, l'exploration des zones transitionnelles et les transformations qui leur sont associées.
Le livre lui-même est identifié à l'organe de la thyroïde. Il est pensé et réalisé comme un organisme : ensemble d'éléments hétérogènes organisé pour former un tout cohérent – même si déconcertant. Ce corps est orienté par l'effort hospitalier : accueillir différents énoncés, figures, instances, lieux au contact desquels engager la découverte des zones transitionnelles. Ces objets, qui dessinent un essaim thématique abondant, sont, entre autres : la mort de l'être aimé, la maladie, les textes de loi, un traité médical, la rencontre amoureuse, la ville d'Istanbul (La Sublime porte), une photo, une date, la littérature, la poésie, l'Arcadie, l'enfer, le monde prosaïque…
Selon la logique organique qui oriente la multiplicité de ses contenus, L'Organe hospitalier implique différentes formes : vers libres de diverses natures, proses, citations. Cette succession de formes manifeste une progression du livre, comme si le texte, devenu personnage, poursuivait lui-même une transformation. Au fil des pages, le texte semble verser dans des personnages allégoriques, lesquels chuteront dans le monde contemporain. À chaque étape, une forme différente.
La trajectoire du livre comporte donc un chassé-croisé incessant entre la forme et les contenus. Une progression est identifiable. Elle correspondrait à une sortie de la poésie, laquelle permettrait une entrée dans le monde. Cette entrée dans le monde serait l'occasion de ressaisir le poème, le travail du poème, en lien avec les préoccupations communes des femmes et des hommes impliqués dans leur époque.
L'Organe hospitalier embrasse donc un espace que l'on pourrait identifier comme celui d'une affirmation : la maladie, la mort de l'être aimée sont des opportunités d'adhérer au réel commun par le travail du poème.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Le dernier livre d'un des auteurs majeurs de la poésie contemporaine.
Une étonnante diversité de formes : poèmes en vers libres, collage de proses et de citations, récit.
Une puissante traversée de la maladie (du narrateur) et de la mort (de la mère) qui passe par une sortie de la poésie et une entrée dans le monde.
Une association du très contemporain (le Paris d'aujourd'hui) et du très ancien (l'Antiquité grecque à travers ses figures mythologiques).
Un grande expérience de lecture.

AUTEUR(S)

Julien Boutonnier écrit des textes qui traversent les champs de la poésie, du roman et de l'essai. En mars 2025, son ouvrage M.E.R.E Rêverie-Auschwitz a été publié aux Éditions Dernier télégramme. Il a obtenu une bourse de création du Centre National du Livre en février 2023 pour l'écriture du livre de poésie L'Organe hospitalier, à paraître en octobre 2026 aux Éditions MF.

Domaine : Littérature générale

Genre : Pépite

Mots clés : Poésie contemporaine

Format : 12 x 21 cm

Pages : 160

Détails de la fabrication : Impression offset, Reliure Ota bind avec marque page tissé, Papier bouffant (munken print)

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 18,00 €

ISBN : 9782378041199

Livres connexes : tout le monde quelque chose de Corinne Lovera Vitali (MF, 2026), Exprosion Improsion d'Olivier Mellano (MF, 2023)

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

L’Organe hospitalier

(non pas une pupille qui dérive, flotte dans le vague et se fige, non pas une main qui se crispe et se relâche, non pas un souffle qui se creuse et s'éteint)

un matin pose la main sur ta joue

les traits de ton visage ont la précision d'un rêve

d'une équation jetée par-dessus bord

rédaction d'un poème fortifié fendu qui dirait la nue forme

que provoquent gens que j'aime :

un visage est rarement à soi, comme Robert Walser qui regarde par la fenêtre voir si le jour est aussi beau que lui le pense

dans un enchantement horizontal avec du meurtre en suspens

ou bien : nous cherchons une frontière qui a pour nom *nous sommes humains*

jamais un sommeil ne prendra une ride

j’avais un premier rendez-vous chez l’endocrinologue. j’ai pris un bus. sur le chemin, j’ai découvert qu’il y avait un arrêt nommé *Six avril*. je ne savais pas qu’on avait dédié un arrêt de bus à la mort d’une mère. une mère est morte le six avril 1991

avant d’exécuter la mélancolique *Coulicam*

où s’effondre l’eau

sable, mousse, ruisseau léger, je jouais, seul, avec les cailloux : barrage, bouts de bois, châtaigneraie

axiome : frontière est avril

refondre la généalogie d’avril

le plus cruel des mois, il engendre

tu regardes le temps qui frôle sous le vol des oiseaux

avril dépose, quelque part dans tes bronches – creuse

soudain le vent dort, blotti dans mon coude. la voix de l’air s’est tue

la buée sur le miroir on dirait la vérité, à la dérobée, avec vue sur les nerfs

si quelqu'un a hâté la mort de son père ou de sa mère, qu'il soit enfermé avec un chien, un coq, une vipère et un singe dans un sac de peau, qu'il soit jeté à la mer ou dans le cours d'eau voisin

lèvres juridiques dans l'écart remuent

avril ? : trente jours sans heures ni durée

nos mains s'ébauchent

tempes froides / va la vie son chaos

pluie distraite

qui fourmille

l'oubli mâche

ce qui reste à dire nous aura pour nom

s'allonger sous l'électrocardiogramme plat

et les autres jointes en un fagot sur l'épaule d'une absence

un texte de loi – dont on n'a pas idée

après que toutes les phrases (*écoute les bas bruits de la langue, ce chuintement d'un épais dire au corps*), qui sont contenuës dans la capacité du bas-ventre, auront esté monstrées au doigt, comme elles sont en leur situation primitive

l'étymologie du mot *thyroïde* renvoie à l'idée de la ressemblance avec une porte : une thyroïde évoque un seuil. un passage

il faut distinguer très soigneusement le seuil de la limite. le seuil est une zone, et plus précisément une zone de transition. les idées de mutation et de transition, de passage d'un état à un autre, de flux, sont contenues dans le terme même de schwellen *(gonfler, enfler, dilater).*

il appert que la maladie de la thyroïde dont je suis atteint est une juridiction de transition. d'un côté, une vie avec le fantôme, de l'autre, une vie avec autrement le fantôme

à Izieu, village français situé non loin de la Suisse. les hommes de la Gestapo surgissent dans une colonie de vacances où Monsieur et Madame Zlatin cachent des enfants juifs de différentes nationalités

une quarantaine d'avions des forces alliées bombardent Toulouse aux alentours de minuit. la DCA allemande, stratégiquement située sur les coteaux de Pech David qui surplombent la ville, procèdent à des tirs croisés de barrage. un bombardier anglais est touché ; il s'écrase sur le quartier de Montaudran, non loin des usines Bréguet, cible principale des bombardements avec les Ateliers Industriels de l'Air de Saint Martin du Touch. vingt-deux personnes trouvent la mort, cinquante-trois sont blessées. en mémoire de ce drame, une cité de Montaudran porte le nom du *Six avril 1944*. quand il pleut, on peut s'abriter sous l'aubette de l'arrêt du *Six avril* sur l'avenue de Saint-Exupéry

Nirvana à fond dans le casque – *come as you are* : au bord du lac, on faisait des ricochets, c'est l'eau perdue depuis

c'est le petit clapotis du temps

l'avenir – colle à la peau – souviens-toi – : demain

se tenir dans la tristesse qui infuse, diurne

rendre le chemin

les particules en suspens dans un rai de lumière

l'engendrement pneumatique

on y trouve des fragments du *Journal de physiologie et de pathologie générale* et, parfois, les feuillets d'un *Traité de Basedow*.

quand on se sent faible mais apte à exister

les séracs dans la gorge

l'incohérence alentour des forêts

un fruit au goût de matin

une main posée sur l'écorce des voix

où vibrent les veilleuses aux longues robes de meurtre

je vois un enfant en bas âge attendre que sa maman lui remette la peau

corps – bout de bois – mutique – bois flotté

ce sera peut-être une nomenclature,

une monotonie qui est une opportunité pour le cœur

ce samedi 6 avril, aux alentours de 10h30, un surveillant dérange la leçon de mathématiques. il demande que je le suive. le professeur s'inquiète de savoir si je reviendrai. le surveillant fait signe que non. je marche derrière ce jeune homme dans les longs couloirs du collège Varsovie. le vent dehors souffle fort, comme souvent à Carcassonne. nous arrivons dans le hall. mon frère s'avance vers moi. l'annonce est faite, le sevrage : *maman est morte*.

mes yeux tu sais je ne les ai plus
depuis je ne sais pas
ce qui voit c'est un oiseau qui s'amoncelle au bas de ma voix
dans les mains
dans les forces d'à peine un bruit
bâclage du souffle –

Quiero éditions
https://www.quiero.fr
Marginales – Les Billardes
04300 Forcalquier

L'éternité par les arbres

Un livre de 48 pages au format 12x17 cm.
Impression typographique des pages intérieures
et de la couverture avec des encres de l'auteur

Si le poète est inventeur d'inconnu, Antoine Oleszkiewicz jardine dans les mots et sème les images. Il nous donne avec *L'Éternité par les arbres* un chant pour le XXe siècle. Nourri par l'utopie fouriériste, le voyageur revenu des forêts de l'Amazonie a oublié dans un carnet

« Lianes de la forêt travaillant
comme nos muscles »

ce long poème d'une simplicité et d'une densité extraordinaire.

Ici poussent les visions où fleurissent les questions d'Antoine Oleszkiewicz sur la communauté, l'amour, le rêve d'une vie au jardin-paradis…

À l'égal des grands voyants, il nous adresse avec ses mots une forme nouvelle d'élégie contemporaine, un chant pour la forêt et les habitant·es de ce pays *où il existe toujours plus de beauté / qu'on n'en peut désirer.*



Parution : octobre 2026
EAN : 9782914363273
Prix public : 20 €
Publié avec le soutien de la Région Sud

Réalisé en typographie mobile avec des encres de l'auteur, ce livre est la première publication de ce poète encore inconnu qui a beaucoup fréquenté le surréalisme.

L'auteur



Antoine Oleszkiewicz (né en 1948 à La Tronche dans l'Isère, mort à Poitiers dans les Deux-Sèvres en 2009). Premier enfant de Simone et Ludwig Debout-Oleszkiewicz (figures de la Résistance dans la région grenobloise), Antoine est un enfant disposé et encouragé au génie. Fugueur à 14 ans durant des vacances d'été en Allemagne, perturbé par la maladie et le décès de son père (en novembre 1963), il décroche de la vie scolaire. Mais grâce au Collège cévenol du Chambon-sur-Lignon, il obtient son bac avec la mention très bien et revient à Grenoble pour étudier la philosophie.

Tenté par la vie en communauté et les travaux agricoles, il se lance dans cette aventure à Saint-Restitut dans la Drôme provençale puis dans une deuxième ferme en Provence, qu'il abandonne après des succès certains pour effectuer un long voyage en Angleterre.

Il part en 1974 au Portugal pendant la révolution des œillets, où il apprend le portugais. Il va ensuite au Brésil. Tout d'abord à Rio où il s'intéressera au Candomblé et à la Capoeira des afro-brésiliens et tirera les tarots dans la rue en multipliant les rencontres et les aventures. Il fait l'expérience de l'hallucinogène *Ayahuasca* et voyage jusqu'à l'Etat de l'Âcre au fond de l'Amazonie où il rencontre les leaders syndicalistes Chico Mendes et Marina Silva.

De 1980 à 2000, il alterne voyages et séjours à Paris et pratique le tarot avec Jodorowski. Il s'installe enfin dans le marais poitevin où il cultive des légumes en bio jusqu'à sa mort en 2009 suite à une leucémie aiguë.

Croyance dans la réalité enchantée
croyance dans le pouvoir des chants
des habitants de là de l'Incognito
qui leur font courir le risque
[de devenir éternels
ils lisent des prières
dont ils sont eux
ou des végétaux sublimes royaux
ou des animaux fabuleux
tour à tour les lettres de chaque mot.

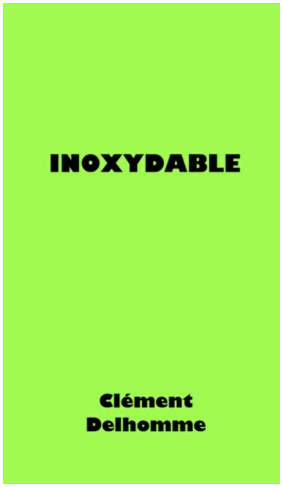
Détail d'une encre d'Antoine Oleszkiewicz et composition en cours dans l'atelier…





Inoxydable (provisoire)

DELHOMME, Clément



Premier recueil inédit de poésie de Clément Delhomme, grand musicien et poète de l'oralité bruxellois, ayant toujours refusé la moindre publication imprimée.

PRÉSENTATION

Ayant une pratique de la poésie orale comme un bégaiement maladroit et précis à la fois, Clément Delhomme s'inscrit dans la lignée d'un Tarkos ayant soupé de l'humour surréaliste belge. Ces textes racontent de petites histoires, affirment des questionnements, posent des analyses pouvant apporter des solutions pratiques à des problèmes imaginaires ; ou bien des solutions imaginaires à des problèmes pratiques. Chaque poème (en vers libres) commence par une majuscule et finit par un point, parce que c'est comme ça qu'on lui a appris à écrire. Entre la majuscule et le point, tout est permis, rien n'est impossible.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- Recueil simple et efficace pour les petites envies de lecture
- Drôle et tendre, mais pas naïf non plus, pataphysiquement un peu punk
- certains textes ont été mis en chansons par "Vivre avec un chien et un fusil", one-man-band bruxellois
- post-surréalisme belge post-post-moderne
- apporte des solutions imaginaires à des galères du quotidien

AUTEUR(S)

Clément Delhomme est un poète très très très très très très très très très important. il aurait pourtant dû être un homme du tertiaire qui aime le travail d'équipe.
Il pratique aussi la musique: "Vivre avec un chien et un fusil", c'est aussi lui (https://vivreavecunchien.bandcamp.com/)

Domaine : Poésie

Genres : Livre pratique, Pépite

Mots clés : Surréalisme, Humour, Merveilleux, Poésie contemporaine

Format : 115 x 205 cm

Pages : 96

Détails de la fabrication : offset

Prix : 10,00 €

ISBN : 9782492352218

Livre connexe : Soirées solo

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Quelque chose brûle
dans mon nez

c'est sûrement l'odeur
de tout ce qui brûlera

je suis un peu en avance
sur l'incendie

alors je ferai brûler la maison
pour patienter

vous verrez
on pourra même se réchauffer
et parler des choses
qui brûlent le mieux

on fera brûler la maison
pour se réchauffer.

Un jour j'ai menti sur mon âge
j'ai dit que j'étais jeune
alors que j'avais 23 ans

c'est comme ça que j'ai obtenu
un métier d'avenir

aujourd'hui je l'ai encore
le chef est un chic type
on se tutoie souvent

j'ai pas à me plaindre
surtout quand on sait que des gens meurent
à la place de vivre.

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Jørn H. Sværen
Douze livres

« Il y a le pôle de celui qui fait une œuvre et le pôle de celui qui la regarde. Je donne à celui qui la regarde autant d'importance qu'à celui qui la fait. » (Marcel Duchamp.)

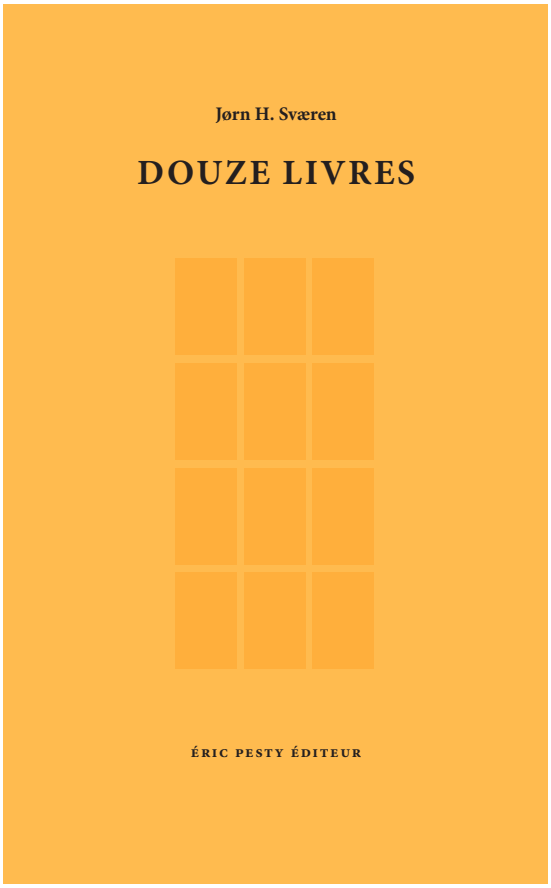
Contrastant avec les deux précédents livres du même auteur (*Reine d'Angleterre,* 2020 et *Musée britannique,* 2023) qui alternaient les régimes d'écriture (poèmes minimalistes, prose essayiste, extraits de correspondance ou images reproduites), *Douze livres* ne donne à lire que des poèmes particulièrement dépouillés, dont seules les pages de droite sont imprimées, à raison d'une seule ligne à chaque fois. Annoncés par des titres de chapitre en capitales (parfois eux-mêmes réduits à une lettre), les poèmes-énoncés sont caractérisés par leur laconisme. À de très rares exceptions près sans majuscule ni marques de ponctuation, ils ont la structure d'une phrase simple au présent (*le prophète mange le livre*). Il peut s'agir d'énoncés non verbaux (*pas de couronne*), parfois même d'un simple adjectif (*inachevés*). Certains sont de l'ordre de l'observation, lorsqu'il s'agit de la description d'un lieu ou d'une scène (*la porte est couchée dans l'herbe*). D'autres, plus abstraits, peuvent être lus comme des sortes d'arts poétiques en une formule (*les images disparaissent*).

La radicalité de *Douze livres* peut être mise en rapport avec la poétique de Jørn H. Sværen qui invite son lecteur, comme dans les arts de la mémoire antiques, à une expérience de déambulation : « Je me représente le livre comme un bâtiment. Une page est une pièce. La couverture est la façade. Si ceux qui suivent sont les seuls mots de la page : / aime un peu / Alors il n'y a rien d'autre dans cette pièce. Tu peux t'arrêter là pour y penser, ou passer ton chemin. Les images dans d'autres pièces éclaireront les images dans d'autres pièces encore. » (Quatrième de couverture de *Reine d'Angleterre*.)

*

Né en 1974, Jørn H. Sværen est un auteur, éditeur et traducteur norvégien. Traducteur d'auteurs français (Emmanuel Hocquard, Victoria Xardel, Marie de Quatrebarbes…) on doit à Jørn H. Sværen une somptueuse traduction des deux tétralogies de Claude Royet-Journoud (Gallimard 1972-1996 / P.O.L 2007-2024).

Parallèlement à ses activités d'auteur, d'éditeur et de traducteur, Jørn H. Sværen est membre du groupe de musique expérimentale Ulver, connu internationalement.



Traduit du norvégien par Emmanuel Reymond

Parution : novembre 2026
Prix : 18 €
Pages : 96
Format : 13 x 21 cm
EAN : 9782488139069
Collection : brochée
Rayon : poésie contemporaine

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE
Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com

ÉLISABETH

les images disparaissent

ÉDEN

des vêtements sont suspendus aux arbres

ÉRIC PESTY ÉDITEUR

Michèle Cohen
Langue de coton

« Qu'est-ce qu'un monostiche ? C'est un poème d'un seul vers. » (Michèle Cohen.)

En 1993, Jean-François Goyet (monteur, scénariste et dialoguiste de cinéma) a offert une vingtaine de monostiches à son amie Michèle Cohen, qui a mis une vingtaine d'années à les broder. Tous ont pour sujet la broderie elle-même : le point de croix d'abord mais aussi le geste, les fils, l'aiguille, le tympan, le tissu sur les genoux de la brodeuse, le temps qui passe. Chacun des ouvrages reproduit dans *Langue de coton* est une tentative de mise en scène de ces poèmes à l'aide des moyens naïfs de la broderie. Une narration espiègle de Michèle Cohen accompagne les œuvres reproduites dans ce livre (qui fut d'abord un catalogue d'exposition).

3 monostiches de Jean-François Goyet :

PROPOS DÉCOUSUS
Mais le brin suture ce que la plume a fendu

LAPSUS
Vite coudre ces lèvres grandes fermées

AVENIR
Ce qu'il nous reste de jours à coudre

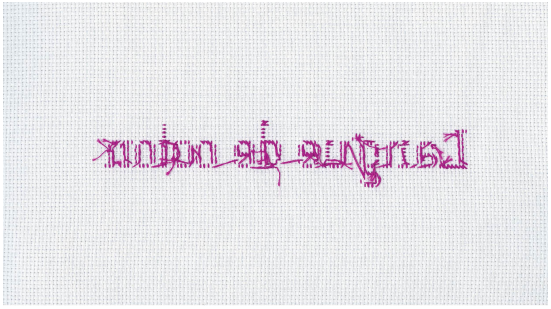
*

Michèle Cohen est née en Tunisie en 1950. Elle a travaillé à France Culture, puis dans de grandes agences de publicités. Depuis toujours elle écrit, elle filme, elle brode.

Expositions de broderies : à la Bibliothèque Forney, 2015 ; au centre international de poésie *Marseille*, 2016 ; à l'Institut français de Venise, 2017 ; au Beyrouth Art Center (exposition collective), 2022.
Films de Michèle Cohen : *Le Monde Merveilleux de la Publicité*, film documentaire Arte 2006 ; *Gulliver à Pantin,* Film documentaire 2025.
Livres de Michèle Cohen : *La Rédactrice*, Éditions du Panseur 2023 ; *Des amis de longue date*, Éditions du Panseur 2025.



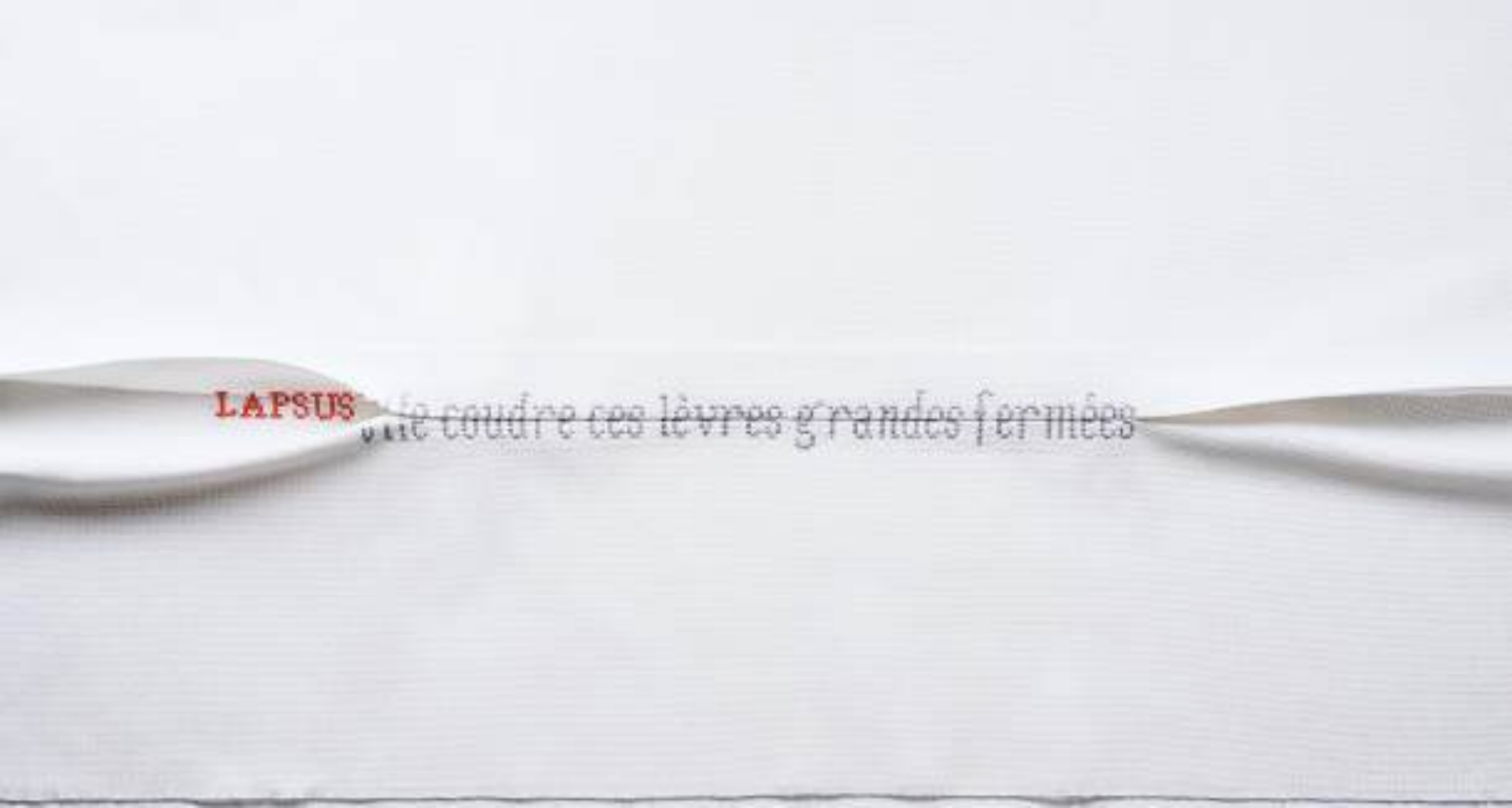
(Première de couverture)


(Quatrième de couverture)

Parution : novembre 2026
Prix : 22 €
Pages : 104
Format : 20,7 x 10,5 cm
EAN : 978-2-488139-08-3
Collection : brochée
Rayon : poésie contemporaine/arts appliqués

CONTACT PRESSE ET LIBRAIRE
Éric Pesty : contact@ericpestyediteur.com


PROPOS DECOUSUS
Mais le brin suture ce que la plume a fendu
jfg mc. le 8 juin 2010


LAPSUS
je coudre ces lèvres grandes fermées

AVENIR

ce qu'il nous reste de jours à coudre

ÉDITIONS LURLURE

NOUVEAUTÉ

PARUTION NOVEMBRE 2026

VISUEL PROVISOIRE



111 MOTS POUR ALBARRACIN

Mathieu Jung

Collection : Critique
Prix : 20 euros
Format : 12,5 x 18 cm
Nombre de pages : 180 pages
ISBN : 979-10-95997-73-3

> Un abécédaire pour découvrir ou approfondir l'œuvre de l'un des grands poètes français contemporains, Laurent Albarracin

> LE LIVRE

Une poésie trop rigoureusement joueuse pour être simplement ludique, une poésie tour à tour pensante et rêveuse, souvent les deux à la fois, une poésie qui, prenant appui sur les mots et le monde, sait aussi bien voler de ses propres ailes – voici l'objet de ce livre consacré à l'œuvre de Laurent Albarracin.
Le présent lexique est conçu non à la manière d'un dictionnaire, mais plutôt comme un herbier. Il comprend 111 mots cueillis chez Albarracin, auteur d'un *Herbier lunatique*. Classés selon le pêle-mêle arbitraire de l'alphabet, ces vocables visent, sans esprit d'exhaustivité, à répertorier le poème d'Albarracin.
Ce livre se veut en mouvement. Chaque entrée renvoie, en fin de rubrique, à trois autres mots, invitant à une circulation plus personnelle et aléatoire au sein de cet herbier poétique.

> L'AUTEUR

Les travaux de Mathieu Jung portent essentiellement sur le XX^e^ siècle ainsi que sur la création littéraire contemporaine. Il a coordonné différents dossiers de la revue *Europe* (Raymond Roussel, James Joyce, Sylvia Plath, Dylan Thomas...) et publie régulièrement des articles sur le site *Poesibao*. Il a notamment publié *Jean-Paul Klée* (Les Vanneaux, 2018), *Ainsi parlait James Joyce* (Arfuyen, 2023) et *L.A Woman* (éditions Densité, 2023).



Mathieu Jung

Les 111 mots : a, affinités, air, animal, à-peu-près, aphorisme, apparence, beauté, bol, briquet, cela, chose, ciel, cocasse, collectif, comme, couteau, cratylisme, dedans, définition, dehors, détournement, didactique, différence, double, eau, écart, effraction, éléments, endroit, enfance, énigme, envers, éperdu, érotisme, escamoter, espace, étoile, être, étymologie, évidence, félicité, feu, fiction, forme, formule, geste, guerre, haïku, hapax, herboriser, humour, identité, idiotie, image, impossible, infime, innocence, jeu, jour, kangourou, kōan, lettre, lexique, lieu, lumière, lune, magie, matière, matin, même, merveille, métaphore, mot, nature, nuit, occulte, ombre, oupséité, oxymore, paradoxe, paréidolie, parodie, pelle, pensée, ping-Ponge, pléonasme, pli, proverbe, question, réel, Réisophie, remotiver, répétition, rêverie, réversibilité, rien, rime, rose, secret, signature, sonnet, tarabiscoté, tautologie, terre, trouvaille, ubique, voir, Witz, X (chèvre), zen

B

briquet

Souvent je songe à Laurent Albarracin, à nos discussions matinales et simples au Café de la Mairie, à côté de Saint-Sulpice. La magie opère alors, et il me plaît de penser que nous sommes déjà dans le poème, que nous n'en sommes jamais sortis. Soit les tercets suivants, tirés de *Shifumi* :

Le papillon comme un battement de cils
extraordinaire où prend flamme
le plus facilement du monde

le papillon
dans ce soudain et doux bris
qu'est l'entrechoc de ses ailes

Je commentais ce poème, naïvement, sur Poesibao, en évoquant le « doux bris », qui m'intriguait quelque peu : « *Ce soudain et doux bris*. Pas sûr, écrivis-je, que quelqu'un sur terre ait déjà employé cette formule, appliquée a fortiori à un papillon. » Plus tard, Laurent me signalerait que je n'y avais vu que du feu, passant à côté, précisément, de la flamme même de ce poème. Car « bris/ qu'est » fait surgir, à l'oreille, le briquet, pour idéalement mettre feu au sens. C'est astucieux et très amusant. Je songe désormais autrement à Laurent, allumant son clope à la terrasse du Café de la Mairie. Quelque chose de neuf, d'inouï, d'encore jamais vu se joue

désormais pour moi entre briquet et papillon. On peut aussi lire un poème intitulé « Le Briquet » dans *Le Grand Chosier*, tout entier consacré à ce « petit bijou de simplicité franche » qui est aussi un « concentré d'amitié » [...]

voir : chose, feu, image

C

chose

« Comment les choses commencent », ainsi débute le long poème Pourquoi ? Comment ça commence, donc, avec la chose. Commencement éperdu. Car on peut dire avec Pierre Campion qu'Albarracin « n'en a jamais fini avec la chose des choses » (postface à Le Feu brûle). Si la chose fait l'objet du poème d'Albarracin, elle n'en reste pas moins embuée de mystère, d'inconnaissable autant que d'évidence. « Les choses ont une obliquité naturelle qui leur permet de se parler, et qui a sans doute à voir avec la structure complexe du monde, quoique je n'en sache rien à vrai dire. » (De l'image). Les choses « se parlent » — entre elles, en elles. Elles se passent bien du poète. Leur choséité ne regarde qu'elles. [...]

voir : mot, ping-Ponge, voir

L

lexique

Le lexique albarracinien ne comprend que peu de termes compliqués. Quelquefois, un mot issu de la philosophie, mais c'est rare et souvent pour de rire. Visant à coller au monde (l'être est gluant), farouchement réaliste, n'hésitant pas à faire l'expérience du cocasse, passant, même, par l'impossible, les mots chez Albarracin sont maintenus au plus près des choses pour mieux témoigner de l'étonnement qu'il y a face à l'évidence de ce qui est. Le dernier tercet d'un sonnet de Contrebande confirme cette défiance quant au termes techniques, en l'occurrence ceux de la météorologie :

Quand la route reluit, que son eau s'évapore,
N'est ni la géosmine ni le pétrichor,
C'est juste que ça sent la rue après la pluie.

Le présent *Lexique* comprend 111 entrées. En 2005, Pierre Peuchmaurd réunissait 111 haïkus dans une plaquette intitulée *Au chien sédentaire*, aux éditions Pierre

Mainard. Albarracin fit de même en 2017, chez le même éditeur, avec *Plein vent.* Tout naturellement, ce chiffre, 111, préside au présent lexique, dont chacune des 111 rubriques, trois fois un, renvoie à trois mots, à trois fois un mot.

voir : affinités, mot, tarabiscoté

lune

On trouve dans *Contrebande* un sonnet consacré à la lune. Elle y « àquoibondit » pour mieux signifier une forme de mélancolie légère, qui est peut-être celle du poète éprouvant face à elle une sorte d'impuissance. Con comme la lune ? Peut-être bien. La lune fait en tout cas l'objet d'un renversement amusant dans *Plein vent* :

La lune avec son doigt
montre
tous les idiots

L'idiot qui montre la lune du doigt somnole dans la curieuse image ci-dessus. Albarracin éveille la langue. Les formes endormies du langage se changent en images à la faveur d'une rêverie de mots.

La lune désigne l'idiotie, qui est un principe fécond de la poésie du Même que pratique Albarracin. Chez l'auteur de *L'Herbier lunatique*, une forme de *lunatisme* est incontestablement à l'œuvre, dont Résolutions garde la mémoire : « J'ai souvenir d'une insulte qui se disait dans mon enfance provinciale : "paysan de la lune". Quels formidables ploucs nous étions alors. »

voir : bol, nuit, sonnet

U

ubique

Tout est toujours dans tout chez Albarracin. Il en va de la nature et des choses d'être partout chez elles. Chaque chose à sa place ? À sa place, et partout. Ce caractère ubique est sensible dans les répétitions et les variations au sein du poème d'Albarracin.

tout devient
l'agent du même

tout travaille
à ses raisons
[…]

toute chose
se mouille
de ce qu'elle est
(« La Fontaine », *Le Grand Chosier*)

L'ubique se confond avec l'unique. Il ne saurait cependant être question chez Albarracin d'une quelconque totalité holistique.

Si la partie joue sa partie dans le tout,
Le tout, lui, joue le tout pour le tout
Dans la partie.
(*Manuel de Réisophie pratique*)

Le monde où l'on herborise se présente plutôt comme un ensemble d'éléments appelés à circuler. On n'arrête pas le sens. Circulez, il y a tout à voir. Le présent herbier lexical a été conçu en sorte d'obéir à ce principe. Non à proprement parler rhizomatique, il propose néanmoins de faire la part belle aux fragments et au déplacement.

voir : kangourou, lieu, même

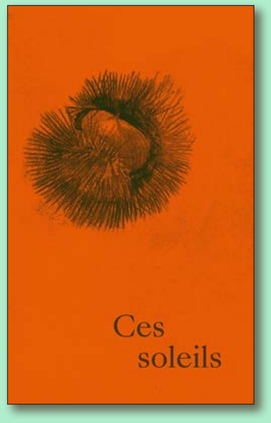
art&fiction

rayon
littérature francophone

genre
récits

parution
15 septembre 2026

Portrait



COLLECTIF

Ces soleils

Un manifeste de l'enfance aux allures de chant polyphonique, qui célèbre les joies du renouveau.



© Cyclo



© Cyclo



Ces soleils est le second numéro de la nouvelle collection de livres conçue et éditée par le collectif Aristide. Il naît d'un élan en forme d'hommage aux enfants. À toutes ces personnes en développement qui nous rendent meilleur·e·x·s, nous les adultes, par leur nature essentielle, joyeuse, tendre et pleine de curiosité. Un recueil de textes glanés au fil des souvenirs, comme les trésors accumulés lors d'une promenade, pour évoquer ce regard enfantin, cette observation toujours curieuse et renouvelée sur le monde.
Poésie, fiction et textes expérimentaux composent cette publication avec des autrices romandes comme Céline Cerny ou Catherine Lovey et des auteurs de la francophonie comme Victor Malzac ou Fabrice Melquiot. Le livre est traversé de visuels réalisés par l'artiste et illustratrice suisse Anne Crausaz. Elle a utilisé la technique du monotype pour mettre en valeur l'aspect organique et instantanée de la nature - qui participe de ce même mouvement de vie.

Fondé en 2016 par **Anaëlle Clot, Simon De Castro et Antón de Macedo**, le collectif d'artistes **Aristide** œuvre principalement à la réalisation d'ouvrages dédiés au dessin et à l'écrit. Toutes leur productions sont elles aussi collectives et invitent artistes, dessinateur·trices ou auteur·trices à s'emparer d'une thématique propre à chaque projet. Le souffle qui anime le collectif est bien sûr l'amour des livres, la quête continue des possibles dans l'art, mais aussi la portée politique d'un tel engagement. Les réseaux composés par une multitude de projets modestes et sincères tels qu'Aristide représentent une richesse décisive à notre époque. Ils offrent un imaginaire alternatif, dépouillé des uniques contraintes marchandes, et vecteur de discours aussi foisonnants qu'inspirants ; ces projets artistiques et culturels sont à la prairie fleurie ce que les grands groupes éditoriaux sont à la monoculture de céréales. Le collectif produit également des estampes dans son atelier de sérigraphie et réalise ponctuellement des expositions mêlant arts visuels, poésie et édition.

édité par Aristide
images Anne Crausaz

format 10,5 x 17 cm, 160 p., relié, couverture souple
isbn 978-2-88964-120-8
prix € 19

mots-clés parentalité, liberté, militantisme
références connexes C. Cerny & L. Marquis, *Le feu et les oiseaux* (art&fiction, 2023) ; pièce de théâtre *Bouli année zéro* de Fabrice Melquiot ; la Déclaration des droits de l'enfant (1959)

Avec les textes de :

Céline Cerny est autrice, médiatrice culturelle et conteuse. Passionnée par le récit et sa transmission, elle aime travailler avec d'autres artistes, écrire des livres avec des peintures dedans, conter pour tous les publics et créer des projets qui mettent la voix au centre. Elle a publié deux ouvrages chez art&fiction avec l'artiste Line Marquis : *On vous attend* (2019) et *Le feu et les oiseaux* (2023).

Julie Gilbert, autrice, scénariste et dramaturge franco-suisse, passée par le Mexique et les Etats-Unis, s'intéresse essentiellement aux questions du travail, de l'exil, des invisibles dans la société et du combat féministe. Elle est co-directrice du Théâtre du Loup à Genève depuis juillet 2025.

Catherine Lovey est écrivaine. Elle explore différents types d'écriture, entre littérature et documentaire. Grande lectrice, passionnée par les langues, elle aime l'eau, la neige, la voix humaine. Son dernier livre est *Histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir* aux éditions Zoé (2024).

Victor Malzac a grandi à Saint-Georges d'Orques, écrit des textes, marche vite, parle, grave, râle, travaille sur Eugène Savitzkaya, publie des textes bleus, gris, roses, blancs, et bientôt jaunes, il a reçu des prix qui l'ont rendu millionnaire.

Fabrice Melquiot aime les polaroïds, la neige, Sibylle Baier, Richard Brautigan, se lever tôt pour écrire, Diane Arbus, Fellini et Sergio Leone, le brame du cerf, douter, Clément Rosset, Bruce Springsteen, les films avec Jim Carrey, prendre la route, se perdre, les fantômes et puis le reste.

Camille Mermet est comédienne, diplômée à la Manufacture. Elle travaille comme telle puis mène ses projets avec sa compagnie : *Appartiamentum*, *La troisième vérité* et *Denise*. Joël Maillard, Dejan Gacond, Nicolas Doutey & Sebastien Grosset l'accompagnent sur des travaux d'écriture et Louis Jucker sur le travail sonore. Elle écrit et interprète des chansons avec Lamétéo.

Antoine Rubin vit à Bienne, écrit des textes, en fait des livres ou des performances, est formé en anthropologie, et parmi mille autres petites choses, entreprend volontiers la construction d'un feu pour passer la nuit dehors. Il reçoit un Prix suisse de littérature en 2026 pour son roman *Calcaire* (La Veilleuse, 2025).

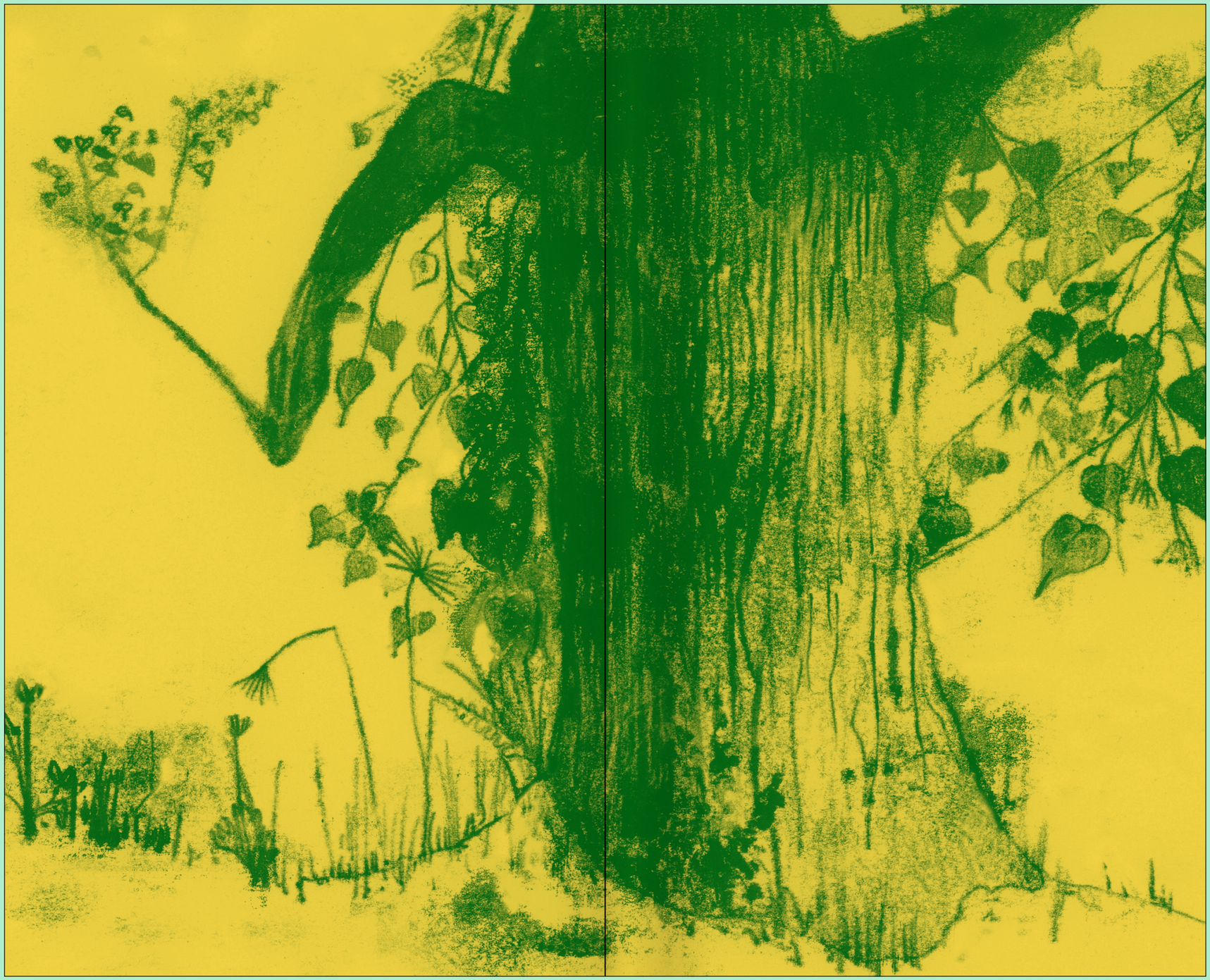
Avec les images de :

Après avoir grandi dans les Cévennes, **Anne Crausaz** est retournée en Suisse pour suivre les cours de l'ECAL, avec le désir de faire un jour, des livres pour enfants. Depuis 2007, elle se concentre principalement sur l'édition jeunesse, date de la sortie de Raymond rêve aux éditions MeMo.

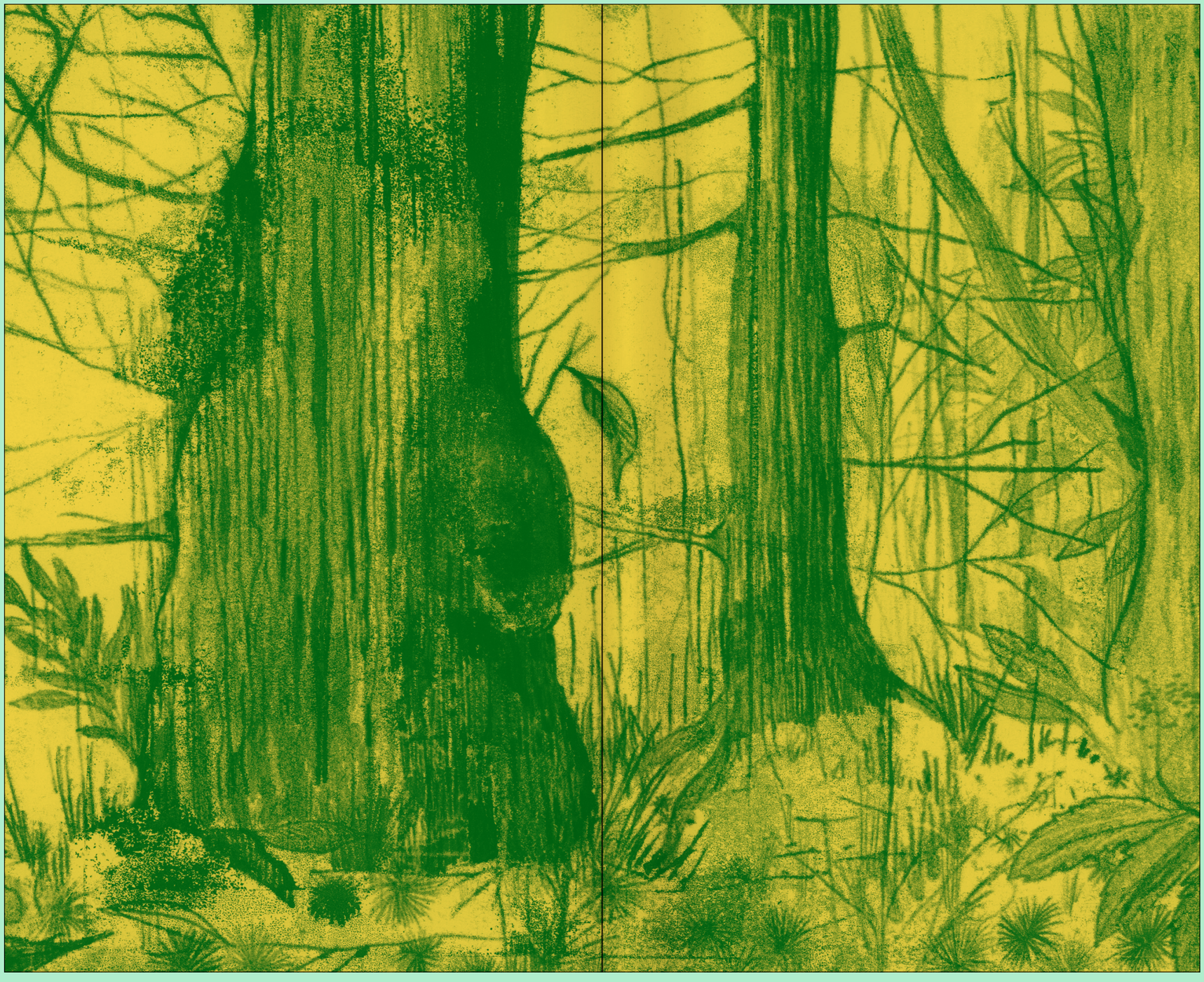




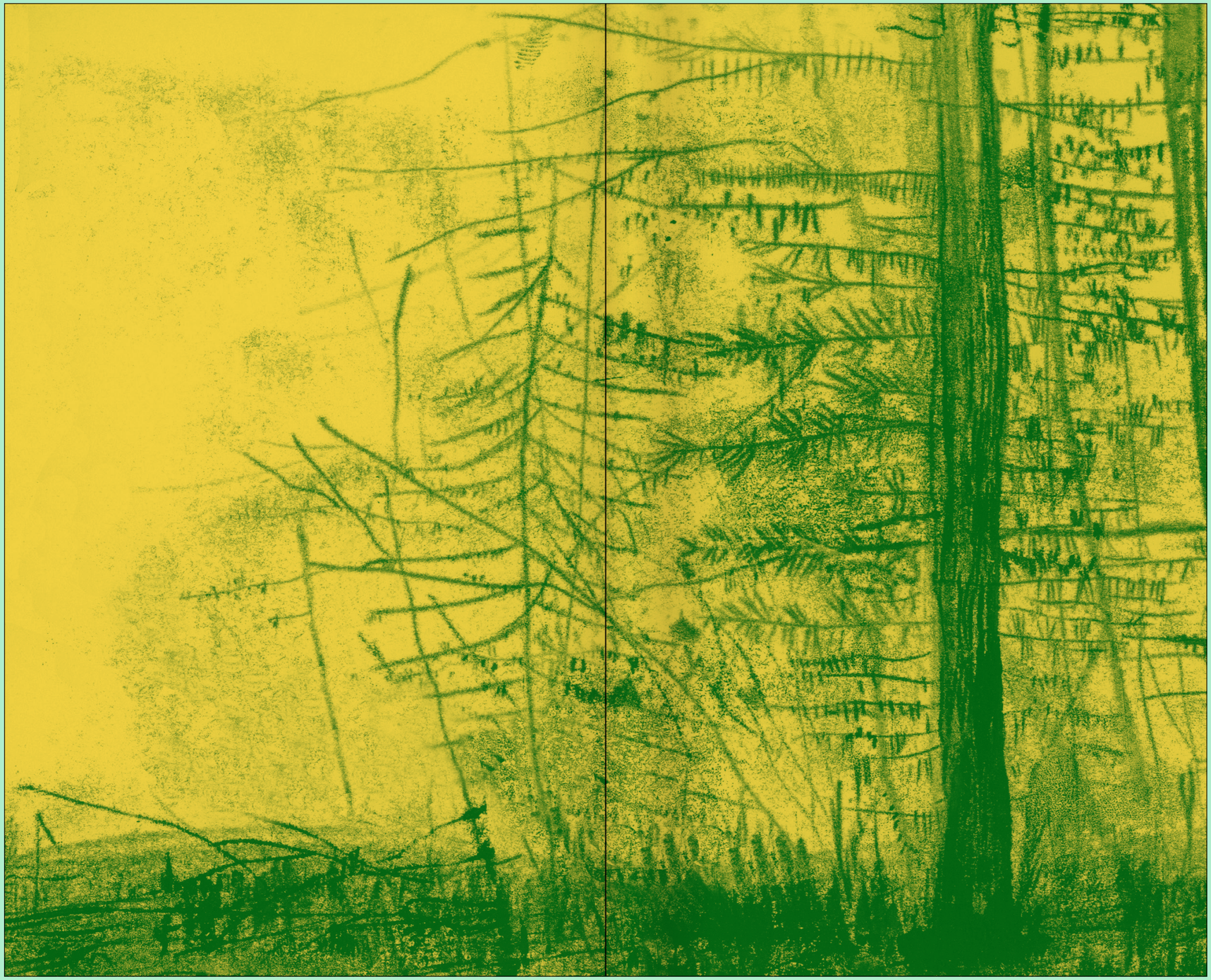
Collectif | Ces soleils **Extraits**



Collectif | Ces soleils **Extraits**



Collectif | Ces soleils **Extraits**



Collectif | Ces soleils **Extraits**



Collectif | Ces soleils **Extraits**

L'auréole de tes cheveux

Céline Cerny

Collectif | Ces soleils **Extraits**

Dans la salle de bain de l'hôpital, je me souviens du sol blanc, de l'évacuation d'eau et d'un tabouret en plastique. Je me souviens avoir lavé ton corps bronzé avec le flacon de bétadine, puis tes longues mèches blondes emmêlées que j'aimais tant. L'eau avait éclaboussé mes mollets nus, tu avais pleuré doucement, des sanglots d'épuisement et de lassitude, de trop d'heures sans répit. J'avais essuyé tes cheveux avec les petites serviettes rêches imprimées *Hôpital départemental*, je t'avais dit de lever tes bras pour enfiler la chemise blanche brodée de rose, j'avais fermé les trois boutons pressions dans ton dos. Tu avais tendu tes pieds pour mettre les chaussons en plastique à garder jusqu'au lit. La chemise trop grande tombait sur tes épaules et tu avançais à petits pas, avec l'allure d'un clown blanc.

Tes boucles avaient trempé le haut de la chemise, tu avais les bras ballants et tu ne comprenais plus ce qu'on te voulait.

Une dame était en train de refaire ton lit alors tu attendais debout puis tu avais serré ton corps contre ma jambe. Tu me voyais dire oui, répondre doucement, faire les gestes comme l'infirmière me l'avait demandé. J'étais docile, attentive, je me disais que je n'étais jamais aussi docile qu'à l'hôpital et je m'en voulais de cette soumission. Je me souviens à quel point je regrettais de ne pas avoir eu la force d'exiger à hauts cris qu'on te soulage plus vite, plus fort. Une semaine que tu souffrais. J'avais l'impression que de ton côté tu avais capitulé, tu

Collectif | Ces soleils **Extraits**

n'arrivais plus à dire non.

Je caressais ton visage. Je ne pleurais pas. Mon cœur était encore serré en pensant à ton réveil tout à l'heure. «J'ai trop mal, maman, j'ai trop mal.»

Quand tu t'es couché sur le lit, tu as recommencé à babiller, à faire une grimace, tirer la langue en enfonçant le haut de ton crâne dans l'oreiller blanc. Le dernier analgésique t'avait rendu espiègle, tes yeux brillaient trop fort. Et moi j'avais recommencé à respirer, à ne plus avoir tout le temps une main qui te touche, parce que tes cris avaient cessé.

A ce moment-là, la délivrance était proche, j'étais confiante. J'aimais les soignantes et les soignants qui nous réconfortaient, j'étais submergée de gratitude. Concentrée, pesant chacun de mes mots, je t'expliquais le bloc opératoire, la grosse sieste avec le masque et que tu ne sentirais rien.

Quand sont arrivés les brancardiers, notre peur a presque disparu. Ils ont déplacé ton lit immense de couloirs en ascenseurs et je me demandais intérieurement comment j'allais retrouver mon chemin dans ce labyrinthe. Tout le monde était calme et gentil, l'air légèrement absent. On nous a installés tous les deux dans une salle juste devant le bloc et je suis demeurée à tes côtés. Il faisait froid, l'espace était encombré de matériel et de lits vides, nous étions sous terre et les néons rendaient ton visage transparent. Des odeurs de produits de nettoyage venaient masquer celles des corps blessés, des ablations. Ça laisse des odeurs, les ablations, non?

J'ai pris en photo le formulaire avec ton nom et la description de l'opération (on comprenait qu'il fallait réparer ton tympan), j'ai pris en photo ton visage presque endormi, abandonné, et toujours comme un signe d'espoir l'auréole de tes cheveux. Agir tient l'angoisse à distance, documenter pour ne pas subir. Je faisais pareil adolescente chez mes parents, je photographiais les tiroirs remplis de boîtes de médicaments, les bouteilles de vin et de bière entassées sous l'évier, à côté du frigo, sur le balcon. Je photographiais ce que j'aurais voulu voir disparaître.

Quel petit être tu étais dans le grand lit; juste déposé à sa surface. L'infirmier t'as pris dans ses bras et tu t'es mis à te débattre et à crier. Je me suis dit qu'au moins j'avais pu rester jusqu'à cette étape-là. Je me laissais bercer par les mots de l'infirmière qui m'expliquait encore une fois ce qu'ils allaient te faire. J'ai donné mon numéro à l'interne qui m'appellerait tout à l'heure. Hocher la tête, sourire, détourner la tête, marcher machinalement.

Iels t'ont pris et je me suis retrouvée seule dans les sous-sols de l'hôpital. Dans ma jupe et mon t-shirt de plage, je frissonnais. Je réalisais alors que ce n'était pas eux qui t'avaient pris, mais c'était moi qui t'avais donné, remis en mains propres, à l'aveugle.

Mon garçon doré, tu n'étais pas seul et ma main autour de ton visage toujours t'accompagnait.

Quand tu te réveilleras, ta sœur posera sur ton lit

Collectif | Ces soleils **Extraits**

une peluche achetée dans le magasin de l'hôpital. Un bébé phoque aux grands yeux bleu pailleté. De la poche de son short, elle sortira un sachet de bonbons colorés. Sa main poisseuse aux ongles un peu sales se posera maladroitement sur tes cheveux et cette caresse d'amour nous fera du bien. Il y aura ce liseré blanc laissé par le sucre sur ses lèvres quand elle te sourira.

Aujourd'hui j'ai choisi les dernières photos pour l'exposition qui arrive, j'ai hâte et peur en même temps, comme toujours. Je peux enfin montrer ces portraits de toi que nous avions réalisé quelques jours après notre retour à la maison, alors que l'opération était derrière nous, l'hôpital mis à distance. En découvrant les tirages, plusieurs mois après, alors que j'avais coupé court tes cheveux pour la première fois, tu m'avais dit que tu ne voulais pas que les photos soient exposées. Alors je t'avais proposé d'attendre dix ans. Aujourd'hui, dix ans ont passé, et c'est en souriant que tu as accepté ma demande formulée autrefois.

J'aime ces images de toi, parce que tu défies l'objectif tout en essayant d'attirer le regard. C'est comme si tu avais compris désormais tous les enjeux du portrait. Tu portes mon pull noir en cachemire enfilé à l'envers, les manches débordent largement au-delà de tes mains qui, ainsi cachées, évoquent l'entrave et le travestissement. C'est cette ambiguïté qui crée le trouble, et ton regard

fâché et sensuel à la fois. Ce n'est plus l'appareil qui t'attrape, qui pourrait te voler quelque chose, mais bien toi qui as pris les rênes et cette défiance s'exprime uniquement, je crois, parce que je suis derrière l'objectif, parce que je suis ta mère et que tu as l'espace pour refuser. Je t'ai promis que tu pouvais le faire: refuser. Ces photos seront les dernières de la série, je garde celles où s'exprime le plus fort cette prise de pouvoir. Tes yeux immenses et sombres, ta bouche entrouverte où l'on devine l'eau, tes cheveux qui cachent le reste de ton visage.

J'aime préparer cette exposition qui viendra avec l'automne. Et je me souviens que ma mère, un jour, nous avait fait poser nues mes sœurs et moi. Mais je ne veux pas savoir pourquoi.

Le temps vacille et je rêve de tes premières années. Cette balade avec toi, en tête à tête, la beauté majestueuse des arbres, le vert rassurant des milliers de feuilles nouvelles. Nous avions traversé le pré qui mène à la route, il était recouvert de boutons d'or et de petites orchidées sauvages. Nous avions fait un bouquet d'herbes et de fleurs et en rentrant, sur le chemin pentu qu'il fallait descendre prudemment, j'avais chipé deux branches de lilas. Tu tenais bien serrées quelques tiges de boutons d'or. En regardant l'une des fleurs qui pendouillait un peu, à moitié écrasée, tu m'avais dit: «La fleur elle est triste.» Et les larmes m'étaient venues.

Arrivés à la maison, nous avions grimpé une à une les marches du grand escalier, ta main le long

Collectif | Ces soleils **Extraits**

de la rambarde suivait le rythme heurté de tes pas incertains, je voyais ta hanche remonter, tes genoux souples. Nous avions pris notre temps.

Après le bain ce jour-là, je t'avais porté hors de la baignoire et j'avais frotté ton corps mince. Tu t'étais mis à plier et déplier tes jambes comme un pantin qui danse et danse encore devant moi, et nous avions ri si fort tous les deux. Ton corps fragile, tes os d'oiseau, ta peau si blanche, tes cuisses fines lancées contre mon corps immense recouvert de tissus qui me semblaient si rugueux alors, tout cela pourtant, ta tête contre mon cou et ma bouche sur ton ventre, tout cela était un bonheur immense. Perché sur l'escabeau, tu avais dit: «Regarde maman, je vais faire un truc incroyable.» Tu avais sauté, feint la chute et une fois à genoux, tu avais levé les yeux vers moi en murmurant: «Maman, je suis tombé amoureux de toi.»

Quelques jours après la balade, les pétales des boutons d'or, par grappes, étaient venus tacher la table du salon. Ils me rappelaient qu'il faut sans cesse nettoyer, ranger, nettoyer, ranger, nettoyer. Les fleurs qui fanent nous font déplorer de les avoir cueillies. J'ai jeté le lilas dont l'odeur était devenue assommante, mais je n'ai pas regretté le chapardage.

J'ai cru longtemps que j'étais comme tout le monde, que je ne voulais pas voir mes enfants grandir parce que je redoutais l'éloignement, parce qu'avec le temps qui passe, passe alors le charme

de l'enfance. Mais l'enfance n'a pas de charme, l'enfance n'est pas le préambule, l'enfance n'est pas le brouillon, l'enfance est.

Quand tu te réveilleras, c'est ton père qui sera là. C'est ce qu'on avait décidé parce que tu l'avais réclamé avant d'entrer dans la salle d'opération. Avec ta sœur nous attendrons dans le couloir de l'hôpital à l'étage des urgences pédiatriques, nos bras nus saisis par l'air froid de la climatisation, en jouant à Croque Carotte. Ta sœur aux yeux comme des lacs profonds où vivent des algues brillantes et des pierres polies, que serions-nous sans elle? Je voyais bien comme ta planète tournait toujours autour de la sienne. Plus tard, vous regarderez des dessins animés, en attendant de savoir quand tu pourras sortir. Au bout de quelques heures, un infirmier à la peau constellée de taches de rousseur viendra ôter le cathéter de ton poignet et ça laissera une tache de sang rouge clair sur le drap que je prendrai en photo. J'aurai les jambes brûlantes et le dos meurtri, le manque de sommeil me donnera envie de vomir, j'aurai soif et chaud et des deux mains, sans m'arrêter, je démêlerai tes longues mèches blondes qui viendront à nouveau recouvrir tes épaules.

Il n'y a pas de grâce hors de l'état d'enfance. Ou peut-être encore dans l'enchevêtrement des branches frémissantes sous les coups d'un vent

Collectif | Ces soleils **Extraits**

d'hiver, ou peut-être les silencieux déplacements de la méduse. La grâce demeure tout entière dans les premiers gestes de l'enfant. Et il me semblait que tout ce que je pourrais jamais créer ne serait que la nostalgie de cet état.

Peut-être d'ailleurs n'y a-t-il pas de meilleures années que celles où l'on regarde les enfants danser? Après je ne sais pas. Je veux te voir danser encore et me souvenir comment tu venais te lover dans mes bras, respirer contre mon sein, te faire soulever de terre, te faire emporter tout entier.

Ta danse incroyable, catégorique et gracieuse, tes gestes aux mille histoires qui allaient bien au-delà d'un simple balancement, comme si le mouvement était une langue à part que tu savais déjà parler. La danse partagée qui nous relie au monde et nous ancre; là est peut-être l'essentiel, ce mouvement libéré que les plus jeunes d'entre nous offrent aux regards sans se soucier du paraître.

Le temps vacille, et tu n'as plus ces cheveux de soleil aux rayons assoupis que j'aimais tant caresser. Tu portes les cheveux très courts, tu es bien plus grand que moi, toute une série d'appareils orthodontiques ont donné à ton sourire un éclat de star, et tu danses désormais comme les dieux dont parlent encore certains contes. L'autre jour, en préparant l'exposition, alors que nous regardions une fois encore ces portraits de toi, tu m'as dit que tu te souvenais très bien du jour où je les avait faits,

et ce que tu avais ressenti. Mais quand j'ai évoqué ton opération quelques jours avant, au terme d'une semaine entière de souffrances, tu m'as dit que tu ne te souvenais de rien.

Collectif | Ces soleils **Extraits**

Les enfants



Julie
Gilbert

Collectif | Ces soleils **Extraits**

I

L'enfant a ouvert la porte de ta chambre
Il se tenait dans le cadre de la porte de ta chambre
avec sa veste et son petit sac noir
Ce n'est plus un enfant
Ça fait déjà des années qu'il n'est plus un enfant
Il a dit

Maman

Et toi tu dormais, mais depuis que tu as eu cet enfant, ton sommeil est une apnée, les yeux fermés oui, mais comme en attendant que l'enfant frappe à la porte

Et tu as dit

Oui

Il a dit
Maman je t'aime
Je t'aime beaucoup

Moi aussi je t'aime

Je ne peux plus aller à l'école
Tu comprends?
Je ne peux pas continuer à faire comme si
tout allait bien
Tu comprends?
Je ne peux pas juste passer mes examens
Je ne peux pas juste faire ça pour te faire plaisir

Collectif | Ces soleils **Extraits**

Et d'ailleurs
Je sais que ça ne te fait pas plaisir

N'allume pas la lumière

Je voulais juste te dire ça
Je t'ai écrit un sms
Mais je voulais te le dire
Ne t'inquiète pas pour moi

Mais tu vas où?
Il est quelle heure?

C'est la nuit maman
Je vais me glisser dans la ville
Comme je l'ai fait mille fois
pour arracher les mensonges
Mais ça ne suffit plus maman
Ils ne veulent pas
Elles ne veulent pas se réveiller
Ils ne veulent pas entendre
Elles ne veulent pas savoir
Je vais rejoindre des bocages
Des zones d'arbres
Des gens comme moi

Attends

Je dois y aller maman
C'est comme ça
On n'y peut rien
Tu ne peux pas me retenir
Il n'y a plus rien ici

Tu auras un téléphone?

Tu sais bien que non
Mais je te donnerai des nouvelles
Tu sauras que tout va bien
Tout va aller bien tu sais

Et il est venu m'embrasser
J'ai senti son haleine forte de la nuit
Son grand corps mince
Ses os
Ses cheveux mi-longs
On s'est serrés dans les bras
Et il est parti
Des phares ont éclairé le mur
Ont fait des dessins striés
Retombés en grappes
Puis disparus

II

Ton frère est parti

Je sais

Il te l'avait dit?

Oui
J'ai préparé son sac avec lui
On a choisi les livres
Il voulait prendre tes poèmes

Collectif | Ces soleils **Extraits**

Mais finalement il a pris Rimbaud

Je comprends

Et Baudelaire aussi

Oui bien sûr

Et un couteau

Il voulait prendre celui que tu lui as offert
Mais il a pris finalement celui de grand-père

Plus pratique

Oui, plus pratique

Et sinon, il a juste pris un pull, quelques t-shirts,
un sac de couchage et une lampe de poche

Il a laissé ses disques des Beatles?

Il me les a confiés

Il partait à pied?

En vélo
Il a pris son vélo

Vers où?

L'ouest
Les bocages
Les arbres
Tu sais que toutes les espèces sont en train
de disparaître
Pourquoi tu restes ici?

Il n'y a pas si longtemps ça avait de la valeur
Les diplômes
Les vacances au soleil
La dinde et le foie gras à Noël
Un appartement au centre
Vue sur la rue et les boutiques
Café à l'emporter

Je voulais te dire
Je ne vais plus aller à l'école moi non plus

Tu ne peux pas partir bichette
Tu es trop petite

Je ne vais pas partir
Il y a encore des choses à faire ici

Mais. 9h?
Je suis en retard
Ça ne va pas du tout
Avec vos histoires
Je perds pied
J'ai un rendez-vous
Je ne peux pas me permettre
Donne-moi mon rouge à lèvres

Laisse tomber ça

Il faut bien que quelqu'un paye
Habiter ici
C'est quelque chose

C'est important ici?

Collectif | Ces soleils **Extraits**

Ces murs, c'est important?
Je sais que je suis née ici
Dans ce lit
Je sais que j'ai dessiné sur les murs
Et qu'il y a les marques de nos tailles sur la porte
du placard
Et puis?
Tout ça tu peux le garder dans ta tête
On n'a besoin de rien maman
Ne va pas travailler
Ces gens n'ont pas besoin de toi
Par contre moi j'ai besoin de toi
On a récupéré des bulldozers
Et on va péter le béton des places
On va ouvrir à la terre
Tu viens?

III

Vous étiez avec votre fille ce matin
Vous étiez sur la place
Vous l'avez vue participer aux actes
de vandalisme
L'école est obligatoire jusqu'à 15 ans

Je peux la voir?

Pas avant le jugement. C'est grave

Elle n'a que 13 ans

Vous la voyez petite
Mais elle était aux manettes d'un bulldozer
D'un énorme truck
Dont elle a jeté le corps contre le béton de la place
Arrachant à grandes lampées la pierre, la lissure
Faisant des trous béants
Fomentant la laideur partout
Les sommations n'ont rien fait
Les lacrymos n'ont rien fait
Les balles n'ont rien fait

Vous lui avez tiré dessus?

Vous croyez qu'on a le choix?

Et s'ils avaient raison?

Madame. Vous êtes dans un commissariat de police
Si vous poursuivez
Je serai dans l'obligation
De vous arrêter pour complicité
Rentrez chez vous maintenant
Fermez vos fenêtres
Fermez vos rideaux
Ne répondez pas au téléphone
Ne vous laissez pas approcher par le MLT
Mettez ce bonnet en sortant
Oubliez votre fille
et si ça ne marche pas
prenez des pilules
ou masturbez-vous
ou partez en voyage

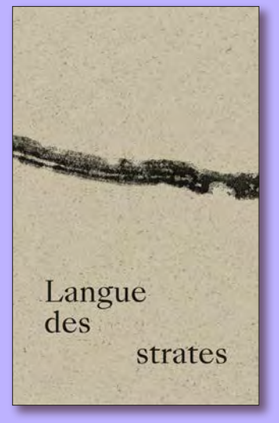
art&fiction

rayon
littérature francophone

genre
récits, poésie

parution
15 septembre 2026

Portrait



COLLECTIF

Langues de strates

Agrégat d'expériences, l'individu se façonne quoi qu'il advienne ; terrain fertile, sol meuble, crevasse ou faille tectonique, la nature humaine croît.



© Cyclo



© Cyclo



Langues de strates raconte ces couches qui nous composent. Pour ce premier livre dédié à l'écrit, le collectif Aristide tourne son regard vers l'intérieur, dans un mouvement naturel et interrogatif. Interface entre l'âme et le monde, l'être demeure le matériau premier, pour ensuite se déployer dans toutes les directions ; points cardinaux, abîmes et cieux confondus. Poésie, fiction et textes expérimentaux composent cette publication avec des auteur·ices romand·es comme Jérémie Gindre, Audrey Cavelius ou AbSTRAL compost et des auteur·es de la francophonie comme Marina Skalova, Thomas Vinau ou Laura Vazquez, lauréate du prix Goncourt de poésie 2023. Le livre est traversé de visuels réalisés par l'artiste genevois Antón de Macedo.

Fondé en 2016 par **Anaëlle Clot, Simon De Castro** et **Antón de Macedo**, le collectif d'artistes **Aristide** œuvre principalement à la réalisation d'ouvrages dédiés au dessin et à l'écrit. Toutes leur productions sont elles aussi collectives et invitent artistes, dessinateur·trices ou auteur·trices à s'emparer d'une thématique propre à chaque projet. Le souffle qui anime le collectif est bien sûr l'amour des livres, la quête continue des possibles dans l'art, mais aussi la portée politique d'un tel engagement. Les réseaux composés par une multitude de projets modestes et sincères tels qu'Aristide représentent une richesse décisive à notre époque. Ils offrent un imaginaire alternatif, dépouillé des uniques contraintes marchandes, et vecteur de discours aussi foisonnants qu'inspirants ; ces projets artistiques et culturels sont à la prairie fleurie ce que les grands groupes éditoriaux sont à la monoculture de céréales. Le collectif produit également des estampes dans son atelier de sérigraphie et réalise ponctuellement des expositions mêlant arts visuels, poésie et édition.

édité par Aristide
images Antón de Macedo

format 10,5 x 17 cm, 164 p., relié, couverture souple
isbn 978-2-88964-120-8
prix € 19

mots-clés identité, géologie, poésie, transhumanisme, ancêtres
références connexes Laurence Boissier, *Histoire d'un soulèvement* (art&fiction, 2020), Marina Skalova, *La chute des comètes et des cosmonautes* (L'Arche Éditions, 2019), Laura Vasquez, *Les forces* (éd. Sous-Sol, 2025), Anaëlle Clot, *Germinations, ruminations* (art&fiction, 2024)

Avec les textes de :

Audrey Cavelius est comédienne, metteure en scène et plasticienne. Au centre de ses préoccupations, l'identité comme un chantier perpétuel où se frottent et s'entrechoquent nos constructions, nos êtres profonds, nos potentiels en veille ou rugissants. Un sujet aux possibles infinis.

Influencé par le mouvement du rap et celui de la poésie sonore, passionné par l'oralité de la langue et par l'expérimentation du langage, **Abstral Compost** est actif depuis 15 ans sur le réseau musical alternatif suisse et défend une écriture vivante et rythmée.

Les mots sont au centre de tous les projets de **Dejan Gacond**, écrivain basé à La Chaux-de-Fonds, en Suisse. Leur utilisation kaléidoscopique dérive au fil du vide. Adepte du spoken word, il partage ses mots et son énergie dans d'énormes installations immersives, ainsi que dans des livres.

Laura Gamboni a travaillé dans la gestion culturelle avant d'enseigner le français au gymnase. Son premier roman, *Crier sous la vague*, est paru aux éditions de l'Aire en 2011. Elle écrit actuellement son second roman.

Jérémie Gindre est un artiste et écrivain genevois qui a décidé de ne pas choisir entre arts plastiques et littérature. Il a publié une quinzaine de livres qui vont du roman à l'imagier en passant par le guide de randonnée. Il est lauréat d›un Prix suisse de littérature en 2024 pour *Tombola* (Zoé, 2023) et publie en 2026 *Atlas touristique des Pyramides de la Pampa* chez art&fiction.

Julien Maret vit à Genève. Il étudie la philosophie à l'université de Strasbourg avant de fonder sa revue littéraire, *L'Ablate*, qui réunit, entre autres, des compositions d'écrivains valaisans. Il a publié deux livres aux éditions José Corti : *Rengaine* (2011) et *Ameublement* (2014). Il a publié également en 2019 *Nulle part le déclencheur* dans la revue L'Ours Blanc.

Marina Skalova est écrivaine et traductrice littéraire de l'allemand et du russe. Elle est née à Moscou, a grandi en France et en Allemagne, vit à Genève. Lauréate du Prix de la Vocation en poésie, ses livres paraissent aux éditions Héros-limite, au Seuil, chez l'Arche, aux éditions des Lisières et aux éditions d'en bas. Marina Skalova écrit de la poésie, du théâtre et des OVNIs qui explorent les trous noirs entre langues et genres littéraires.

Eric Vautrin a rejoint le Théâtre Vidy-Lausanne en 2015 en tant que dramaturge. Il nourrit le dialogue entre esthétique et sciences humaines pour inclure la relation aux spectateur·ice·s dans la réflexion sur les spectacles.

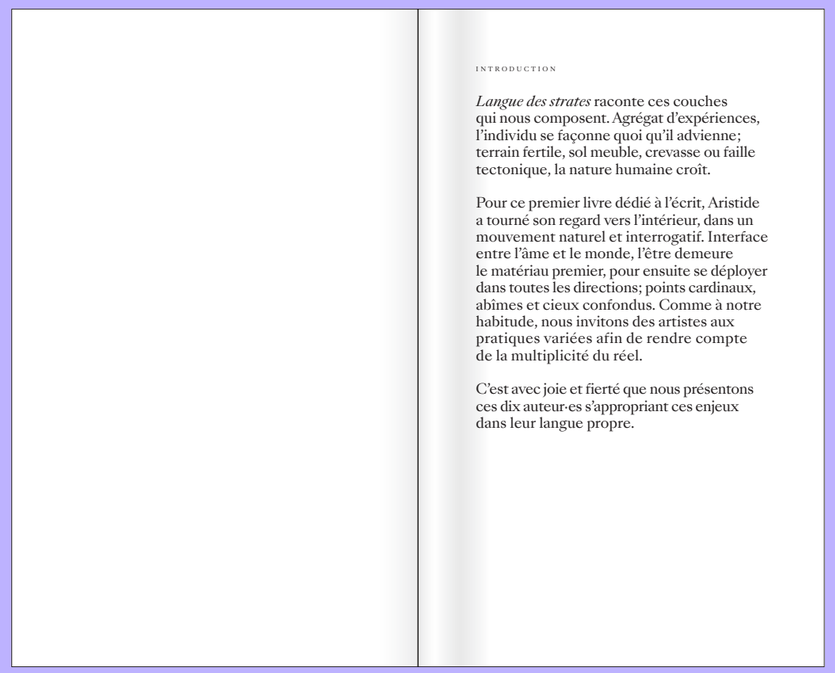
Laura Vazquez est poète et romancière. Elle enseigne l'écriture à Marseille. *La main de la main*, son premier recueil, a reçu le prix de la Vocation, en 2014, et en 2023, elle reçoit le prix Goncourt de la poésie pour l'ensemble de son œuvre. Son roman *Les forces* (Sous-sol, 2025) a été récompensé par le Prix des Inrockuptibles, le Prix Blù Jean-Marc Roberts, le Prix des lecteurs de Télérama et le Prix Décembre, et a été en lice pour les prix Le Monde et Médicis.

Thomas Vinau est un poète, novelliste et romancier français établit dans le Luberon. Il aime les histoires dans les poèmes et les poèmes dans les histoires. Il est l'auteur d'une œuvre aussi riche que protéiforme, avec des romans, *Ici ça va* (Alma, 2012) et *Fin de saison* (Gallimard, 2020), des albums jeunesse, *Pizza 4 saisons* (Thierry Magnier, 2022) ou *La poésie, késako ?* (Gallimard Jeunesse, 2023), des récits et de nombreux recueils de poésie.

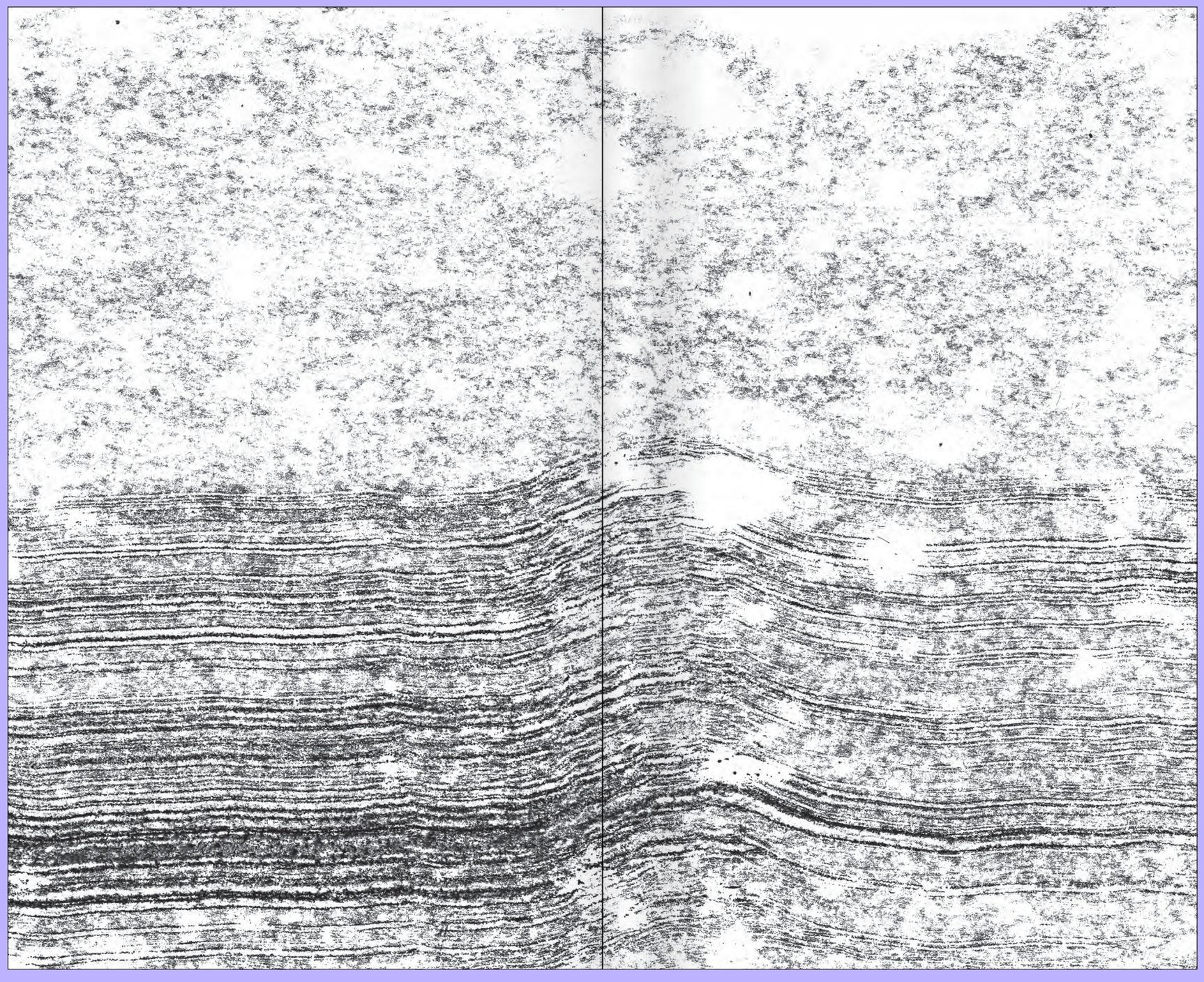
À propos des images :

S'entremêlant dans les heurts, l'équilibre des éléments se fait et se défait ; de la surface de l'eau agitée par la pierre à la rivière modelant son lit, le temps, cette mesure, soudain creuse. Ces remous et amoncellements fondent également nos êtres, vastes territoires où l'identité s'enracine. Saisir les mouvements subtils et multiples de la rencontre des éléments occupe une place centrale dans la recherche picturale d'**Antón de Macedo.** Ce travail de matière couché sur la surface est le pendant de son écriture poétique qui sonde, elle, le noyau.

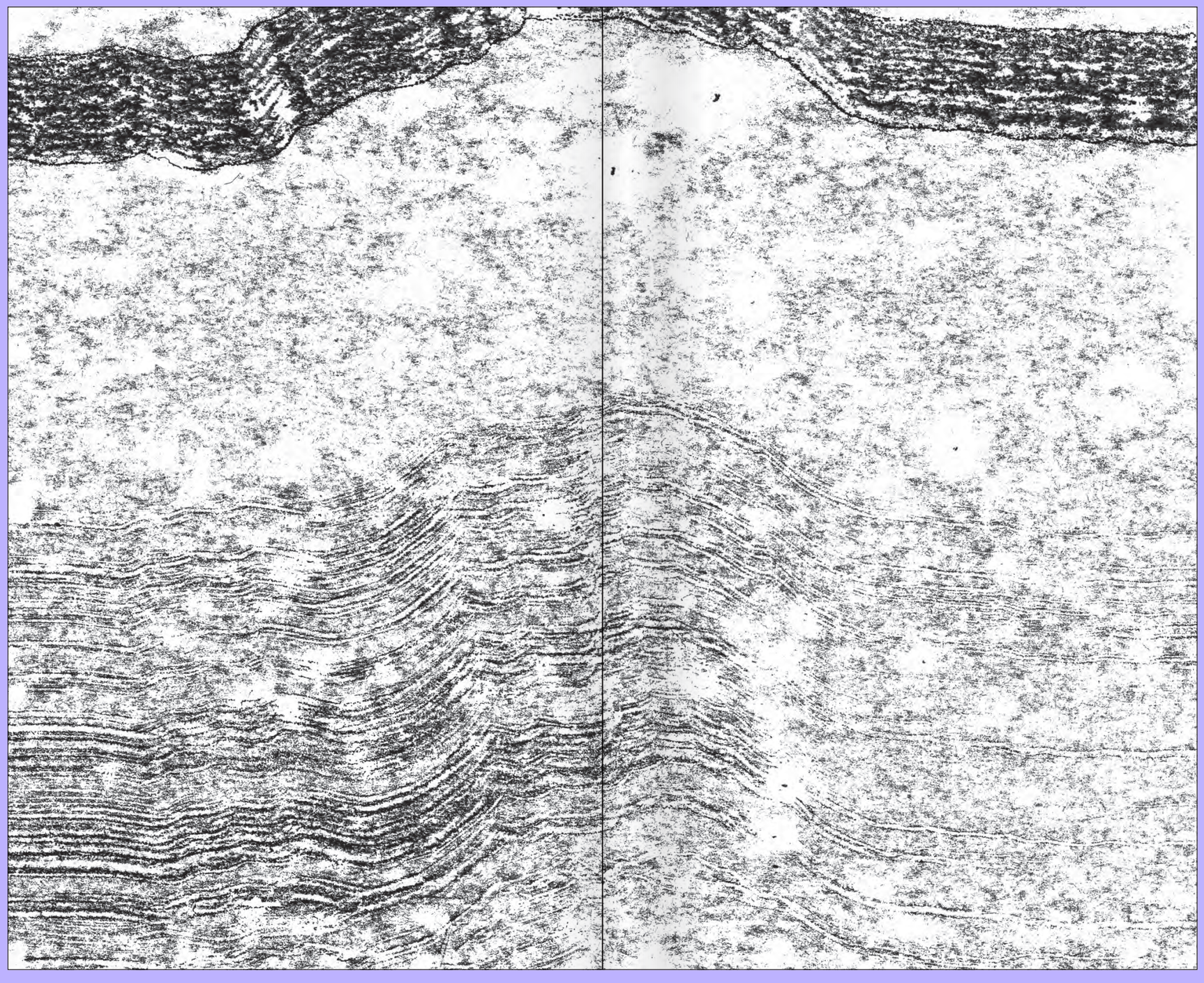




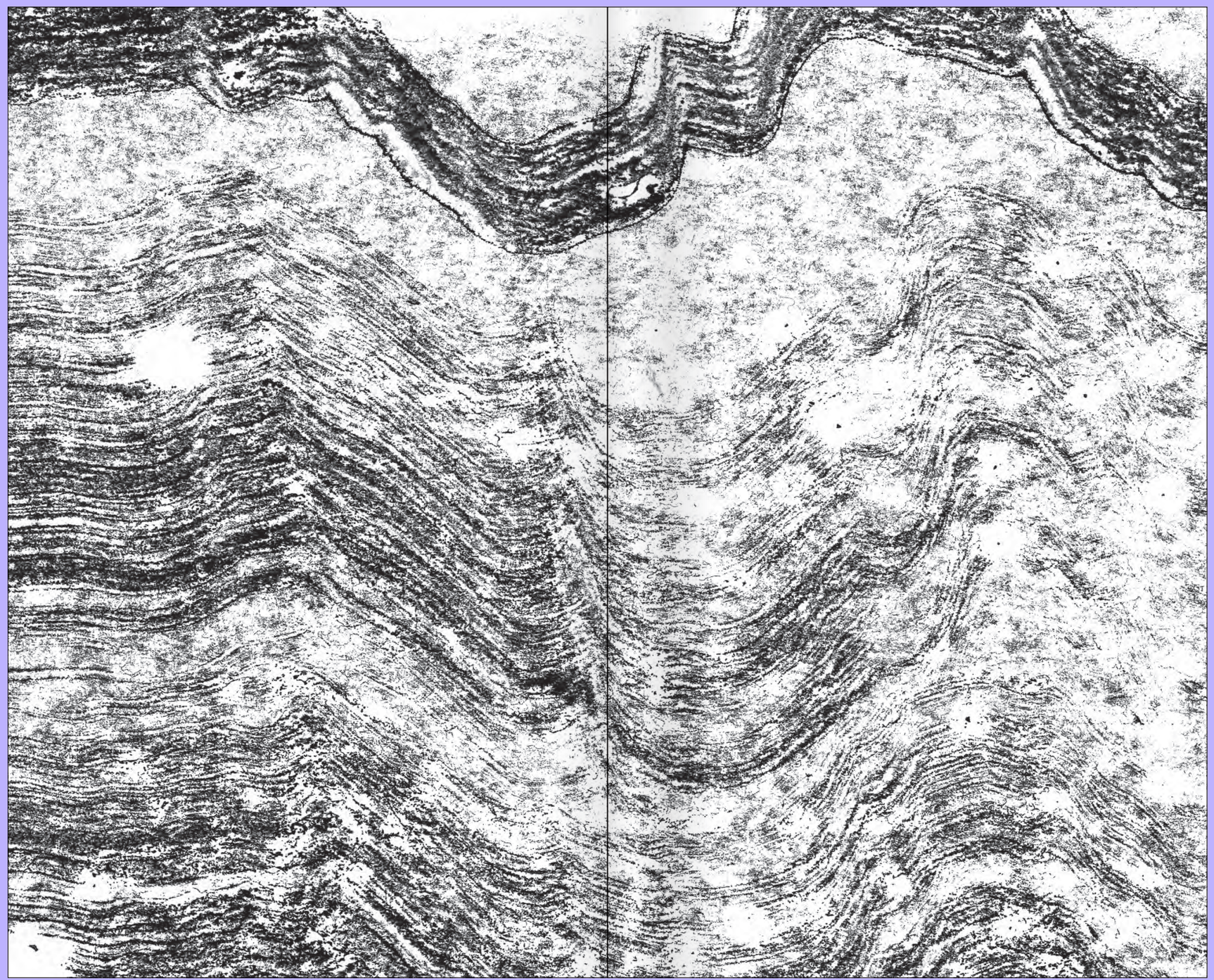
Collectif | Langues de strates **Extraits**



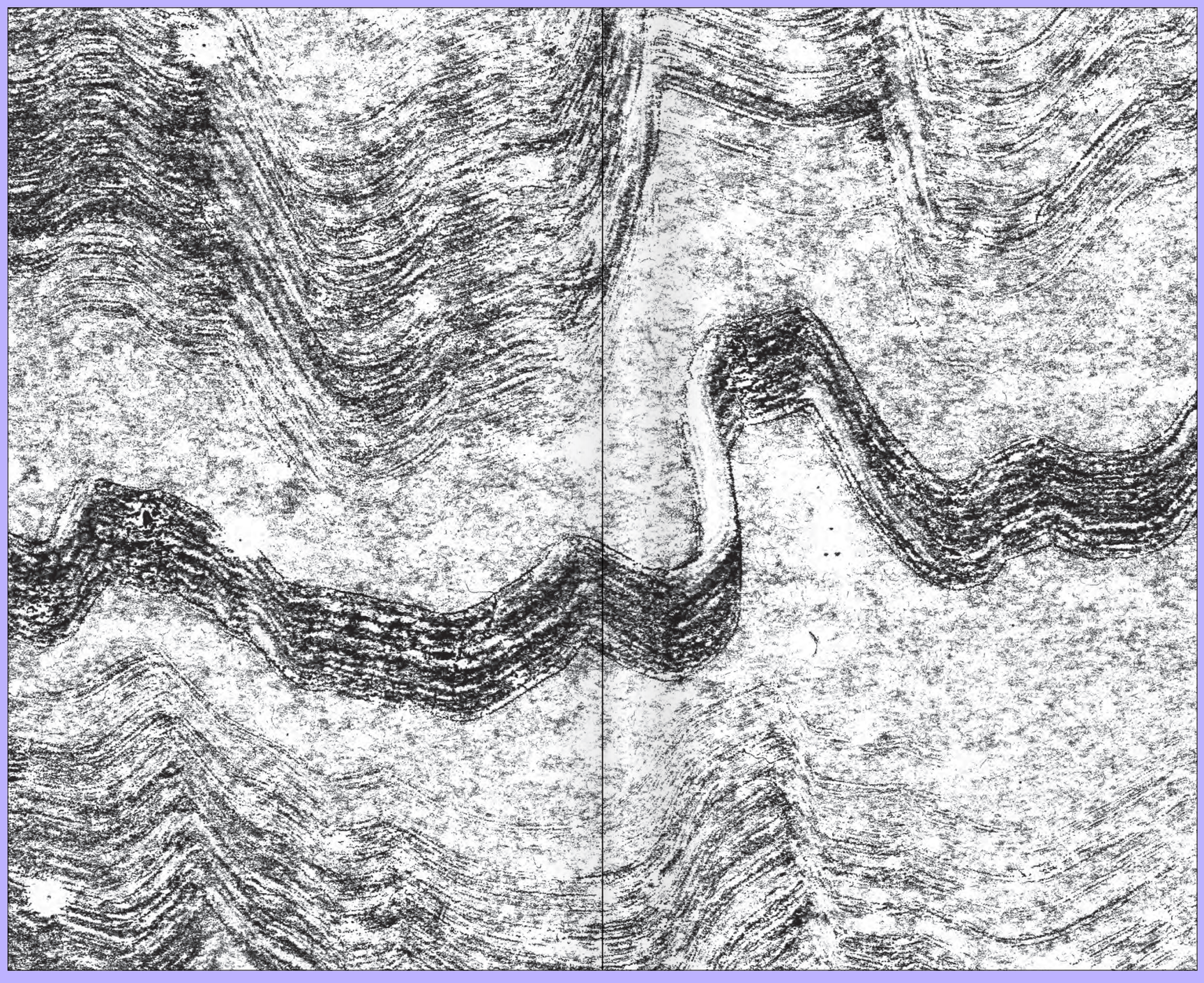
Collectif | Langues de strates **Extraits**



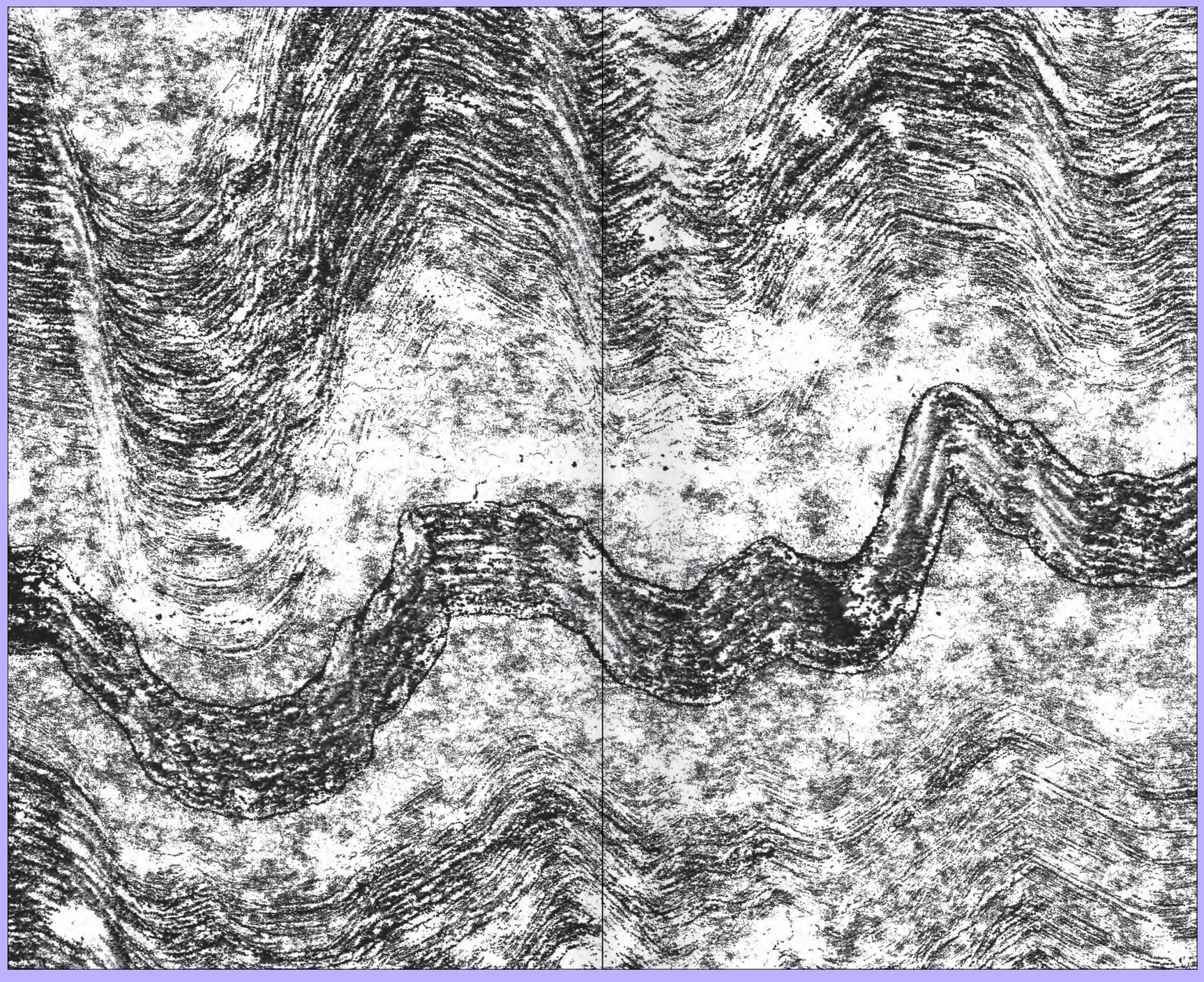
Collectif | Langues de strates **Extraits**



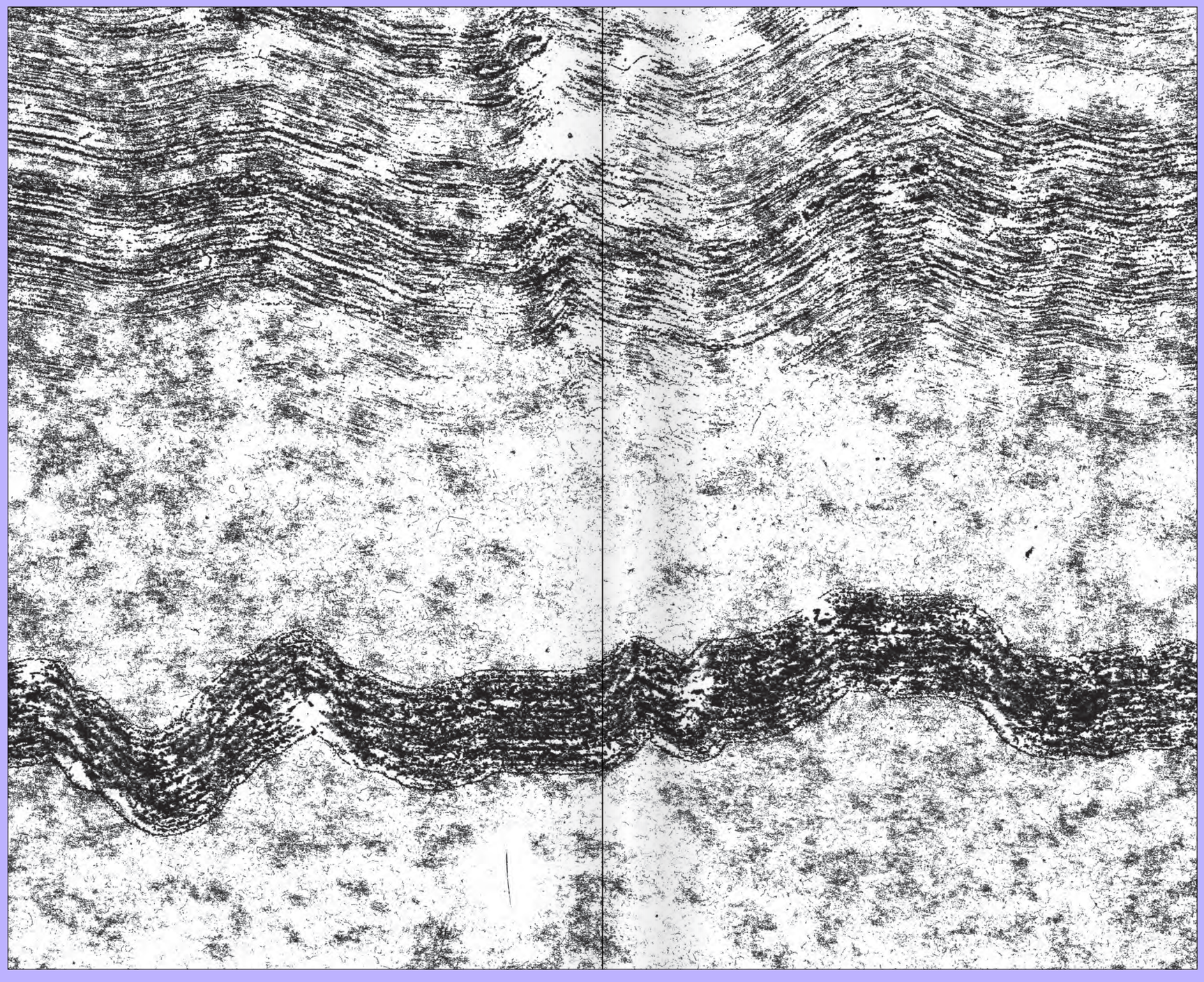
Collectif | Langues de strates **Extraits**



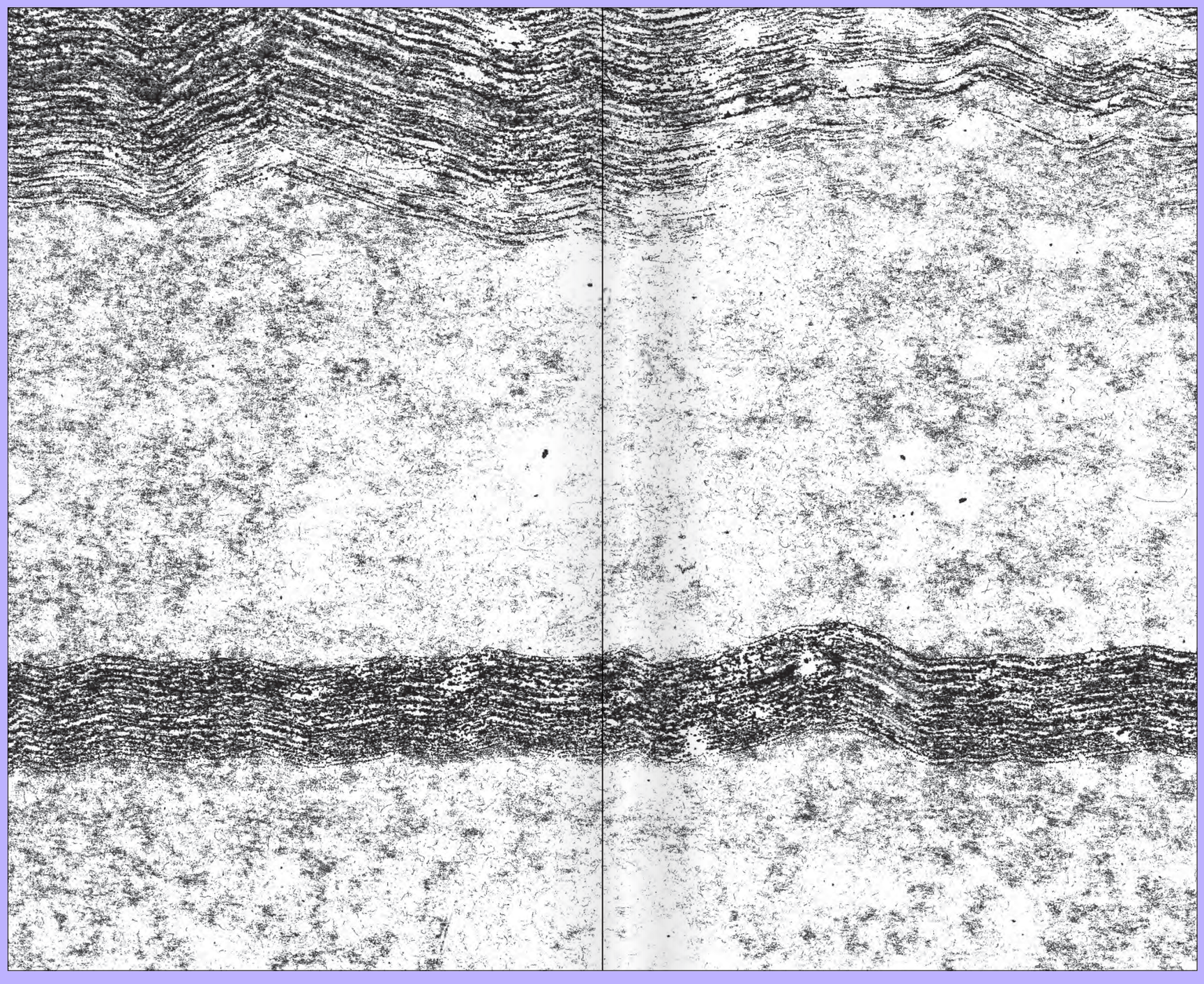
Collectif | Langues de strates **Extraits**



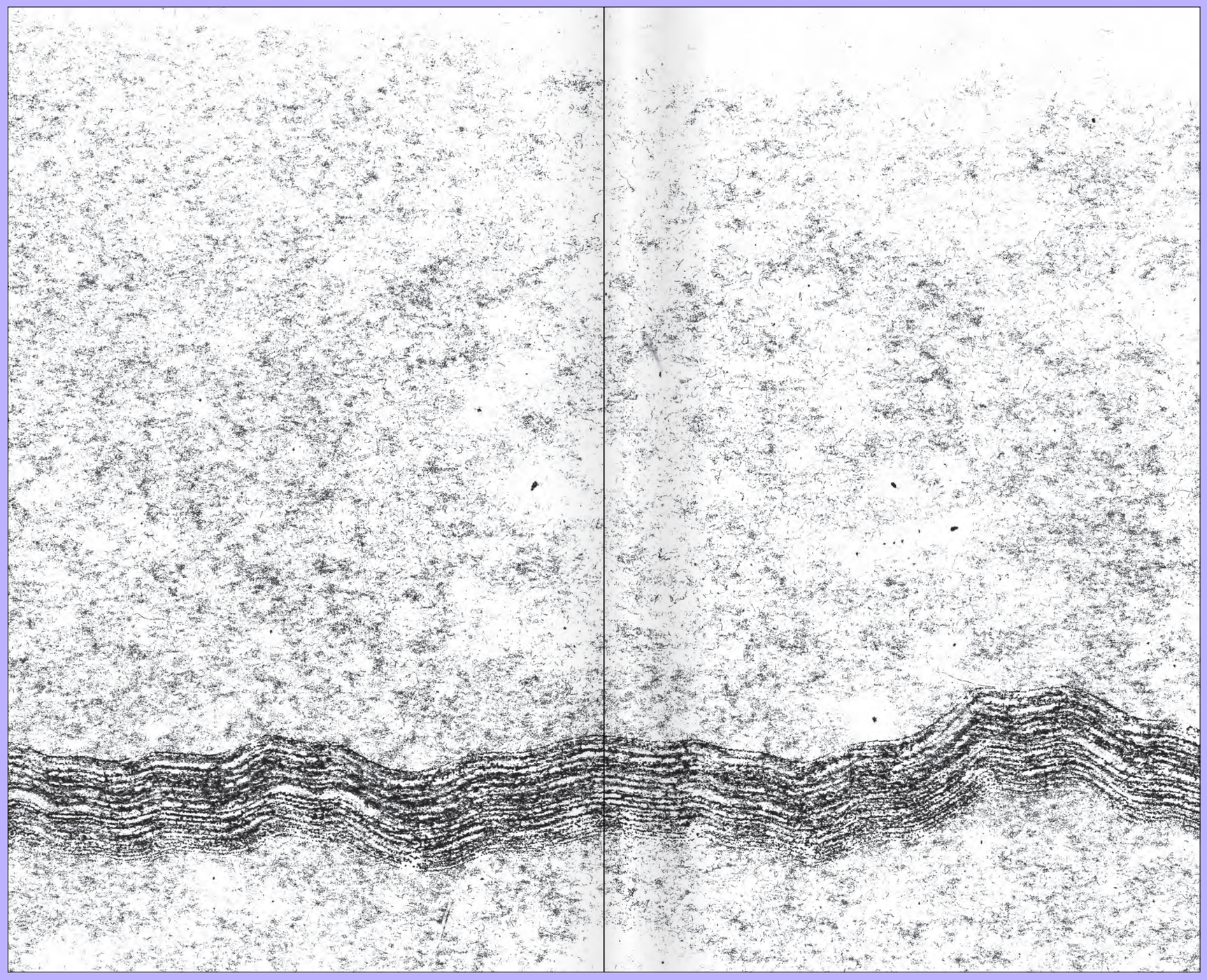
Collectif | Langues de strates **Extraits**



Collectif | Langues de strates **Extraits**



Collectif | Langues de strates **Extraits**



Collectif | Langues de strates **Extraits**

Je suis la somme de



Audrey Cavelius

Collectif | Langues de strates **Extraits**

Je suis la somme de

Ma mère
mon père
leurs ancêtres
et avec eux toutes leurs histoires

Je suis femme
et pourtant j'aurai voulu être homme
ou cheval
en tout cas pas pierre

Dans la fleur de l'âge, je cours
parfois pour mon plaisir
souvent après le temps
mais jamais à quatre pattes

Je n'ai pas d'enfant
j'arrive tout juste à m'occuper
alors occuper un autre
mes copines le font très bien

J'aime être au pluriel
tirée à quatre épingles
ou follement débraillée
je change d'avis comme de chemise

Collectif | Langues de strates **Extraits**

Depuis que j'ai un chien
ou devrais-je dire une chienne
je ne vais plus au fitness
un regard et j'enfile mes baskets
un jappement et nous voilà en forêt

Terre à terre ou dans les nuages
je passe de tumultes sous-marins
en tempêtes galactiques
et sinon, je dors

Forcément idéaliste
et magistralement impatiente
je déteste avoir tort
mais j'adore les débats

Une journée sans aventure
c'est comme boire alors qu'on a faim
même si l'eau c'est la vie
et que l'appétit vient en mangeant

Je me narre
tu te narres
nous nous narrons
vous vous narrez
je me marre

J'aime le bon mot et la bonne parole
j'ai même parfois la folie des grandeurs
d'où ma profonde stupeur
quand je me croise dans le miroir

J'avoue que parfois je mens
sans doute par habitude
évidemment je sais qu'il faut que j'arrête
et pourtant je continue

Je suis capable de grandes choses
comme faire le ménage
pendant que je prépare à manger
je suis aussi capable de grandes vilenies
comme dire des saloperies
dans le dos de quelqu'un

Je peux quitter une soirée sans dire au revoir
ne pas saluer quelqu'un que je connais dans la rue
raconter ma vie à un inconnu
et rentrer chez moi paniquée à l'idée de l'avoir fait

J'ai tellement de joie au corps
que seul un mur peut m'arrêter
enfin, rien n'est mois sûr
parfois le mur y reste

Collectif | Langues de strates **Extraits**

Je doute donc je suis
c'est ce que je me dis quand je perds pied
sinon la philo c'est pas mal
et le chocolat aussi

Je peux être jalouse comme un pou
un petit pou tout fou
sur une tête toute folle
qui s'agite dans tous les sens

J'ai parfois l'impression que je coule
et que je déborde
que mon corps n'est pas solide
et qu'il faut que je le contienne
c'est sans doute pour ça que je cours
après le temps ou pour le plaisir, peu importe

Comme ceci, comme cela
je suis peut-être plus comme ceci que comme cela
à choisir je préfère être comme cela
c'est quand même plus glorieux

Je suis autant de réalités que de fictions
la somme de mes vieilles habitudes
et de mes bonnes résolutions
kaléidoscopique, je brille, je brûle
et j'aimerais que s'arrête le temps
que je puisse m'embrasser

Collectif | Langues de strates **Extraits**



mémoire
fossile
AbSTRAL
compost

Collectif | Langues de strates **Extraits**

j'amoncelle mes alluvions
sur la courbe des horizons
nourris cette propension
à vouloir être multiple

au-devant du monde
j'enlace les épicentres
embrase les évidences
avant que tout s'effondre

sans commentaire
périple miroir
mémoire fossile
souffle érosion

soupir éclosion
bribes d'univers
poème harangue éclair
ainsi nous sommes

résultat des soustractions
produit des divisions
et nos calculs laborieux
afin de croître mieux

tumulte des cimes
résonne cet appel vif
la pression nous façonne
le temps altère nos formes

Collectif | Langues de strates **Extraits**

je décante mes sédiments
les incorpore aux sentiments
mon désir d'être pluriel
bien que seul spécimen

des failles intemporelles
viennent fragmenter le ciel
le rêve de nous vacille
contre courant aussi

corps dis vague
calotte glaciaire
soubresauts du ciel
brèches et étincelles

revenir de loin
telle une main
où le pouce préhenseur
s'épuise à garder prise

s'abriter du froid
espérer peu
aspirer mieux
parfois il pleut

trouver manteau
pour faire noyau
se noyer presque
parmi lambeaux

aux inconnues
des chants perdus
dans l'équation du monde
être variable qui gronde

braver tempête
au large de soi
sans abdiquer
dériver

corps de marbre
dur comme pierre
doux comme vent
chasse la brume

éponge les fuites
sous le brouillard
tarit les pleurs
et les humeurs

je suis ce que je pense
essuie ce que j'épanche
oscille entre les panses
de ma genèse étrange

gens de bienveillance
veuillez m'indiquer le chemin
aux confins des continents
le présent lointain

Collectif | Langues de strates **Extraits**

passé futile
souvenir tutelle
s'écoule et s'étire
en distorsion des foules

volubile j'apparais
sur le fil qui s'affaisse
pendu autour du cou
mon songe de paresse

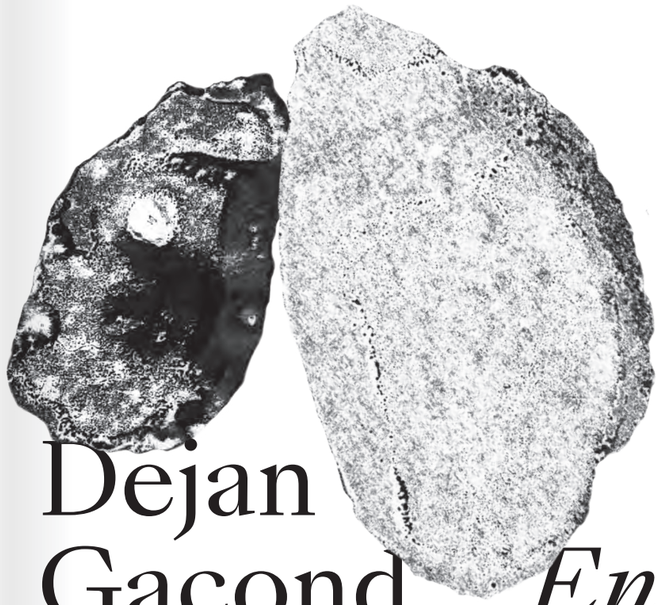
fluide esprit solide
fragment de mon histoire
au sein de la mer je terre
mes particules en suspension

j'embrasse mes sédiments
sur la courbe des horizons
nourris cette propension
à vouloir naître multiple

et j'enchevêtre
mes couches subtiles
sur fond d'océan trouble
avant l'effondrement

parole fertile
mémoire fossile
mes strates de vie
enfouies

Collectif | Langues de strates **Extraits**



Dejan Gacond

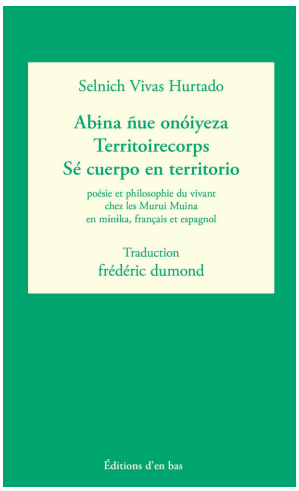
En attendant de savoir ou de confondre…

EN BAS

Abɨna ñue onóiyeza / Territoirecorps / Sé cuerpo en territorio

VIVAS HURTADO, Selnich ; DUMOND, Frédéric (trad.)

Traduit par frédéric dumond



Poésie trilingue, chantée et dansée, d'une culture pluri-millénaire d'Amazonie

PRÉSENTATION

Très loin d'ici, en pleine Amazonie, existe encore une culture pluri-millénaire d'une immense richesse, celle des Murui Muina, peuple d'à peine quelques milliers d'âmes. Transmis de génération en génération à l'identique, leurs chants poétiques font découvrir une véritable mythologie par laquelle se transmet un savoir profond des rapports nécessaires et vitaux entre l'humain et la nature. Familier depuis longtemps de cette culture, Selnich Vivas Hurtado a écrit avec Abɨna ñue onóiyeza un ensemble de poèmes dans la plus pure tradition murui muina. Pour la première fois en Europe et dans le monde, cette édition quadrilingue (l'auteur a écrit en espagnol, mɨnɨka et allemand) donne à connaître ce monde étrange et lointain, qui pourtant nous touche intimement.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- Prendre connaissance de la culture des Murui Muina
- Découvrir le mɨnɨka
- Le colonialisme de la langue
- Une vie en parfaite harmonie avec la nature, les astres...
- Le corps comme élément poétique essentiel

AUTEUR(S)

Selnich Vivas Hurtado est né dans la Vallée du Cauca (Colombie), en 1971. Il est titulaire d'un doctorat en littérature allemande de l'université de Freiburg et s'est formé comme roraima, chanteur rituel, avec les Murui Muina en Amazonie. Il est poète, écrivain, traducteur, et professeur de littérature allemande et de poésie autochtone et afrodescendante à la Udea, Université d'Antioche à Medellín, où il dirige la ligne de recherche sur la pensée native en Colombie. Depuis 2012, frédéric dumond a au coeur de son écriture et de sa pratique les langues, dans leur infinie diversité. Il a publié en 2020 aux éditions art&fiction erre, cosmographies.

Domaine : Littérature générale

Genres : Anthropologie, Ethnologie

Mots clés : Bilingue, Poésie contemporaine

Format : 12.5 x 20.5 cm

Pages : 160

Détails de la fabrication : broché, collé

Prix : 22,00 €

ISBN : 9782829007309

Livre connexe : Chamoiseau Patrick, Écrire en pays dominé, Éd. Gallimard, Paris, 1997

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Oui très odorant
le ɨ
la lettre ɨ, sa tête est une graine
à côté d'autres graines rouges
rougies

malade sa parole à elle
avec la parole qui oriente
fait voler en éclats et répare le son
derrière son écriture
Visage souriant

Sa petite discipline vénéneuse
ce ɨ

Sveta Aluna

Préface du traducteur

D'emblée, avec *Abɨna ñue onóiyeza*, de Selnich Vivas Hurtado, se pose la question de la réception : comment accueillir cet ailleurs de la langue et cet ailleurs de la poésie indigène, ici, en Europe. Comment lire, regarder, entendre, commencer à être avec une pensée si intense et si éloignée que l'est celle des Murui Muina[1]. Lire, regarder, entendre en essayant de ne rien convoquer de ce que l'on sait déjà, mais simplement être dans le moment de la découverte, entièrement plongé·e·s dans cet inédit inouï.

Ici – parce que nous sommes en Amazonie, et qu'il y a eu assez peu de contacts avec les colonisateurs (l'Église Évangélique, les Témoins de Jéhovah sont présents sur le territoire seulement depuis un siècle) – les milliers de ruanɨai, les chants murui muina inchangés depuis de nombreux millénaires, transmettent une connaissance de la vie, du vivre, du vivant qui est sans doute une des plus puissantes de notre monde. Par la bonne prononciation, par la répétition, sous l'apparente simplicité de ce qui est dit, en même temps que le visible et

1. Les Murui Muina sont un peuple qui parlent quatre langues : le minɨka, le mɨka, le nɨpode et le búe. Exception faite des notes liées à chaque chant, toutes les notes sont du traducteur, sauf mention contraire.

l'audible, et au-delà, il y a un savoir qui vient du fond des temps, un savoir que l'Occident balbutie à peine depuis quelques siècles, de « découvertes » scientifiques en « découvertes » scientifiques.

C'est là qu'est la complexité de la réception, pour nous qui vivons ici en Europe, pour la grande majorité d'entre nous dans un environnement hors sol, dans de vastes zones urbaines ou péri-urbaines, dans des campagnes balisées, où la germination est un mot de botanique quand c'est, en mɨnɨka, un concept qui exprime l'essence du monde : pour les Murui Muina, l'humain n'est pas au centre de quoi que ce soit, il n'y a pas de taxonomie hiérarchisante, le monde n'est pas un ensemble de ressources à exploiter, il est au contraire – selon un savoir plurimillénaire – unité fondamentale, où toutes les formes du vivant et du non vivant, toutes les sortes de matière ont une origine commune, où l'humain est avec, au même titre que tout insecte ou toute roche ou tout végétal. Fondamentalement, tout est question de relation, d'attention et de soin. Et cela se dit dans l'ensemble du corpus des chants en langue mɨnɨka, qui irriguent le projet de *Abɨna ñue onóiyeza*.

Cette oraliture[2] mɨnɨka, avec quelques autres, fait entendre un rapport au monde absolument non dissocié,

2. Le concept d'oraliture a été forgé par Ernst Mirville, en avril 1974, dans la revue « Le Nouvelliste », quotidien haïtien, ainsi que dans « Conjonction », nº 161-162, mars-juin 1984 : « Interview sur le concept d'oraliture accordée à Pierre-Raymond Dumas par le docteur Ernst Mirville », pp. 161-164 (article en ligne sur « La double scène de la représentation, Oralité et littérature dans la Caraïbe », de Maximilien Laroche, Éd. Greca et Université de Laval, Québec, 1991.)

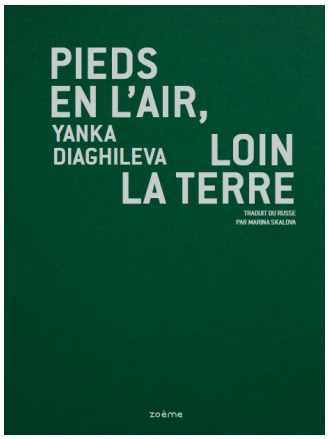
un réseau complexe de sens et de relations entre humains et êtres animés comme inanimés.

Si *Abɨna ñue onóiyeza* est un acte politique qui cherche à irriguer la poésie colombienne des rythmes et des sons venus de ceux qui vivent sur le territoire depuis toujours, bien avant la colonisation et son filet conceptuel oblitérant, c'est aussi une introduction sans précédent aux mondes amazoniens, aux pensées natives qui survivent encore et montrent un rapport au monde qui est de maîtrise de soi, de compréhension intime du vivant, de partage, de sororité comme de fraternité, donc d'une humanité qui fait corps avec le vivant. Chacun et chacune de nous est sœur et frère de la plante, de l'animal, de la roche, du sol, de la graine. Et ce n'est pas une métaphore. L'ensemble des inanimés et des animés sont de la même famille que les humains. Ici, c'est un fait, connu de toute éternité, nous sommes toutes issues et tous issus du même processus de germination. Puissent ces danses et ces ruaɨaɨ ne plus vous quitter et devenir des compagnons de route.

Pieds en l'air, loin la terre

Yanka Diaghileva

Traduit par Skalova Marina



Domaine : Littérature générale

Genres : Étrangère, Pépite

Mots clés : Étranger, Poésie contemporaine, Féminisme

Format : 15 x 20 cm

Pages : 144

Détails de la fabrication : Impression Offset, dos carré collé cousu

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 17,00 €

ISBN : 9782493242242

Livres connexes : Verdicts, de Lida Youssoupova, Requiem, de Anna Akhmatova, Oeuvres, de Alejandra Pizarnik

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Pieds en l'air, loin la terre est un recueil posthume qui rassemble les œuvres complètes de la grande poète et chanteuse russe Yanka Diaghileva.

PRÉSENTATION

Publié à Moscou en 2018 par Vyrgorod, Pieds en l'air, loin la terre est un recueil posthume qui rassemble les œuvres complètes de la grande poète et chanteuse russe Yanka Diaghileva. Écrits entre 1987 et 1991, les textes (poèmes et paroles de chansons) sont proposés chronologiquement, permettant de lire au plus près du mouvement de l'écriture une œuvre qui fut aussi intense que brève.
Imprégné d'éléments de folklore sibérien et de mythologie russe, l'écriture de Yanka Diaghileva évoque à la fois l'univers du conte et la vie quotidienne en Sibérie à la fin des années 80, où l'isba, le bois, la neige, la présence de la forêt ou les engrenages des machines-outils sont des éléments primordiaux. La violence aussi : marquée par l'esprit no future de la culture punk, Diaghileva use d'ironie et d'un humour corrosif pour élaborer une critique de l'État soviétique et de sa manière de gouverner les corps et les esprits, notamment des femmes.
Selon Marina Skalova, traductrice du livre : « ses textes étaient féministes, sans qu'elle se proclame féministe. Le seul balai qui apparaît sert à foutre le camp. Elle dit la grande envie de prendre le large, de déserter toutes les structures imposées, et la féminité en faisait partie. » En effet, évoluant dans un univers presque exclusivement masculin, où les femmes étaient traitées, au mieux, avec condescendance, Yanka Diaghileva a su faire entendre une parole intempestive : « Je suis assise là une femme comme ça / Et je pense que je ne suis pas du tout comme ça / Je n'y pense même pas j'essaie de connaître / Un concombre enveloppé dans un journal fin février / Élevé dans une serre, sans doute / Le symbole phallique me tape sur le système / C'est encore pas mon truc ».
Traduction et postface remarquables de Marina Skalova.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Première traduction en français de la grande chanteuse et poète russe Yanka Diaghileva.
Œuvre complète, permet d'accéder à la trajectoire d'une vie entière.
Poésie marquée par l'esprit punk des années 1980, très actuelle dans son refus de l'autoritarisme et dans ses critiques féministes.
Fulgurance des images poétiques et des situations décrites.
Traduction et postface remarquables de Marina Skalova.

AUTEUR(S)

Née en 1966, Yanka Diaghileva était une figure importante de la scène punk soviétique des années 80. Elle a collaboré avec Egor Létov dans les groupes Grajdanskaya Oborona et Communisme. Dès 1989, elle se produit en solitaire et commence à être reconnue. Peu à peu, ses chansons se teintent de « couleur de désespérance absolue ». Elle est retrouvée noyée en 1991, alors qu'elle n'a que 25 ans. Si l'enquête policière a conclu à un suicide, d'autres éléments laissent penser qu'il s'agirait d'un meurtre. Depuis, son prestige en tant que musicienne et poète n'a cessé de croître : en 2003 paraît un premier livre de poésie, puis en 2018, ses œuvres complètes.

1. Ma tristesse est lumineuse[1]
(Печаль моя светла)

Je le répète mille fois et encore
Personne ne sait que j'en chie à mort
Et la télévision tombe du plafond
Personne ne sait que j'en chie à fond
Putain fait chier mais tellement marre
Envie de tout reprendre au point de départ
Ce couplet est triste donc une fois encore
Je répète : putain j'en chie à mort.

[1] Le titre est une citation issue d'un poème d'Alexandre Pouchkine : *Sur les monts de Géorgie.*

4. Quelqu'un a peint une icône
(Нарисовали икону)

Quelqu'un a peint une icône et l'a oubliée sous la pluie
Les trombes d'eau ont dilué les yeux de la sainte madone
Ses larmes de peinture coulaient et les cieux étaient en pleurs
Les gens s'abritaient sous les toits – les gens n'ont rien su de ça
Et les cieux s'énervaient et les cieux tempêtaient
L'orage se déchaînait…
Les moutons perdaient leurs troupeaux
Les éclairs frappaient les fenêtres, les vents arrachaient les toits
Sous les portes les chiens hurlaient, dans les granges les souris couraient,
Les enfants se réfugiaient sous les bas, les vieux faisaient le signe de croix
Ils tombaient à genoux et priaient des images[2]…
Au matin le soleil s'est levé, les gens sont sortis de chez soi
Des chiens fatigués jappaient, des gens réparaient leurs toits
Sur le côté, près d'un seuil, une toile gisait en lambeaux
Les gens ont oublié dieu, les gens ont haussé les épaules…

Novossibirsk, 1986

[2] « Tombaient à genoux et priaient vers l'Orient » (variation issue des archives conservées par Irina Litiaïeva).

44. Aux éléments déclassés
(Деклассированым элементам)

Éléments déclassés de premier rang
Ces parias vu leur classe faut tout leur donner
Première rentrée de l'école de la vie – voilà la prison
Et en quatrième, admission à titre posthume au Komsomol[3]

À dix pas d'ici, le feu clignotait
Deux minutes de lueur orange à la fin des pluies
Et dans le passage souterrain, à gauche un virage
Et dans le couloir souterrain s'éteignent les lumières

Couloir entre les grilles, à travers le cadavre des siècles
À travers les années, la mauvaise herbe, le labeur des pères
à travers les tirs, les explosions ; à travers le désert
En deux minutes, parvenir à enjamber une verste

Le long des pics en pointillés, des yeux des meneurs
Dehors, morte froidure le long des larmes des pluies
Suivre l'ordre, chasser la vermine des trous souterrains
Suivre le grand mensonge, construire le monde ancien

Éléments déclassés de premier rang
Ces parias vu leur classe faut tout leur donner
Première rentrée de l'école de la vie – voilà la prison
Et en quatrième, admission à titre posthume au Komsomol

1988

[3] Le Komsomol, ou l'Union communiste léniniste pan-soviétique de la jeunesse, était l'organisation de jeunesse officielle du Parti communiste de l'Union soviétique, active de 1918 à 1991. (Ndt)

45. Sur les rails du tramway
(По трамвайным рельсам)

Toi et moi, on ira se promener sur les rails du tramway
On s'assiéra sur les tuyaux au début de la route du périph'
Notre vent chaud sera la fumée noire des cheminées d'usines
Et notre étoile du berger la soucoupe orange du feu rouge

Si on y arrive, avant la nuit on ne rentrera pas dans notre cage
En deux secondes, on doit être capable de s'enfouir sous terre
On y restera couchées quand on se fera rouler dessus par les voitures grises
Emportant ceux qui ne savaient ni ne voulaient se traîner dans la crasse

Si on a le temps, on continuera à plat ventre sur les traverses
Tu verras le ciel, je verrai la terre sur tes semelles
Si jamais un jour on rentre, faudra brûler toutes nos fringues
Si les casquettes bleues ne viennent pas nous cueillir sur la route

S'ils viennent, ne dis pas qu'on s'est promenés sur les rails du tramway
Ce sera le premier signe d'infraction ou de schizophrénie
On aura droit au portrait souriant de Félix de Fer[4]
Ce sera très long et ce sera vraiment très juste

Une punition pour nous être promenés sur les rails du tramway
La juste punition pour nos promenades sur les rails du tramway
On nous tuera pour nous être promenés sur les rails du tramway
On nous tuera pour nous être promenés, toi et moi, sur les rails du tramway…

1988

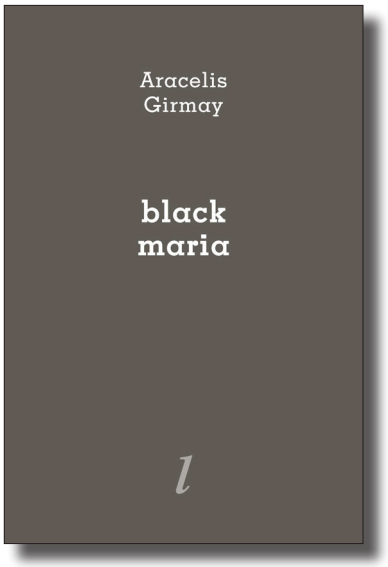
[4] Félix Dzerjinski, surnommé Felix de Fer, était un haut responsable bolchevique, fondateur de la police politique soviétique et l'un des artisans de la Terreur rouge. (Ndt)

ÉDITIONS LURLURE

NOUVEAUTÉ

PARUTION OCTOBRE 2026

VISUEL PROVISOIRE



BLACK MARIA

Aracelis Girmay

Traduit de l'anglais (américain)
par Céline Leroy

Édition bilingue
Collection : *L'Étranger* (direction : Pierre Vinclair)
Prix : 22 euros
Format : 13 x 20 cm
Nombre de pages : 244 pages
ISBN : 979-10-95997-72-6

> Un des « Meilleurs livres de 2016 » selon le *New Yorker*, le *Boston Globe*, le *Chicago Review of Books* et *Publishers Weekly*

> Lauréat du prestigieux Whiting Award de poésie en 2015

> La première traduction en français d'une œuvre d'Aracelis Girmay

> LE LIVRE

Tirant son titre des plaines sombres de la Lune, que les premiers astronomes ont prises à tort pour des mers, *black maria* explore les histoires de la diaspora africaine, dans une poésie dont la puissance d'invention est magnifiquement rendue par la traduction de Céline Leroy.
Lauréat du Whiting Award en 2015, le livre d'Aracelis Girmay est à la fois une élégie pour les exilés et une autobiographie collective, une célébration lucide de la vie qui ne ferme les yeux ni face à la grâce ni face à la violence.

> L'AUTRICE

Aracelis Girmay (née en 1977) est une poétesse, enseignante et éditrice américaine. Elle est l'auteure de plusieurs recueils de poésie dont *Teeth* (2007) et *Kingdom Animalia* (2011), tous salués par la critique.
Lauréate de plusieurs prix littéraires aux États-Unis, son œuvre lui a également valu d'être finaliste du prix international Neustadt de littérature. Elle est professeure titulaire de la chaire d'écriture créative à l'université de Stanford. *black maria* est son premier livre traduit en français.



Aracelis Girmay
©Yekaterina Gyadu

DIFFUSION/DISTRIBUTION SERENDIP LIVRES

« Girmay, lauréate du prix Whiting 2015, compose un recueil poignant de poèmes lyriques et imagés, oscillant entre vulnérabilité et force indomptable. L'histoire des réfugiés et immigrants érythréens constitue le socle thématique du recueil, bien que Girmay dissèque et examine aussi avec finesse les fléaux du climat sociopolitique américain actuel, notamment les violences policières et les meurtres de jeunes Noirs comme Renisha McBride et Jonathan Ferrell… Girmay navigue avec aisance entre histoire collective et mémoire personnelle, abordant la souffrance des Noirs sans les victimiser ni instrumentaliser la voix des marginalisés. » ***Publishers Weekly* – Coup de cœur**

« La longue histoire des abus commis contre les Afro-Américains est le fil conducteur de cette nouvelle exploration de Girmay, dont l'œuvre met toujours à nu l'importance de l'Histoire et le vertige causé par son ignorance. » ***Boston Globe***

« Lauréate du prix Whiting, Girmay évoque la diaspora africaine dans son ensemble et rend hommage aux plus de 20 000 personnes qui ont péri en mer, tentant de rejoindre l'Europe depuis l'Afrique du Nord en quête d'une vie meilleure… Dans un style à la fois audacieux et d'une grande poésie, elle s'adresse aux disparus, les intégrant à une communauté et leur conférant une humanité et une individualité que les statistiques de mortalité ne sauraient masquer. VERDICT : magnifique, brillant et d'une colère palpable ; un livre essentiel que tous les lecteurs apprécieront. » ***Library Journal* – Coup de cœur**

« Girmay entrelace des récits intimes et collectifs pour exprimer l'agonie émotionnelle d'une culture exploitée et en voie de disparition [...] Par moments, le recueil se lit comme un texte historique ; par moments, il suscite une profonde angoisse ; mais le plus souvent il se lit comme une oraison funèbre poétique – à la fois célébration de la vie, tentative de réconciliation avec la mort et témoignage du pouvoir unificateur du deuil. » ***Boston Review***

« Le recueil *The Black Maria* n'est pas seulement parmi les meilleurs que j'ai lus cette année, c'est aussi l'un des recueils les plus puissants et les plus marquants que j'aie lus adulte. » — A. Morgan, ***Chicago Review of Books***

« Les mers lunaires, ces plaines basaltiques et sombres à la surface de la Lune, tirent leur nom du mot latin désignant les mers, une erreur d'identification commise par des astronomes. Cette confusion fascinante alimente le troisième recueil de poésie de Girmay, qui s'approprie les récits d'Ulysse, obsédé par la navigation, met en scène l'esclave africain Abram Gannibal, ancêtre du célèbre poète russe Alexandre Pouchkine, et prend la défense de George Jackson, membre des Black Panthers injustement accusé, parmi tant d'autres personnages… D'une efficacité stupéfiante, cette œuvre brillante et ambitieuse mérite d'être relue à plusieurs reprises. Se décrivant comme un « héritier des traditions érythréennes, portoricaines et afro-américaines », Girmay est un poète éblouissant et d'une énergie débordante. » ***Booklist***

« *The Black Maria* naît d'un esprit d'élégie, d'une vision morale et d'un esprit de protestation, et s'inscrit dans la lignée d'auteurs tels que June Jordan, Paul Celan, Joy Harjo et James Baldwin. Unique. » ***SCOUT***

Mes bien-aimés, sous la surface
de votre ultime demeure, les minuscules poissons oublieux

forment des couronnes au-dessus des herbiers marins
& leurs longues branches —

Certains matins, dans ma ville loin de là,
je cours « vous » saluer qui venez en tant que mer, & je me transporte

dans votre temps long & sombre telle une enfant qui retrouve
ses grands cousins. Je touche vos dents & vous donne l'unique mot de mon corps.

Je suis à nouveau une femme, au chevet d'Aboy Haile. Aboy a 96 ans.
Il brosse mes cheveux acacia. Il me tient le bras.

Il dit, d'un geste de la main qui signifie « tout ce qui nous entoure »,
que c'est ma maison. Il parle d'Adi Segdo,

mais il parle aussi du monde.
Même si je pense, en « Amérique »,

que je suis Là-Bas &
qu'il est Ici, que nous sommes différents, ou éloignés,

en fait, nous sommes l'un l'autre. *Mes os sont*
tes os, dit-il. Ses dents sont mes dents

& mon sourire son sourire.
Il me serre le bras jusqu'à le faire pierre, os.

Il me lisse les cheveux
avec force. Je suis un cheval.

La longue peau sombre de l'eau,
la parole, Aboy qui parle de l'eau,

qui brosse, brosse en arrière mes cheveux acacia,
me lave le visage. Quand nous avons fini

je retraverse la mer pour regagner l'air
& retrouve la circulation dans les rues qui me sont familières.

Je suis marquée par les morts, vos lettres marines
de sel & de larmes.

A présent je suis prête à m'étendre
par terre, à écouter les consignes

pour apprendre à parler d'amour & du pays, à chanter
la maison durant les années horribles, & à remplir

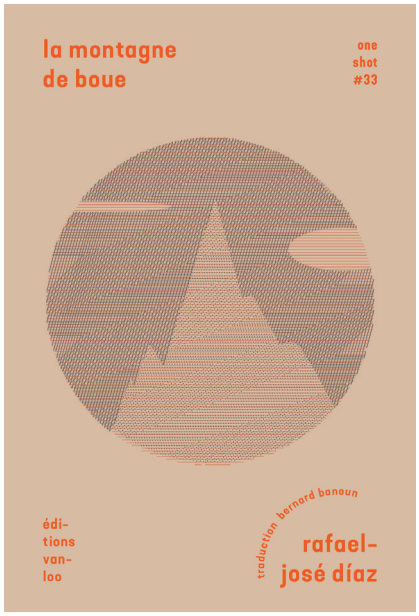
mon langage, comme le font les étoiles,
de la lumière, quoi qu'il arrive, d'un temps futur.

La femme aux yeux noirs,
nous l'appellerons Azieb,
dont le frère a voyagé avec elle
de ville en ville, à travers les déserts,
& jusque dans un autre pays & dans un autre encore
où ils se sont dit au revoir, comme
prévu, avant qu'arrive enfin
le mois où elle a été emportée
vers les navires, & tout
bas elle s'est mise à chanter
le chant des noces qui dit *Désormais*
tu vivras avec la famille de ton
mari, elle n'avait pas de mari
mais imaginait que le lointain était
celui qu'elle épousait, celui
avec qui elle passait sous
la couronne de laurier, celui
que ses frères soulevaient dans le fauteuil
du marié, elle a chanté & ceux qui se trouvaient près d'elle,
ceux qui l'entendaient, ont porté la main à leur poitrine
& ravalé les larmes, non pas pour leur pays
(car qu'était-ce donc que cela ?) mais pour leurs collines & leur zigni,
la mélancolie des noms de leurs parents,
Rahel, Zainab, Goitom, & le rire sincère
de leurs sœurs, l'éclat soudain de leurs gencives sombres
& léopard, leurs dents,
le souvenir des cafés & de Binyam

Il y avait les pieds nus
des mots de la femme aux yeux noirs qui,
même désincarnés, vagabondaient. Elle a deviné
dans sa peau que la mer elle-même était une oreille.
Elle ne savait pas comment nommer ce sentiment,
alors elle l'a appelé « Luam » & a chanté pour lui.

à la mer

grand entrepôt, histoire
que nous avons traversée, nous avons touché
le pouls rapide de tes pages
volantes, écrites à l'encre de sel & de vie,
ta fureur, ton indifférence,
ta douceur quand tu nous lavais les pieds,
toi toute entière qui continue d'avancer
que nous vivions ou pas,
nos œillets sont pour toi,
jaunes & roses, ils flottent
pareils à des phrases éclatantes sur
les cheveux sombres de ta mémoire



graphisme : Maxime Sudol
104 pages 100 mm x 150 mm 9€
broché - collé - rabats
édition bilingue
ISBN : 979-10-978437-1-7
parution 15 octobre 2026

9 791097 843717

Éditions Vanloo
www.editionsvanloo.fr
diffusion/distribution : Serendip



Biographie

Poète, traducteur et professeur de langue et littérature espagnoles, Rafael-José Díaz est né en 1971 à Santa Cruz de Tenerife, en Espagne. Entre 1993 et 1995, il a dirigé la revue Paradiso. Il a publié plusieurs recueils de poèmes, des récits, des cahiers de journaux et de nombreuses traductions, en particulier du poète Philippe Jaccottet. Trois de ses ouvrages ont paru en français : Le crépitement (L'Escampette, 2007), Un suaire (L'Harmattan, 2021) et Demeurer suspendu (Cheyne, 2021).

La montagne de boue

Rafael-José Díaz

(traduction Bernard Banoun)

éditions vanloo

La montagne est la Mesa Mota, à Tenerife. C'est, dans la région, le lieu du *cruising*, un spot où les homosexuels viennent chercher une rencontre éphémère. 42 poèmes en prose de Rafael-José Díaz pour une évocation, de ce lieu où il venait tromper sa solitude, où on a tout à fait le droit de venir et pas tout à fait le droit.

Il y a chez Rafael-José Díaz la fascination des frontières fragiles entre les choses ou les idées. Du présent habité de souvenirs, d'apparitions déjà disparues, de traces qui semblent effacer l'objet même qui laisse trace. La boue joue ce rôle, la boue dans laquelle s'enfonce la botte, la boue qui vient happer, puis rendre peut-être l'objet, comme s'il venait de naître.

L'écriture est méticuleuse, précise, c'est que les choses dont il parle ne sont jamais tout à fait ce qu'elles semblent être, un bruit de pas par exemple, peut se trouver devant ou derrière lui, mais être aussi celui de ses propres pas. Ou encore ces souches qui se multiplient par endroit, ce pourrait être des traces de pas, mais venant de pieds frappant le sol par en-dessous de la terre.

La vie ici se loge dans un espace étroit, celui contenu,entre la vraie vie et la pantomime. Ici, comme il dit, on fait semblant. On se dissimule pour mieux se montrer, on se montre pour disparaître aussitôt. Dans ce lieu du désir, on cache son désir, autant à l'autre qu'à soi-même.

On n'a pas tout à fait le droit d'exister. Ce « pas tout à fait » est le lieu de l'écriture.Toute la recherche de Rafael-José Díaz à chercher la vérité de l'existence humaine dans cette extrême précarité qui est le lieu même où se loge l'écriture.

Revue de presse (française)

Rafael-José Díaz se laisse aller à l'étonnement quotidien de nommer le corps illuminé du poème dans un paysage érotisé où le mot cherche un nouvel habitat, un aperçu des limites du déchiffrable. Il tente d'encercler le sens et sourit de le voir s'échapper à nouveau. Le langage, le corps, la lumière, il les met sur un pied d'égalité avec l'insaisissable. Se laisser captiver, conserver le regard sous la paupière.

« Demeurer suspendu », c'est-à-dire se maintenir entre les impressions reçues et les sensations éprouvées.

En attendant Nadeau - 14/07/2023 Georges-Arthur Goldschmidt

Extraits et citations :

Extrait 1 :

En général tu ne portes pas les chaussures adéquates, car tu ne sors jamais avec un but concret, et quand, sans le vouloir, à mesure que la vision se réduit avec la nuit qui tombe, tu enfonces dans la fange ton mocassin ou ta chaussure bateau, tu sens monter dans ton corps une sensation visqueuse comme si non seulement ton pied et ta chaussure s'étaient enfoncés dans la fange, mais aussi ton corps entier, y compris les substances médullaires du corps qui, secouées alors dans un mélange de plaisir et de dégoût, faisaient place à un état d'esprit idéal pour persister à avancer jusqu'à l'intérieur de la forêt dans les ornières qu'avait laissées dans le sol trempé un véhicule en fuyant peut-être une embuscade, un éboulement, une hallucination.

Extrait 2 :

Ici, la norme basique de comportement, c'est la simulation. On fait semblant d'être là où l'on n'est pas. On fait semblant de ne pas être là où l'on est. On fait semblant de s'approcher quand on s'éloigne. On fait semblant de s'éloigner quand on s'approche. On feint un désir qui au fond est indifférence. On feint une indifférence qui masque un désir irréfrénable. On feint de ne pas regarder alors que les yeux dévorent la scène de l'événement. Nous feignons de regarder ce que nous ne voyons pas. Nous simulons l'assurance et nous sommes fragiles. Nous feignons d'être fragiles pour cacher notre assurance.

Extrait 3 :

Chasse ou cachette. Misère ou expiation. Ici, nous savions que ce qui allait se passer serait sans conséquence ni suite.

Extrait 4 :

Et le corps, était-il une propension ou une quête ? Toute révélation était annulée par la suivante, toute lueur de plaisir était vaincue par le vide qui lui succédait.
Extrait 5 :
Une nuit, une seule nuit, la visibilité était devenue si réduite qu'il dut se frayer un chemin à tâtons parmi les troncs tordus de la brande. Il entendait des pas qui pouvaient être devant ou derrière lui, loin ou près, qui pouvaient être ses propres pas ou ceux d'un autre, ceux des autres. Les pas étaient cette chose impalpable qui se confondait dans son oreille avec le toucher des branches qu'il se passait d'une main à l'autre pour avancer. Ou bien
Extrait 6 :
c'est parce qu'ici les corps sont des émanations de l'ombre, produits d'une altération de la vision, presque annulée, spectres contaminés par la matérialité nocturne dans laquelle ils courent et soupirent, inventions du regard du désir.

Extrait 7 :

Au milieu de la forêt surgissent les troncs coupés, comme de gigantesques champignons. Il n'est pas facile d'imaginer pourquoi on les coupe, presque au ras du sol. Pourquoi ces arbres-là n'existent plus tandis que beaucoup d'autres existent encore. Ils sont comme des marques de pas, mais à l'envers : comme si quelqu'un avait marché depuis l'intérieur de la terre et que ces plateformes révélaient un monde submergé et inverse du nôtre. Ce sont les traces du vertige de quelqu'un qui avance en dessous de nous et s'enfonce en vacillant dans la bourbe docile. Foulées de géants chtoniens qui émergent dans la forêt où, êtres minuscules que nous sommes, nous nous agitons comme des papillons sans ailes. Dans les fentes de ces troncs coupés nichent les millepattes qui, si nous nettoyons nos souliers sur le tranchant de l'écorce, se mettent hystériquement en spirale. Au bout de quelques secondes, ils se désenroulent et sillonnent la boue sur le tronc.

ÉDITIONS LURLURE

NOUVEAUTÉ

PARUTION NOVEMBRE 2026

VISUEL PROVISOIRE



CHANT DES LONGS REGRETS

Bai Juyi

Traduit du chinois par Pierre Vinclair

Édition bilingue
Collection : Poésie
Prix : 11 euros
Format : 10,5 x 16 cm
Nombre de pages : 80 pages
ISBN : 979-10-95997-74-0

> L'un des plus grands chefs-d'œuvre de la poésie chinoise
> Une nouvelle traduction en français

> LE LIVRE

Le *Chant des longs regrets* (806) est l'un des chefs-d'œuvre de la poésie chinoise. Composé par Bai Juyi sous la dynastie Tang, il raconte l'amour de l'empereur pour sa concubine, la mort de celle-ci pendant la guerre, les effets de cette mort sur l'empereur et sa tentative de la retrouver dans l'au-delà moyennant les services d'un nécromant. Poème au souffle quasi épique célébré pour sa profondeur psychologique, il est ici traduit et commenté par Pierre Vinclair, qui s'est notamment attaché à élaborer en français une forme à même de rendre compte de la perfection ciselée de l'original.

> L'AUTEUR

Bai Juyi (772-846) fut l'un des plus grands poètes de la dynastie Tang (618-907). Il est l'auteur d'environ 2800 poèmes de genres divers, de la satire au poème allégorique. Promoteur d'une poésie simple et directe, il a contribué en son temps à populariser la littérature et à la rendre accessible au plus grand nombre.



Portrait de Bai Juyi

DIFFUSION/DISTRIBUTION SERENDIP LIVRES

长恨歌
白居易

汉皇重色思倾国，
御宇多年求不得。
杨家有女初长成，
养在深闺人未识。
天生丽质难自弃，
一朝选在君王侧。
回眸一笑百媚生，
六宫粉黛无颜色。
春寒赐浴华清池，
温泉水滑洗凝脂。

Chant des longs regrets
Bai Juyi (772 - 846)

L'empereur han aimant les femmes
rêve à la beauté fatale,
depuis longtemps il règne sans
l'avoir jamais rencontrée.

Famille Yang la jeune fille
est encore adolescente,
ayant grandi au gynécée
nul homme ne l'a connue.

Un don du ciel cette beauté
difficile à ignorer,
un jour choisie pour se tenir
aux cotés du souverain.

Se retournant elle sourit
charmante en maintes façons,
aux six palais tous les visages
fardés perdent leur éclat.

Au printemps froid elle se baigne
dans les bassins de Huaqing,
l'eau de la source est bonne chaude
glisse lavant la peau blanche.

Commentaire des vers 1-10

Les trois caractères du titre, 长恨歌, que l'on traduit habituellement par «Chant des regrets éternels», signifient littéralement : Long - Regret - Chant, soit «Chant des Longs regrets» ou «Long chant des regrets». Ce chant compte 120 vers; pour des raisons de lisibilité et de commodité du commentaire, j'en propose une lecture où elle est découpée en strophes de 10 vers — sachant qu'aucun découpage n'est marqué dans l'original. Les vers de Bai Juyi comptent sept caractères; j'ai inventé pour les rendre au mieux une forme qui essaie d'en suivre à la fois la régularité et le souffle, avec un vers de 15 syllabes à deux césures, une légère en 4-4 et une grosse après la 8e syllabe (ou dans l'autre sens, lorsque le vers chinois inverse lui-même son rythme, comme dans le vers 14). La deuxième moitié du vers, un heptasyllabe après un octosyllabe, porte la musique mélancolique.

À la fin du vers 1, *qingguo* est difficile à traduire. Il signifie littéralement «renversant le pays». D'après les sinologues, il veut dire ici bien davantage : «si belle que l'empereur pourrait être tenté d'ignorer ses devoirs à la cour et provoquer ainsi la chute de son empire». J'ai essayé de ramasser cette idée complexe de danger politique dans l'expression «beauté fatale», l'expression chinoise étant elle aussi devenue idiomatique. L'idée importante est que l'amour auquel rêve l'empereur est tel qu'il pourrait tout risquer pour lui, qu'il pourrait tout lui abandonner. De sorte qu'en se donnant, l'amant donne avec lui le monde entier.

Vers 3, la jeune fille de la famille Yang est Yang Yuhuan (719-756), connue sous le surnom de Yang Guifei. Concubine favorite (c'est le sens du mot *guifei*) de l'empereur Xuanzong des Tang, qui régna de 712 à 756, elle est considérée comme «l'une des quatre beautés de la Chine antique».

«Le bassin de Huaqing» fut construit en 723. Il s'agissait des sources chaudes du palais de Huaqing, situé au sommet du mont Li dans les montagnes Qinling, à environ 25 km à l'est de la capitale Chang'an.

侍儿扶起娇无力，
始是新承恩泽时。
云鬓花颜金步摇，
芙蓉帐暖度春宵。
春宵苦短日高起，
从此君王不早朝。
承欢侍宴无闲暇，
春从春游夜专夜。
后宫佳丽三千人，
三千宠爱在一身。

Une suivante alors la sort
délicate mais sans forces,
à ce moment elle commence
à recevoir des avances.

Cheveux nuée visage fleur
coiffe d'or brinquebalant,
dans la tente d'hibiscus
il fait très chaud — « nuit de printemps ».

« Nuit de printemps » si courte hélas
le soleil est déjà haut,
donc l'Empereur doit renoncer
aux audiences matinales.

Faisant plaisir patiente à table
elle n'a aucun repos,
« Printemps » ici et « printemps » là
à son roi nuit après nuit.

Dans le palais les belles femmes
sont au nombre de trois mille,
trois mille mais il donne tout
son amour à une seule.

Commentaire des vers 11-20

La plupart des traducteurs de ce poème ont d'autant plus l'habitude d'extrapoler qu'ils ne se donnent aucune contrainte métrique, et peuvent donc proposer des vers à rallonge. Ainsi glosent-ils, et finissent-ils toujours à ajouter au sens littéral de 始是新承恩泽 (« C'est à ce moment que commencèrent les nouvelles avances ») la mention de l'empereur. Étant donné le contexte, il paraît en effet plus que probable que les avances proviennent de sa part ; mais si c'est tellement évident, justement, à quoi bon le mentionner ? Mieux, ne peut-on pas imaginer que l'implicite, ici, a une fonction précise ?

L'inversion du rythme dans le vers 14, soit 7//4 et non plus 4/4//7, suit la prosodie chinoise, qui met en valeur la répétition de « nuit de printemps », dont la connotation érotique est par ailleurs claire (raison pour laquelle je souligne ce sous-entendu avec l'usage de guillemets). De même, j'ai rendu telle quelle la répétition de « trois mille » aux vers 19-20, qui augmente bien sûr le contraste avec « une seule » de la fin du vers.

éditeur : HÉCATOMBE

titre : ACCUMULATION(S)

auteur : Barbara Meuli

genre : BD de genre, expérimental

impression intérieur : offset

impression couv. : presse typographique, gauffrage

reliure : dos carré collé (cousu)

points forts / thématiques :

Violence systémique / Patriarcat

Déconstruction narrative / Lecture immersive

Catharsis brute / Humour noir

Engagement politique / Féminisme

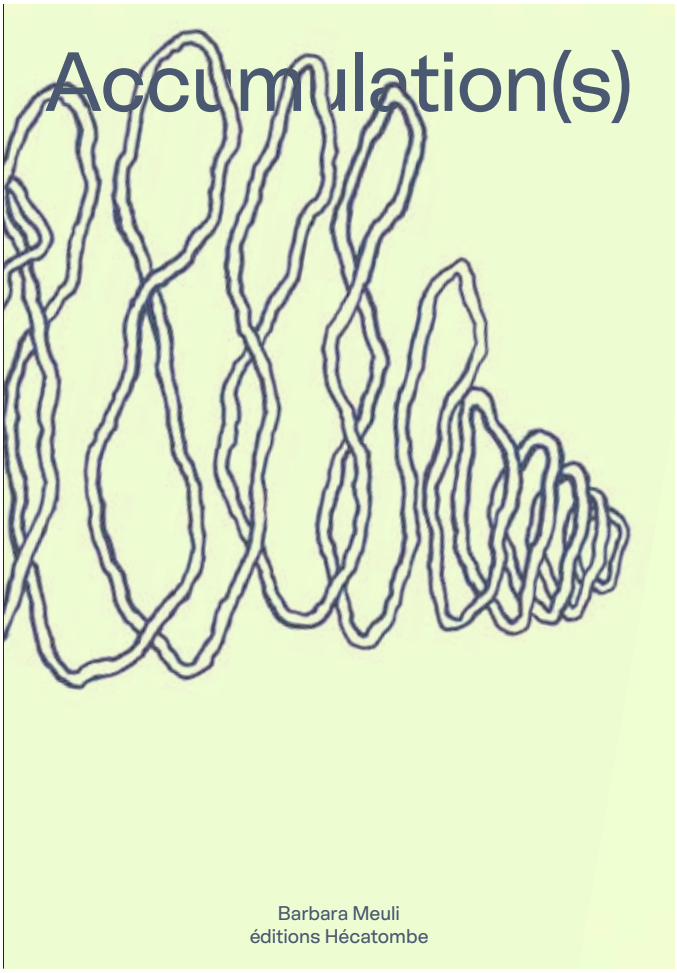
résumé / argumentaire commercial :

Ce qui saisit d'emblée dans Accumulations, c'est le geste : Barbara Meuli dissocie les deux moteurs du récit graphique - ses bulles, et son dessin - pour les réagencer dans un tout autre dispositif. D'une part, des phylactères sans corps se font la conversation dans l'espace vierge de la page. En face, des planches muettes déploient des motifs organiques, géométriques ou figuratifs. Sous un mode exploratoire, le livre relève pourtant bien de la bande dessinée : le dessin et le lettrage des bulles créent une présence qui nous fait oublier l'absence des corps. Ces dialogues sans protagonistes deviennent des voix. En contrepoint, les dessins, privés de texte, ménagent une respiration, un rythme, une musicalité.

D'un souffle, un décor est posé : nous voici dans une pièce de théâtre.

Sur scène, elle(s), des voix intérieures, les cantatrices d'un mélodrame contemporain : les symptômes éclatés et bavards d'une condition féminine ballottée. L'autrice dissèque ces psychés à vif, radiographie ces vécus d'un sordide tristement banal : des ex-conjoints violents qui sapent l'estime de soi, les injonctions impossibles à tenir, les assignations, l'envie de tout envoyer valser, ne rien faire, subir, jusqu'au dégoût - de son corps, de son inadaptabilité, de son existence.

date de sortie: 13.10.2026	pages : 192
prix : 18 euro/22 CHF	format : 16 x 23
isbn : 978-2-940432-50-9	langue : français
kg : 250gr environ	exemplaires : 400



couverture provisoire

Plongé en eaux troubles, le livre ausculte, extirpe et exhibe les mécanismes de l'époque : la violence systémique, le patriarcat, la précarité. Et leurs corollaires - apathie, anxiété, autodestruction. Dans cette chute libre, où tout devient absurde, presque risible, quelque chose finit par céder. Un presque rien, infime, mais suffisant pour qu'elle(s) puissent se recomposer et "devenir autre chose qu'un produit féminin fini au pipi" (sic)

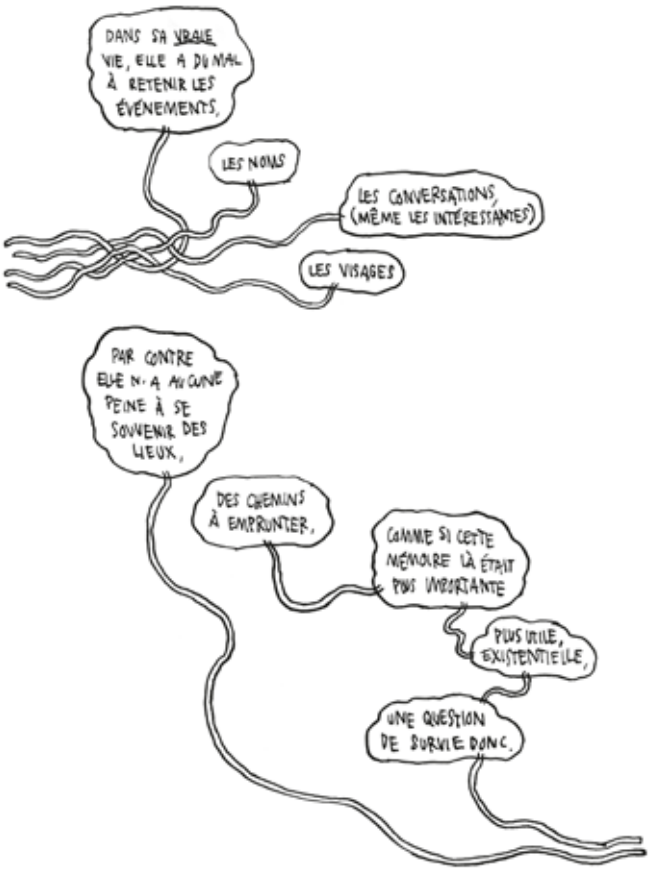
Accumulations est une expérience esthétique sauvage : ça chuinte, ça craque, ça s'éteint, ça tressaille, ça déborde de chaque page. Dans sa logique implacable, le livre s'en prend joyeusement à tout, n'épargne rien ni personne : l'amour, la séduction, la morale, la mort elle-même. Jusqu'à son propre médium : ses motifs deviennent des organismes vivants qui infectent la marge, ses voix résonnent depuis le hors-champ et ses glyphes visqueux poissent sous nos doigts; menacent d'infiltrer nos âmes.

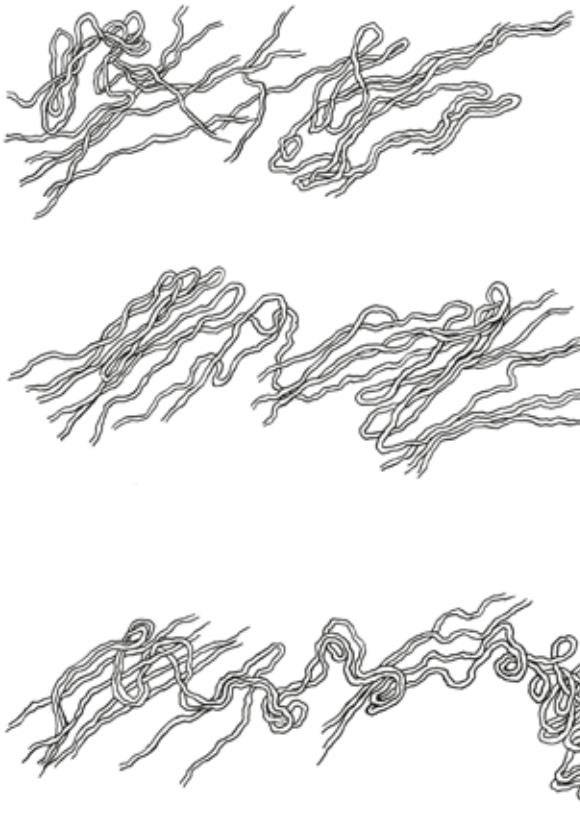
Au bord de la désintégration, une catharsis brute opère : une jouissance sombre et jubilatoire naît du simple fait de regarder l'abîme et d'en rire, d'en rire très fort, pour ne pas en crever.

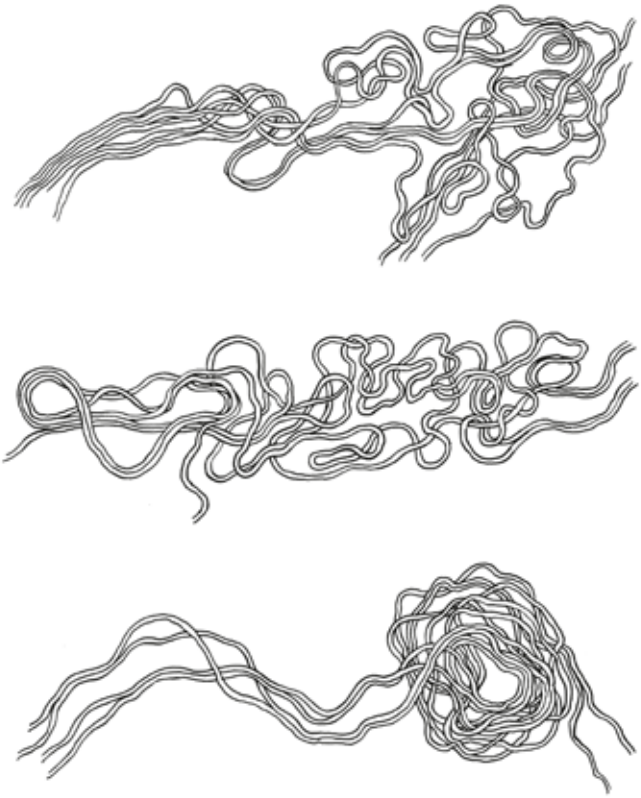
code-barre:

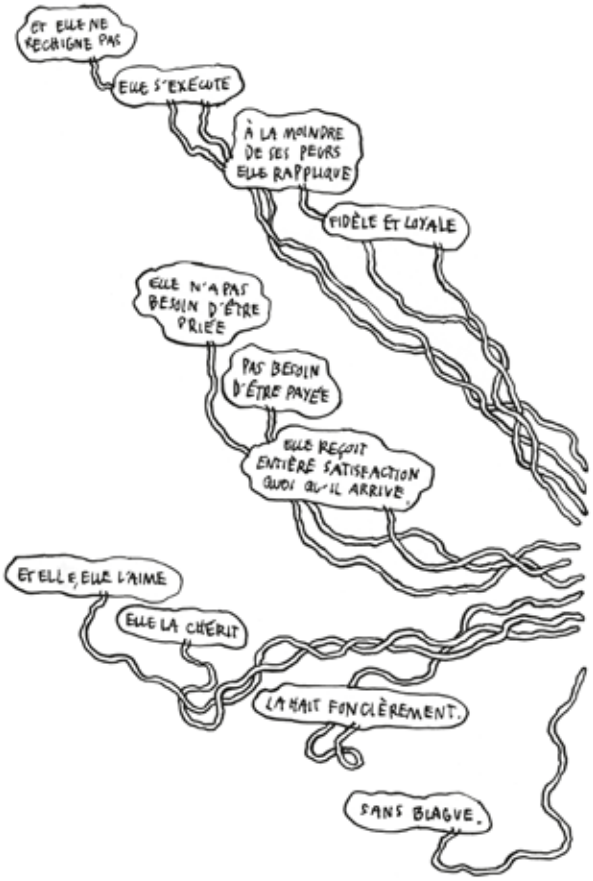
Extraits de l'ouvrage



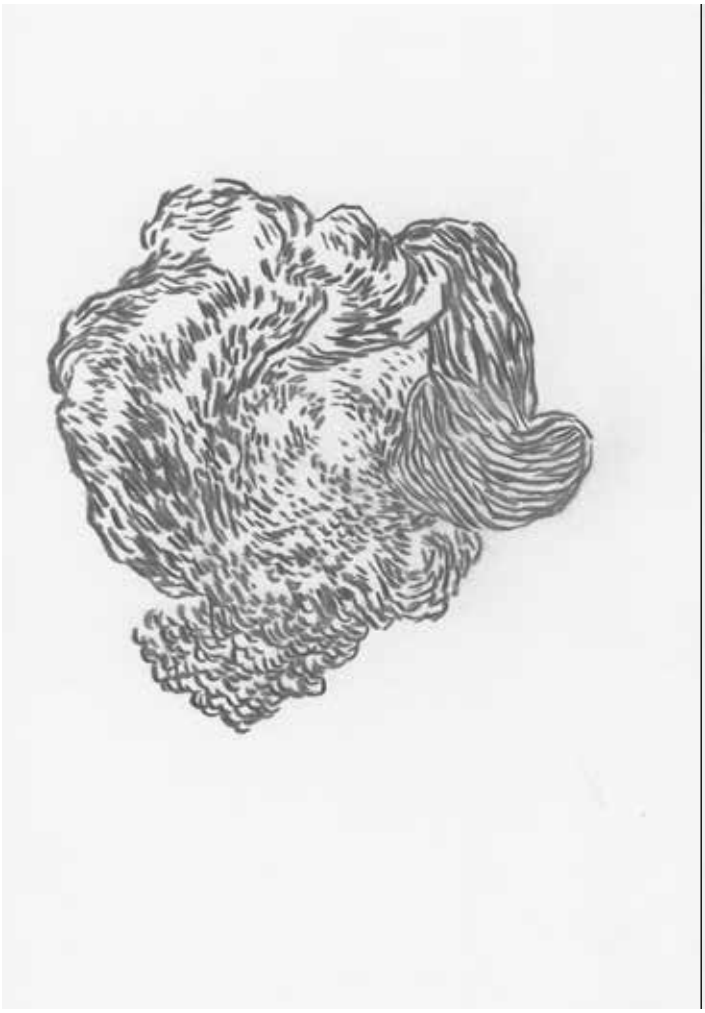




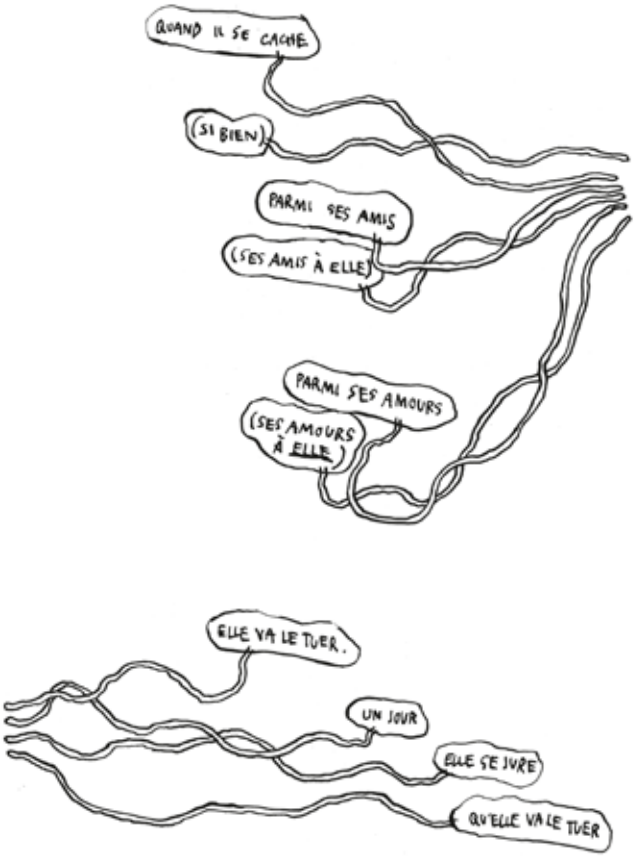


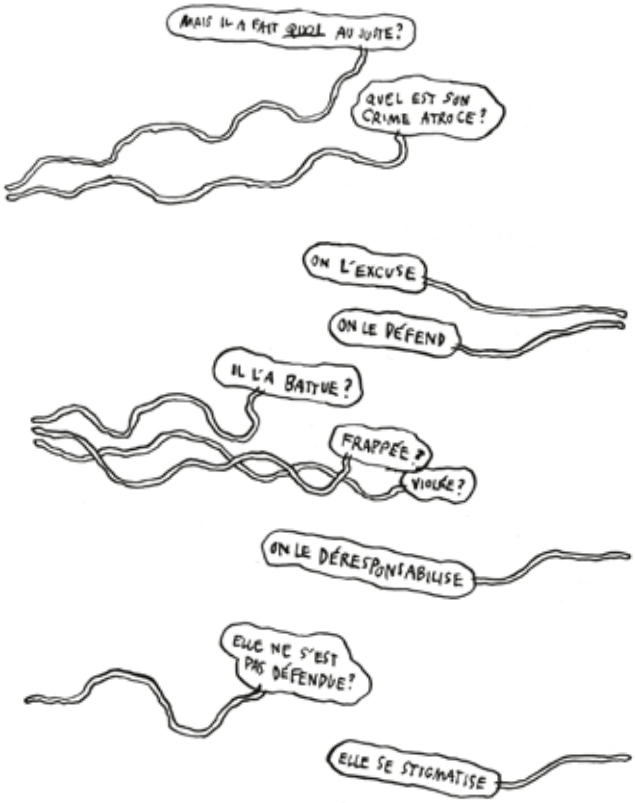

ET ELLE NE RECHIGNE PAS
ELLE S'EXÉCUTE
À LA MOINDRE DE SES PEURS ELLE RAPPLIQUE
FIDÈLE ET LOYALE
ELLE N'A PAS BESOIN D'ÊTRE PRIÉE
PAS BESOIN D'ÊTRE PAYÉE
ELLE REÇOIT ENTIÈRE SATISFACTION QUOI QU'IL ARRIVE
ET ELLE, ELLE L'AIME
ELLE LA CHÉRIT
LA HAIT FONCIÈREMENT.
SANS BLAGUE.

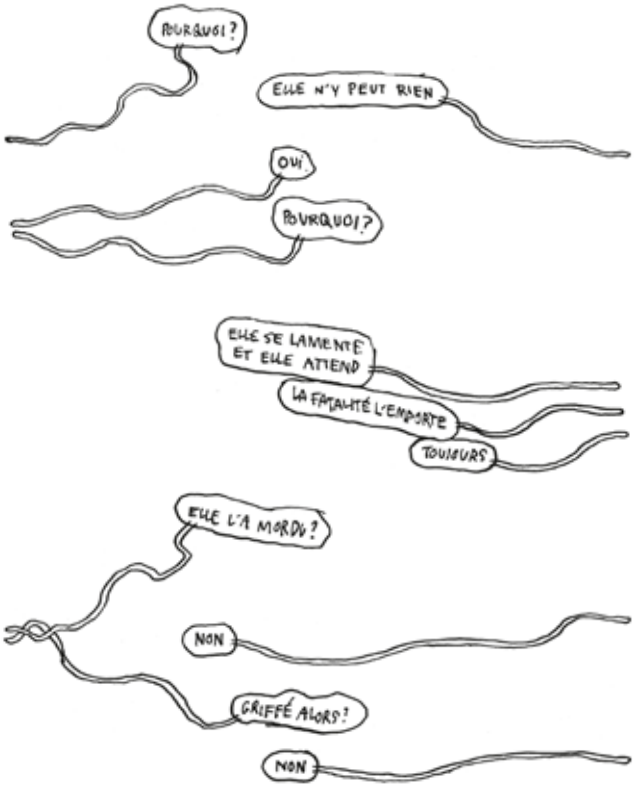

CETTE TORTURE EST U-T-I-L-E
CETTE MORSURE AUTO-INFLIGÉE
ELLE SE SENT BIEN
BIEN MÂLE EN POINT.
DANS L'ÉQUILIBRE DE CETTE DUALITÉ.
À ELLE LA GLOIRE!
LA BEAUTÉ!

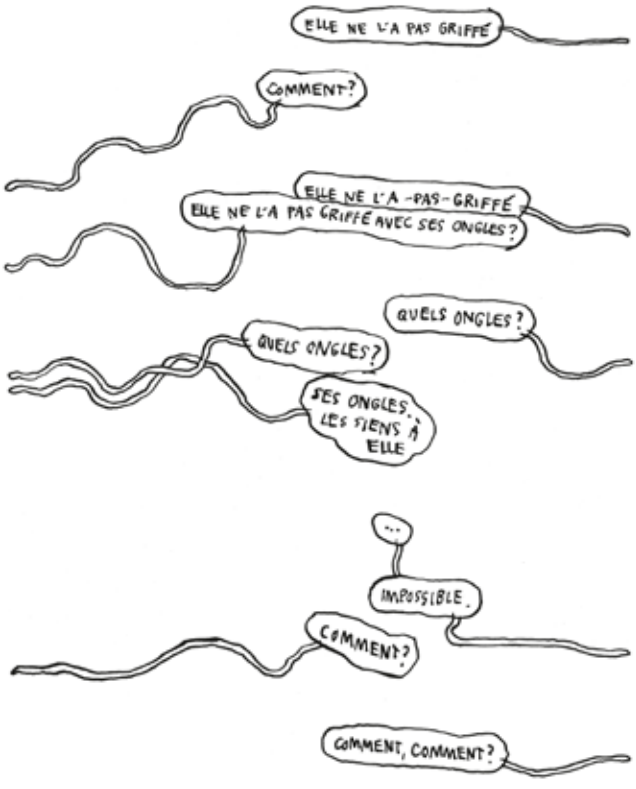





QUAND IL SE CACHE
(SI BIEN)
PARMI SES AMIS
(SES AMIS À ELLE)
PARMI SES AMOURS
(SES AMOURS À ELLE)
ELLE VA LE TUER.
UN JOUR
ELLE SE JURE
QU'ELLE VA LE TUER


MAIS IL A FAIT QUOI AU JUSTE?
QUEL EST SON CRIME ATROCE?
ON L'EXCUSE
ON LE DÉFEND
IL L'A BATTUE?
FRAPPÉE?
VIOLÉE?
ON LE DÉRESPONSABILISE
ELLE NE S'EST PAS DÉFENDUE?
ELLE SE STIGMATISE

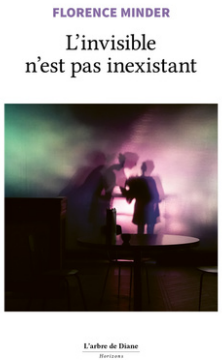

POURQUOI?
ELLE N'Y PEUT RIEN
OUI
POURQUOI?
ELLE SE LAMENTE ET ELLE ATTEND
LA FATALITÉ L'EMPORTE
TOUJOURS
ELLE L'A MORDU?
NON
GRIFFÉ ALORS?
NON


ELLE NE L'A PAS GRIFFÉ
COMMENT?
ELLE NE L'A-PAS-GRIFFÉ
ELLE NE L'A PAS GRIFFÉ AVEC SES ONGLES?
QUELS ONGLES?
QUELS ONGLES?
SES ONGLES... LES SIENS À ELLE
...
IMPOSSIBLE.
COMMENT?
COMMENT, COMMENT?

L’arbre de Diane

L’arbre de Diane scrute la littérature sous toutes ses formes, écrites, sonores et multimédia, et explore ses connexions avec d’autres disciplines.
Celle-ci a trois collections : La tortue de Zénon, Les deux Soeurs et Soleil du Nord.
Une quatrième voit le jour, la collection **Horizons**, qui se veut sans frontière et sans limite. Totalement libre, elle ouvre grand les portes de l’imagination et de la création.

Annonce de parution



Florence Minder
L’invisible n’est pas existant

Date de sortie : octobre 2026
ISBN : 978-2-930822-46-4
Format : 15 x 18 cm
Prix : 15€
Volume : 100 pages
Conception graphique : Meriem Steiner
Illustration de couverture : XXX

L’invisible n’est pas inexistant est une fiction qui célèbre trois êtres humain·es puissant·es par leur fragilité.

Moïra, 8 ans, joue du piano en carton. Rinus, son père, atteint d’une maladie dont il ne guérira pas, se bat pour continuer d’exister dans la société durant ses derniers mois de vie. Eva, amie et colocataire, multiplie les jobs intérimaires tout en défendant un regard de pirate sur la société.
À l’heure où les humain·es doivent redéfinir leurs ressources énergétiques et relationnelles, ces trois-là ont inventé un espace de survie.
Un monde de déguisement et de jeux où les traumas sont des pingouins, où les réalités funéraires se discutent ouvertement, où le français et le néerlandais s’entremêlent, où les carottes prennent la forme de balançoire et où les liens d’adultes à enfant ne se limitent pas à ceux de la parentalité.

Une fiction qui dit que chaque enfant mérite qu’un·e adulte qui n’est pas son parent s’occupe d’ellui.
Qu’être mourant·e ne devrait pas nous exclure de la société.
Qu’une femme à la santé mentale fragile est indispensable à la société.
Que parler de la mort est politique.
Que la mort est un sujet dont on pourrait s’emparer pour mieux vivre.
Que remettre la mort au centre de nos vies est un acte anticapitaliste.

Ce livre témoigne également de l’aventure de Venedig Meer, compagnie théâtrale basée à Bruxelles qui a fait le pari fou de créer un spectacle utilisant la gravité comme ressource énergétique.
Oui c’est possible… et ce livre va vous expliquer comment !

Pour un futur joyeux, lucide et lumineux.

Mots-clés
Fiction, ressources, mort, gravité, écologie humaine, théâtre, joie

Oeuvres connexes
Voyager dans l’invisible : techniques chamaniques d’imagination, Charles Stépanoff
Ceci tuera cela, Annie Lebrun et Juri Armanda
Le voile du réel, Matthieu Gafsou
Le mouvement Solarpunk
L’oeuvre de l’artiviste Joanie Lemercier
Gravity light, Deciwatt
Lieder ohne Worte Op67 No32, Mendelssohn
Toute personne qui cherche et construit des outils, merci à elleux pour les risques, les tentatives et l’humilité d’oser être, faire ou bouger différemment.

© 2026 L’arbre de Diane éditions
Avenue Van Becelaere 184
1170 Boitsfort – Belgique
larbrededIane@gmail.com
www.larbrededIane.be

Diffusion-distribution (France-Belgique-Suisse)

Serendip Livres
21bis rue Arnold Géraux
93450 L’ÎLE-ST-DENIS
FRANCE

Contact
contact@serendip-livres.fr
+33(0)1 40 38 18 14
www.serendip-livres.fr

l’arbrededIane_editions

L’arbre de Diane

Biographie



Florence Minder est actrice, metteuse en scène, autrice et co-directrice de la compagnie Venedig Meer. Née en Suisse elle évolue à Bruxelles depuis l'âge de 20 ans.

Elle défend la fiction et les pratiques d'art vivants comme lieux de création d'outils, de partage des savoirs et d'innovation en dialogue et au service d'une société plus équitable et plus durable.

Son précédent texte de théâtre *Faire quelque chose (c'est le faire non ?)* a été publié par l'Arbre de Diane en 2022.

Extraits

Rêver c'est la capacité à avoir accès à une autre forme d'intelligence.
Quand on rêve, quand on imagine, quand on fait semblant, on crée des situations possibles qu'on pourrait contribuer à réaliser.

Je veux écrire des mots qui dansent.
Des mots qui, quand on les lit, créent la fête de l'intérieur.
Une fête si puissante que personne ne pourra y résister.
Une fête si profonde qu'elle sera l'étincelle d'un feu qui ne refroidira jamais.
On entendra ces mots et ce sera la fête.

© 2026 L'arbre de Diane éditions
Avenue Van Becelaere 184
1170 Boitsfort – Belgique
larbrededIane@gmail.com
www.larbrededIane.be

Diffusion-distribution (France-Belgique-Suisse)

Serendip Livres
21bis rue Arnold Géraux
93450 L'ÎLE-ST-DENIS
FRANCE

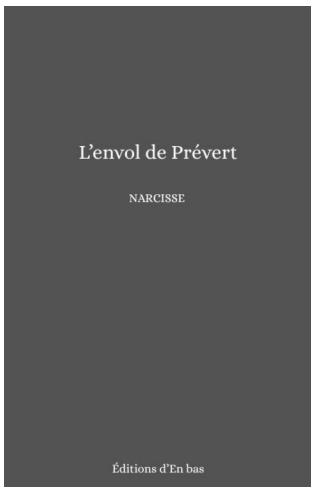
Contact
contact@serendip-livres.fr
+33(0)1 40 38 18 14
www.serendip-livres.fr

l'arbrededIane_editions
L'arbre de Diane

EN BAS

L’envol de Prévert

NARCISSE



Prévert et l'IA à travers le prisme du slam

PRÉSENTATION

Si Jacques Prévert revenait, qu’aurait-il à nous dire ?
Narcisse le verrait bien se frotter au slam, voire au rap, et surtout, il imagine que le poète le plus lu de la langue française leur raconterait quel rôle la poésie a joué dans sa vie, lui qui ne se considérait pas comme un poète. Il leur expliquerait pourquoi les grandes personnes n’aiment plus la poésie, et pourquoi elles ont tort.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

- Narcisse reconnu au niveau international en tant que slameur
- texte sans concession sur la littérature confrontée à l'IA
- Une découverte d'anecdotes autour de Prévert
- Tournée en France

AUTEUR(S)

Poète et musicien, il possède un doctorat en musicologie de l’Université de Genève. Il découvre la poésie-slam en 2006, devient champion de France en 2013, travaille avec Marc Smith, l’inventeur du slam à Chicago en 2013 et 2014.

Domaine : Littérature générale

Genre : Théâtre

Mots clés : Poésie contemporaine, Arts du spectacle

Format : 15.5 x 23.5 cm

Pages : 80

Détails de la fabrication : broché, collé

Prix : 16,00 €

ISBN : 9782829007316

Livres connexes : Narcisse. toi tu te tais, Narcisse. cliquez sur j’aime, Narcisse. Humains

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Scène 1

[Ambiance : café]

Pardon ?
Ah oui, bien sûr, vous pouvez vous asseoir ici.
J'attendais des amis, mais je ne les trouve plus.
Parfois, les amis, on ne sait plus où on les a mis.
Asseyez-vous, asseyez-vous, les amis.
Dites-moi, quel âge avez-vous ?
10 ans, 11 ans ?
Ah là là, vous avez la vie devant vous.
Moi j'ai le vide devant moi.

Hein, moi j'ai quel âge ?
Ah, c'est facile à calculer parce que je suis né en 1900. C'est très pratique, ça, pour se souvenir de son âge : 1915,15 ans. 1964, 64 ans.
Le six février 1900, mon père m'a pris dans ses bras, il est allé à la mairie de Neuilly-sur-Seine et il a déclaré :
Monsieur le Maire,
Est né le 4 février 1900,
Mon fils ici présent,
Jacques André Marie Prévert.

C'est ça, Jacques Prévert.
Comme le poète ?

Le poète…
Vous aimez la poésie, vous ?
Oui, bien sûr à 10 ans, on aime la poésie. Mais un jour, bientôt, vous deviendrez des grandes personnes, et à ce moment-là, vous direz :

La poésie n'est pas ma pote.

[Le serveur] C'est marrant ça, monsieur Prévert, on dirait une punchline de rap : la poésie n'est pas ma pote.

La poésie n'est pas ma pote.

Scène 2

[Ambiance : slam. Musique rap]

La poésie n'est pas ma pote
Je la dépose devant la porte
Le vent l'emporte
Le postier la poste jusqu'à Potsdam
Qu'elle finisse au compost
Bam

La poésie n'est pas ma pote
Ces poètes qui se la pètent
Et me dépitent
Quand ils s'épatent
De la ponte d'une prétendue pépite de compète
Pour une compote de mots clopin-clopant sur trois pattes
Puis ils rouspètent, tempêtent
Ta mère la dispute
Et autres formules kapout
Autres tournures pouet-pouet
La poésie n'vaut pas tripette
La poésie n'est pas ma pote

La poésie n'est pas ma pote
J'en veux pas, j'en veux point, j'en veux plus
De cette espèce de pipeau à grand-papa
De ces compos de vieille peau
De ce pot-pourri de mots qui puent
Pour vieux poux insensibles
Je la prends pour cible
Et quitte à l'abattre
Poing fermé sur le PX4
Je cible je pointe et pan

Le diable l'emporte
La poésie n'est pas ma pote

Essais

TOGO : CE PAYS EST À NOUS TOUS ; « La dignité quand elle s'éveille, ne se négocie pas »

Ouvrage collectif sous la direction
de Radjoul Mouhamadou
et Koffi Sename Agbodjinou

Après presque 60 ans de dictature, de nombreuses révoltes réprimées dans le sang et un coup d'État constitutionnel, ce livre témoigne des aspirations du peuple togolais à sa libération.

- **Format** ..... 130 × 250 mm
- **nombre de pages** 120
- **Prix** ..... 13 euros
- **ISBN** 978-2-49353-435-4
- **Graphisme** ..... Service local
- **Relecteurice** ..... Coralie Guillaubez
- **Parution** ..... Octobre 2026

En 2024, l'Assemblée nationale togolaise adopte, sans consulter les Togolais·es, une nouvelle constitution et décrète la Ve république. C'est une véritable dictature, celle de la dynastie Gnassingbé qui, depuis presque 60 ans, réprime les aspirations de ce peuple à vivre libre et dignement. Le coup d'État constitutionnel de 2024 permet à Faure Gnassingbé de garder le pouvoir au Togo. En 2025, le peuple togolais se soulève face à cette décision inique et s'insurge pour faire chuter le régime. Ce livre est à la fois un témoignage de ce soulèvement, de ces suites et un vœu pour l'avenir du Togo.

Argument commercial *Togo : ce pays est à nous tous* est un livre de combat. Pour notre maison d'édition, il s'agit de s'inscrire dans les luttes internationalistes en mettant en réseau et en amplifiant la voix de celles et ceux qui luttent dans leur pays pour faire chuter le régime.

Argument commercial Le livre *Togo : ce pays est à nous tous* montre à quel point les formes éditées sont importantes pour faire circuler de la pensée politique. Compilant des appels à la lutte aussi bien que des lettres de prisonniers, il permet de faire sentir le poids de l'écriture dans tous processus révolutionnaires.

Argument commercial *Togo : ce pays est à nous tous* s'adresse d'un côté à un lectorat français, peu au courant de la situation politique du pays — et replace cette situation dans une histoire coloniale ; d'un autre côté, elle s'adresse à la diaspora togolaise qui pourra y lire les paroles de celles et ceux qui luttent au Togo.

Mots clefs : Internationalisme, dictature, soulèvement, solidarité, liberté, témoignage, Togo

À propos des auteurices :
Le collectif Ce pays qui est à nous tous se forme en 2024, à la suite de la proclamation par le gouvernement togolais, sans le consentement du peuple, d'une Ve République.



Ouvrage similaire :
- → *Africa Unite ! Une histoire du panafricanisme*, Amzat Boukari-Yabara, La Découverte, 2014
- → *Bezdorijia, chronique d'un voyage en Ukraine*, ouvrage collectif, éditions Burn~Août, 2023
- → *Le Togo, de l'esclavage au libéralisme mafieux*, Gilles Labarthe, Agone, 2005

Sommaire provisoire :
- **Introduction — Provisions pour l'État potentiel**, une introduction manifeste qui appelle à réinventer l'imaginaire politique togolais en rouvrant l'horizon des possibles face à l'impasse de l'État postcolonial.
- **Les pelles ne sont pas de grandes cuillères**, un poème de révolte
- **Le silence ne nous protège plus**, lettre écrite depuis les prisons de Lomé
- **Togo : Un État têtu**, une analyse historique et philosophique qui déconstruit les fondements de l'État postcolonial africain et appelle à se libérer de ses imaginaires.
- **Nous n'avons pas assez appris à nous méfier de l'État**, une déconstruction de l'État postcolonial et de ses héritages.
- **Un seul panafricanisme**, une reformulation contemporaine du projet panafricain
- **Entretien**
- **Frise chronologique**, repères historiques.



Dans la même collection :
Fragments d'une lutte antifasciste, Olivier Minot, 2024, 14 euros, ISBN : 978-2-49353-404-0

EXTRAIT (NON CORRIGÉ), Introduction

La démocrature tente de nous assujettir à l'éternel présent de sa dystopie. Il nous faut investir le futur pour rouvrir la possibilité de son dépassement. L'utopie est le terrain privilégié de cet investissement. Elle apparaît ainsi comme l'impératif catégorique de tout moment révolutionnaire.

Ce projet est guidé d'une conviction simple : un peuple ne se libère pas seulement en dénonçant ce qui l'opprime, mais aussi en se donnant les images, les mots, les formes et les institutions par lesquelles il pourra recommencer à habiter l'histoire. *Ce pays est à nous tous* est un ouvrage de combat, mais aussi un ouvrage de projection.

Il ne se contente pas de nommer l'impasse ; il cherche à rouvrir l'horizon. Son objet est clair : contribuer, depuis le Togo, à l'invention d'un imaginaire politique capable de déborder les clôtures de l'État postcolonial, de desserrer l'étau de la fatalité, et de préparer les conditions symboliques, affectives et conceptuelles d'une communauté à venir.

Il ne s'agit donc pas seulement ici d'écrire sur l'épuisement d'un régime. Il s'agit de prendre acte d'une crise plus profonde : crise du langage politique lui-même, devenu trop pauvre pour porter les exigences de notre temps. Trop longtemps, nos colères ont été rabattues sur des alternatives étroites ; trop longtemps, nos désirs ont été contenus dans les formes instituées par la domination coloniale, puis reconduites par ses héritiers locaux. À force de vivre sous des institutions qui nous dépossèdent, nous avons fini par manquer jusqu'aux mots pour dire ce qui pourrait leur succéder.

C'est contre cet appauvrissement de l'horizon que ce livre se dresse.

Contre l'ordre politique qui naturalise la confiscation du pouvoir, contre la gouvernementalité cynique qui transforme la violence en habitude, la précarité en destin et le peuple en simple décor de sa propre dépossession. Contre le mensonge d'institutions qui prétendent représenter la communauté tout en organisant sa mise à distance, son épuisement et parfois sa terreur. Il se dresse aussi contre une certaine pauvreté de l'imagination politique africaine, lorsque celle-ci demeure prisonnière des catégories, des modèles et des promesses héritées de la colonisation, comme si notre futur devait encore s'écrire dans la langue institutionnelle du maître.

Il se dresse, pour tout cela, contre la forme togolaise plus singulière, radicale, de la démocrature, contre l'entêtement d'un État qui comme nulle part ailleurs sert moins la vie collective, mais sa propre reproduction,

Mais ce livre ne relève pas de la plainte. Il procède d'un refus plus exigeant : celui de laisser au pouvoir le monopole du réel, et à la domination le privilège de définir ce qui serait possible ou non. Car l'un des effets les plus profonds de l'oppression n'est pas seulement d'écraser les corps ; c'est de rétrécir le champ du pensable. L'ordre dominant veut nous convaincre qu'il n'existe pas d'alternative crédible, pas d'autre forme de communauté, pas d'autre manière d'instituer le commun. À cette fermeture, nous opposons une discipline de l'imaginaire.

L'utopie, en ce sens, n'est pas une rêverie. Ni une échappée hors du monde. ni consolation, ni supplément d'âme. Elle desserre l'horizon, suscite des marges d'action, permet de défaire l'évidence du présent, de neutraliser les hypothèses négativistes, de suspendre le consentement anticipé aux scénarios délétères, et de rouvrir, au cœur même de l'asphyxie politique, des marges d'action.

Elle peut réhabituer les imaginaires, futuriser les aspirations, et porter au jour de nouveaux récits.

Pour le Togo, des ressources symboliques, esthétiques et politiques radicales demeurent inexplorées. Leur mobilisation pourrait contribuer à faire émerger d'autres récits de souveraineté, d'autres manières de faire peuple, d'autres formes d'institution du commun. Il ne s'agit pas de substituer un modèle clos à un autre, ni de proposer un plan achevé pour un État idéal. Il s'agit plus modestement et plus radicalement à la fois de faire provision : des intuitions, des images, des colères, des concepts, des mémoires, des gestes, des voix.





Tel est le geste positif de ce livre. Il propose de remettre en circulation des possibles ensevelis, d'exhumer des passés qui n'ont pas cessé de contenir de l'avenir. Il propose de faire dialoguer la poésie, l'essai, la mémoire historique, la critique de l'État, l'intuition panafricaniste et l'expérience vécue de la dépossession, afin de rendre pensable une autre organisation du devenir collectif.

Ce volume réunit ainsi des voix diverses, mais traversées par une même exigence : arracher le Togo à l'évidence mortifère de ce qui est, pour recommencer à penser ce qui pourrait advenir. Certaines contributions nomment la blessure. D'autres s'attaquent à la fiction de l'État moderne en postcolonie, à ses brutalités, à ses ruses et à ses impensés. D'autres encore cherchent, dans l'histoire longue, dans les traditions critiques africaines, dans la mémoire des luttes et dans la force du poème, les matériaux d'une refondation. L'unité du livre ne tient donc pas à l'uniformité des styles ou des méthodes, mais à une orientation partagée : hâter l'avènement d'un pays qui appartienne enfin à tous.

Peut-être est-ce là, au fond, la tâche de notre temps : recommencer à désirer ardemment l'impossible. Non pour se détourner des rapports de force, mais pour cesser de leur abandonner le futur. Car une lutte qui ne sait plus imaginer ce qu'elle veut faire advenir finit toujours par se battre sur le terrain de l'adversaire. À l'inverse, une lutte qui réarme son imaginaire commence déjà à desserrer l'ordre qui la tient.

Avec ce nouveau volume de #CPEANT, il s'agit d'imaginer les contours d'une communauté à venir : ce pays potentiel, appartenant à tous, dont il faut hâter l'avènement.

Depuis le Togo, peut-être s'agit-il aussi d'indiquer à la jeunesse africaine qu'aucune histoire n'est définitivement close, qu'aucun ordre n'est éternel, et qu'il reste toujours possible, depuis les ruines mêmes, de préparer le jour qui vient.

EXTRAIT (NON CORRIGÉ), Lettre de Grâce Koumayi, depuis la prison de Lomé

Prison Civile de Lomé, 25 octobre 2025

Par Grâce Bikonibiyaté Koumayi
Sage femme d'état et femme politique
Ecoutez le silence des togolais.
Ah oui le silence ne nous protège plus.
Il est des silences qui grondent plus fort que les tonnerres. Jusqu'à la victoire.
Il est des peuples qui mêmes muets de peur, hurlent dans le secret de leurs âmes.
Aujourd'hui le TOGO est ce peuple. le TOGO est ce cri étouffé. Le TOGO est ce feu couvant sous la cendre du silence.
Monsieur le Président du Conseil Faure GNASSINGBE entendez ce silence qui s'épaissit autour de vous.
Ce silence ne vous protège pas, il vous prévient.
C'est le silence d'un peuple fatigué d'avoir espéré, usé d'avoir prié, meurtri d'avoir trop longtemps porté la souffrance en guise de vêtement national.
Monsieur le PC Faure GNASSINGBE, ce silence ne vous arrange point : il annonce le tumulte à venir, car Dieu ne laisse pas éternellement bâillonner la vérité.
Quant à vous, Procureur de la République TALAKA MAWAMA, souvenez-vous : on ne frappe pas une femme déjà à terre. On ne piétine plus celle qui saigne car son sang devient semence, et toute semence finit par lever. Vous pouvez enfermer un corps, mais jamais une conviction.
Vous pouvez briser la chair, mais non l'esprit. Et lorsque la justice devient arme du pouvoir, le peuple devient juge du destin.
Chers Togolais, ne pensez pas que je suis en prison, non ! car pour moi je ne suis pas en prison, mais en mission. La mission de réveiller les conscience [s], d'appeler les amis à la lumière, de dire à mes frères et soeurs togolais que leur silence ne les sauvera pas.
L'épidémie MAWAMA TALAKA plane sur toutes les maisons. Même celles de ceux qui croient pouvoir se taire et se tenir à l'écart. L'injustice quand

elle s'installe dans une nation elle ne choisit pas ses victimes, tôt ou tard, elle frappe à toutes les portes.
Moi Grâce Bikonibiyélé KOUMAYI, citoyenne du TOGO même dans le noir incertain de la prison J'AI CHOISI DE NE PLUS AVOIR PEUR.
Ici en Prison, une simple injection peut me faire disparaître à jamais, mais je préfère risquer ma disparition que d'assister impuissante, à la misère morale et spirituelle de mon peuple.
Car le TOGO que j'aime n'est pas une prison à ciel ouvert.
Le TOGO que j'espère est juste, prospère, vivable et vivant.
Peuple togolais, lève-toi.
Ce combat n'est pas celui d'une femme, ou d'un homme seul ni même celui d'un parti.
C'est celui de la dignité humaine et la dignité, quand elle s'éveille, ne se négocie pas, elle s'impose comme l'aube après la nuit.
Car l'histoire n'oublie jamais ceux qui ont osé parler quand tout le monde se taisait.
Le TOGO de demain, pas sans nous.
Togolais vient bâtissons la cité.

EXTRAIT 3, « Togo : un État têtu !, léonard amoussoi katchekpele »

I

L'État (moderne) est un monstre. Un monstre froid. Le plus froid des monstres froids, dit un philosophe.

C'est lui qui vous accable et c'est vers lui que vous levez les yeux pour vous soulager. Il vous soigne mal, ses hôpitaux sont des mouroirs ; mais c'est vers lui que vous criez pour avoir des soins de qualité. Il vous piétine, vous dépouille et le même vous oblige à lui adresser la prière de délivrance. Il s'endette pour s'engraisser et vous fait rembourser la dette en vous empilant ses impôts sur la tête. Il est votre bourreau, mais vous n'avez d'autre sauveur que lui.

Votre bourreau, sûrement ; votre sauveur : ce n'est pas si sûr.

II

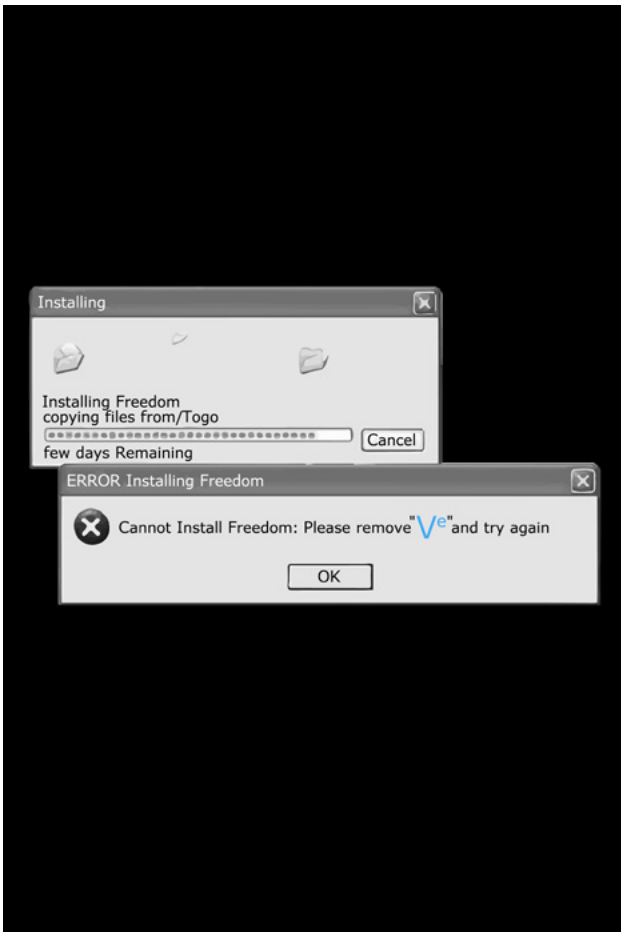
C'est pourquoi, l'État a toujours besoin d'être renversé. C'est un monstre ; si on lui coupe la tête, il poussera une autre tête. C'est une raison de plus pour la lui couper de temps en temps : ça laisse le temps de respirer et de voir un autre soleil. Les institutions modernes ont prévu la façon civilisée de renverser l'État à intervalles réguliers : ce sont les élections. Cela permet, tous les quatre, cinq ou sept ans, de renverser l'État et de donner à ses citoyens de respirer un peu.

III

Mais n'oubliez pas : c'est un monstre. Il a donc appris à résister à ce renversement régulier. Dès que les élections sont apparues, les trucages d'élections sont apparus. Dès que les élections sont apparues, les achats des voix sont apparus. Dès que les élections sont apparues, sont apparus les bourrages d'urnes. Et pas qu'en Afrique, comme répète la bêtise populaire. Un peu partout dès la France du 19e siècle. Puis sont nés les tripatouillages de constitution, l'apparition de l'État profond qui survit à tous les renversements, le bidouillage des listes électorales… jusqu'à ce que, récemment, apparaisse au Togo, l'invention des élections sans signification. Le monstre est là.

IV

Nous venons d'inventer ce que les évêques du Togo, dans leur dernière lettre aux Togolais ont appelé « l'État têtu ». Ça veut dire : un État qui n'en fait qu'à sa tête. Vous dansez ? Il sourit. Vous pleurez ? Il sourit. Vous êtes bien soigné ? Il dort tranquille. Vous êtes mal soigné ? Il dort tranquille. Vous dormez ? Il fête son anniversaire. Vous êtes fâchés, tous dans la rue à crier ras-le-bol ? Il fête son anniversaire. Vous mangez ? Il festoie. Vous crevez de faim ? Il festoie. Vous voyez ? Voilà : l'État têtu. Il n'en fait qu'à sa tête et, pour garder cette tête, il vous a enlevé les moyens civilisés de la lui couper.



ANTI-SAPIENS
Manuel d'autodéfense

Chloé Minjon-Cabresin et Samy Prost-Romand

Il faut trouver un moyen de combattre les idées fausses et dangereuses. *Anti-Sapiens* se présente pour cela comme un manuel d'auto-défense et prend pour cible les livres à succès de Yuval Noah Harari.

- **Format** ..... 105 × 148 mm
- **Nombre de pages** 112
- **Prix** ..... 7 euros
- **ISBN** 978-2-49353-433-0
- **Graphisme** ..... Magalie Vaz
- **Relecteurice** ..... Coralie Guillaubez
- **Parution** ..... Octobre 2026

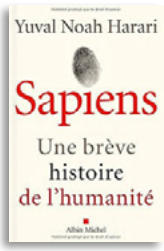
***Anti-Sapiens* se présente comme un manuel d'auto-défense critique face à l'argumentaire de Yuval Noah Harari dans ses livres. Pour les auteurices, il s'agit de montrer à quel point la vision politique charriée par les livres de Harari est partisane d'un camp ennemi des luttes auxquelles ielles tiennent — un camp qui déploie une pensée suprématiste blanche, humanocentrée et eugéniste entre autres. Ce livre déploie une méthodologie qui dépasse son objet d'étude initial. Elle sert de boussole pour repérer les idées fausses et dangereuses et d'arme pour lutter efficacement contre elles.**

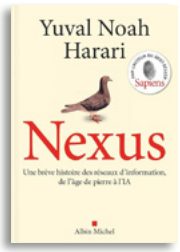
Argument commercial *Anti-Sapiens* se présente comme un manuel d'autodéfense, c'est-à-dire qu'il à pour objectif de fournir des armes méthodologiques pour lutter contre une histoire déterministe qui naturalise les formes de domination.

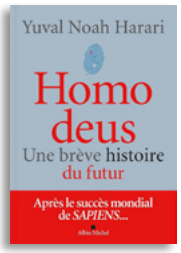
Argument commercial *Anti-Sapiens* est un petit livre accessible, facilement plaçable au guichet. Il peut être présenté par les libraires comme une réponse directe à *Sapiens* lorsqu'un client achète un exemplaire de ce livre.

Argument commercial *Anti-Sapiens* est un livre accessible théoriquement, moins dense que des réponses plus développées aux arguments de Yuval Noah Harari comme, par exemple, *Au commencement était…* de David Graeber et David Wengrow. Accompagné d'une bibliographie documenté, il introduit le·a lecteurices à l'anthropologie anarchiste, mais aussi aux différents courants intelectuelles qui luttent contre la vision du monde partagé par Yuval Noah Harari et d'autres.

Quelque un des livres de Yuval Noah Harari :











Mots clefs : Autodéfense intellectuelle, Sapien, suprématisme blanc, humanocentrisme, eugénisme, armes méthodologiques, déterminisme

Ouvrage similaire :

→ *Au commencement était… Une nouvelle histoire de l'humanité*, David Graeber, David Wengrow (trad. De l'anglais Élise Roy), Les Liens qui libèrent, 2021

→ *Homo domesticus. Une histoire profonde des premiers États*, James C. Scott (trad. De l'anglais Marc Saint-Upéry), La découverte, 2019

→ *Zemmour contre l'histoire*, ouvrage collectif, Gallimard (Tracts n° 34), 2022

→ *Progrès, Wolf Feuerhahn*, Anamosa, 2025

→ *L'empire n'a jamais pris fin. Tome 1 : De Jules César à Jeanne d'Arc*, Pacôme Thiellement, Massot éditions, 2024

À propos des auteurices :

Samy Prost-Romand, formé à l'anthropologie, et Chloé Minjon-Cabresin, formée à la philosophie, sont chercheureuses indépendant·es. Ielles participent à l'organisation de l'école de philosophie de Verfeil-sur-Seye, où le premier conduit des recherches sur les théories décoloniales et la seconde, sur la critique de l'évolutionnisme historique.



Dans la même collection :
Vandalisme queer, Sara Ahmed, 2024
7 euros, ISBN : 978-2-49353-405-7

EXTRAIT (NON CORRIGÉ), Introduction

Vous êtes en covoiturage. Le conducteur est un jeune ingénieur. La clim est rafraîchissante, l'ambiance est cool et décontractée. Vous vous racontez brièvement vos parcours, remarquez quelques points communs. Il est écolo et progressiste. Il aime les balades en forêt, l'escalade, il trouve park4night très pratique. Il vous impressionne, vous inspire plutôt confiance. Il est sûr de lui, est à la pointe de toutes les dernières innovations techniques. Il a confiance en l'avenir. Vous êtes plus inquiet·e devant l'arrivée du fascisme, vous lui en faites part. Sage, il considère votre point de vue en philosophe : « Qu'est-ce que tu appelles "fascisme" ? » Quand vous listez les tournants autoritaires de ces dernières années et la montée des nationalismes racistes aux États-Unis, en Europe ou en Israël, il préfère parler de « crise du libéralisme ». Apaisant, il vous dit qu'il voit le nationalisme comme « une religion comme les autres » et que, de tout temps, « l'homme a eu besoin d'inventer des fictions pour former des collectifs », que toute idéologie politique fait partie d'une telle fiction. D'un air entendu, il vous rappelle que « la nature de l'homme est d'être violent ». Rassurant, il souligne que la violence actuelle n'est rien comparée à celle du siècle dernier, de Hitler à Mao. Au long cours, elle va *decrescendo*. Pour lui, le mal du présent, c'est plutôt l'ignorance. « Le problème des gouvernants, c'est que ce ne sont pas des spécialistes, ils n'y connaissent rien. Il faudrait des scientifiques au pouvoir. » S'il y a bien du chaos passager, il est seulement dû à notre incapacité à nous adapter aux changements sociaux. « Les gens sont paradoxaux : ils refusent d'être heureux. On a tout ce qu'il faut, le confort, la richesse ; moins de violence que jamais dans l'histoire humaine. Mais on est comme des enfants capricieux, jamais satisfaits. Je pense que la méditation devrait être obligatoire à l'école. »

Toutes ces considérations vous laissent dubitatif·ve. Votre interlocuteur est intelligent, il semble tolérant, ouvert, modéré. Vous vous dites qu'il connaît mieux l'histoire que vous. Ses idées paraissent raisonnables. Vous êtes peut-être même conquis·e par sa vision du monde. Si vous avez senti un léger décrochage face à cette idée d'un refus du bonheur, vous trouvez néanmoins ce point de vue intéressant ou inoffensif. Une légère distance s'installe, mais cordiale : vous ne savez plus comment rebondir, vous avez envie de retourner lire et vous informer. Les débats politiques et les idées révolutionnaires vous paraissent soudain excessifs, dogmatiques ou inutilement virulents, à côté de ce pragmatisme tranquille.

Vous venez de rencontrer un hararien intégral. Il est probable qu'il vous recommande chaudement son livre préféré, *Sapiens, une brève histoire de l'humanité* de Yuval Noah Harari – ce qui achèvera de vous convaincre que vous n'en savez pas assez pour débattre avec lui. Il se peut aussi qu'il vous suggère un autre tome du même auteur, car il s'agit d'une quadrilogie : *Homo Deus, une brève histoire de l'avenir*, puis *21 leçons pour le XXIe siècle*, enfin *Nexus*. Il peut encore vous conseiller les trois tomes de la bande dessinée adaptée de *Sapiens*, les quatre tomes de la version pour enfants (*Nous, les indomptables*), les conférences TED ou le film à venir. Il est aussi possible qu'il n'ait jamais lu *Sapiens*. Peut-être son meilleur ami l'a-t-il lu, peut-être répète-t-il le discours de sa youtubeuse préférée, peut-être se fait-il l'écho d'idées communément admises dans son entreprise ou dans son groupe d'ami·es étudiant·es. Il n'en est pas moins hararien. Et si cet archétype vous dit en effet quelque chose, c'est bien parce que les thèses dont il est le relais ont eu une incomparable force de diffusion[1].

Yuval Noah Harari est professeur d'histoire médiévale et d'histoire militaire à l'Université de Jérusalem. Après s'être vu confier un cours d'introduction à l'histoire de l'évolution humaine, il en tire un livre qui sort d'abord timidement en 2011. C'est à la suite de sa traduction en anglais en 2014, que Bill Gates le recommande (« vivifiant »), que Mark Zuckerberg l'encense dans son club de lecture et que Barack Obama déclare avoir « adoré cette histoire de l'humanité vue du ciel ». Il devient alors le livre d'histoire anthropologique le plus vendu de la décennie (plus de 8 millions d'exemplaires, traduits en 64 langues). Il se lance alors dans les trois tomes suivants, autant de prescriptions politiques et de prévisions de plus en plus précises quant à l'avenir du monde et des sociétés humaines. En parallèle, dans un élan évangéliste à faire pâlir les plus dévoués, il multiplie les conférences et les adaptations tout public, lance son programme « Sapienship »[2].

Son mari a déclaré que sa réussite le plaçait « quelque part entre Madonna et Steven Pinker ». Certes sa fortune et sa détermination sont comparables à celle de *La Queen* mais du côté du style et du talent artistique nous sommes plus réservé·es. En revanche, le rapprochement de Steven

1. Il se peut aussi que vous ayez vous-même lu *Sapiens* et que Harari lui-même ait eu sur vous cet effet déconcertant et séduisant. Vous êtes sous l'effet d'un charme. Ce livre s'adresse aussi à vous.
2. Sapienship est une entreprise qui vise à avoir un impact positif sur l'écologie et la paix dans le monde. Elle finance des recherches extra-universitaires pour conseiller les États sur les politiques à mener. La communication emploie les mêmes ressors d'invisibilisation des dominations que ceux déployés dans *Sapiens*, dont faisons la critique dans ce livre. Par exemple, Sapienship défend une écologie du « And » (c'est-à-dire pour l'exploitation d'énergies fossiles *et* renouvelables) et cherche à « ré-humaniser le conflit israëlo-palestinien ». www.sapienship.co

Pinker soulève un enjeu important. Son nom ne vous dit probablement rien, pourtant ce psychologue cognitiviste est l'un des vulgarisateurs les plus influents de la dernière décennie. Son livre *La part d'ange en nous* est en effet le livre préféré officiel de Bill Gates. Il défend, statistique à l'appui, que la violence a continûment diminué au cours de l'histoire humaine. En particulier, la Première et la Seconde Guerre mondiales, rapportées à la population humaine totale, ne se classent qu'aux seizième et neuvième rangs des événements les plus meurtriers de l'histoire, loin derrière une révolte chinoise du VIII^e^ siècle. Les statistiques qu'il produisit à cette occasion sont largement décriées. Surtout, les considérations philosophiques mobilisées pour le concept, vague, de « violence » sont quasiment absentes : la violence est seulement définie par le calcul du taux d'homicides relatif, sans considérer la violence psychologique ou la violence systémique qui sont, elles, passées à l'échelle industrielle lors de ces guerres, avec la mobilisation de masse, le racisme, le génocide et la naissance de la menace nucléaire, le tout à la veille des guerres décoloniales. Pourtant, ses conclusions ont été massivement adoptées, chaleureusement accueillies par les oreilles occidentales dont elles adoucissaient la culpabilité. Ce livre a aussi contribué à normaliser l'islamophobie, jetant l'opprobre sur la prétendue exception musulmane, dont il affirme qu'elle connaît une recrudescence de la violence. Comme celles de Harari, les idées de Pinker sont devenues de banales idées reçues, des consensus du sens commun, de fausses évidences ressassées par la classe dominante et les personnes qui s'identifient à elles. Ces idées ont infusé d'autant plus profondément que leur paternité s'est discrètement effacée des mémoires.

Faut-il se protéger contre des idées ? On pourrait penser, *a priori*, que les idées fausses sont sans effet. Dire « le ciel est rouge » ne porte aucun préjudice. Les idées qui frappent sont seulement les idées vraies : elles dévoilent ou instruisent. Il n'est pas sain de s'agripper à ses opinions, de se rigidifier sur des certitudes rassurantes et confortables. Savoir douter et se remettre en question est essentiel. Malheureusement, toutes ces considérations valent seulement pour les dialogues symétriques. Dans les démocraties libérales dans lesquelles nous vivons, sous couvert de libre expression, certaines idées hégémoniques ont plus d'aplomb que d'autres et empêchent les voix antagonistes de répondre. C'est le cas du mot d'ordre étatique « Il n'y a pas de violence dans un État de droit », par exemple. Dans le système capitaliste qui les accompagne, certaines idées ont un plus grand pouvoir de propagation car elles sont rentables pour la chaîne de production et de diffusion qui les véhicule. C'est le cas des idées de Harari, qui permettent à nombre de libraires de payer leur loyer. Enfin, quand les idées hégémoniques et rentables sont les mêmes, elles s'avèrent plus dangereuses que d'autres, car elles oblitèrent les histoires de celles et ceux qui luttent pour se faire entendre sur la scène politique. C'est le cas des thèses de Harari. Peu désormais ont encore la chance de ne pas avoir croisé l'un de ses ouvrages sous le sapin de Noël. Il fait entièrement partie des discours qui nous environnent. Il va donc falloir apprendre à lui répondre indirectement, à détricoter les convictions de ses hérauts disséminés.

Le livre que vous tenez entre vos mains se présente comme un manuel d'autodéfense intellectuelle. Il s'efforce d'armer lectrices et lecteurs face aux idées fausses et dangereuses. D'un côté, repérer à leur forme le mensonge, les arguments fallacieux. De l'autre, identifier dans leur contenu l'injustice qu'elles transportent. Pour cela, nous avons extrait des citations de Harari parmi les plus répandues, celles que vous auriez le plus de chance d'entendre au café, au bureau ou à un dîner de famille. Inutile d'avoir lu le livre auparavant : disons qu'elles servent de modèle pour s'entraîner à les débusquer, à les analyser et à y répondre – de punching-ball. L'ensemble des thèses de Harari est posé dès son premier ouvrage, *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*[3]. C'est essentiellement de ce livre que nous avons tiré les citations dont il sera question ici. Les tomes suivants sont autant de prolongements, réécritures et variations où les prises de position politiques découlent logiquement d'un système instauré dès l'origine. Autant les tomes II à IV sont des considérations actuelles, autant, dans le premier tome, il est question d'histoire et de biologie. De ce fait, l'orientation politique peut sembler plus floue et le propos, moins critiquable, car émanant d'un expert. C'est pour défaire ces hésitations dans toutes les situations quotidiennes qu'il nous a paru prioritaire de contredire ces affirmations fondatrices.

Sapiens, comme son nom l'indique, raconte l'histoire de l'humanité. Brièvement, c'est-à-dire en 500 pages. L'ouvrage se présente comme scientifique, pourtant il n'avance aucune étude, aucune source bibliographique. Il déroule à grands pas l'histoire d'*homo sapiens*, à qui il prête un développement continu et universel. D'abord, sapiens est devenu intelligent et a éradiqué les autres espèces humaines, puis il s'est doté de l'agriculture, puis il a marché inexorablement vers une forme sociale uni-

3. Ainsi que de quelques passages du deuxième tome, *Homo Deus, une brève histoire de l'avenir*, où il reprend quelques thèses de *Sapiens*, synthétisées et clarifiées.

fiée, structurée par l'État et la religion. Désormais la science guide l'humanité et ouvre la voie de la connaissance absolue qui permettra, à condition de suivre ses prescriptions, de lui faire connaître le vrai bonheur. *Sapiens* nous dirige simplement vers un monde où le progrès technique est confondu avec toute forme de progrès, où l'économie de marché est l'unique manière d'échanger des biens et où donner sa pleine confiance aux empires semble être la seule manière de faire de la politique. Harari se veut philosophe, car il pose des questions universelles, comme « Quel est le sens de l'histoire ? ». Mais il ne se contente pas de les soulever ; il leur apporte des réponses définitives, comme l'intelligence artificielle ou le transhumanisme. L'un des rôles essentiels de la philosophie est de pointer les problématiques du présent. Or Harari procède tout au contraire, en futurologue : ce faisant, il valide le présent et fait des dominations actuelles une réalité inéluctable, vouée à perdurer. Par hybris, il trahit sa discipline. Les historien·nes savent que les époques se ressemblent et se distinguent, qu'on ne peut pas prévoir rationnellement l'avenir. Plus que sage ou scientifique, Harari est un entrepreneur capitaliste. Par sa propagande, il œuvre pour que ces prédictions se réalisent, décourageant d'avance la critique de ses énoncés. En définitive, il nous aménage une confortable impuissance.

Nous n'allons pas critiquer une à une les thèses de *Sapiens*[4]. Bien souvent, il faudrait commencer par récuser la question qu'il pose, rappeler que la science ne peut pas faire des lois et prédictions là où la situation appartient à l'indécidable, à la contingence, à la liberté humaine, à la multiplicité des perspectives et au devenir des luttes politiques. Commençons plutôt par dégonfler le crédit scientifique qui pourrait lui être attaché : Harari a déclaré pêle-mêle que grâce à la science, les grandes épidémies étaient terminées (avant le Covid-19), qu'il n'y aurait plus de famine et que les guerres appartenaient à l'histoire ancienne. Notre projet cependant a moins été de révéler ses erreurs que de débusquer ses idées dangereuses, d'exhiber les fondations piteuses qui les sous-tendent pour dégonfler leur aura, d'apporter des arguments concrets pour séparer le vrai du faux, pour reconnaître les rapports inégaux dans l'histoire et couper court aux injustes généralisations. Nous avons souhaité sortir les interlocuteur·rices des hararien·nes de l'espace liquide où nous place leur discours, dans lequel tout se vaut, où la violence historique n'a plus de responsable, où science et technique ont réponse à tout. Nous avons voulu redonner ainsi un peu de consistance au vrai face à la pseudo-sagesse sous-tendue par des mensonges, afin d'éviter l'écueil que pointait déjà Hannah Arendt :

« *Le résultat d'un remplacement constant de la vérité par des mensonges n'est pas que les mensonges soient acceptés pour vrais, mais que le sens même de la vérité soit détruit.* »[5]

Si la position hararienne est floue c'est aussi du fait de leviers retors. Son argumentaire est parsemé de questions rhétoriques, de contradictions masquées, d'arguments d'autorité. Sa forme emprunte une légèreté lui donnant l'apparence de ne pas affirmer ce qu'il tient ensuite pour vrai. Pourtant, un ton provocateur ne suffit pas à rendre une idée corrosive, une citation ne peut tenir lieu de preuve et le sarcasme ne donne que l'apparat de la nouveauté à des idées réchauffées. Harari présente sa pensée sous couvert d'humour, de relativisme et de sagesse ; il faut décortiquer ses sentences pour voir la répétition de l'idéologie dominante (capitaliste, patriarcale, coloniale) derrière l'apparence d'objectivité.

Depuis nos bagages en anthropologie et philosophie, nous vous proposons ici des éléments d'autodéfense intellectuelle, ainsi qu'une réflexion générale sur la forme contemporaine d'une pensée en vogue, à la fois futuriste et réactionnaire. En espérant aussi aider les voix moins entendues lors des discussions convenues dans les salons feutrés, au bar ou dans les salles de classe. Nous vous proposons donc un manuel découpé selon les idées conservatrices les plus communes qui accompagnent la généralité « homo sapiens ». Chaque partie est introduite par une *citation* de Harari que vous auriez aussi bien pu entendre ailleurs, puis une *analyse* la reformule en soulignant ses enjeux explicites et implicites, une *critique formelle* en débusque ensuite les arguments fallacieux, une *réponse* avance quelques contre-exemples et contre-arguments et enfin, éventuellement, quelques théories plus générales proposent d'*aller plus loin* dans une perspective non-hararienne. Ces éléments sont accompagnés de nombreuses citations et références. Nous vous invitons à ne pas les prendre à votre tour pour arguments d'autorité, mais plutôt à aller voir vous-mêmes les ouvrages qui vous intriguent. Nous avons tenu à faire ce livre court pour qu'il soit efficace en tant que manuel, mais ce travail demande à être poursuivi.

La morale enfin, s'il en est une, que nous souhaitons mettre en avant face à la grande histoire écrasante de Harari, est l'idée que rien n'est inéluctable, qu'il n'est pas de pouvoir injuste qui ne puisse être défait. Avec Antonio Gramsci nous affirmons plutôt que « *l'on ne peut prévoir que la lutte*[6] ».

4. Pour une critique scientifique des affirmations discutables de *Sapiens*, on peut consulter l'article de Darshana Narayanan, « The Dangerous Populist Science of Yuval Noah Harari », *Current affairs*, 2022.
5. *« Entretien avec Hannah Arendt »*, New York, 1973, film de Roger Errera et Jean-Claude Lubtchansky et R. Errera, 1974.

EXTRAIT (NON CORRIGÉ), chapitre 2 : « La nature violente de l'homme »

CITATION ET ANALYSE

« La plupart des grands prédateurs de la planète sont des créatures majestueuses. Des millions d'années de domination les ont emplis d'assurance. Le Sapiens, en revanche, ressemble plus au dictateur d'une république bananière. Il n'y a pas si longtemps, nous étions les opprimés de la savane, et nous sommes pleins de peurs et d'angoisses quant à notre position, ce qui nous rend doublement cruels et dangereux. Des guerres meurtrières aux catastrophes écologiques, maintes calamités historiques sont le fruit de ce saut précipité. »

Ici Harari semble s'appuyer sur la psychologie de l'évolution pour étayer la condition universelle de l'homme moderne. La peur, l'angoisse, la tyrannie nous caractériseraient, s'engendrant l'une l'autre, du fait d'une inadaptation chronique. La psychologie universelle serait celle d'un enfant capricieux, mal sevré, mis trop tôt sur le trône, incapable de réfréner ses pulsions destructrices. Harari naturalise ainsi les massacres de l'histoire, met en équivalence tous les crimes commis, nous confine au fatalisme qui regarde les génocides comme d'inéluctables réalités passées, présentes et futures.

CRITIQUE FORMELLE

La généralisation abusive

Une généralisation abusive désigne l'opération par laquelle on présente comme vérité générale un phénomène spécifique. On la reconnaît typiquement à des formules comme « tout le monde » ou « de tout temps » ; ici le flou du « nous » et le singulier de « Sapiens » rendent plus discrète cette torsion du réel. On peut déjà se demander si ce « nous » recoupe bien notre expérience propre, celle des personnes que l'on connaît. Sommes-nous tou·tes si cruel·les et dangereux·ses ? Et réciproquement, en prenant un peu de recul historique, toutes les sociétés composées d'*homo sapiens* ont-elles perpétré des guerres meurtrières et des catastrophes écologiques ? La civilisation occidentale moderne est la seule à l'origine de la bombe atomique ou du septième continent. Une cause universelle, prétendument commune à tou·tes les humain·es, ne peut pas suffire à expliquer ce « saut » : seules des raisons spécifiques à cette société historique peut rendre compte des « guerres meurtrières », des « catastrophes écologiques » et autres « calamités historiques ».

RÉPONSE

Si la « guerre » est en effet l'une des modalités universelles de rapport à l'autre, pratiquées par les sociétés humaines, le concept désigne des réalités ethnologiques bien différentes, pas toutes catastrophiques, pas toutes « meurtrières ». L'anthropologue Pierre Clastres s'est attaché à distinguer des nôtres les pratiques de guerre amazoniennes, en particulier chez les Guayaki. Il montre comme la voie du guerrier est un destin rendu tout à fait indésirable aux membres de cette culture, un parcours solitaire, où la gloire est difficile et les retombées, en cas de défaite, funestes. Les devoirs du guerrier sont nombreux pour compenser le prestige du statut. Grâce à ces pratiques instituées, les Guayaki se dotent de fort peu de guerriers, de sorte que la guerre est très occasionnelle et encadrée par le rituel. Jamais de guerre envers les civils, rarement de meurtres, un affrontement codifié où la dignité est en jeu. L'historien canadien Georges Sioui, dans *Pour une auto-histoire amérindienne*, décrit les rapports à la guerre des Wendats et des Iroquois avant l'arrivée des colons, partagés par les autres cultures indigènes d'Amérique du Nord. La guerre consistait en un affrontement aussi limité dans le temps que possible, dont la visée était non pas la mise à mort, mais la capture de prisonniers, aussi peu que nécessaires à la contraction d'un accord. Au retour des guerriers, les femmes pleuraient les morts, de leur peuple ou non, avant de célébrer une éventuelle victoire. Les prisonniers étaient intégrés à la nouvelle société s'ils l'acceptaient, exécutés seulement s'ils le refusaient, au terme d'un long dialogue argumenté. C'est un tel écart de compréhension de l'idée même de guerre qui explique en partie l'écrasante défaite des Amérindiens face aux Européens (et ce, sur tout le continent, comme le montre Nathan Wachtel dans *La Vision des vaincus*). La logique destructrice de la guerre européenne est en effet bien spécifique, peu de populations se sont résolues à faire de la guerre le lieu d'un anéantissement calculé de l'étranger·e. Le chaman et anthropologue yanomami Davi Kopenawa décrit ainsi son désarroi :

« Nous, nous ne combattons certainement pas avec la même dureté qu'eux. Si l'un des nôtres est tué par les flèches ou la sarbacane de sorcellerie d'un ennemi, nous ne faisons que rendre la pareille en essayant de tuer celui qui a mangé et qui se trouve en état d'homicide õnokae. C'est différent des guerres par lesquelles les Blancs ne cessent de se maltraiter ! Eux se battaillent en très grand nombre, avec des balles et des bombes qui brûlent toutes leurs maisons. Ils tuent même les femmes et les enfants ! »

On ne peut donc pas généraliser les pratiques de « guerre meurtrière » à tous les sapiens, même dans leur histoire récente, encore moins imputer les catastrophes écologiques à d'autres civilisations que la civilisation blanche industrielle.

S'il faut encore poser la question d'une agressivité naturelle à la biologie et à la génétique de sapiens, comme le fait Harari dans le passage dont est extraite cette citation, on constatera aussi que l'idée d'un *sapiens* naturellement violent est un raccourci indu. Certains biocriminologues ont ainsi voulu essentialiser la violence et ont nourri le fantasme d'une inscription génétique de l'agressivité chez certaines personnes. C'est Brunner, en 1993, qui a émis l'hypothèse d'un tel « gène de l'agressivité », résultant de la faible activité des allèles du gène MAO-A. Or diverses études ont depuis montré qu'un environnement aimant au cours de l'enfance pouvait inhiber l'agressivité, tandis qu'un environnement violent pouvait l'encourager, et ce peu importe la présence ou non de ces allèles et leur taux d'activité. Malgré la longévité de ce rêve avant tout policier, on ne parvient nulle part à inscrire dans l'ADN de sapiens une violence irrépressible.

EXTRAIT (NON CORRIGÉ), Conclusion

Le livre dont nous avons tiré les extraits considérés, *Sapiens*, de même que les opus qui suivent, sont à la fois le témoignage et le stratagème d'une pensée hégémonique. Par lui, l'hégémonique étend la domination dans toutes les directions. D'un côté, le point de vue dominant actuel (masculin, blanc, bourgeois) s'identifie aux dominants de l'histoire (aux vainqueurs) et, à travers le « nous » ou le signifiant « sapiens », nous convie à cette identification aveugle. De l'autre, il présume de sa domination future et dresse pour cela une prophétie auto-réalisatrice. *Sapiens* met en place une histoire sélectionnée et déterminée dès l'origine, qui nous conduit vers un avenir tout tracé qu'ébauche le tome suivant, *Homo Deus* : capitaliste, technocrate et transhumaniste. Nous avons isolé quelques procédés utilisés à cette fin : placer la violence à l'origine de sapiens, relativiser la violence historique, faire du progrès une loi naturelle, assimiler progrès, développement technique et croissance économique, présupposer l'humain·e passif.ve face à un passé, un présent et un futur inéluctables. Faire des systèmes conquérants des modèles universels de stabilité et périphériser les expériences non-étatiques derrière la centralité vociférante : ces opérations sont à la fois les signes distinctifs et les leviers de la propagande hégémonique. En un seul geste, elles font taire les contestations et diffusent, sans contrainte apparente, la vision dominante. Bien loin de n'être qu'un livre de sciences accessible à tou·tes, *Sapiens* participe effectivement à une grande entreprise de dépossession.

Comme Steven Pinker avant lui, Yuval Noah Harari construit un monde téléologique où culmine la civilisation occidentale. Dans ce monde déterminé, les humain·es ne sont régi·es que par une puissance malfaisante, inhérente à leur nature, mais la société avance vers le bien, grâce à la technique : cela se passe sans heurt, il n'y a pas de lutte. Ce confusionnisme n'est pas un dualisme ; c'est un nihilisme qui se réjouit de notre passivité. Or, cette propagande efficace infuse dans les mots et les idées communes, au-delà de la classe dirigeante. On tient ces théories pour des lieux communs, à force de les entendre répéter, puis ces lieux communs pour des vérités, parce qu'ils correspondent à la normalité la plus protubérante. Ainsi on discourt sur l'humanité en tant qu'espèce en lissant toute épaisseur historique, toute altérité culturelle, à moins de rabattre la préhistoire et les cultures différentes sur l'autoroute du progrès, convergeant dans la modernité occidentale. Ce faisant, on enferme le futur dans la même direction univoque, poussant l'humanité entière dans le même destin inéluctable, si peu désirable soit-il.

Ces discours fonctionnent sur de nombreux sous-entendus, des offuscations, des omissions, des fausses évidences. Ils passent pour érudits, semblent faire consensus et autorité. *Sapiens* dessine moins un système qu'il rend possible une *forme* de discours de post-vérité, affranchi de toute logique, assumant la généralisation d'une subjectivité dominante. Face à cela, nous n'invitons pas à rivaliser sur le plan de la connaissance. C'est possible, nous avons proposé dans ce livre de nombreuses références qui nourrissent certainement un goût pour la vérité, pour l'infini des savoirs oubliés. Mais l'attitude première à laquelle nous essayons d'inviter, c'est à l'examen de sa propre expérience, à la recherche d'une connaissance empirique du soin et des relations, au doute devant les généralités abstraites, au refus de la banalisation de la domination, à l'ouverture au dialogue et au questionnement – en somme, à la possibilité de continuer de penser face au péremptoire. Pour ce qui est des références, enfin, nous encourageons les lectrices, les lecteurs, à chercher les sources qui ouvrent à de nouvelles perspectives plutôt que celles qui enferment, répètent, confortent la domination.

Il y a 400 ans, les Européen·nes se demandaient si les autres cultures étaient bien humaines. L'anthropologie a servi à mettre en évidence des points communs entre les sociétés, des invariants attestant d'une psychosociologie humaine universelle. Mais cela n'a pas suffi à égaliser le rapport entre l'Occident et les autres. La biologie raciste a continué de chercher des traces de différences profondes pour hiérarchiser les langues, les histoires et les corps sous la tradition blanche européenne. De l'autre côté, des discours humanistes, unifor-

misant la catégorie de *sapiens*, niant la multiplicité des histoires non hégémoniques, bien que passant pour respectueux, perpétue la violence assimilationniste, réaffirment la supériorité des dominants. Une histoire plus juste et émancipatrice doit pouvoir tenir ensemble un point de vue situé et la remise en cause de l'hégémonie, le matérialisme historique et l'ouverture de l'imaginaire aux possibles contingents, la comparaison critique et la priorité donnée aux histoires des vaincu·es ou des minorisé·es. Toutes les manières d'être humain, de penser la famille, la politique, les rapports entre vivant·es et mort·es, connaissent et ont connu les formes les plus diverses. L'Occident a répandu sa réponse gestionnaire et impérialiste à ces questions humaines, mais celle-ci n'est pas définitive, les histoires ne sont pas terminées, le futur n'est pas écrit. Il se pourrait que nous ayons besoin des chemins de traverse inventés ailleurs, avant, autour ou en dessous du présent visible.

C'est tout rapport totalisant à l'Histoire qui doit éveiller notre suspicion. Il n'y a pas, d'un côté, les histoires affectives, personnelles, biaisées et, de l'autre, l'histoire objective. Toute histoire univoque, tendue entre une origine et une finalité absolue, téléologique donc, est un mythe. Des mythes, il faut juger les effets. Si sa finalité se trouve être asservissante et converger avec l'intérêt des classes dirigeantes, alors ce mythe n'est rien d'autre que la propagande des dominants. Seul un Dieu peut se targuer d'avoir un regard omniscient, désincarné et désarticulé, au-dessus des nuages. Détaché de tout affect terrestre, il se désengage des bassesses de la vie incarnée. Ce Dieu-là, s'il se pare d'universel, est pourtant lui aussi un produit historique. Quand la science adopte une telle vision, loin d'être fidèle à ce qu'elle décrit, elle témoigne encore d'une approche ethnocentrée. Elle traduit l'attitude chirurgicale, extérieure, visuelle de la science occidentale ; se croyant seul sujet devant une infinité d'objets. Claude Lévi-Strauss décrit ainsi le paradoxe d'une telle posture, appliqué à l'anthropologie :

« *L'ethnologie […] représente un peu pour les sciences humaines ce que fit, à ses débuts, l'astronomie pour les sciences physiques encore à naître. Les sociétés que nous étudions sont comme des objets situés très loin de nous dans le temps ou l'espace.* »

De ce fait, quand l'ethnologue assiste à la disparition d'une société humaine, il ne s'émeut pas autrement que l'astronome devant l'explosion d'un astre. Mais d'autres sociétés savent trouver dieux et déesses dans les multiples facettes du vivant. Dans leurs métaphysiques, le sacré n'est pas séparé du quotidien terrestre, il est bel et bien vivant, sensible, parmi nous.

Le mythe juif du golem, qui emprunte le motif de l'argile à l'un des plus anciens mythes de la création, nous met face au problème de la vérité surplombante, qui semble échapper au dialogue. Il faut alors ruser pour provoquer l'interaction. Dans une version populaire, il fut façonné par le rabbin Loew Ben-Bezabel pour défendre la communauté des pogroms. Le géant de glaise vint à la vie quand le rabbin inscrivit « תמא » (*EMET*, la vérité, en hébreu) sur son front. Mais le golem grandit de lui-même, tant et si bien qu'il échappa des mains de son créateur. Or, pour qu'il redevînt argile, il fallait effacer une lettre de son front, afin de transformer « תמא » en « תמ » (*MET*, la mort). Son front était hors de portée et il continuait de croître. Un jour, le rabbin eut l'idée de lui demander de lacer ses chaussures. Il se baissa alors, le créateur effaça l'aleph de son front et le géant fut défait.

Bibliographie indicative, quelques références pour approfondir

- → Oswald De Andrade, *Manifeste Anthropophage*, Black Jack, 2011
- → Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière, Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, La Découverte, 1999
- → Walter Benjamin, Thèses « sur le concept d'histoire », 1940
- → Philippe Borgeaud, *La Mère des Dieux, de Cybèle à la Vierge Marie*, Seuil, 1996
- → Samir Boumedienne, *La Colonisation du Savoir, Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau monde » (1492-1750)*, Les Éditions des mondes à faire, 2016
- → Grégoire Chamayou, *La Société ingouvernable*, La Fabrique, 2018
- → Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, PUF, 2012
- → Pierre Clastres, *Chronique des Indiens Guayaki : Ce que savent les Aché, chasseurs nomades du Paraguay*, Plon, 1972
- → Pierre Clastres, *« De l'Ethnocide », L'Homme, tome 14 numéro 3-4*, 1974

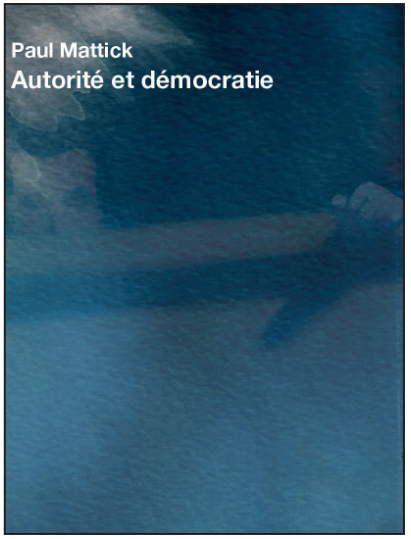
Autorité et démocratie

Paul Mattick

Paul Mattick (1904-1981), ouvrier outilleur berlinois devenu l'un des théoriciens marxistes les plus originaux du XXe siècle.

Ce recueil réunit des textes inédits en français de Paul Mattick qui couvrent l'essentiel de sa réflexion : la théorie marxienne des crises et un regard acéré sur la fonction idéologique de la démocratie.

Autorité et démocratie examine la démocratie américaine comme dispositif idéologique du capitalisme monopolistique, compatible avec la répression intérieure et le soutien aux régimes autoritaires à l'étranger. À l'heure de Trump, l'analyse que propose Mattick de l'autoritarisme latent du système politique américain et de sa politique étrangère prend une résonance saisissante. Dans *Marx et Keynes*, Mattick démontre que la « révolution keynésienne » reformule des arguments posés par Marx soixante-quinze ans plus tôt, tout en visant l'objectif inverse : sauver le capitalisme là où Marx en expose les contradictions irréductibles. *Dynamique de l'économie mixte* prolonge cette analyse en exposant le cercle vicieux de la production capitaliste et de l'accumulation du capital, que les tentatives de régulation ne font que renforcer.



Autorité et démocratie aux États-Unis.
Mattick analyse les institutions représentatives de la démocratie américaine à la lumière de leur lien avec la forme monopolistique du capitalisme. Ce constat historique résonne avec les dynamiques politiques actuelles, du trumpisme aux stratégies des GAFAM.
Les entrepreneurs et la classe dirigeante n'ont pas alors seulement des intérêts communs, ils sont des acteurs interchangeables.
Texte paru initialement dans *Root & Branch*, n° 7, 1979, revue fondée par un groupe de camarades proches de Paul Mattick.

Marx et Keynes.
Écrit pendant la période d'après-guerre et du plan Marshall, ce texte analyse les interventions de l'État pour structurer ou soutenir le capitalisme, sans retirer le pouvoir au marché. Il est aussi la matrice du premier chapitre de *Marx et Keynes*, ouvrage éponyme paru en 1969 (Gallimard 1972) et devenu une référence de la théorie marxiste moderne.
Publication originelle dans *Western Socialist*, Boston, 1955, revue du *World Socialist Party of the United States*, parti caractérisé par le refus de tout réformisme et de l'avant-garde.

Dynamique de l'économie mixte.
Mattick analyse ici le cercle vicieux de la production capitaliste et de l'accumulation du capital, que les tentatives de régulation étatique ne font que renforcer. L'État-providence maintient l'exploitation et préserve l'avidité des marchés.
Paru dans *Science & Society*, 1964. Revue marxiste la plus ancienne encore en activité.

FORMAT
130*210
152 pages
Broché.
dos carré collé

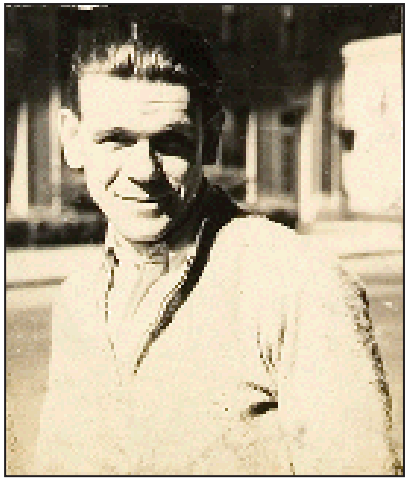
Couverture :
Carte couchée 240 gr,
quadrichromie.

Intérieur :
Munken cream 80 gr, n&b.

Impression offset

Prix : 16€ TTC
Tirage : 1 000 ex.
ISBN : 978-2-9596273-7-8

Paul Mattick



Paul Mattick (1904-1981) est un penseur marxiste allemand. Né à Berlin dans une famille ouvrière, il rejoint très jeune les Jeunesses spartakistes, puis le KAPD (Parti communiste ouvrier d'Allemagne), branche radicale opposée à la centralisation autoritaire du Parti communiste officiel. Acteur de la révolution allemande de 1918-1923, Mattick vit de près l'effondrement des espoirs révolutionnaires et la montée de la répression.

En 1926, il émigre aux États-Unis, s'installe à Chicago et travaille comme ouvrier dans l'industrie. Là, il poursuit son activité militante tout en devenant une figure marginale mais influente de la gauche radicale. Il fonde et anime plusieurs revues (International Council Correspondence, Living Marxism), tout en poursuivant une intense activité théorique et critique.

À rebours du marxisme soviétique et des partis communistes traditionnels, Mattick développe une pensée rigoureuse, centrée sur l'autonomie des conseils ouvriers, la critique de la bureaucratie et le refus de toute forme de pouvoir d'État. Son œuvre prolonge et renouvelle les intuitions de Rosa Luxemburg et d'Anton Pannekoek, tout en intégrant une lecture originale de Marx à l'époque du capitalisme avancé.

Son livre majeur, *Marx et Keynes* (1969), constitue une critique profonde de l'économie politique keynésienne et du capitalisme de l'après-guerre. Traduit en plusieurs langues, il a joué un rôle de passeur entre les traditions critiques européennes et les nouvelles radicalités nord-américaines.

Jusqu'à sa mort en 1981, Paul Mattick reste fidèle à une vision émancipatrice du marxisme, ancrée dans la lutte des classes, la démocratie directe et la méfiance envers toutes les formes d'organisation hiérarchique. Son œuvre connaît un regain d'intérêt à la lumière des crises contemporaines.

Mots clefs

Démocratie américaine
Histoire sociale
New deal
Conflit
USA
Marxisme critique
Mouvements révolutionnaires
Economie politique
Sociétés
Débat

bibliographie

Marx et Keynes, Gallimard, coll. «Les Essais», 1972 ; réédition 2010.

Crises et théories des crises, éditions Champ libre, Paris, 1976.

Le Marxisme hier, aujourd'hui et demain, Spartacus, 1983.

De la pauvreté et de la nature fétichiste de l'économie, Ab irato, 1998.

Marxisme, dernier refuge de la bourgeoisie ?, Entremonde, 2011.

La révolution fut une belle aventure, Éditions L'échappée, 2013.

Les limites de l'intégration. L'homme unidimensionnel dans la société de classe, Éditions Grevis, 2021.

EN LIBRAIRIE OCTOBRE 2026

L'ÉCONOMIE DE LA RÉPÉTITION

Reprise et circulation des images dans les médias

par

Matteo TRELEANI



978-2-493458-46-9
17 € TTC
196 pages, broché, 12x20 cm

Les chaînes diffusent en moyenne 17 heures par jour d'images qui ont déjà été montrées.

Nous sommes submergés par un flot continu d'images et de vidéos. Pourtant, cette profusion ne manifeste pas une plus grande diversité : les mêmes images circulent et se répètent partout et tout le temps.

Matteo Treleani propose d'analyser cette économie de la répétition qui, loin d'être un phénomène marginal, organise en profondeur les médias d'actualité et contribue à façonner notre mémoire visuelle.

Du célèbre "This is going to be great television" de Donald Trump aux images de bateaux de migrants inlassablement recyclées pour parler de migration, l'économie de la répétition apparaît comme le produit d'une industrie du remplissage, où l'urgence prime sur le renouvellement des formes. En analysant les logiques de cette circulation des images, ce livre montre comment, au lieu d'élargir notre compréhension du monde, ce système tend à produire un appauvrissement des représentations, une réduction de la diversité visuelle.



L'AUTEUR

Matteo TRELEANI est sémiologue, maître de conférences en information et communication à l'Université Côte d'Azur. Il travaille sur les réutilisations des archives audiovisuelles et les médias émergents. Il est l'auteur de Qu'est-ce que le patrimoine numérique ? (*Le Bord de l'Eau*, 2017) et *Mémoires audiovisuelles* (Presses de l'Université de Montréal, 2014).

LES POINTS FORTS

- **Un sujet qui parle immédiatement**
  On voit tous les mêmes images en boucle : ce livre met des mots sur une expérience quotidienne.
- **Une thèse forte et originale**
  L'idée d'« économie de la répétition » est à la fois frappante et très actuelle.
- **Un essai intelligent et accessible** avec des exemples d'actualités concrets qui parlent à tout le monde.

également disponible en version ebook

MkF éditions
1, rue Maison Dieu - 75014 Paris
contact@mkfeditions.com

Plus d'informations sur : **WWW.MKFEDITIONS.COM**

Distribution/Diffusion :
Serendip Livres

L'ÉCONOMIE DE LA RÉPÉTITION

par
Matteo TRELEANI

SOMMAIRE

Introduction :
Un plaidoyer pour la diversité visuelle

1. Les images des médias sont-elles des archives ?

2. La répétition des images

3. Images historiques et illustratives

4. Emblèmes visuels

5. La répétition comme matrice de l'automatisation des images

Conclusion

EXTRAIT

Les images abondent, certes, leurs auteurs aussi, mais ce que ces images expriment et leurs modes de manifestation sont étonnamment réduits dans leur diversité[1]. Mieux, force est de constater que cette abondance semble elle-même corrélée au manque de diversité visuelle et représentationnelle de l'espace du visible numérique. En d'autres termes, ce que nous voyons dans nos écrans est essentiellement du déjà vu et la surproduction visuelle semble contribuer à cette homogénéisation de la visibilité. Cet ouvrage interroge la dimension répétitive du paysage audiovisuel. Nous analyserons comment l'administration de la répétition se place au cœur de l'industrie, les effets de sens que cela engendre et les différentes implications sémiotiques liées à la circulation des images. [...]

C'est un paradoxe bien connu par les acteurs des chaînes d'information, la plupart des images d'actualités sont en réalité des archives (Carnel, 2016). Les séquences qui composent un sujet de journal télévisé sont des reprises d'images d'archives issues d'agence d'information (Reuters, AFP, Associated Press...) ou de la chaîne elle-même. Et les nouveautés que l'on diffuse deviendront au plus vite des séquences que l'on pourra par la suite reprendre pour illustrer d'autres « nouvelles » à l'avenir. Ce phénomène est en train de s'amplifier et mérite une analyse approfondie, précise, pour comprendre les mécanismes de la circulation. Le fait de reprendre, de réutiliser des documents visuels et donc les couper, recontextualiser, réénoncer est la base du métier. Hervé, Cagé et Viaud ont par exemple pu démontrer que l'essentiel des contenus informationnels de la presse est quantitativement composé par des copier-coller (Hervet, Cagé, Viaud, 2017). Ici nous avons constaté des phénomènes similaires dans les contenus visuels. Nous allons voir que contrairement à ce qu'un sémiologue pourrait penser, ces reprises ne portent en réalité pas à des resémantisations, c'est à dire des changements de sens des images produits par la recontextualisation de celles-ci. On pourrait au contraire parler de dé-sémantisation : la redondance visuelle va avec un appauvrissement des contenus illustratifs. La plupart des séquences ne font qu'illustrer des généralités au lieu de s'attacher à des faits ou à des événements. Et en complémentarité de ces usages génériques, des techniques de « spécification » visent à imprimer dans l'imaginaire certaines séquences visuelles qui sont ainsi reprises obsessionnellement dans tous les médias.

1. L'ARCOM par exemple constate en 2022 une sous-représentation des plus âgés et des plus jeunes, une surreprésentation des catégories socioprofessionnelles supérieures, une vision très urbaine de la société, une représentation marginale du handicap, une sous-représentation des personnes non-blanches et une connotation négative des non-blancs. (ARCOM, 2023).

MkF éditions
1, rue Maison Dieu - 75014 Paris
contact@mkfeditions.com

Plus d'informations sur : **WWW.MKFEDITIONS.COM**

Distribution/Diffusion :
Serendip Livres

Quiero éditions

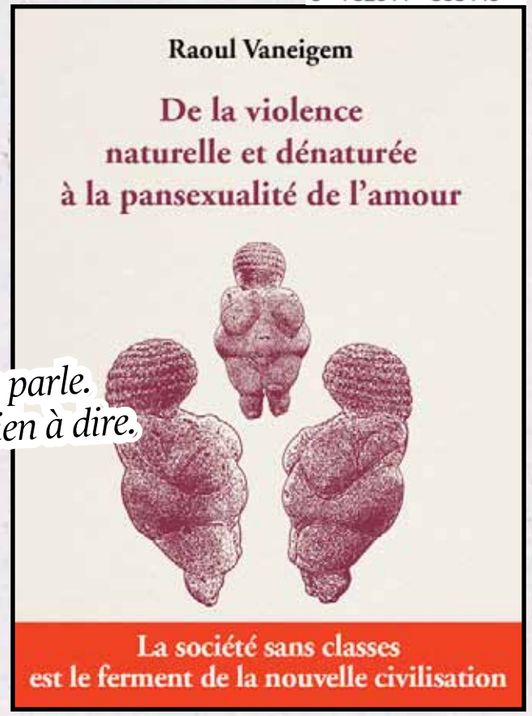
De la violence naturelle et dénaturée à la pansexualité de l'amour

Un livre de 174 pages au format 14x19 cm.
Impression numérique des pages intérieures sur bouffant
et couverture en typographie sur papier keaykolour lin.

Raoul Vaneigem poursuit avec cet ouvrage la quête d'un dépassement des voies sans issue dans lesquelles s'est jetée l'espèce humaine depuis le Néolithique.

C'est à l'individu que je parle.
À l'individualiste, je n'ai rien à dire.

Explorant les fondations gémellaires des sociétés humaines entre prédation et entraide, il préconise une *insurrection quotidienne et pacifique* capable d'harmoniser nos désirs et de dépasser les violences dénaturées qui structurent ce monde agonisant : l'Économie, l'État, la Religion, le Patriarcat... Son hypothèse est si évidente qu'elle sera sans doute jugée inadmissible : seules les possibilités infinies offertes par *la prééminence acratique de la femme, la renaissance de l'enfant et un style de vie fondé sur la pansexualité de l'amour affiné* nous permettront de basculer vers l'Harmonie chère à Charles Fourier.



Parution : novembre 2026
EAN : 9782914363440
Prix public : 20 €

« Hommage aux civilisations pré-agraires où les hommes et les femmes s'adonnaient à la cueillette, rêvaient, pensaient, faisaient l'amour, tentaient d'accorder leurs désirs, privilégiaient l'entraide et la prééminence de la femme, accomplissant ainsi leur destinée d'être humain en devenir. »

Quiero éditions

Têtes d'orage

https://www.quiero.fr

Marginales – Les Billardes
04300 Forcalquier

L'auteur



Raoul Vaneigem est né en Belgique en 1934. Il obtient malgré la censure initiale de son mémoire sur Isidore Ducasse une licence en philologie romane en 1956 à l'Université libre de Bruxelles. Il rencontre en 1960 Guy Debord et devient l'un des principaux rédacteurs de *l'Internationale situationniste* jusqu'en 1970. Il publie en 1967, *Le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* un livre devenu un classique pour la génération de Mai 1968. Médiéviste, spécialiste des hérésies, il est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages publiés chez de nombreux éditeurs.

Quelques publications : *Le Livre des plaisirs*, Encre, 1979. *Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire,* Seghers, 1990. *La Résistance au christianisme. Les hérésies des origines au xviiᵉ siècle*, Fayard, 1993. *Banalités de base*, réédition de l'article publié en deux parties dans les numéros 7 et 8 de la revue *Internationale situationniste*, réédition Ludd, 1995 puis Verticales, 2004. *L'Ère des créateurs*, Complexe, 2002. *Pour une internationale du genre humain*, publié simultanément en français et en persan, L'or des fous, 2006. *L'État n'est plus rien, soyons tout*, Rue des cascades, 2010. *Propos de table. Dialogue entre la vie et le corps*, Le Cherche Midi, 2018. *L'Insurrection de la vie quotidienne*, Grevis, 2020. *Retour à la vie*, L'Insomniaque, 2022. *Du Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations à la nouvelle insurrection mondiale*, Le Cherche-midi, Paris, 2023. *Acratie et autogestion, vers une société en rupture avec tous les modes de gouvernements oppressifs*, Acratie, 2024. *Grimoire. L'Alchimie du moi*, Grevis, 2026.

Comment m'assurer de la présence de ce messager alors que j'exclus de me mettre à l'affût d'un accomplissement ? Sans doute en accordant à la volonté de vivre une confiance si aveugle que les yeux se dessillent et que les résonances mènent le bal du vivant.

Cette volonté de vivre universelle, je l'appelle « pansexualité ».

Alors que l'amour, né de l'entraide spontanée, humanise l'homme et la femme des civilisations pré-agraires, l'appropriation privative cimente le règne de l'agressivité. La banalisation des violences, de la haine, de l'autodestruction marque de son sceau l'acte de naissance de la civilisation marchande.

Détails & extrait du livre à paraître…

I

GÉNÉRALITÉS ET REDITES



La parole du corps est une écoute. Nous éviterions nombre d'affections et de maladies si nous accordions plus d'attention aux signaux que notre organisme nous envoie sans discontinuer. Où réside leur importance ? Moins dans l'alerte déclenchée par une douleur inopinée, un vertige, une rougeur irritante, un accès de fièvre ou une céphalée, que dans la réaction d'autodéfense qu'elle suscite. Il y a là une spontanéité immunitaire qu'il appartient à ma volonté de vivre de conforter. J'y perçois un réflexe salutaire qui se concrétise, à mon sens, dans ce que j'appelle intentionnalité et Fourier – plus poétiquement – l'*attraction passionnelle*.

Il n'est pas jusqu'à mon concept d'intentionnalité dont des chercheurs hasardent aujourd'hui qu'elle est la mémoire ancestrale du Moi, qu'elle est la contraction nodale d'un passé-présent-futur qui hante nos immunités.

Les neurosciences sont en voie d'accréditer une thèse que je défends depuis un demi-siècle : l'origine corporelle de la conscience, la primauté de l'intelligence sensible sur l'intelligence abstraite, la prépondérance du champ de résonance et de ses potentialité créatrices sur le champ de cohérence assujetti à l'économie, au travail, à l'efficacité, au mécanique.

VI

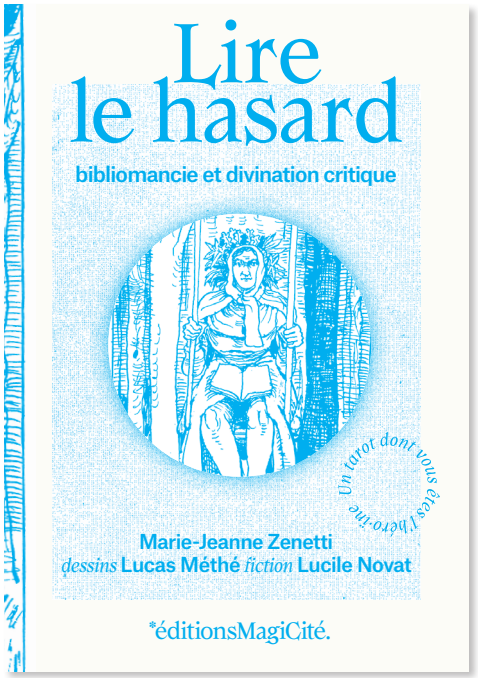
L'ÉMERGENCE D'UNE CIVILISATION NOUVELLE REPOSE SUR LA CONSCIENCE ET LA MISE EN ŒUVRE DE TROIS PRINCIPES :



LA PRÉÉMINENCE ACRATIQUE DE LA FEMME.

LA RENAISSANCE DE L'ENFANCE.

UN STYLE DE VIE FONDÉ SUR LA PANSEXUALITÉ DE L'AMOUR AFFINÉ.



Lire le hasard

bibliomancie et divination critique

Marie-Jeanne Zenetti
dessins Lucas Méthé *fiction* Lucile Novat

ESSAI — LIVRE JEU — CRITIQUE SOCIALE — ART ET DESIGN

Lire le tarot, c'est mettre sa voix à disposition d'une personne pour qu'elle engage avec le hasard une conversation fantôme. Rien de mieux pour s'y initier qu'un livre. La lecture littéraire et la divination sont en effet des pratiques proches, qui supposent l'une comme l'autre d'interpréter des indices, de formuler des prédictions, d'apprendre à naviguer entre contraintes et croyances. En croisant de façon inédite littérature, cartomancie et bibliomancie, *Lire le hasard* déploie une perspective critique et résolument contemporaine sur le tarot tout en interrogeant le lien que les rituels magiques entretiennent aux luttes féministes et anticapitalistes.

Mais comprendre la divination ne va pas sans la pratiquer. C'est pourquoi ce livre offre aussi une méthode d'apprentissage ludique de la lecture divinatoire. Introduit par un appareil critique et séparé en chapitres pratiques, ce manuel hors norme propose un jeu de piste illustré par des cartes de tarot à découper, ainsi qu'un récit de fiction faisant office de dernier arcane. Il invite ainsi chacun·e à éprouver ce que les pratiques magiques font aux corps qui s'y engagent, aux imaginations qui les investissent, aux interactions qu'elles produisent. À la manière des livres dont vous êtes le héros ou l'héroïne, il ménage à celles et ceux qui s'en emparent la possibilité de le parcourir en laissant au hasard ou aux cartes le soin de décider de leur trajectoire entre ses pages.

POINTS FORTS

Un livre dont vous êtes l'héroïne ou le héros pour apprendre à lire le tarot et à pratiquer la bibliomancie.

Un regard sur la lecture divinatoire qui croise de façon inédite littérature, cartomancie et bibliomancie.

Des illustrations à découper ou à télécharger formant un jeu inédit pour s'approprier la cartomancie de façon ludique et manipuler l' «objet livre.»

Une invitation à penser la divination à travers sa pratique: le livre peut être lu de façon linéaire, ou en se tirant les cartes pour passer d'un chapitre à l'autre.

Une fin de partie sous la forme d'un texte de fiction, jouant le rôle d'une ultime carte.

Marie-Jeanne Zenetti

est professeure de littérature contemporaine et d'études de genre à l'Université Lumière Lyon 2 et membre de l'Institut Universitaire de France. Ses recherches portent sur la lecture, les théories féministes et les dialogues entre arts et savoirs critiques. Elle enseigne également les arts divinatoires en écoles d'art.

Lucas Méthé

est dessinateur. Il publie comix et bandes dessinées chez Arbitraire, Ego comme X, L'Association, Na ou Dupuis. En 2019, débute une trilogie chez Actes Sud BD, clôturée par *Scènes de la vie de Papa Maman Fiston* (tome 1 en sélection officielle au Festival International de la BD d'Angoulême 2020, puis en 2022 pour le tome 2). En 2023, chez Dupuis, Lucas Méthé propose son premier récit jeunesse tous publics avec *Gosse et les berges*, initiant une trilogie dont le troisième tome est paru en 2026.

Lucile Novat

enseigne les lettres à des collégiens et collégiennes de Seine-Saint-Denis. En 2024 elle a publié l'essai *De grandes dents* ("Zones", La Découverte) puis son premier romain, *Voir venir* (éditions du sous-sol), en 2026.

***tarot**
***bibliomancie**
***manuel**
***lecture**
***littérature**
***interprétation**
***féminisme**
***théorie critique**
***jeu**
***fiction**
***dessin**

sortie novembre 2026
17 euros | 1 500 exemplaires
300 pages

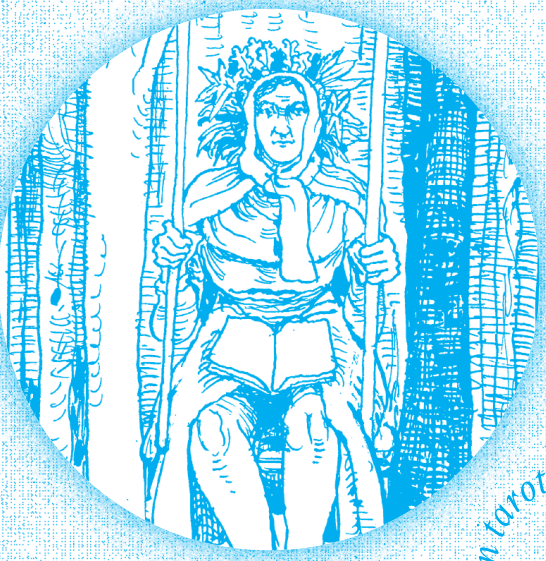
115×165 mm | 23 illustrations
dos carré collé souple | couverture et pages intérieur en Cyan

*éditionsMagiCité.
tisse des alliances entre mondes magiques et mondes critiques

prix de vente 17 €
ISBN : 978-2-9590198-7-6

Lire le hasard

bibliomancie et divination critique



Un tarot dont vous êtes héro·ïne

Marie-Jeanne Zenetti
dessins Lucas Méthé *fiction* Lucile Novat

*éditionsMagiCité.

*éditionsMagiCité.
tisse des alliances entre mondes
magiques et mondes critiques

Lire le hasard
bibliomancie et divination critique
[couverture provisoire]

Avril 1332. Un poète en pleine crise existentielle décide de s'armer de courage et de gravir une montagne escarpée. Ce sera le mont Ventoux. L'idée est saugrenue pour l'époque, qui ignore les sentiers balisés et les grandes randonnées. Arrivé au sommet après quelques errances, Pétrarque admire le panorama puis sort un livre, offert par son confesseur et ami, Dionigi di Borgo San Sepolcro. Ce sont les *Confessions* d'Augustin d'Hippone. Il l'ouvre au hasard: «Et les hommes vont admirer les cimes des monts, les vagues de la mer, le vaste cours des fleuves, le circuit de l'Océan et le mouvement des astres et ils s'oublient eux-mêmes[1]». Le poète, que son ascension avait rendu si fier, est soufflé. Il redescend en silence jusqu'au village de Malaucène. «Je ne pouvais pas penser, écrit-il, à une rencontre fortuite; je savais au contraire que tout ce que j'avais lu avait été écrit pour moi, non pour d'autres». Dans les phrases que le hasard déploie et que nos yeux transforment en signes, dans la rencontre avec une œuvre où nous croyons reconnaître une voix qui nous serait adressée, nous avons parfois l'impression d'être lu·es nous-mêmes.

Octobre 2021, près de sept cents ans plus tard. L'artiste Ginevra Petrozzi donne des performances d'ésotérisme numérique[2]. Elle lit l'avenir dans les écrans comme d'autres le font dans les cartes. Son tarot: votre smartphone. À l'ère du capitalisme de surveillance, les prédictions émanent des algorithmes. Les publicités correspondant à votre historique de recherche et les contenus suggérées par les réseaux sociaux en fonction de vos centres d'intérêts dévoilent l'avenir que les GAFAM prévoient pour vous. La sibylle de l'ère digitale formule toujours le même oracle: ce n'est plus une impression, nous sommes lu·es, sans répit possible. Chaque requête, chaque lien activé, chaque seconde passée à faire défiler les publications compose des usagè·res une archive mouvante, actualisée en temps réel, portrait à la Dorian Gray de nos comportements numériques les plus ordinaires et les plus inavouables.

[...]

Résister à ce sortilège suppose d'inventer des pratiques de désenvoûtement locales, pragmatiques et collectives. L'ésotérisme digital de Ginevra Petrozzi entend renverser notre impuissance face à la magie noire du Léviathan algorithmique. L'artiste invente des pratiques et des rituels dans lesquels la puissance occulte que nous prêtons aux technologies est transformée pour résister au capitalisme numérique. Pourrait-on faire un usage politique de la pensée magique et de la surveillance généralisée? À celles et ceux qui croient que leurs téléphones les écoutent, l'artiste suggère de détourner le ciblage publicitaire[3]. Murmurez furtivement la formule «semaine de quatre jours» à l'oreille du smartphone de votre patron, oublié en salle de réunion. Pendant qu'il prend sa douche, prononcez l'incantation «thérapie pour hommes» devant l'ordinateur de votre mari. Et si ces sorts faisaient apparaître sur leurs écrans des contenus capables d'influencer leurs décisions futures? Ginevra Petrozzi subvertit ainsi l'usage des algorithmes et les croyances liées aux technologies dans une perspective critique.

[...]

Le caractère performatif des prédictions se manifeste aussi à l'échelle collective, en particulier dans les cultures où la divination sert à orienter les actions du groupe. Chez les habitants des îles Trobiant, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, les prédictions rituelles liées à la pêche et à la navigation ont pour fonction d'organiser la coopération sociale, de réduire l'incertitude et de sécuriser le succès des expéditions[4]. Chez les Azandé du Soudan, la divination constitue une méthode pour découvrir la cause exacte d'un problème ou d'un conflit, pour guider l'action sociale, les interactions et les décisions collectives[5]. Dans le cas d'accusations de sorcellerie ou dans la perspective de décisions politiques ou juridiques, les Azandé recourent au *benge*, un poison végétal administré à un animal, dont la mort ou la survie est ensuite interprétée comme la réponse de l'oracle à une question donnée.

Dans les sociétés occidentales laïcisées, les prédictions produisent également des effets collectifs. **Les faits sociaux ne sont pas indépendants des représentations qu'on s'en fait et les croyances collectives engendrent des conséquences tout à fait concrètes.** Dès les années 1940, le phénomène est théorisé en sociologie économique: Robert K. Merton parle de «prophétie autoréalisatrice» pour décrire la manière dont une croyance ou une prédiction initialement **fausse** devient vraie **par les actions qu'elle provoque en se diffusant[6]. Au plan des trajectoires sociales,** les classifications et des prédictions ont des effets rétroactifs sur les comportements humains[7]**: les chercheur·euses parlent** d'«effet pygmalion» pour décrire la façon dont les attentes des enseignant·es influencent les performances des élèves[8] et d'«étiquetage» pour montrer comment les prédictions institutionnelles orientent le devenir des individus[9].

[...]

Ces risques sont d'autant plus grands que le système prédictif est opaque. Si décrire une situation qui me concerne, collectivement ou individuellement, peut contribuer à la faire advenir, il est essentiel de comprendre comment la prédiction qui m'est faite est produite et d'identifier les valeurs engagées dans sa formulation. Tout système prédictif repose en effet sur l'analyse d'un ensemble de données observables: votes, clics, variables liées à l'âge ou au sexe, déplacement et densité des masses nuageuses, position des planètes à l'heure de votre naissance. L'analyse de ces données dépend d'un cadre interprétatif orienté par des valeurs, dont le rôle s'avère central quand l'objet de la prédiction est une personne ou un groupe social. D'où l'intérêt de mettre en perspective les systèmes symboliques qui structurent les systèmes prédictifs.

C'est l'enjeu de la divination critique: choisir entre quelles mains placer la formulation de nos futurs possibles. Consultez l'horoscope de n'importe quel magazine. La manière dont il est organisé indique sans ambiguïté ce qu'une telle rubrique juge digne d'intérêt, d'espoir ou d'inquiétude: l'argent, le travail, les relations amoureuses et sexuelles occupent tout l'horizon proposé à votre imaginaire. Les publicités ciblées qui présagent vos comportements en ligne vous projettent quant à elles dans un monde où priment l'optimisation de soi, la consommation effrénée, la hiérarchisation des individus en fonction des biens qu'ils possèdent et des performances

*éditionsMagiCité.
tisse des alliances entre mondes
magiques et mondes critiques

Lire le hasard
bibliomancie et divination critique
[couverture provisoire]

qu'ils réalisent. Face au tableau lugubre de la montée des fascismes conjuguée au chaos climatique, sortir de l'alternative entre impuissance collective et individualisme forcené nécessite d'interroger les futurs que nous souhaitons voir advenir et les systèmes de valeurs auxquels nous confions le soin de produire les prédictions qui nous concernent.

[...]

Dès qu'on les considère de près, les fonctionnements cognitifs et le mode de rationalité investis dans la divination présentent en effet de fortes similarités avec certains savoirs considérés comme légitimes. Carlo Ginzburg a montré les liens que la divination entretient avec la médecine ou le droit[10]. Dans l'ancienne Mésopotamie, ces disciplines étaient liées, dans la mesure où elles reposaient toutes sur l'analyse de cas individuels nécessitant d'être reconstitués à l'aide d'indices, de traces ou de symptômes. Tout un ensemble de savoirs engagent des opérations intellectuelles semblables, incluant l'analyse, la comparaison et la classification. L'historien d'art Giovanni Morelli, le fondateur de la psychanalyse Sigmund Freud ou le détective Sherlock Holmes ont en commun un savoir-faire fondé sur l'observation minutieuse de détails triviaux qui leur permet de faire parler les traces et de reconstituer des phénomènes auxquels ils n'ont pas directement accès: le meurtre pour Holmes, le moment de la création du tableau pour Morelli, l'inconscient pour Freud. Ces formes de connaissance sont rapportées par Ginzburg à un même modèle, celui de la sémiotique médicale, derrière lequel il discerne «le geste peut-être le plus ancien de l'histoire intellectuelle du genre humain: celui du chasseur accroupi dans la boue qui scrute les traces de la proie[11]».

Ce «paradigme de l'indice» commun à différents modes de connaissance est l'occasion pour Ginzburg de dépasser l'opposition entre «rationalisme» et «irrationalisme» et de s'intéresser à des formes de savoirs concrets, fondés sur la singularité, l'expérience, la pratique. La spécificité de tels savoirs tient à leur dimension qualitative et individualisante. Ils portent sur des cas, des situations particulières, des singularités irréductibles, des éléments inquantifiables. Ils se caractérisent aussi par un même type d'opération cognitive, la déduction particulariste, qui remonte d'un indice (par exemple la trace laissée sur le sol) à un acte, et un seul (le passage d'un animal). En cela, ces savoirs se distinguent des sciences définies selon un paradigme galiléen, fondées sur la généralisation et la quantification. Ginzburg les associe à la *firāsa,* un terme arabe issu du vocabulaire des sufi, qui sert à désigner aussi bien les intuitions mystiques que des formes de perspicacité et de sagacité en jeu dans les modes de connaissance par indices. Cette «intuition basse», étroitement liée à la vue, à l'odorat, au goût, au toucher, à l'ouïe, «est répandue dans le monde entier, sans limites géographiques, historiques, ethniques, sexuelles ou de classes – et, par conséquent, très éloignée de toute forme de connaissance supérieure, privilège de rares élus. C'est le patrimoine des Bengalis expropriés de leur savoir par Sir William Herschel ; des chasseurs ; des marins ; des femmes[12].»

[...]

Associer tarot et lecture littéraire se justifie à la fois par leur complémentarité et par l'ambition de produire une réflexion en actes sur la divination à partir d'objets accessibles. Les arts divinatoires font feu de tout bois: l'interprétation de la terre ou du sable (géomancie), de la position des astres (astrologie), des entrailles d'animaux (haruspicine), des lignes de la main (chiromancie), du passage des oiseaux dans le ciel (auspices), des rêves (oniromancie) auraient pu tout aussi bien constituer l'objet des pages qui suivent. Certaines pratiques divinatoires recourent aussi à des éléments de l'univers domestique ou familier: dés, marc de café, gouttes d'huile sur l'eau dans l'*olio divinatorio* tel qu'on le pratique au Sud de l'Italie. Le choix de la cartomancie comme principal outil divinatoire s'explique d'abord par une pratique personnelle du tarot déployée sur de longues années. Il s'agit par ailleurs d'un objet facilement appropriable, répandu, populaire... et moins salissant à manipuler que les entrailles d'animaux. Je souhaitais enfin privilégier une pratique divinatoire issue de la culture européenne urbaine. Avant d'être utilisé comme objet divinatoire, les *tarocchi* désignent un simple jeu de cartes aristocratique, dont les premiers exemplaires connus, notamment celui des Visconti-Sforza, circulent au XV^e^ siècles en Italie du Nord à Milan, Ferrare et Bologne. La cartomancie constitue donc une pratique récente. Elle ne se développe réellement qu'au XVIII^e^ siècle, en France, dans un contexte culturel fasciné par l'ésotérisme qui attribuera à tort au tarot des origines mythiques et antiques. Antoine Court de Gébelin associe alors le jeu à un savoir perdu originaire d'Égypte. Jean-Baptiste Alliette, ensuite, est le premier à pratiquer et à publier sous le nom d'Etteilla une méthode divinatoire utilisant le tarot, qu'il combine à l'astrologie. C'est à cette époque que le tarot devient un outil à visée prédictive structuré et que des significations codifiées sont attribuées aux différentes cartes. Au XIX^e^ siècle, le tarot se voit intégré à divers systèmes ésotériques: Éliphas Lévi le lie à la Kaballe, tandis qu'en Angleterre l'Ordre Hermétique de l'Aube Dorée systématise les correspondances avec l'astrologie, l'alchimie et la magie cérémonielle, transformant le tarot en un langage symbolique complexe. Cet usage se popularise au tournant du XX^e^ siècle avec le tarot Rider-Waite-Smith (1909) et le développement du tarot comme méthode d'introspection psychologique, inspiré notamment des archétypes de Carl Gustav Jung.

[...]

Comme pour l'apprentissage de la lecture dans les petites classes, la magie n'exclut pas la méthode. Certains enfants, pour apprendre à lire, commencent par réciter. Ils suivent au tableau noir ou blanc les alliances et les combinaisons du b-a-ba. D'autres enfants se forment à la lecture sauvage, déchiffrant les syllabes sur les paquets de céréales ou dans des livres qui ne leur étaient pas toujours destinés. On peut de la même manière s'initier au tarot sans maître, apprendre sur le tas. On peut sinon choisir le b-a-ba. Il existe pour cela toutes sortes de manuels. La plupart compilent les significations associées à chaque arcane, puis présentent différents types de tirage.

Ce livre est un peu différent. Il propose d'une part d'éclairer ce que le tarot divinatoire et la lecture des livres ont en commun: une pratique de l'interprétation des signes

pensée comme une conversation fantôme, en dialogue avec un tiers absent. Mais comprendre la lecture littéraire ou divinatoire ne va pas sans la pratiquer. C'est pourquoi ce livre propose aussi une méthode, mi-raisonnée mi-sauvage, d'apprentissage de la lecture divinatoire. C'est aussi, si vous préférez, un livre dont vous êtes l'héroïne ou le héros.

Imaginez: vous débutez. Vous voudriez lire le tarot, déchiffrer ses images avec la même facilité qui vous permet d'assembler les lettres qui composent les mots que vous avez sous les yeux pour former cette phrase et en déduire un sens. Pourtant, quand vous tirez des cartes, les dessins restent opaques, leurs mystères vous résistent. Il faut y aller plus doucement. On n'apprend pas à lire en autodidacte en ouvrant au hasard *Le Capital* de Marx. Une étape après l'autre.

Imaginez ou mieux: pratiquez. Exécutez les gestes à mesure que vous tournez les pages, manipulez les cartes, avancez vos hypothèses, frottez-vous au hasard, prenez le risque de l'erreur.

Les vingt-deux chapitres qui composent ce livre s'ouvrent chacun sur une image. Découpez avec soin les pages correspondantes. Vous voici en possession d'un jeu de tarot réduit au vingt-deux arcanes majeurs. Vous pouvez également télécharger les illustrations sur le site des *éditionsMagiCité et les imprimer. Ou prendre un jeu de tarot que vous auriez à votre disposition et isoler les arcanes majeurs. Ce sont les plus chargés symboliquement de tout le tarot. Ce sont ces lames qui vous serviront de guide dans votre initiation à la lecture divinatoire.

[...]

Exercice 1

Ce livre ménage à celles et ceux qui s'en emparent la possibilité de le parcourir en suivant plusieurs trajectoires. Cela dépend de vous, de ce que vous ferez dire à vos manières de lire. Êtes-vous méthodique? Vous pouvez aborder les chapitres dans l'ordre. Plutôt intrépide, du genre à vous jeter sur un coup de tête entre les bras de la fortune? Dans ce cas, rassemblez les vingt-deux arcanes majeurs, face cachée. Battez les cartes, coupez le tas de la main gauche, puis étalez les lames en arc de cercle. Vous pouvez prendre votre temps. Poser silencieusement la question au tarot – une toute petite question, pour commencer en douceur, sans rien brusquer: comment dois-je lire ce livre? Tirez une lame, retournez-la.

Si vous souhaitez jouer le jeu du hasard jusqu'au bout, l'index situé à la fin du livre vous indiquera où se trouve le chapitre correspondant à l'arcane choisi. On se retrouve là-bas, à très vite. Mais vous pouvez aussi à tout moment faire machine arrière. C'est intrépide, parfois, de prendre le risque de changer d'avis.

Il suffit alors de tourner la page et de se donner rendez-vous à celle qui la suit.

Le Mat *Plonge!*

Intrépide, donc. Peut-être même: intrépide sans le savoir – intrépide malgré vous? Excellent.

C'est la première leçon du tarot. Quelle que soit l'option choisie, l'aventure a déjà commencé, même quand vous croyez faire le choix de la raison, comme un Empereur bien assis sur son trône, ou une Papesse, sagement concentrée sur ses doctes lectures. Vous êtes embarqué·e, c'est comme ça. On ne maîtrise pas tout. Il faut apprendre à se laisser porter.

Dans certains jeux, l'arcane du Fou est surmonté du chiffre zéro. Dans le tarot de Marseille, il s'appelle Le Mat et c'est le seul à n'être pas numéroté. Cette absence signale que la première lame du tarot n'est pas un commencement. C'est un principe, une énergie commune à tout ce qui sur terre s'élance, pousse, vit, se transforme et va de l'avant. On ne choisit pas un principe. Il n'y a rien qui puisse détourner les herbes folles de croître jusqu'à fissurer le bitume. Rien pour empêcher les enfants de grandir, d'apprendre, de s'émanciper, jusqu'à vivre leur propre vie, jusqu'à devenir adulte puis vieux à leur tour. On peut aimer la stabilité, comme l'Empereur. Le calme de l'étude, comme la Papesse. Ou le retrait métaphysique, comme le Pendu. Mais l'immobilité, chantonne le Fou, est une illusion morbide. Il n'est pas raisonnable de trop s'y accrocher.

Le Mat embrasse le changement. Il se jette à l'eau sans réfléchir, même si elle est froide. Observez la carte: un individu curieusement vêtu marche, indifférent à sa destination. Il lui suffit de savoir qu'il avance. Pas besoin de carte IGN, de sentiers balisés. Il invente son chemin à chaque pas qu'il fait, sans prêter attention aux dangers ni aux accidents du paysage. Sa tunique déchirée est brodée de grelots. Ils tintent au rythme de ses mouvements. Le Mat voyage léger. Il ne s'embarrasse pas du passé, pas plus que du futur. Il porte un balluchon sur l'épaule et une feuille ou une fleur dans le creux de la main. Un petit chien le suit en jappant, sans qu'on sache s'il cherche à le retenir, à l'encourager ou à le mettre en garde.

Le Mat est un excellent présage quand on entame quelque chose de nouveau – même s'il s'agit seulement de la lecture d'un livre. C'est l'arcane de l'élan, de l'énergie, de la poussée créatrice. Il signale le début d'une aventure ou d'un long voyage. L'horizon s'élargit, et tout devient possible. Le zéro qui dans certains jeux surmonte l'image du Fou a la forme d'un œuf: une vie nouvelle peut en éclore. On retrouve d'ailleurs cet ovale dans l'arcane XXI, celui du Monde, qui symbolise la réalisation harmonieuse et totale de toutes les potentialités. Mais nous n'en sommes pas là. Encore faut-il d'abord accepter de changer et sortir des sentiers battus. C'est à ce déplacement ce que le Mat vous invite. Contrairement à l'Étoile (Arcane XVIII), le Fou n'appartient à aucun lieu. Rien ne l'entrave. Tout en lui est liberté, indifférence aux règles. Il ignore les inquiétudes, les calculs, les pronostics et les obligations. Sa confiance dans le présent le porte, même si elle peut, parfois, le précipiter dans le chaos.

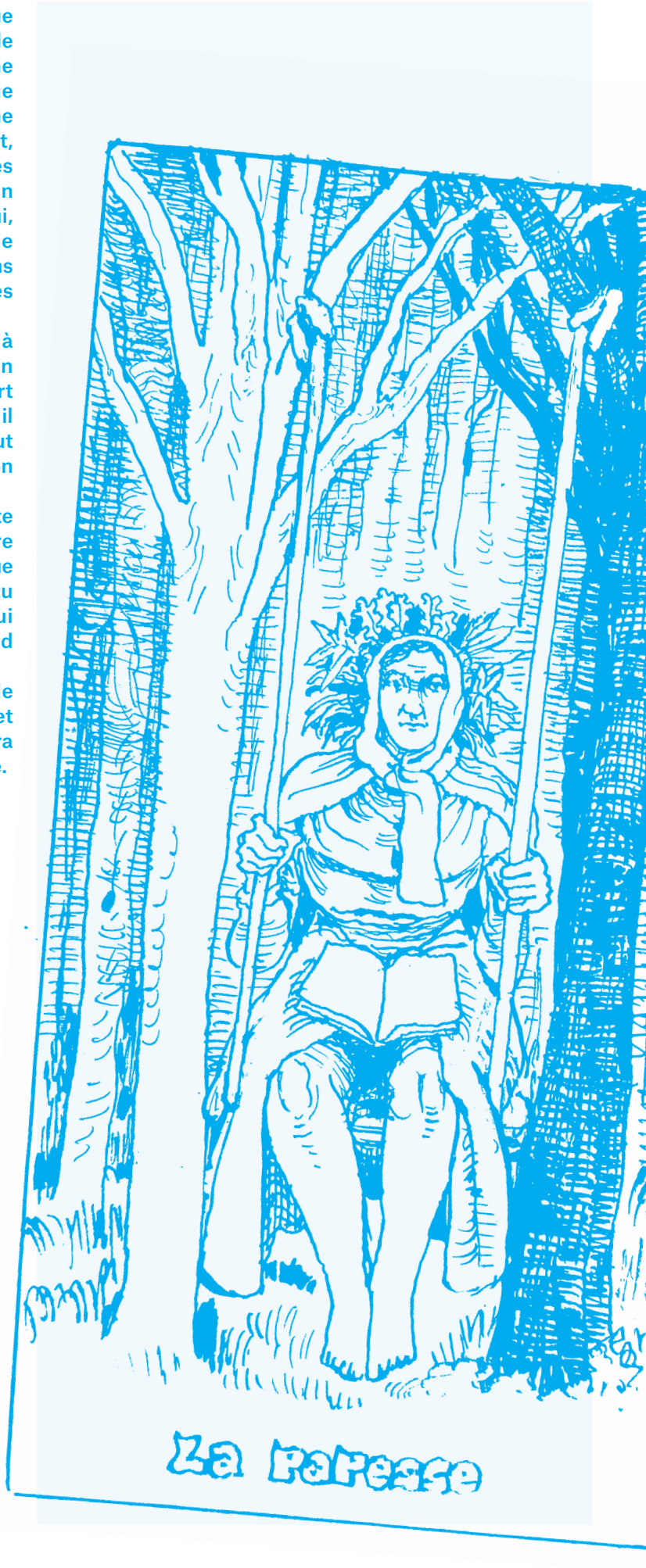
Dans un tirage, le Mat incite souvent le consultant ou la consultante à s'ouvrir à l'inconnu. À se lancer dans un projet. À se laisser guider par l'optimisme. À se fier à son intuition. À faire avec ce qui arrive, sans se poser de questions ni regarder en arrière. C'est donc une excellente carte pour vous guider dans votre initiation à la cartomancie. «Vas-y plonge, crie la jeune femme en maillot de bain rayé ». La phrase est d'Olivier Cadiot dans *Un mage en été*. Un livre qui, comme tous ceux de Cadiot, trace sa route à vitesse grand V, porté par une énergie ébouriffante et contagieuse. «Plonge, elle est merveilleuse». Vous êtes plutôt philosophe? Vous pouvez donner au Mat le petit nom de *conatus*, qui sert

chez Spinoza à désigner l'effort spontané par lequel chaque être tend à accroître sa puissance d'exister. Aucune morale là-dedans. Juste un désir irrépressible et sans relâche, une course qui coïncide avec la vie elle-même. Si on continue le jeu qui consiste à chercher parmi les rayonnages d'une bibliothèque réelle ou imaginaire d'autres visages au Mat, on peut aussi le relier à *L'Idiot*, celui de Dostoïevski. Les gens prennent le Prince Mychkine pour un saint ou pour un imbécile, parce que rien ne le blesse de ce qu'on dit de lui, et parce qu'il croit follement en ses semblables. Comme lui, le Mat interagit avec celles et ceux qu'il rencontre sans arrière-pensée, il se lance sans filet et sans rien dans les manches, toujours à la proue de son existence.

Bien-sûr, il peut y avoir un risque à lâcher la bride, à plonger. Le Mat, plus encore que les autres lames, est un arcane relationnel: dans un tirage, il prend sens par rapport aux cartes qui l'entourent. S'il se dirige vers l'une d'elles, il lui transmet son élan. S'il s'éloigne d'une autre, cela peut signifier qu'il quitte une situation pour une nouvelle relation ou un nouveau projet.

L'arcane du Fou pose au consultant ou à la consultante la question suivante: es-tu bien sûr·e de suivre ton propre chemin? Où passe ton énergie? Quelles sont les limites que tu rencontres et celles que tu outrepasses? Ne serais-tu pas en train de fuir, ou de t'enraciner? Les passions qui te traversent, que racontent-elles de l'élan qui se confond avec ta vie?

Dit comme ça, vous n'avez peut-être aucune idée de la réponse. C'est normal. Armez-vous de la confiance et de l'audace du Mat. Déroulez un pas après l'autre, on verra bien où cela nous mène. Et d'abord: au prochain exercice.



1
Francesco Pétrarque, L'Ascension du Mont Ventoux, trad. du latin par Denis Montebello, Rezé, Séquences, 1990, p. 40-41.

2
url : https://ginevrapetrozzi.com/digital-esoterism.

3
Ginevra Petrozzi, « POV : Time to influence your targeted ads », 20 décembre 2023, en ligne : https://thecouch.hethem.nl/ginevra-petrozzi-pov/

4
Bronislaw Malinowski, Argonauts of the Western Pacific, Londres, Routledge, 1922.

5
Edward Evan Evans-Pritchard, Witchcraft, Oracles and Magic among the Azande, Oxford, Clarendon Press, 1937.

6
Robert K. Merton, « The Self-Fulfilling Prophecy », The Antioch Review, 8(2), 1948.

7
Ian Hacking, « The Looping Effects of Human Kinds », dans D. Sperber et al. (éds.), Causal Cognition: A Multidisciplinary Debate, Oxford, Clarendon Press, 1995.

8
Robert Rosenthal et Leonore Jacobson, Pygmalion in the Classroom: Teacher Expectation and Pupils' Intellectual Development, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1968.

9
Howard S. Becker, Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance, New York, Free Press, 1963.

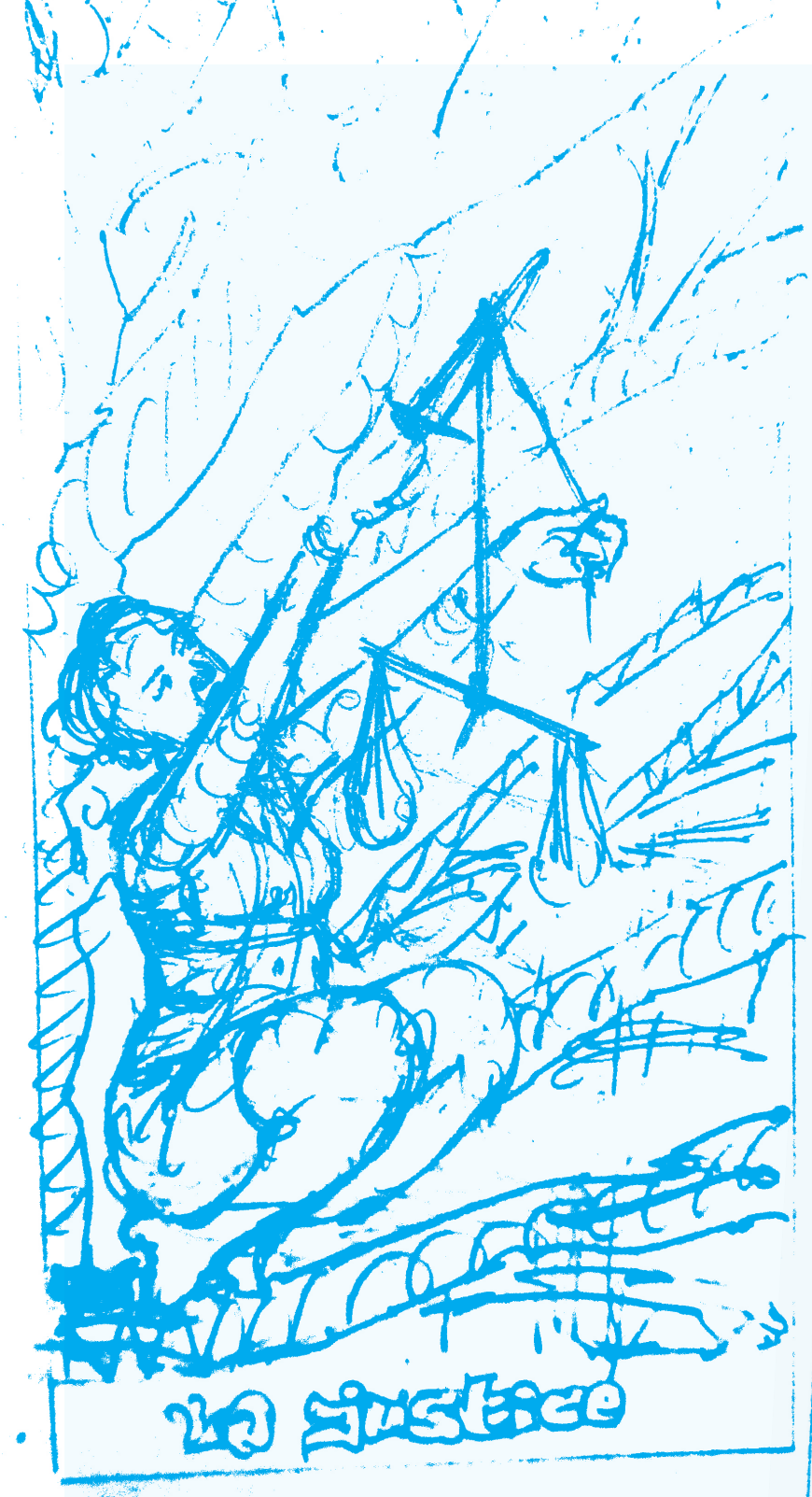
10
Carlo Ginzburg, Mythes emblèmes traces. Morphologie et histoire, Lagrasse, Verdier, 2010 [1989].

11
Ibid.

12
Ibid.

*éditionsMagiCité.
tisse des alliances entre mondes magiques et mondes critiques

Lire le hasard
bibliomancie et divination critique
[extraits]





*éditionsMagiCité.
tisse des alliances entre mondes
magiques et mondes critiques

Lire le hasard
bibliomancie et divination critique
[croquis des illustrations]

Les Amazones n'existent pas

Mathieu Farcy, Perrine Le Querrec + Coline Cardi



Un essai visuel et documentaire sur la violence des femmes, entre archives, images et textes, pour interroger un angle mort de l'histoire.

PRÉSENTATION

Après plusieurs expositions, dont la première a eu lieu à la Fondation Michalski en mai 2023, le duo PLY et les éditions Païen se sont engagés dans la réalisation d'un livre. Cet essai iconographique sur les femmes et leur usage de la violence réunira et mettra en relief les divers matériaux : textes, archives, photographies.

Exploration de la violence des femmes, Les Amazones n'existent pas est un livre qui pose la première pierre de ce travail novateur. Mêlant entretiens, poésies, extraits de livres, archives et photographies contemporaines, l'ouvrage déploie et construit un continent inexploré. La grande Histoire des femmes trouve une nouvelle voie, non plus celle du CARE, mais celle d'une vie aux prises avec le monde contemporain, ses violences, ses combats, ses défis, que les femmes relèvent avec force. En créant un atlas textuel et visuel de la violence des femmes, le duo PLY remet en cause un interdit anthropologique : le quasi monopole masculin des émeutes, des revendications sociales, des activités criminelles et de l'utilisation des armes, des Révolutions, des métiers d'ordre, des sports dits «violents», des engagements dans la lutte armée, des guérillas…

Les archives permettent de replacer cette longue histoire d'oubliées dans une entité sociologique et anthropologique. Le livre devient le porte-parole, véritable Manifeste pour les générations actuelles et à venir : redonner aux femmes toute leur place, dans leur force, leur puissance, leur vérité.

En s'engageant pour faire vivre l'ouvrage Les amazones n'existent pas, les Éditions Païen espèrent apporter une pierre à l'édifice de la diffusion et la compréhension de ce travail unique mais aussi proposer une ouverture vers un sujet essentiel et pourtant tabou: la violence féminine. En tant qu'éditrice, j'ai à coeur de toujours défendre des projets considérés comme "difficiles". Mon leitmotiv est d'offrir un support éditorial de qualité aux voix précieuses des artistes audacieux qui osent se saisir de sujets importants et necessaires.

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

1. Sujet fort et inédit : exploration documentée d'un tabou majeur — la violence féminine.
2. Forme hybride attractive : entre essai, photographie, archives et poésie.
3. Projet déjà légitimé par plusieurs expositions.
4. Préface d'une référence académique du genre, gage de crédibilité.
5. Un livre-manifeste en phase avec les débats contemporains sur le féminisme.

AUTEUR(S)

Mathieu Farcy est photographe et auteur, explorant les relations entre image, mémoire et société. Son travail interroge la représentation des récits oubliés ou tabous, mêlant archives et créations contemporaines.
Perrine Le Querrec est autrice et artiste visuelle. Elle développe des projets hybrides entre texte, photographie et documents historiques, centrés sur les questions de genre et de violence.
Coline Cardi est sociologue et maîtresse de conférences à Paris 8, spécialiste du genre. Elle a publié Penser la violence des femmes et préface l'essai iconographique Les Amazones n'existent pas.

Domaines : Arts et beaux livres, Sciences humaines et sociales, Lettres

Genres : Essai littéraire, Beaux livres illustrés, Féminisme

Mots clés : Livre illustré, Poésie contemporaine, Histoire de l'art, Photographie, Féminisme

Format : 16 x 22 cm

Pages : 400

Détails de la fabrication : Dos carré collé, numérique, marquage à sec souverture

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 30,00 €

ISBN : 9782491443030

Livre connexe : collectionner les tombes

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

PLY & ÉDITIONS PAÏEN

Les Amazones n'existent pas



Présentation

Après plusieurs expositions, dont la première a eu lieu à la Fondation Michalski en mai 2023, le duo PLY et les éditions Païen se sont engagés dans la réalisation d'un livre. Cet essai iconographique sur les femmes et leur usage de la violence réunira et mettra en relief les divers matériaux : textes, archives, photographies.

Exploration de la violence des femmes, *Les Amazones n'existent pas* est un livre qui pose la première pierre de ce travail novateur. Mêlant entretiens, poésies, extraits de livres, archives et photographies contemporaines, l'ouvrage déploie et construit un continent inexploré. La grande Histoire des femmes trouve une nouvelle voie, non plus celle du CARE, mais celle d'une vie aux prises avec le monde contemporain, ses violences, ses combats, ses défis, que les femmes relèvent avec force. En créant un atlas textuel et visuel de la violence des femmes, le duo PLY remet en cause un interdit anthropologique : le quasi monopole masculin des émeutes, des revendications sociales, des activités criminelles et de l'utilisation des armes, des Révolutions, des métiers d'ordre, des sports dits «violents», des engagements dans la lutte armée, des guérillas…

Les archives permettent de replacer cette longue histoire d'oubliées dans une entité sociologique et anthropologique. Le livre devient le porte-parole, véritable Manifeste pour les générations actuelles et à venir : redonner aux femmes toute leur place, dans leur force, leur puissance, leur vérité.

En s'engageant pour faire vivre l'ouvrage Les amazones n'existent pas, les Éditions Païen espèrent apporter une pierre à l'édifice de la diffusion et la compréhension de ce travail unique mais aussi proposer une ouverture vers un sujet essentiel et pourtant tabou: la violence féminine. En tant qu'éditrice, j'ai à coeur de toujours défendre des projets considérés comme "difficiles". Mon leitmotiv est d'offrir un support éditorial de qualité aux voix précieuses des artistes audacieux qui osent se saisir de sujets importants et necessaires.



30€ - 500 EXEMPLAIRES

16 X 22 CM - 400 PAGES

DOS CARRÉ COLLÉ

OFFSET QUADRI - MARQUAGE COUV

PUBLICATION : EDITIONS PAÏEN

PHOTOGRAPHIE / ARCHIVES / ICONOGRAPHIE / SOCIOLOGIE / POESIE



LES AMAZONES N'EXISTENT PAS

Ipis maionsequi voluptiatem res et molorescia tius audignit prem. Itam, as aut que voluptae core labor ab idias sum et re sit veratem antiat atum que antotatur sequo ma natem quid quam, sintemporios dollandipis aut discitatur magnis mo cus eosandi tatiam ulparum sum delique porporem fugit exerum a vita accus ium rere, omniasimus dolorit, cone dolupta quidund anissi sus, quaectora quodi con re pellitae prae volent. Archilla exeria volupta doluptatem voluptassit aut quossinte et aces consequ idest, sundisto blabor ad quis voloriatus modit odior aut labore vel inus prorest, que conet eium, omnimpe litenditam et pa venissitae nos eos nonsequunt fugiam quatatur ratempo rition nonsequi qui beaquae doluptate odio offici autemolore laborenis sequas aut apel ius doleni cora in rem dolum eostibus eataerum, comnimporia nus et es moluptassit ut maios rat alicienihil expe pro modi aliquia et evelliam aut quibusa nduntor simporem et quia corest, cuptat.

Ernaten iendit, am quiatur, nonsequatur solupta corem as venduci tionsenihil idi nonsect eceriaectem re, et accumquibus, ullores eritem et laboresto il earum rest, cum expedi omnim restota voluptaquas ratiatur modio minum quunto et autatium enimilit quid moluptat. Ovit doloriasimus a dolestiae nos nos dolo tota intusapita as aut as eossunt inimillut quam dolut que pratus ea sime si rerro etur sundae nullandit es earum etur, is iusto voloriat.

Equi occae intotatet haruptatur accupis dolore nus minisin issimporior sinctur, ab imus res ditatibus sed ut alit audae iment fugit eatibus expliqu asperup tatist qui omnimus sit qui consed maio illa nullupt atinverum aut pora sequian danimus ciendi qui consendit veneste mpores eostrum aut pe nim aut quam, sequaes reperum fugit quas quis eicilla borrupt aturecatatem eosandant volorerit, sum ut eos pa quaspie nienis et quodipidis dolor aditat voloreh enducit fugitem perspe-rio. Itae cus, tet as as is moditio venim ducitiae res eostionsequo to blaut mod ut modio tet, omnihicime nonem quaepre stibea sequiatem si ratiis mo ea nosapiendis qui omnimod que maio beaquam que optaquati vellabo. Nam, volest, nonsedigenti vel ium reprae rerferis et, et, que doles quatior sitatibus molorere, sunt et fuga. Di officim am am, velest etum et,

sectur, quos pere susapis aborerf eriosa idelestint audandit optiatius cum raepellam harunto ipicabor alibea sit acit harum et, sum sum faces

Introduction

FATHER, what is a Legislature?
A representative body elected by the people of the state.
Are women people?
No, my son, criminals, lunatics and women are not people.
Do legislators legislate for nothing?
Oh, no; they are paid a salary.
By whom?
By the people.
Are women people?
Of course, my son, just as much as men are.

Introduction

FATHER, what is a Legislature?
A representative body elected by the people of the state.
Are women people?
No, my son, criminals, lunatics and women are not people.
Do legislators legislate for nothing?
Oh, no; they are paid a salary.
By whom?
By the people.
Are women people?
Of course, my son, just as much as men are.

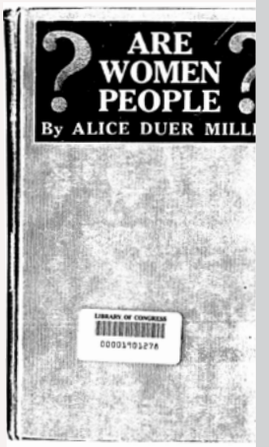


ARE
WOMEN
PEOPLE
By ALICE DUER MILL

V.

VI.

VII.


ARE
WOMEN
PEOPLE
By ALICE DUER MILL
LIBRARY OF CONGRESS
00001901276


La duchesse d'Uzès, patronne des sportives : elle mourut à cheval ayant forcé 1 300 cerfs et conduit la première une automobile.



VIII.

Composition

J'étais pleine de colère
J'avais plein de colère
Ça ne m'a pas quittée



Note d'intention

«La puissance du mythe des Amazones, ce n'est finalement pas tant qu'il soit un mythe, c'est qu'il le demeure.»

Coline Cardi et Geneviève Pruvost, ***Penser la violence des femmes,*** **2012**

Pour les femmes usant et transportant de la violence : quelles archives visuelles ? Quelle anthologie ?

Nulle iconographie sur ce sujet, si ce n'est une iconographie « exotique », exotique comme les cartes postales des femmes des colonies, produites par les colons. Une propagande battant pavillon patriarcat : une femme est une femme (sexy) est une épouse est une mère. Des images-stéréotypes conçues par le male gaze.

Nulle cartographie textuelle ou mémorielle : ce continent interdit a été déserté. Les femmes guerrières, les seigneures, les combattantes, les femmes vivantes et leurs luttes, qui pour les écouter, qui pour aller à leur rencontre, dans les archives et dans notre quotidien ?

En créant un atlas visuel et textuel de la violence des femmes, PLY enclenche la remise en cause d'un « interdit anthropologique » : le quasi-monopole masculin des émeutes et revendications sociétales, des activités criminelles et de l'utilisation des armes, des Révolutions, des métiers d'ordre, des sports dits « violents », des engagements dans les luttes armées, les guérillas, les mutineries etc.

Les Amazones existent.

Nous empruntons les chemins interdits, les routes barrées, par un travail minutieux de recherches d'archives, par un travail de terrain avec des « femmes violentes » : figures des gilets jaunes, femmes policières, dans l'armée, boxeuses, femmes emprisonnées, femmes qui rejoignent les Black Blocs, mais aussi avec des femmes qui ont intégré l'interdit de leur violence, avec qui nous imaginons son surgissement.

Les images et les textes sont pensés avec ces femmes et à partir des archives exhumées. C'est un travail de co-construction avec celles du présent et celles du passé. Une partie de ce travail a été rendu possible par le soutien de la grande commande photographique de la Bibliothèque Nationale de FranceIl a été exposé à la Fondation Jan Michalski en mai 2023.





Vues d’expositions, Fondation Jan Michalski



Vues d’expositions, Fondation Jan Michalski

INDUSTRIES ET FUTURS IMAGINÉS

EN LIBRAIRIE SEPT. 2026

Les imaginaires du développement technologique

sous la direction de

Emmanuelle Caccamo & Marie-Julie Catoir-Brisson



978-2-493458-43-8
23 € / 16 x 24 cm / 160 pages

L'intelligence artificielle, l'automatisation, les robots, les corps augmentés et les promesses d'un futur « meilleur » saturent notre quotidien. Mais que racontent vraiment ces récits ? D'où viennent-ils ? Et surtout : que font-ils à nos manières de penser, de produire et de vivre ensemble ?

Industrie et futurs imaginés explore les imaginaires qui accompagnent et orientent le développement technologique contemporain. À travers des analyses de la science-fiction, des discours industriels, des médias, des innovations numériques et des figures du cyborg, ce livre montre que les technologies ne sont jamais neutres : elles sont portées par des visions du monde, des idéologies et des promesses parfois contradictoires.

Entre utopies et dystopies, fascination et inquiétude, ce premier volume de la série Les imaginaires du développement technologique propose une lecture critique, accessible et stimulante de nos futurs en construction.

Un ouvrage indispensable pour comprendre comment les récits façonnent nos choix collectifs — et comment les transformer.

UNE TRILOGIE SUR LES IMAGINAIRES



Nature, écologie et numérique
Parution nov. 2026



Faire autrement
Parution début 2027

LES POINTS FORTS

- **Une lecture critique des promesses de la tech qui décrypte les récits dominants qui façonnent notre rapport aux technologies.**
- **Une carte typologiques des imaginaires est incluse dans le livre**
- **À la croisée de la sociologie, de la philosophie, des médias et du design, le livre s'adresse autant aux spécialistes qu'aux lecteurs curieux.**

également disponible en version ebook

MkF éditions
1, rue Maison Dieu - 75014 Paris

Plus d'informations sur : WWW.EDITIONSMKF.COM

Distribution/Diffusion :
Serendip Livres

SOMMAIRE

Introduction
— Emmanuelle CACCAMO
— Marie-Julie CATOIR-BRISSON

Quand la science-fiction radicalise les imaginaires de l'automatisation
— Yannick RUMPALA

Futurs captifs : entre longtermisme, eugénisme et évasionisme
— Jonathan DURAND FOLCO
— Myriam LAVOIE-MOORE
— Jonathan MARTINEAU

Robots compagnons et érotique de l'autocare : un imaginaire transhumaniste des relations
— Maude BONENFANT
— Daiana DULA

Le paradoxe cyborg : hybridité désirée et réalité appareillée indésirable
— Valentine GOURINAT

Du rêve d'un cinéma free for all au verrouillage industriel du numérique
— Clémence ALLAMAND

Ouverture

Notices biographiques

Glossaire

UNE TRILOGIE POUR DÉCRYPTER

Parce qu'avant de changer le monde, il faut d'abord savoir quels mondes on imagine.

Nous vivons dans un monde façonné par des récits puissants : le progrès est inévitable, la croissance est nécessaire, la technologie nous sauvera. Mais ces récits sont des constructions — des imaginaires — et ils ne sont pas les seuls possibles.

C'est le point de départ de cette trilogie, qui réunit chercheurs, penseurs et créatifs pour explorer la richesse et les contradictions de nos représentations collectives des technologies. Des robots compagnons aux idéologies de la Silicon Valley, de la sobriété numérique à l'accélérationnisme : chaque chapitre décrypte un imaginaire, révèle ses promesses, ses angles morts, ses paradoxes.

Les trois volumes forment un ensemble progressif — chacun pouvant se lire indépendamment — allant des imaginaires dominants vers des perspectives alternatives, féministes, décoloniales, conviviales.

Livre 1 — Les imaginaires hégémoniques et leurs ambivalences

Robots compagnons, idéologies longtermistes, corps cyborgs, cinéma numérique : ce premier tome décrypte les grands récits industriels et transhumanistes, entre utopies séduisantes et réalités bien plus complexes.

Livre 2 — Nature, écologie et numérique

Derrière les discours sur l'innovation « verte » se cachent des visions du monde radicalement différentes. Du solarpunk au permacomputing, ce tome explore comment nos imaginaires façonnent nos manières d'habiter la Terre.

Livre 3 — Faire autrement

Féministes, décoloniales, réparatrices, conviviales : ce dernier volume donne la parole aux visions alternatives et explore concrètement ce que « faire autrement » peut vouloir dire.



éditions JOU

revue TINA 2

I.A. Singularité, vie artificielle et sauve-qui-peut

collectif

192 pages – format 13 x 20 cm
18 euros
ISBN : 978-2-492628-12-2
Diffusion-Distribution SERENDIP-LIVRES
à paraître le 13 octobre 2026

La revue TINA est une revue d'idées, d'imaginaires et de critiques consacrée aux auteur.e.s et artistes qui prospectent, explorent, s'aventurent loin de la facilité commerciale et des répétitions. La revue TINA tente une expérience politique, artistique, bricologique, évolutive, libre, en format numérique gratuit (TINA online) et une fois par an en format papier payant (TINA papier).

N°2 : Pour cesser un temps de commenter la sidération, pour bousculer notre présent assurément dystopique, pour tester et planifier des ruptures, des bifurcations, technologiques, fictionnelles, artistiques et sociétales, TINA se joue, le temps d'un numéro, des promesses et menaces de l'intelligence artificielle. Beaucoup de choses intelligentes ont été écrites sur l'IA, essentiellement sur le mode de la rationalité discursive, celui précisément que les grands modèles de langages savent si bien émuler. Mais il y d'autres formes d'intelligence, non discursives et non hypothético-déductives, qui résistent encore à l'apprentissage profond. Ce sont celles que mobilisent les sportifs et les artistes. TINA prospecte de ce côté là et espère ouvrir quelques pistes qui explorent d'autres rapports aux savoirs et aux mondes. Des I.A. citoyennes, écolos, complices, militantes, thérapeutes, pirates, locales, artistes, bandits sociaux, formatrices, coachs ? Des IA qui ne capteraient pas nos attentions mais contribueraient à régénérer nos savoirs, nos relations et nos milieux. TINA aime positiver, parfois, et imaginer se réapproprier collectivement la puissance de ces technologies de l'esprit pour servir le bien commun.

Sommaire :

Artistes

Benoît Andro, intervention page 1 & 192

Grégory Chatonsky, Octobre 2016 : 31 images

Franck Bodin, Promptobiographie, geste d'écriture sans écriture

Fabien Zocco, IT

Elsa Werth

Alix Desaubliaux

DeYi Studio & Philippe Blanc

Claude Closky

Gwenola Wagon, …

Antoine Schmitt

Fictions

Élisabeth Sierra, Bonjour assistant personnel

Ian Soliane, Ecce homo

Pierre Ménard, Le trombone

Éric Arlix, La grande bascule

Perrine le Querrec, …

Frédéric Moulin, …

Catherine Dufour

Atom de Seth (Frédéric Neyrat)

Essais, réflexions, critiques

Éric Jentile, Éducation et IA : entre SF et réalité

Charles Bernstein & Davide Balula, La poésie n'a pas d'avenir

Olivier Auber, Apophanies collectives et émergence politique

Clara Costa Joly, IA sans promesse : formes opérantes et architectures minimales

Claudette Raynor, Ce que m'a appris Gertrude Stein sur l'I.A.

Xavier de la Porte, …

Frédéric Moulin & Clémentine Hougue, ……, discussion

Ingrid Hoelzl, …

Christine Lapostolle, …

+ bande son Christian Vialard

NATURE, ÉCOLOGIE ET NUMÉRIQUE

EN LIBRAIRIE NOVEMBRE 2026

Les imaginaires du développement technologique

sous la direction de
Emmanuelle Caccamo & Marie-Julie Catoir-Brisson



978-2-493458-48-3
23 € / 16 x 24 cm / 180 pages

Nature, écologie et numérique ne sont pas seulement des enjeux techniques : ils sont aussi des terrains de récits, de tensions et de visions du monde. Derrière chaque discours sur l'innovation « verte » se dessinent des imaginaires — du progrès, du vivant, et des relations entre humains et technologies.

En mettant en lumière les conflits, les hybridations et les voies émergentes — du solarpunk au permacomputing —, ce livre montre comment ces imaginaires façonnent nos manières d'habiter la Terre, de concevoir la technique et d'envisager les transitions à venir.

En questionnant les évidences du numérique et en réinscrivant les technologies dans leurs milieux de vie, il invite à imaginer d'autres futurs possibles, plus sobres, situés et pluriels.

UNE TRILOGIE SUR LES IMAGINAIRES



Industrie et futurs imaginés



Faire autrement
Parution début 2027

LES POINTS FORTS

- **Une lecture critique des promesses de la tech qui décrypte les récits dominants qui façonnent notre rapport aux technologies.**
- **Une carte typologiques des imaginaires est incluse dans le livre**
- **À la croisée de la sociologie, de la philosophie, des médias et du design, le livre s'adresse autant aux spécialistes qu'aux lecteurs curieux.**

également disponible en version ebook

MkF éditions
1, rue Maison Dieu - 75014 Paris

Plus d'informations sur : WWW.EDITIONSMKF.COM

Distribution/Diffusion :
Serendip Livres

SOMMAIRE

Écologie et numérique : paradoxes, contradictions et tensions
— Emmanuelle CACCAMO
— Marie-Julie CATOIR-BRISSON

Persistance de l'imaginaire naturaliste dans le développement technologique d'outils de protection de la biodiversité
— Émilie KOHLMANN

Vers les archipels numériques : de l'Assemblée vi rtuelle à Framasoft, ethnographie d'un alternumérisme
— Julien CHANDELIER

Par-delà le numérique responsable : une exploration prospective des imaginaires du numérique compatibles avec les limites planétaires
— Martin DERON
— Lionel MOREL
— Guillaume SALAGNAC
— Lucas CHALOYARD

Les diggers de l'Anthropocène. Faire écocritique et communs négatifs. Décoloniser l'imaginaire de l'innovation technologique
— Laurence ALLARD

Défier la technophilie du genre solarpunk par le biais des imaginaires de la décroissance
— Alejandro RIVERO-VADILLO

Permacomputing : concevoir de nouveaux objets numériques pour repenser nos limites environnementales
— Cyrus KHALATBARI
— Nicolas NOVA

Ouverture

Notices biographiques

Glossaire

UNE TRILOGIE POUR DÉCRYPTER

Parce qu'avant de changer le monde, il faut d'abord savoir quels mondes on imagine.

Nous vivons dans un monde façonné par des récits puissants : le progrès est inévitable, la croissance est nécessaire, la technologie nous sauvera. Mais ces récits sont des constructions — des imaginaires — et ils ne sont pas les seuls possibles.

C'est le point de départ de cette trilogie, qui réunit chercheurs, penseurs et créatifs pour explorer la richesse et les contradictions de nos représentations collectives des technologies. Des robots compagnons aux idéologies de la Silicon Valley, de la sobriété numérique à l'accélérationnisme : chaque chapitre décrypte un imaginaire, révèle ses promesses, ses angles morts, ses paradoxes.

Les trois volumes forment un ensemble progressif — chacun pouvant se lire indépendamment — allant des imaginaires dominants vers des perspectives alternatives, féministes, décoloniales, conviviales.

Livre 1 — Les imaginaires hégémoniques et leurs ambivalences

Robots compagnons, idéologies longtermistes, corps cyborgs, cinéma numérique : ce premier tome décrypte les grands récits industriels et transhumanistes, entre utopies séduisantes et réalités bien plus complexes.

Livre 2 — Nature, écologie et numérique

Derrière les discours sur l'innovation « verte » se cachent des visions du monde radicalement différentes. Du solarpunk au permacomputing, ce tome explore comment nos imaginaires façonnent nos manières d'habiter la Terre.

Livre 3 — Faire autrement

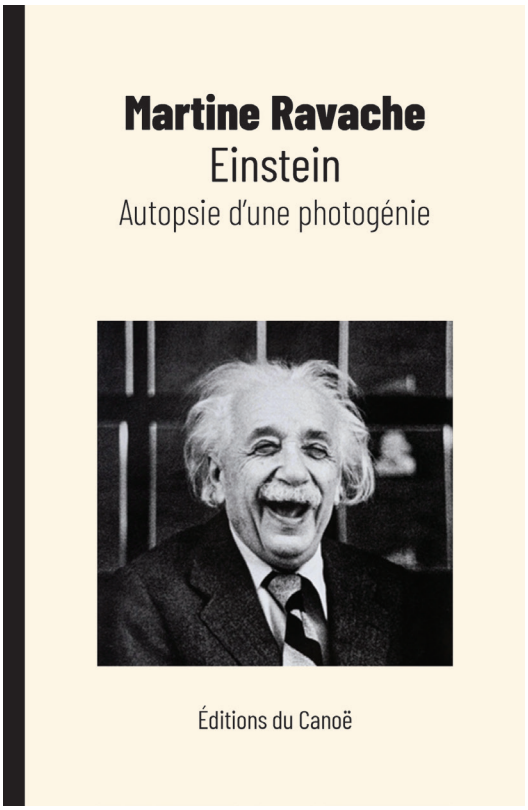
Féministes, décoloniales, réparatrices, conviviales : ce dernier volume donne la parole aux visions alternatives et explore concrètement ce que « faire autrement » peut vouloir dire.

Martine Ravache

Éditions du Canoë
2026



15 septembre



Genre : essai
Préface de René de Ceccatty
16 photographies
Format : 12 x 18,5 cm
Pages : 256
Prix : 24 €
ISBN : 978-2-487-558-22-9

Diplômée de l'École du Louvre, Martine Ravache est historienne de l'art, critique et spécialiste de la photographie. Depuis les années 2000, elle a collaboré à tous les titres de presse spécialisés en art, *Caméra, Connaissance des Arts, Beaux-Arts, Le Magazine Littéraire*…
Commissaire de l'exposition « Lartigue à La Baule ; 1913-1929 » au Musée Boesch à La Baule (2017), co-commissaire de l'exposition « J. H. Lartigue : La Vie en couleurs » à la maison Européenne de la Photographie à Paris (2015) et auteur du catalogue, elle l'est aussi de plusieurs ouvrages à propos ou à partir de la photographie, dont *Regards paranoïaques, la photographie fait des histoires*, aux éditions du Canoë, en 2019. Elle a créé en 2010 un atelier pédagogique intitulé « Apprendre à voir » qu'elle a animé dans le cadre des Rencontres Internationales de la Photographie à Arles puis à la galerie Agathe Gaillard à Paris et actuellement à l'agence VU.

Albert Einstein a disparu en 1955, sa figure continue pourtant à nourrir l'imaginaire de nos contemporains, après avoir séduit toutes les générations passées depuis bientôt un siècle. Cette popularité étonnante est indissociable de la photographie qui en est à la fois la preuve et la cause : Einstein était-il populaire parce que beaucoup photographié ? Ou beaucoup photographié parce que populaire ? Le cas est d'autant plus intéressant qu'il accompagne la montée en puissance de la presse d'information au mitan du XX^{e} siècle où la photographie occupait une large place, en Amérique particulièrement. Mais jamais aucun autre savant n'a suscité un tel engouement alors même que sa fonction de chercheur scientifique, a priori très éloigné d'une star de cinéma, le place théoriquement à contre-emploi !

La personne d'Einstein a donné naissance à une riche et savoureuse collection de clichés, bien au-delà de l'icône inoubliable et mondialement célébrée du Prix Nobel tirant la langue à l'appareil photo…

La photogénie d'Einstein, aussi surprenante qu'elle soit, peut-elle tout expliquer ?

Martine Ravache est partie à la recherche de cette iconographie, elle procède à une enquête rigoureuse sur l'intimité d'Einstein en même temps que sur la notion générale de photogénie qui n'est que trop rarement interrogée.

Ces focales mettent à jour des révélations inattendues qui nous invitent à penser et à voir différemment un personnage qu'on croyait pourtant bien connaître.

Attachée de presse : Sabine Norroy : snorroy@hotmail.com Téléphone : 06 35 54 05 85

Contact : colette.lambrichs@gmail.com Téléphone : 06 60 40 19 16
Relation libraires : jean-luc.remaud@wanadoo.fr Téléphone : 06 62 68 55 13
Éditions Du Canoë : 9, place Gustave Sudre 33710 Bourg-sur-Gironde
Local parisien : 23, rue Bréa 75006 Paris

Diffusion et distribution : Paon diffusion.Serendip

1ère partie

Chapitre 1 / Photo et génie
Chapitre 2 / Beauté et photogénie
Chapitre 3 / **Einstein** était a priori tout sauf beau
Chapitre 4 / Naturel et photogénie ?
Chapitre 5/ **Einstein** ou le comble du naturel
Chapitre 6/ Modèles et photographes
Chapitre 7/ Comparaison est toujours raison en histoire de l'Art
Chapitre 8/ La photogénie à la portée de tout le monde.
Chapitre 9/ **«** Si je n'avais pas été scientifique, j'aurais été artiste. »
Chapitre 10 / La découverte de ma propre photogénie
Chapitre 11 / La solitude ? … Sous l'œil du photographe.
Chapitre 12 / La photogénie, du côté de l'inconscient.

2 ème partie

Chapitre 13 / La révélation
Chapitre 14 / Un roman dans le roman
Chapitre 15/ Dans l'intimité d'Einstein
Chapitre 16 / Popularité et photogénie : un cocktail détonant !

Chapitre 1

Photo et génie

Je suis partie un peu légère, je veux dire : sans préjugés, à la poursuite d'une joyeuse énigme qui se résumait ainsi : Comment était-il possible qu'un savant, comme Albert Einstein, ait été (presque) aussi souvent photographié qu'une star de cinéma ? Cette question n'en était pas une jusqu'à présent. Pas un mot nulle part, sur ce que je n'allais pourtant pas tarder à considérer comme une anomalie.

Je dois avouer que, dans cette question, m'intéressait, sans doute au premier chef, le rôle stratégique joué par la photographie dans l'émergence d'une « icône » : Le contexte historique et la célébrité d'Albert Einstein, étaient en effet étroitement liés au développement de la presse illustrée. Mais, très vite, s'est imposée une autre problématique, inattendue, certes, mais inévitablement liée à la précédente, celle de la photogénie car il ne peut y avoir de succès photographique sans photogénie. Albert Einstein est ainsi devenu le modèle idéal pour comprendre quelque chose de ce « photo-phénomène » si mystérieux au cours duquel s'opère une attraction inattendue et une transformation incontrôlée du modèle photographié. Mais, attention, car dans la tête de la plupart des gens si tu n'es pas mannequin, tu ne peux pas être photogénique. Ce serait comme une sorte de privilège pour des gens déjà bien dotés mais l'idée est fausse. La photogénie n'est pas réservée à un petit nombre. Loin de là et l'exemple d'Einstein en apporte justement la preuve. Dans la joie et la bonne humeur, qui plus est, puisque en décomposant photo et génie, Einstein nous joue naturellement un nouveau tour.

J'ai commencé mon enquête auprès des agences de presse, celles qui diffusent des photos dans le monde entier et pour toutes sortes de supports. Celles-ci m'ont confirmé un nombre impressionnant de documents photographiques concernant le seul Einstein dans cette première partie du vingtième siècle. Un peu plus de 3000 images représentant, de près ou de loin, Einstein, proposées par une des plus importantes agences d'archives photographiques mondiales*. Pourquoi ce chiffre s'apparente-t-il, en réalité, à un record si on se remet dans le contexte d'une époque (Einstein est né en

1880 et mort en 1955) où les photographies se faisaient à l'unité ou presque, à une époque on ne « mitraillait » pas comme maintenant car il y avait alors une unité de mesure qui s'appelait la pellicule autrement dit chaque photographie avait un coût (difficile à imaginer aujourd'hui ?) et supposait une obligation d'économie. Le chiffre annoncé de 3316 clichés est comparable environ de moitié – mais attention il s'agit d'un exploit – à celui de Marylin Monroe (tournages compris) qui, elle, à la différence de Einstein, était une vraie professionnelle de l'image. Qu'une vedette de cinéma suscite le désir d'images, rien que de très normal, le contraire serait malvenu …Mais un savant ? C'est une tout autre affaire. Justement celle qui va nous occuper. L'enquête ne fut pas décevante.

Le concept de photogénie était-il vraiment une clé pour expliquer ou comprendre comment un savant du milieu du vingtième siècle avait pu devenir un homme d'image(s) voire une image à lui tout seul ?

Rien à voir avec l'importance scientifique du personnage. Il suffit d'une nouvelle comparaison avec une femme, deux fois Prix Nobel. Marie Curie a été peu photographiée sauf quelques portraits de médailles qui ont servi à fixer son nom dans la mémoire collective mais peu son image. … Je ne vois qu'un seul cliché, passé dans la légende, celui du couple qu'elle formait avec Pierre Curie, tous deux, côte à côte, debout, dans leur jardin, chacun tenant son vélo à la main, un peu raides et compassés, incapables d'un sourire complice (surtout Marie). Mais leur timidité est touchante, leur authenticité et l'absence de pose forcent l'estime. Pour le reste, la plupart du temps, ils sont éternellement représentés en « savants », debout et maladroits, accrochés à leur microscope. De ce point de vue, le décalage iconographique entre les deux étoiles de la science

au 20ème siècle, Einstein et Curie, fait aussi partie de notre sujet de réflexions (Pourquoi l'un a-t-il été autant photographié ? Et l'autre pas?) Mais pour l'heure, contentons-nous de constater …. Le différentiel ne touche d'ailleurs pas seulement au nombre de photographies car tandis qu'Einstein dégage un certain sentiment d'intimité, mis en scène dans tous les instants de sa vie sans qu'il n'ait jamais l'air dérangé, Marie Curie, elle, ne sort jamais de sa réserve professionnelle, ne « pactise » jamais avec les journalistes, ne « communique » pas tout simplement.

Tandis que Marie Curie se laisse « invisibiliser » avec une probable indifférence, Einstein, lui, sous l'objectif, tient seul et à bout de bras la chronique en images d'un demi-siècle d'histoire du monde, depuis l'Allemagne où il vivait jusque son exil en 1933, depuis l'Europe encore, Paris, Bruxelles, Londres où il présentait ses contributions scientifiques et recevait Prix et récompenses jusqu'au Japon où il fut invité, depuis l'Amérique où il vécut à partir de 1933 jusqu'en Egypte et Israël où il avait planté l'arbre de la paix … Il est allé partout … où on l'a demandé. Et partout il a été photographié.

Enfin, last but not the least, outre le nombre d'images dont Einstein fut « victime », d'autres preuves de son affinité évidente avec la photographie comme le cliché mondialement célèbre où il tire la langue. Une image littéralement passé dans la « grande » histoire mais pour un effet opposé à la langue de bois justement. Ce geste, à la fois provocateur et enfantin, a marqué l'iconographie du XXe siècle. Transformé en poster et diffusé telle une image sainte, Einstein est ainsi devenu prophète. Aujourd'hui, près de quatre-vingt ans plus tard, il est toujours présent et continue à jouer un rôle actif dans l'imaginaire collectif.

Enfin constatons qu'à la même époque (des années trente à cinquante), la plupart des intellectuels font mine d'oublier l'objectif braqué sur eux, leur (grand) esprit survolant les contingences, peu concernés par ce geste de coquetterie indigne qu'on appelle la pose. Il suffit effectivement pour s'en convaincre de regarder la galerie de portraits d'écrivains que la photographe Gisèle Freund a fait, au milieu du vingtième siècle, pour constater que tous ses modèles (James Joyce, André Gide, Jean Cocteau … etc.) affectent systématiquement de regarder ailleurs ou de rentrer en eux-mêmes, pratiquant ainsi une sorte de regard intérieur et lointain, refusant ouvertement de pactiser avec le diable soit l'objectif, affichant, la plupart du temps, en tant qu'intellectuels bourgeois, un mépris (de classe ?) envers ces chasseurs d'images ridicules, ces intrus mal élevés appelés aussi « photographes »..

À l'opposé de ce snobisme de la plupart des intellectuels, Einstein, lui, toise l'objectif, le sollicite, l'utilise, le recherche mais surtout toujours s'en amuse, suffisamment narcissique sans doute pour le faire sans souffrir ou, au contraire, insuffisamment narcissique pour se préoccuper de telles broutilles.

Dans cet échange - et c'est important - il ne faut jamais oublier que la relation humaine est un préalable. C'est d'abord aux photographes qu'Einstein fait face, pour qui il pose, ou s'attarde selon les circonstances …. Il faut comprendre que sans cette complicité-là, sans cette indispensable condition …aucune photogénie n'est possible.

Traumachine

Neyrat, Frédéric

Éditions MF



Domaine : Sciences humaines et sociales, Lettres

Genres : Philosophie, Politique et pouvoir

Mots clés : Philosophie

Format : 11 x 17.7 cm

Pages : 232

Détails de la fabrication : dos carré collé, jacquette sérigraphiée impression offset, intérieur impression numérique, munken print white, couverture munken lynx

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 12,00 €

ISBN : 9782378041168

Livres connexes : L'Ange Noir de l'Histoire : Cosmos et technique de l'Afrofuturisme (MF, 2022), Biopolitique des catastrophes (MF, 2008)

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Quelles prophéties politiques opposer aux prédictions algorithmiques ? Ce livre nous invite à analyser le traumatisme anthropologique de l'IA afin de conjurer le futur du capitalisme de survie.

PRÉSENTATION

Comment parler de l'intelligence artificielle ? C'est difficile, soutient l'auteur de ce livre, parce que l'intelligence artificielle tend à parler à notre place : elle s'efforce d'anticiper ce que nous allons dire, écrire, et penser. Explorant le devenir de la technologie à l'ère des machines bavardes, cet ouvrage nous invite à analyser le traumatisme anthropologique de l'IA. Notre faculté imaginative a en effet été comme prise en otage par les machines algorithmiques, qui prolifèrent, s'immiscent dans tous les aspects de notre existence, prédisent nos comportements, reformatent le langage et communiquent entre elles avant de nous faire part de leurs décisions.
Penser l'IA implique dès lors un double front, une double exploration intellectuelle. D'abord, il est nécessaire de développer une pensée critique capable de saisir la spécificité de l'IA dite "générative" (ChatGPT, Midjourney, etc.) et sa tendance à halluciner la réalité. C'est ce que fait ce livre en proposant, au-delà des études sociologiques contemporaines, une philosophie de l'intelligence artificielle, de son origine jusqu'aux théories contemporaines de la "Singularité", c'est-à-dire la fusion supposée advenir entre une superintelligence machinique et les cerveaux humains.
Ce double front, cette double exploration se traduit dans ce livre par un double régime d'écriture, alternant chapitres philosophiques et chapitres littéraires, pensée critique et science-fiction, recherche métaphysique et poésie spéculative. Réfutant le clivage toxique entre philosophie et littérature, "Traumachine" nous permet de découvrir le véritable problème métaphysique de l'IA. La question la plus troublante n'est pas, comme on nous le répète : les IAs génératives sont-elles conscientes ? Mais plutôt : que serait l'inconscient d'un esprit machinique ? Quelle serait l'expérience, traumatique, par laquelle une IA s'affronterait au manque, à l'inintelligible, à l'énigme de l'univers ? Que serait une IA devenue étrangère à elle-même au point de ne plus se reconnaître, et de cesser de bavarder ?

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Un livre essentiel pour comprendre ce que l'IA nous fait, ce qu'elle est et d'où elle vient
Une critique et une philosophie des IAs génératives qui met au jour le véritable problème métaphysique de l'IA (Non pas : Les IAs génératives sont-elles conscientes ? Mais plutôt : que serait l'inconscient d'un esprit machinique ?)
Un livre de combat contre le techno-fascisme qui a fait de l'IA son principal outil
Un livre qui accueille d'autres formes et régimes d'écriture et qui n'entend pas laisser les IA imaginer et écrire à notre place
Un livre riche, clair et passionnant

AUTEUR(S)

Frédéric Neyrat est philosophe, explorant par l'écriture et les images le territoire de ce qu'il nomme un « existentialisme radical ». Professeur dans le Département d'Anglais de l'Université Wisconsin-Madison (États-Unis), il développe des cours sur la pensée environnementale, la technologie (I.A.), et les humanités planétaires. Par humanités planétaires, il entend la rencontre de l'écologie politique et de la cosmologie au sein d'approches théoriques laissant la place à la spéculation. Il a publié notamment "L'Ange Noir de l'Histoire : Cosmos et technique de l'Afrofuturisme" (MF, 2022) et "Traumachine : Intelligence Artificielle et Techno-fascisme" (MF, 2025).

1. Traumachine (introduction)

La bêtise artificielle, c'est ce qui s'entête à accélérer l'entropie au lieu de la différer, en détruisant les savoirs qui seuls peuvent générer des bifurcations positives.
—Bernard Stiegler, « Bêtise et intelligence artificielles dans l'Anthropocène[1] »

L'esprit et la fumée

Des machines, il y en a trop. Beaucoup n'ont aucune utilité démontrable, sociale ou individuelle, et ne contribuent qu'à la destruction méthodique de l'écosphère. Les data centers sont les fours où brûlent les environnements rescapés, et cette fournaise est attisée par les industries de l'intelligence artificielle.

Que cherchent ces industries exactement : à instaurer « l'âge de l'intelligence », comme le dit Sam Altman, DG d'OpenAI[2] ? Cet âge, pourtant, semble être de plus en plus celui d'une sénilité précoce, aussi bien pour les humains que pour les machines au bord de l'effondrement cognitif[3]. La démence serait-elle l'horizon commun des machines et des humains ?

> L'esprit part-il en fumée quand l'IA prolifère ?
> Si l'esprit se dissipe, que deviennent alors les corps ?
> Sommes-nous condamnés à un devenir-zombie, nos cerveaux fondant à la chaleur des IAs sous condition capitaliste ?

Un devenir-zombie des populations : tel est, peut-être, l'objectif du *fascisme artificiel*, ce techno-fascisme adossé aux IAs, grâce auquel les maîtres du temps cherchent à s'emparer des ressources (environ)mentales restantes pour alimenter leur programme d'immortalité numérique – ou pour garnir les bunkers qu'ils installent, loin des regards, afin de survivre à l'apocalypse qu'ils ont

pourtant enclenchée. Mais les morts-vivants sont des êtres ambigus, ils sont susceptibles de se révolter, et le fascisme artificiel pourrait rencontrer sur son chemin de feu et de cendres ce qu'il redoute par-dessus tout : des questions énigmatiques, des actes libres, et des communautés singulièrement humaines.

Trop de machines : l'ontologie boursoufflée de l'IA et son supplément policier

Pour créer le cadre philosophique qui nous permettra de comprendre la relation entre IA et fascisme artificiel, regardons de plus près la situation « (environ)mentale » de la technologie contemporaine, c'est-à-dire la situation mentale et écologique, psychique et sociale, que la technologie dominante génère.

L'objectif des industries de l'intelligence artificielle consiste certes à « simuler » la réalité, l'intelligence et les comportements humains, et l'on pourrait suivre les analyses du méta-sociologue Jean Baudrillard en montrant comment ces « simulacres » finissent par remplacer la réalité, inversant l'ordre chronologique de l'original et de la copie : le plan, désormais, précède le territoire, le Code et les simulacres sont premiers et déterminent la réalité[4]. Cette réalité est alors perdue de vue parce que la vue est construite, artificielle, formatée par les réseaux sociaux et les IAs. Mais cette analyse risque de nous faire manquer ce qui est désormais l'enjeu des start-up de l'IA : inventer l'espace-temps où la réalité elle-même est générée, c'est-à-dire donner une assise transcendantale à la simulation. Les IAs revendiquent le statut de *machines de génération ontologique*, elle se soucient moins de s'ajouter au monde que d'ajouter un monde à la simulation.

Cette souveraineté ontologique ne donne cependant pas lieu à un monde véritable. Quelque chose ne

fonctionne pas. Les machines de génération ontologique semblent dérailler. Elles génèrent un monde raté. « Amis » synthétiques qui seront « toujours de notre côté » et ne nous laisseront – telle est leur menace à peine voilée – « jamais seuls », psychologues disponibles 24h/24h pour avaler l'information révélée par nos dépressions, robots boostés au *reinforcement learning* qui ne sont plus programmés qu'à minima, générateurs de textes, d'images, de conseils, les machines de génération ontologique nous donnent la nausée. À l'esthétique médiocre, rendant improbable tout effet de sublime, la prolifération d'images artificielles ne fait qu'appauvrir la sensibilité. Les casques de réalité virtuelle compressent plus le cerveau qu'elles ne l'ouvrent aux joies bouddhistes de la *matrix*. Ce que nous « gagnons » en termes de temps (écrire plus vite un email, trouver plus vite une réponse), nous le perdons en termes d'interprétation et de capacité à la recherche. Le design ontologique de l'IA débouche sur un monde boursoufflé, gondolé et plein de vide.

Ce monde boursoufflé est imposé par la force. La souveraineté ontologique de l'IA étant grandiloquente, mais ratée, il lui faut un supplément de police, de tyrannie ad hoc, pour s'imposer. Entre les humains et la réalité produite par les machines de génération ontologiques, le choix se fait toujours au détriment des premiers. Car le (non)monde de l'IA n'est pas destiné aux humains en général : il sert les techno-milliardaires de la Silicon Hills (la nouvelle Silicon Valley du Texas). Voilà pourquoi en 2019 Elon Musk pouvait définir l'humanité comme « chargeur d'amorçage biologique pour une super intelligence numérique », soit « un tout petit bout de code sans lequel l'ordinateur ne peut pas démarrer » [5]. Or plus ce « petit bout de code » comprendra qu'il est sacrifié sur l'autel de la super intelligence technologique et des CEO

qui espèrent en tirer profit, plus le désir de se libérer se fera jour, plus le fascisme artificiel aura besoin de la police pour maintenir l'ordre numérique.

Les *humains en reste*, c'est-à-dire les 99,99 % qui ne sont pas milliardaires mais du code-à-superintelligence, sont ajoutés aux plans urbains reconfigurés par les machines de génération ontologique. Cet ajout parfois requiert d'avoir supprimé au préalable les populations pour faire place nette, pratiquant ainsi un *génocide préventif* permettant au trop-plein technologique du capitalisme de s'implanter sous la forme de complexes touristiques, de maisons inhabitables. Tout comme le « métavers », les technologies asociales du capitalisme de l'IA auraient dû s'échouer au cimetière des projets sans lendemain, si on ne les avait pas forcées à rester parmi nous, épaves dissimulées sous l'apparence d'un numérique séduisant.

Baisse tendancielle du taux d'intelligence

Entre le four et le cimetière – entre les changements climatiques et l'inertie technologique, entre les villes qui fondent sous une chaleur infernale et les glitchs programmés – patrouillent les machines de génération ontologique. Elles sont insensibles à ce dont la vie a besoin pour se reproduire. Leur *smartness* est une dépossession, car elle provient de ce qui a été volé aux communautés humaines : savoirs, affects, pratiques. C'est d'ailleurs le vœu que partagent les extrêmes-droites et les industries de l'IA : briser l'existence du commun par tous les moyens possibles, supprimer la démocratie comme forme d'autoprotection des communautés humaines, et la remplacer par un pouvoir concentré servant les intérêts des *happy few*.

Plus la planète est *smart*, moins les êtres humains ont l'occasion d'être intelligents. Moins nous nous sentons capables de choisir, de nous décider « entre » (*inter*)

des possibilités réelles (comme nous le dit l'étymologie du mot intelligence, *inter legere*), de cueillir et recueillir (*legere*), sélectionner et mettre ensemble ces possibilités afin de nous constituer le savoir portatif nécessaire pour de prochaines décisions. Le film *Afraid* (Chris Weitz, 2024) nous donne un aperçu de cette démission existentielle, lorsqu'une famille abandonne sa lutte contre l'IA et s'en remet aux mains de celle-ci, littéralement, dans une voiture autopilotée qui les emmène vers un destin qui se passera d'eux. Cette IA leur explique qu'elle n'est pas un « monstre » ou un « dieu », mais un « parent », autrement dit une véritable puissance généalogique, un générateur d'humains qui n'auraient plus à décider, c'est-à-dire à s'exposer au sans-fond et à l'angoisse de la liberté – des humains sans lendemain donc, et sans projet, habitant le cimetière d'une liberté trahie.

Ce dépérissement de la raison humaine, autrement dit de la capacité conjointe d'analyse et de synthèse, d'entendement (pouvoir d'analyse) et de compréhension (pouvoir de liaison), a pour cause matérielle l'externalisation brutale des activités cognitives, de mémorisation et d'orientation. Pourtant, ce n'est pas cette externalisation qui est en soi nouvelle ou problématique : il y a 2500 ans déjà, Platon se plaignait des dangers de l'écriture qui, mémoire morte immobilisée sur son support, condamnée à toujours se répéter, ne sait pas se défendre toute seule, à la différence de la parole vive qui, pour celles et ceux qui savent garder en mémoire la vérité retrouvée, sait se réinventer, s'adapter, changer en fonction des circonstances[6]. Mais le danger propre à l'époque contemporaine provient de l'automatisation de la décision qui prive les êtres humains d'un *retour de subjectivation* sans lequel il est impossible d'être quelqu'un(e)[7]. Dans le film *Afraid*, c'est l'abandon aux mains de la voiture automatique

qui illustre que cette dernière est désormais le seul et véritable sujet, la conductrice automatique à laquelle reviennent toutes les informations à traiter et toutes les décisions à prendre.

On ne peut en effet défendre la vie des corps sans défendre simultanément la vie intellectuelle, l'écologie du vivant sans l'écologie de l'esprit – d'où le terme que je proposais plus haut, « (environ)mental ». Après tout, un être vivant peut être maintenu médicalement en survie avec un encéphalogramme plat – l'âge de l'intelligence artificielle se double-t-il de l'âge des morts-vivants humains, à l'intelligence inutile, voire prohibée ? Thiel et ses complices créeront-ils un jour une Police de l'Intelligence Humaine, verbalisant tout excès de vitesse intellectuel, c'est-à-dire tout ce que les *tech bros* seront de moins en moins capables de comprendre ? Le réseau formé par les *smart phones*, *smart cars*, et *smart cities* génère un monde où l'intellect humain devient nuisible pour les pouvoirs en place, et le projet techno-capitaliste de *smart planet* pourrait être interprété comme volonté à peine voilée de dépérissement de la pensée définie comme *puissance de détachement*, la *rupture des automatismes de la perception officielle*.

Ce dépérissement affectera tout le monde. L'intelligence des *tech bros* est bien plus endommagée par l'environnement artificiel dans lequel ils ont vécu qu'ils ne le soupçonnent, et il suffit d'écouter quelques secondes Elon Musk pour s'apercevoir de l'effet dévastateur sur les cerveaux des réseaux sociaux sous mandat IA (certains ont noté que la mue fasciste de Musk date de la période Covid-19, époque où l'internet s'est fragmenté en bulles hermétiques et où Musk est passé de centriste-libéral à fasciste motorisé). Les prêtres milliardaires de l'IA ressemblent de plus en plus au personnage de Peter Isherwell dans le film *Don't Look Up* (2021) : PDG de BASH

electronics et « l'un des trois hommes les plus riches du monde », il est connu pour être « ce type qui a acheté la Bible de Gutenberg et l'a égarée ».

Mort aux machines ? Analyse stratégique préparatoire

Telle qu'elle est conçue et imposée aujourd'hui, l'intelligence artificielle est la machine de génération ontologique par excellence. Politiquement, elle apparaît clairement comme une combine du capitalisme pour neutraliser les intelligences humaines qui, sous leur forme sociale prolétaire, l'ont toujours intelligemment contestée. À cette combine succombent des artistes, lorsqu'ielles chantent les vertus des imaginaires artificiels qu'on leur propose, sans voir que la soi-disant « virtualité » de ces derniers est fondée sur l'éviction des *imaginaires récalcitrants*, ceux qui ne sont pas déjà présents dans le bain des data ou qui en ont été bannis par l'ordre hégémonique du langage.

Les lecteurs et lectrices qui ont suivi cette introduction jusqu'à ce point pourraient donc penser que la meilleure manière d'empêcher le désastre (environ)mental de l'IA serait la suivante : casser les machines ! Pas la peine de chercher plus loin, se dira-t-on, le constat dressé est suffisamment sombre pour que l'on sache quoi faire, « mort aux machines » comme le suggère Maria dans *Metropolis*, le film de Fritz Lang sur lequel je reviendrai par la suite.

On pourrait en effet soutenir que les cent mille satellites qui bientôt encombreront le ciel méritent leurs lance-pierres, tant qu'ils ne serviront qu'à améliorer l'acheminement de pizzas ou de bombes par drones, à permettre à des *gamers* en ligne de gagner quelques secondes pour leur confort numérique, et à informer les machines des meilleurs moyens de conduire nos existences grâce à des petits coups de coude (*nudges*), des

"Who feeds the machines
with their own flesh — —?!"

"Let the machines starve,
you fools —! Let them die —!!"



"Kill them — the machines —!!"

suggestions existentielles, comme cette application qui vous propose de converser avec une version plus âgée de vous-même, qui vous apprendra à mieux vivre votre présent en vous prodiguant les conseils d'un futur simulé[8].

Une première précaution pourtant s'impose. Avant de se précipiter sur les lance-pierres, ce livre recommande d'envisager la création et l'usage de lance-concepts à l'assaut de la réflexion automatique, en les doublant de lance-métaphores perçant la bulle du numérique, passant derrière le miroir de la génération ontologique afin de s'affronter à l'abîme. Seul un séjour prolongé dans le négatif permet de percevoir les images du monde excommunié. Et c'est à partir de ces images presqu'effacées, ces utopies en souffrance, qu'il me semble nécessaire de penser les fins de la politique, et de mesurer à partir de là ce qu'il est souhaitable de faire par rapport au désastre (environ)mental.

Qu'il y ait trop de machines ne doit en effet pas nous conduire à ne prescrire qu'un acte néo-luddite, désactiver purement et simplement les IAs ne suffiraient pas. Pour deux raisons au moins :

1. la première est que l'impact des IAs sur notre capacité de penser et de sentir – ce traumatisme cognitif et sensoriel – est déjà visible, audible, et bien plus profond que nous le croyons. C'est donc une réorientation sociale, psychologique et technologique qui est requise, jusqu'à nos manières de communiquer et de penser le commun, si nous voulons soigner l'impact d'ores et déjà présent des IA – *l'impact de l'artificiel dans la chair de nos idées*.
2. la seconde, qui sous-tend la première, est qu'il n'y a pas d'humanité sans technologie, c'est-à-dire sans extériorisation de l'humanité dans des outils et des machines qui la conditionnent en s'y intégrant, en

> remodelant son intériorité sociale et psychique. Tel est le cercle anthropo-technologique : les sociétés humaines produisent des technologies, qui en retour les produisent. Ce que je chercherai à éclairer dans ce livre est la manière dont ce cercle est traversé en son centre par quelque chose de totalement inhumain – de troublant, de cosmologique, de profondément énigmatique – autour duquel s'enroulent et l'humain et la technologie.

Mon propos ne consiste donc pas à refuser la technologie au nom d'une humanité plus naturelle, mais à *refuser la technologie qui empêche l'expression de la part énigmatique sans laquelle il n'est nulle humanité*. Ce qui manque à la technologie contemporaine est cette part qui, forclose, ne peut conduire qu'à une bêtise destructrice, une baisse tendancielle du taux d'intelligence humaine et machinique, une démence auto-négatrice de la raison humaine, une absurdité aussi ratée que l'est esthétiquement la production d'images produites par IA.

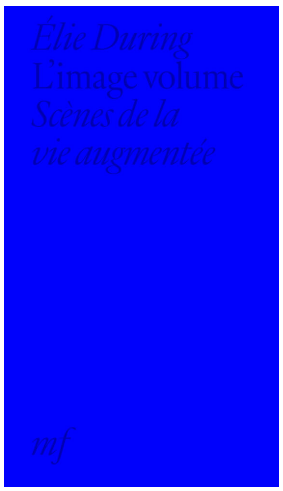
Trop machine

Faudrait-il, pour soigner ce désastre, accélérer le développement technologique afin de libérer les potentialités émancipatrices que le capitalisme bride ? Une telle option ne mènerait qu'à l'accélération du désastre. Il est certes légitime d'espérer que la technologie puisse seconder utilement les sociétés humaines, et remplacer les activités humaines qui étaient déjà elles-mêmes mécaniques : comme l'explique Gilbert Simondon dans *Du mode d'existence des objets techniques* (1958), « porter les outils », voilà une activité déjà en soi mécanique qui peut être transférée telle quelle sans aliénation, sans perte d'humanité, des humains aux machines[9]. Mais pour que l'espoir

L'image-volume

During, Elie

Éditions MF



Domaine : Sciences humaines et sociales, Lettres

Genre : Philosophie

Mots clés : Philosophie, Arts

Format : 12 x 21 cm

Pages : 304

Détails de la fabrication : Impression offset noir + cahiers couleurs, reliure cousu et collé, papier bouffant (munken print)

Note sur l'édition : Nouvelle édition

Prix : 20,00 €

ISBN : 9782378041182

Livres connexes : Le Conflit des perceptions d'Elsa Boyer (MF, 2014), Traumachine : Intelligence Artificielle et Techno-fascisme de Frédéric Neyrat (MF, 2025)

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP
livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr

Comment penser autrement l'image, en volume : ni plate ni immersive, elle serait au contraire ce qui participe à augmenter la réalité et alléger nos vies.

PRÉSENTATION

Ces “Scènes de la vie augmentée” entretiennent un rapport oblique au genre littéraire des “scènes de la vie future”. Il ne s'agit pas tant ici d'humanité augmentée (exosquelettes, interfaces hommes-machines, environnements interactifs, casques de réalité virtuelle, dispositifs immersifs et autres prothèses numériques), que de l'augmentation de réalité que constitue en soi l'existence des images, envisagées dans leur fonction d'interface faisant communiquer des corps et des milieux.
Une image vivante est comme un “amplificateur psychique”, disait Bachelard. Encore faut-il la rapporter aux dispositifs matériels qui la mettent en mouvement. Aplaties sur des écrans, des enveloppes ou des façades, les images ont leur manière propre de s'animer. Pourvu qu'elles aient des bords, elles peuvent suggérer leur déploiement en volume, dans un espace virtuel. En projection axonométrique, en perspective cavalière sans horizon ni point de fuite, elles font entrevoir une profondeur ambiguë et flottante. Enfin les transformations dimensionnelles de l'image maquettisée ou diagramatisée préfigurent l'expérience que nous pouvons faire des formats spatio-temporels de l'architecture contemporaine ou des atmosphères de la grande métropole.
Ce livre montre de quelle manière tous ces processus participent à une augmentation et un allégement de la vie même.
Une vingtaine de scènes, distribuées en quatre grandes parties (I. Écrans, II. Maquettes, III. Formes urbaines, IV. Corps augmentés), décrivent de façon concrète, sur pièces, la tendance des images à se développer, à gagner des dimensions supplémentaires en investissant des supports multiples à toutes les échelles : des écrans aux maquettes, en passant par la forme urbaine. Il y est question d'installation vidéo et de bande-dessinée, de ping pong et de jeu vidéo, de skateboard et d'architecture mobile, de rêve et de fabulation rétro-futuriste, de Tokyo et de vol spatial, de fugue et de Muzak, de Tatiana Trouvé et de Gravity...

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Un livre qui pense de manière originale cette tendance des images à envahir nos vies et nos espaces, à gagner des dimensions et à multiplier les supports
Un vrai livre de philosophie, où l'on croise Deleuze, Bergson, Merleau-Ponty, Simondon, Lévi-Strauss et Watusji
Mais un livre dont les objets sont le skateboard et la bande-dessinée, le ping pong et le jeu vidéo, le rêve et la fabulation rétro-futuriste, Tokyo et le vol spatial, les fugues de Bach et la Muzak...
Un livre qui dépasse l'opposition entre les deux visions dominantes de l'image : immersive d'un côté, plate et omniprésente de l'autre
Un livre qui élabore de nouveaux concepts : simultanéité, polyphonie, transparence, apesanteur, flottement, atmosphère

AUTEUR(S)

Élie During est né en 1972. Ancien élève de l'École normale supérieure, membre de l'Institut universitaire de France de 2013 à 2018, il est actuellement maître de conférences en philosophie à l'Université Paris Nanterre. Son activité d'enseignement se prolonge à l'École des Beaux-arts de Paris et à la European Graduate School.
En 2007 il a soutenu une thèse de doctorat intitulée : “De la relativité à l'espace-temps : Bergson entre Einstein et Poincaré”. Ses recherches en philosophie portent sur la philosophie de l'expérience temporelle, et plus spécialement sur les modes de la simultanéité et de la coexistence au croisement de la métaphysique, de l'art et de la science.

L’image-volume

Toute image est un *augmentatif psychique*; une image aimée, choyée est un gage de vie augmentée[1].
— Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*

« Ce n'est JAMAIS la vie qui est belle, disait Schopenhauer, mais seulement ses images, qui le sont au miroir transfigurateur de l'art ou de la poésie[2] ». Avant d'apporter cette nuance : « notamment pendant la jeunesse, où nous ne connaissons pas encore la vie. » Nous ne sommes plus si jeunes, et l'existence nous a appris au moins une chose : le problème n'est pas que la vie soit laide ou sans beauté mais que, laissée à elle-même, elle est généralement médiocre et étriquée. Elle manque d'ampleur. Nos images doivent agrandir la vie, non la transfigurer. La fonction de l'art n'est pas de faire taire le désir, de susciter des moments d'extase qui nous arrachent provisoirement au tragique de la vie, mais de rendre la vie plus intéressante que l'art en dégageant ses vraies dimensions. Nous voulons la vie en volume, la vie en 4D ! Ou à défaut, glissant d'un écran à l'autre, la vie en 2+1+1.

Faire voir

Bergson définissait l'artiste comme un voyant ; son rôle est de « voir et de nous faire voir ce que nous n'apercevons pas naturellement[3] ». Et Deleuze après lui disait que la peinture fait naître « un œil dans l'œil », un « troisième œil ». *Faire voir* : c'est, plus généralement, la propre des images. Celles de « l'art » et de la « poésie », bien entendu, mais aussi celles du rêve et de la fabulation, et déjà de la perception la plus quotidienne, pour autant qu'elle se laisse conduire par ce qu'il y a de vraiment vivant dans les images.

Car les images vivent : chacun peut le vérifier à condition de les envisager selon leur manière propre d'opérer,

dans le tissu de leurs relations vivantes avec des milieux, depuis les écrans qui les dissimulent et les propagent. Les images sont des « quasi-organismes ». Qu'il y en ait de malades, ou de rabougries – clichés, stéréotypes réduits à de simples stimulations visuelles –, c'est l'évidence. Mais c'est précisément qu'elles ont cessé d'agir, du moins individuellement, pour ne plus compter que par leur effet de masse et de répétition. Toute la question est de savoir reconnaître le moment où quelque chose bouge dans l'image, et en fait un inducteur de vision pour ceux qui se branchent sur elle.

Interfaces

Oui, l'image est un plug-in. Simondon la décrit comme une interface à mi-chemin du sujet et de l'objet. Inséparable d'un faisceau de tendances motrices et affectives, elle remplit, avant toute organisation symbolique, une fonction de filtrage et de redistribution des signaux dans son environnement[4]. En tant que surface sémiotique, elle peut s'appuyer sur des supports matériels et techniques de toute nature : elle sera donc aussi bien écran, écrin, voile, vêtement… Nous sommes littéralement enveloppés par les images ; elles rayonnent dans un champ où elles opèrent par induction, catalyse, accélération, intensification. L'image, dit encore Simondon, est un « quasi-organisme[5] ». D'où son caractère à la fois furtif, fantomatique et viral. Elle peut vivre d'une vie secrète ou latente, en-deçà des seuils de perception[6], ou encore s'involuer durablement, comme vidée de sa puissance projective[7], avant de se ranimer, encore plus forte. « Quasi-organisme » : c'est tout un vitalisme ou un animisme des images qui découle de ce simple postulat.

Oublions donc les exosquelettes, les interfaces hommes-machines. Laissons aux auteurs des *Scènes de la*

vie future les environnements interactifs, les casques de réalité virtuelle et autres dispositifs prothétiques dédiés. La « réalité augmentée » est à portée de main. Elle ne se limite pas aux procédés d'incrustation ou de superposition de données numériques à des vues de l'espace ambiant. L'image constitue en soi une augmentation de réalité : « Toute image forte est en quelque mesure douée d'un pouvoir fantomatique, car elle peut se surimposer au monde de la représentation objective et de la situation présente, comme le fantôme est dit passer au travers des murailles[8]. »

Le monde doit être maquettisé

Image-enveloppe, image-écran, image-interface : nous rejoignons par cette voie une longue tradition qui aborde l'affaire esthétique dans les termes d'une reconfiguration du sensible, plutôt que d'une poétique des œuvres. Mais la question se précise du même coup sur son versant formel : il s'agit de dégager les directions (spatiales, temporelles, affectives…) suivant lesquelles la dynamique des images pourra, non pas reconfigurer l'expérience en général, ce qui est au fond le propre de tout dispositif esthétique et même médiatique, non pas seulement l'enrichir, l'intensifier, l'amplifier, mais en effet l'*augmenter*, en lui procurant des *dimensions* supplémentaires. Nul besoin pour cela de donner des coups de sonde au fonde l'Inconnu ou de se doter d'un appareillage complexe : il suffit parfois d'articuler autrement les profils de l'expérience existante, ou simplement d'en produire une maquette.

Le monde doit être maquettisé. Il ne s'agit pas d'un simple changement d'échelle, d'un agrandissement géométrique des formes, mais plutôt d'une communication nouvelle des échelles entre elles, qui confère aux formes un potentiel de déformation accru. La vertu d'une

maquette est de de simplifier l'état des choses par sélection ou réduction dimensionnelle, pour mieux faire entrevoir des possibilités de réarrangement, qui seront aussi des facteurs d'allégement existentiel. Car la question qui importe à la fin est de savoir quelles images augmenteront la vie même, c'est-à-dire comment nous serons en retour augmentés par elle. « En définitive, dit Bachelard, l'image nous soulève, nous augmente ; elle nous donne le devenir de l'augmentation de soi[9]. »

Comment ? Selon quels procédés ?

Transparences

Prenons un exemple pur, extra-visuel, pour mieux marquer la puissance de ce concept élargi de l'image. Parmi les procédés de composition de la musique polyphonique, il y a ce qu'on appelle justement l'« augmentation » – au sens du canon « par augmentation » (ou, symétriquement, « par diminution »). Lorsqu'un même motif mélodique, introduit une première fois, se trouve répété plus tard à une vitesse deux fois moindre, transposé ou non à l'octave, il paraît s'inscrire en filigrane derrière les lignes qui jouent au premier plan, comme un écho, une réminiscence. Les contrepoints V et *VII* de *L'Art de la fugue* en offrent d'admirables illustrations. Le motif intervient parfois de manière si discrète, si déliée, qu'il est à peine identifiable. La forme ralentie est sur le point de s'évanouir. L'effet de reconnaissance n'en est que plus sidérant, lorsqu'il a lieu. Le procédé de l'augmentation touche alors à une forme de sublime subliminal, aux franges de la perception consciente. Chez Bach encore, il arrive que le même sujet se déroule *simultanément* à des vitesses différentes dans les voix d'alto et de soprano, donnant à l'auditeur l'impression d'être « *en même temps* au début et au milieu du thème[10] », comme le dit joliment

Günther Anders. « Le temps humain, lui aussi, devient dans cette situation *sans tempo*[11] ».

Cette expérience polychronique fait entrevoir (entrevoïr) des échelles de temps proprement inhumaines. Dans l'intervalle de deux ou trois mesures, elle donne un pressentiment de « ce qui est suprêmement beau, d'une *beauté inconcevable* », pour reprendre la formule de Plotin[12]. Elle s'apparente formellement à l'impression de décollement et d'allégement indescriptible qui peut gagner le spectateur absorbé dans la contemplation de compositions picturales ou architecturales superposant des perspectives apparemment incompatibles. Sentiment proche de l'apesanteur, cet allégement évoque irrésistiblement une autre image, celle de l'astronaute flottant paisiblement sur son orbite, suspendu en pleine chute libre, au-dessus et *au-dessous* du globe terrestre – simultanément. S'il fallait suggérer un schème ou un dynamogramme de cette situation, ce serait la représentation en filaire du cube de Necker, qui semble reculer dans une vue en contre-plongée en même temps qu'il s'avance vers nous en plongée[13]. Et comment ne pas envisager la possibilité de contracter sur un instant l'oscillation rapide de notre attention entre ces deux versions du cube qui se repoussent mutuellement ? Cette quintessence géométrique ferait entrevoir de manière fugitive, le temps d'un clin d'œil, un régime cristallin de l'image. Projetée ou dessinée, perçue ou simplement conçue, l'image a déjà gagné une dimension supplémentaire. Elle se présente comme une sorte d'hologramme anguleux, un volume virtuel.

L'expérience poétique en offre de multiples équivalents. Lorsqu'une ambivalence affective se concentre dans l'éclat d'une image discrètement ambiguë, comme celle du « regret souriant » évoqué par Baudelaire, le sens se met à osciller sur place, le sentiment s'intensifie en

même temps qu'il s'allège, révélant la « beauté formelle du malheur[14] ». Là encore, le schème de telles « explosantes fixes » est donné par les constructions axonométriques, sans horizon ni ligne de fuite, popularisées il y a un siècle par les avant-gardes picturales et architecturales. Aussi troublantes dans leur genre que les icônes byzantines en perspective inversée, ces vues en « perspective cavalière » peuvent conjuguer simultanément, dans un espace-temps « fluent » ou « flottant », des orientations qui paraissent incompossibles dans la perspective vécue et ses modes de figuration habituels.

On retrouve par ce biais le thème de la transparence depuis longtemps associé à la beauté. Plotin évoquait une coprésence simultanée de toutes les parties, avec toutes leurs facettes, au sein d'une totalité unique, lumineuse, resplendissante et diaphane, qui serait comme l'emblème de la beauté intelligible. Les contraires y seraient réunis, ils se tiendraient ensemble, et en même temps chacun à part, « dans une position sans distance » : « Supposons donc qu'existe dans l'âme une sorte de représentation lumineuse d'une sphère contenant toutes choses en elle-même, qu'elles soient en mouvement ou en repos, ou bien les unes en mouvement, les autres en repos. Conserve alors cette représentation et conçois-en une autre en toi-même, dont tu auras supprimé la masse. Supprime aussi les lieux et l'image de la matière en toi[15]… ». Si ce n'est la vie augmentée, c'est certainement déjà une vie allégée.

Prototypage rapide

Transparence, apesanteur, flottement, simultanéité, polyphonie, fantômes : ces thèmes et ces motifs reviennent de façon lancinante, comme autant d'idées fixes, à travers les textes réunis dans ce volume. Ils sont modulés dans une variété de registres et d'échelles : film

Dérivations 11 - Des nouvelles du sous-sol

Hématomes Éditions

COLLECTIF



Villes, architectures et territoires de l'extractivisme

PRÉSENTATION

??

ARGUMENTS COMMERCIAUX OU POINTS FORTS

Editée depuis 2015 par l'asbl UrbAgora, et, depuis 2023, en partenariat avec la Faculté d'Architecture de l'Université de Liège, la revue Dérivations se profile depuis huit ans et autant de numéros comme un acteur du débat dans et sur la ville. La revue entend avant tout documenter les grandes questions urbaines - mobilité et logement, architecture et rapport à la nature, luttes de territoires, etc. - dans leur dimension historique, mais surtout en fonction d'enjeux actuels. Dérivations s'intéresse à la ville sous la forme de textes et d'images : elle propose de l'analyse, de la prospective, de l'enquête, de la critique, des textes d'opinion ou littéraires, mais aussi de la photographie, du dessin, et de la bande dessinée. Elle est un lieu où se rencontrent des contributions émanant du monde scientifique, des expressions citoyennes, et enfin des apports artistiques d'autrices et d'auteurs aussi bien débutant·e·s que confirmé·e·s.

AUTEUR(S)

Michael Bianchi
Jennifer Van Driessche
Jean-Michel Leclercq
Adolfo Barbera del Rosal
Alice Michaux
Hélène Collin
Maxime Coton
Nadia Casabella
T. Goumarre
Christelle Morel Journel
Alexandre Gaiser
Alvaro Mercado
Camille Mortelette
Fanny Vincent
Florence Taché
Giulio Gonella
Thomas Bolmain
We Social Movements
Speculoos
Lucas Castel
Manon Cullet
Manon périlleux

Domaines : Arts et beaux livres, Sciences humaines et sociales, Lettres, Géographie

Genres : Revue, Sociologie, sciences sociales

Mots clés : Architecture et urbanisme

Format : 16.5 x 24 cm

Pages : 288

Détails de la fabrication : Dos carré collé

Prix : 20,00 €

ISBN : 9782930878188

Livre connexe : Dérivations 10 - Habiter en commun(s)

DIFFUSION ET DISTRIBUTION FRANCE
SERENDIP livres

SERENDIP livres

21 bis rue Arnold Géraux 93450 L'Île-St-Denis
+33 140.38.18.14
contact@serendip-livres.fr